J'AI LU

GUY DES CARS

# les sept femmes



# AVERTISSEMENT

La première version de cette histoire fut publiée sous le même titre, en 1947, dans une Maison d'édition aujourd'hui disparue. Depuis cette époque, ce roman était introuvable. C'est pour répondre aux demandes de nombreux lecteurs que l'auteur s'est décidé à autoriser sa réédition. Mais il a tenu à modifier le découpage des chapitres, à créer de nouveaux personnages et à refondre complètement le style, de sorte que, si le thème du récit n'a pas changé, sa forme est tout autre. Voici donc la version définitive d'un roman auquel l'auteur ne touchera plus.

# RESUME

Quelle est la femme, merveilleusement belle et atrocement malheureuse, qui ne vendrait sa vingt-sixième année contre l’assurance d’un bonheur immédiat et durable? C’est la marché que le baron Graig propose un soir à Sylvia et qu’elle accepte sans hésiter. Mais a-t-elle bien mesuré la valeur d’une année de sa jeunesse? C’est en payant un semblable prix à l’énigmatique et tout puissant vieillard que six autres jeunes femmes ont acquis de par le monde la gloire, l’amour, la puissance et le luxe. Maintenant, non content du pouvoir qu’il a conquis sur ces sept femmes, le baron Graig veut écraser de sa puissance un homme jeune et comblé par la vie. Entre le vieillard et son rival s’engage une lutte féroce et courtoise qui ne peut déboucher que sur la folie ou la damnation.

## SYLVIA

Ils étaient là : les mondains, les inutiles et les autres. Cette soirée, donnée à l'Ambassade des États-Unis, dépassait en faste tout ce que Paris avait connu jusqu'à ce jour. Le jazz arrivait directement de New York, les robes révélaient les dernières trouvailles du génie parisien, les habits semblaient de bonne coupe, le buffet était bien garni. Le bal s'annonçait comme devant être une réussite. Les annales de la saison en parleraient longtemps.

Dans une pareille ambiance les femmes ne pouvaient être que jolies. Parmi elles, cependant, l'une attirait plus particulièrement l'attention. Ce n'était pas qu'elle fût la plus belle, mais une jeunesse débordante émanait de sa personne. Sylvia Werner produisait la même impression partout où elle passait. Les hommes aimaient la regarder et les femmes, fait miraculeux, ne la jalousaient pas.

Elle était souriante quand l'une de ses amies d'enfance, Raymonde, lui demanda :

— Tu ne t'es pas arrêtée de danser depuis que tu es ici. Tu as dû essayer tous les danseurs. Lequel est le meilleur?

Au moment où Sylvia allait répondre, ses yeux clairs se fixèrent avec étonnement sur un étrange personnage.

— Qui est-ce? murmura-t-elle à son amie.

— Comment? Tu ne connais pas Graig? Mais tu es la seule, ma pauvre Sylvia!

— C'est la première fois que je le rencontre.

— Tu me stupéfies! Tout Paris a au moins entrevu sa silhouette…

Perdu dans le flot des invités, le baron Graig aurait peut-être pu passer inaperçu si une particularité vestimentaire n'avait attiré l'attention sur sa personne anguleuse et légèrement voûtée : le plastron classique de l'habit était remplacé, sur sa

poitrine, par un jabot de dentelles qui eût été ridicule s'il avait été porté par un autre.

Le baron ne ressemblait à personne. Il était sans âge. Sa chevelure, dont les fils d'argent donnaient une certaine douceur au visage, était abondante et rejetée en arrière ; elle frisottait en lui donnant l'aspect d'un vague savant échappé d'une autre planète. Le nez était aquilin, les lèvres minces. Ce qui frappait le plus dans ce visage était le regard perçant, tour à tour rieur et dur, plus souvent rieur. La dureté n'y passait que par éclairs : elle était alors implacable. Sylvia le devina en quelques secondes et frissonna.

— Tu as froid? lui demanda Raymonde qui avait remarqué ce réflexe.

— Cet homme me fait peur…

— Tu es folle! Graig est l'être le plus adorable que je connaisse… Il n'a qu'un travers à mon avis : celui de ne jamais danser. Tu ne pourrais pas ajouter son nom sur ton carnet de bal si tu en possédais un. C'est un irréductible! Veux-tu que je te le présente? Il est aussi un admirateur éperdu des jolies femmes.

— Je vois : le genre «vieux beau»…

— Tu ne vois rien du tout! Personne ne connaît réellement cet homme. Il vit seul dans son hôtel particulier de Neuilly, entouré de domestiques chinois que l'on dit muets. Il ne semble pas avoir été marié et on ne lui prête aucune liaison.

— L'homme du mystère n'est peut-être qu'un vieux garçon misogyne?

— J'ai l'impression qu'il parle de nous en ce moment avec son entourage de perruches… Je crois qu'il sera inutile que je te le présente. Il va le faire lui-même : il vient vers nous…

Sylvia éprouva brusquement l'envie irraisonnée de s'enfuir, mais la rencontre était maintenant inévitable. La voix très douce du baron dit :

— Madame, ayant eu l'occasion d'être en relations d'affaires avec M. Werner, j'avais maintes fois entendu vanter le charme de sa femme. Je dois reconnaître que ce que l'on m'avait dit est dépassé par la réalité. Vraiment, madame, vous incarnez la

jeunesse éclatante!

Ces derniers mots avaient été prononcés avec force.

— Et je vous dois un aveu, poursuivit l'homme… Ces dames que je viens de quitter pour venir vous présenter mes hommages, m'ont lancé un défi. Elles prétendent, sous prétexte que je ne le fais jamais, que je ne vous inviterai pas à danser! Il ne me déplaît pas de leur donner une petite leçon. Ce n'est pas parce que l'on ne vous a pas vu accomplir un acte de la vie qu'on l'ignore… Qu'en pensez-vous, chère madame?

Sylvia ne répondit pas. Son étrange interlocuteur avait une telle façon de s'exprimer qu'il la déroutait : ses paroles suaves et trop polies la glaçaient.

— Il y a des silences, madame, qui prouvent que l'on est du même avis… Aussi vous demanderai-je d'avoir l'extrême amabilité de vouloir bien m'accorder cette danse. C'est précisément une valse : le seul rythme où nos deux époques peuvent se rejoindre sans trop de heurts. Tout en me rappelant ma jeunesse enfuie, cette valse sera un hommage discret à la vôtre…

Il avait ouvert les bras, Sylvia vint s'y blottir : le nouveau couple de l'homme sans âge et de la jeune femme blonde se laissa happer par le tourbillon sous les regards stupéfaits de l'assistance. C'était bien la première fois que le baron Graig consentait à danser.

… Pas longtemps d'ailleurs, puisqu'il déclara, en souriant, après quelques mesures :

— Maintenant que nous les avons tous bien étonnés et que votre triomphe personnel est certain, si nous terminions cette danse assis? Je ne suis au fond qu'un vieux bonhomme toujours à la recherche de son souffle…

— Vous valsez admirablement!

— Je n'en ai aucun mérite : j'appartiens à la dernière génération qui savait se tenir droite en dansant tout en n'ayant pas l'air guindé... Que pensez-vous de ce petit salon bleu, qui semble attendre des visiteurs discrets et où nous serions parfaitement tranquilles pour nous évader de cette brillante cohue qui, à la longue, finit par être fatigante. N'est-ce pas

votre avis?

Sylvia ne répondait toujours pas.

— Je constate que vous n'êtes guère loquace! Mais votre silence n'est pas pour me déplaire… D'autant plus que j'ai la déplorable habitude de toujours parler pour deux! Vous n'avez pas l'air de vous douter que j'ai beaucoup de choses à vous dire?

— Vraiment?

— Enfin une parole! Ce n'est qu'un adverbe, mais il résume presque un interrogatoire…

Ils avaient interrompu leur valse sur le seuil du salon bleu dont les baies, entrouvertes sur les Champs-Élysées, apportaient le parfum délicat d'une nuit de Paris. Elle se retrouva, assise sur un canapé, avec son étrange cavalier à sa gauche. Pour la deuxième fois, Sylvia éprouvait un sentiment de malaise indéfinissable : le don de persuasion de cet inconnu lui paraissait monstrueux. Elle se demandait même si jamais une volonté humaine avait pu résister au pouvoir fascinateur de celui qui ajouta en la fixant avec intensité :

— Croyez-vous aux fakirs?

La question lui parut tellement imprévue, si saugrenue, qu'elle éclata de rire. Un rire prouvant, mieux que toute réponse, qu'elle ne croyait pas aux mages des Indes.

— Tant mieux, conclut le baron, parce que je n'en suis pas un… Toutefois, certaines facultés naturelles me permettent de prévoir la vie de mes contemporains ; c'est un petit jeu qui a pour moi une saveur toute particulière… Ainsi, maintenant que nous sommes tous deux à l'abri des oreilles indiscrètes, je puis vous avouer la véritable raison pour laquelle moi, qui ne danse jamais, j'ai accompli l'effort méritoire de m'exhiber devant une galerie mondaine en vous invitant.

— Ce fut donc si pénible?

— Vous me comprenez mal! Il ne faut surtout pas vous formaliser… Je reconnais n'avoir jamais su m'exprimer correctement avec les jeunes femmes qui m'intimident! Sans doute est-ce le juste revers de ma vie de vieil ours? Si je vous ai invitée, ce n'est pas que j'éprouve une passion particulière

pour la danse, ni parce que vous êtes la femme la plus éclatante de la soirée. Je sais également que vous êtes riche, trop riche… Si je vous ai invitée, c’est uniquement pour vous dire ce que je pensais de vous.

— Le devin?

— Peut-être, mais un devin qui est à la fois étonné et ému par votre détresse... Madame Werner, malgré votre jeunesse, malgré votre richesse, malgré votre charme, vous êtes à mes yeux la femme la plus malheureuse que j’aie jamais rencontrée… Et j’ai connu beaucoup de monde!

Elle le regarda avec stupeur, se demandant si elle avait affaire à un fou. La voix suave reprit lentement, comme si elle se parlait à elle-même, presque bas :

— Très malheureuse… Alors que tous vous croient au sommet du bonheur! Il est toujours intéressant de faire connaissance avec celui ou celle qui incarne le maximum d’un état d’âme… Certes, je ne me doutais pas, en venant à ce bal du Corps diplomatique, que j’aurais la chance rare d’être assis sur un canapé à côté du Malheur personnifié par une jeune femme blonde : je ne l’avais encore jamais rencontré et je ne lui aurais pas prêté volontiers ce visage dans mon imagination! Voilà, madame, pourquoi je vous ai demandé de m’accorder un bout de valse…

Sylvia s’était levée, pâle :

— Monsieur, vous commencez à m’ennuyer avec toutes ces histoires et vos manières trop polies qui frisent l’indiscrétion.

— Je vous ennuie? répondit Graig sans se départir de son calme et en restant assis. Cela ne me surprend pas : je viens de mettre le doigt sur une plaie. Les plaies sont douloureuses… Si vous voulez bien vous rasseoir, je vous dirai comment vous pourrez obtenir une guérison rapide.

Après l’avoir regardé avec un mélange de curiosité et de peur, elle finit par acquiescer à la demande en disant :

— Je vous écoute.

— Vous me prouvez ainsi que vous êtes une femme raisonnable et intelligente. Puisque vous n’avez pas confiance dans les fakirs, croyez-vous dans la chiromancie?

Il avait pris la main droite de Sylvia et la tenait entre ses doigts diaphanes. Après avoir examiné avec minutie les lignes de la paume, il dit en hochant la tête :

— Très curieux! Je m'en doutais un peu : madame, vous avez deux lignes de vie…

Sylvia l'observait, de plus en plus stupéfaite.

— Votre ligne de vie, poursuivit la voix douce, est unique jusqu'au premier tiers de votre existence. Ensuite, elle se dédouble dans votre paume. Regardez : ne voyez-vous pas cette deuxième ligne, parallèle à la première et assez mal dessinée dans la chair? Nous devons en conclure qu'au bout de ce premier quart de votre existence, soit vers votre vingt-cinquième année, vous vous trouverez à un tournant décisif. Si vous suivez la ligne la plus apparente, vous continuerez à être la plus malheureuse des femmes… Si, au contraire, vous utilisez la seconde route, elle vous apportera le bonheur. Mais pour l'atteindre, un effort de volonté de votre part est indispensable! Un vieil axiome prétend que les existences sont tracées d'avance par le Destin et qu'aucun individu ne peut s'y soustraire. Personnellement, je crois au libre arbitre : chacun suit la voie qu'il veut bien choisir. Le «c'était écrit» des Arabes a dû être inventé par un monsieur dont l'âme était envahie par une immense paresse naturelle! Puis-je connaître votre opinion sur cette question?

Sylvia resta muette : elle ne s'était jamais posé le problème.

— Ce nouveau silence, continua son interlocuteur, est pour moi le précieux indice d'une deuxième approbation tacite. Aussi vais-je me permettre d'insister : madame Werner, vous devez prendre une décision! L'heure est venue : vous avez exactement vingt-cinq ans… Vos deux lignes de vie sont longues : elles vous mènent allègrement au-delà de la quatre-vingt-dixième année, à moins que vous n'attentiez vous-même à vos jours. Ce qui ne pourrait se produire que si vous êtes trop malheureuse, donc désespérée… Et vous risquez de l'être en continuant à mener votre existence actuelle.

— Que faut-il faire? demanda sourdement Sylvia.

Le regard aigu de Graig la fixa à nouveau, comme s'il voulait

savourer son triomphe. La jeune femme l'écouterait désormais.

— Si vous consentez à me faire l'honneur de venir prendre demain une tasse de thé chez moi, nous pourrions très bien régulariser sur papier le petit accord verbal que nous allons faire immédiatement.

— Quel accord?

— Plus nous parlons ensemble et plus je sens que vous avez besoin de moi… Chère madame, vous êtes très malheureuse! Les raisons en sont à la fois classiques et douloureuses. Votre famille n'avait pas de fortune, vous aimiez le luxe, vous étiez quelque peu ambitieuse, votre unique capital était une jeunesse éblouissante. Mais vous ne vous en rendiez pas compte à l'orée de votre dix-neuvième année! Vos parents, par contre, l'avaient très bien compris et vous ont pratiquement vendue après vous avoir fait miroiter les avantages que vous apporterait votre union avec le richissime Horace Werner, de trente ans votre aîné. Vous n'aimiez pas cet homme, mais vous avez cédé… En réalité, à cette époque, vous n'aviez encore jamais aimé et je ne suis pas éloigné de penser qu'il en est toujours ainsi : à vingt-cinq ans, c'est pitoyable!

«… Votre mari ne vous aimait pas non plus : il avait simplement besoin d'une présence jeune à ses côtés, ne serait-ce que pour rendre jaloux ceux de son âge. Je ne dis pas «ses amis», il n'en a pas. C'est un homme exécrable, cet Horace Werner! Vous le savez mieux que moi. Vous le détestez! Il boit, il joue… Son plaisir favori est de ruiner les autres tout en vous couvrant de fourrures et de bijoux pour étonner ses ennemis. Il se rattrape, aux rares instants d'intimité que vous avez ensemble, en vous faisant sentir le poids de sa richesse et de sa puissance. Personne ne sait cela dans votre entourage ; vos meilleures amies d'enfance, comme Raymonde, sont persuadées que vous êtes heureuse. Vous réussissez même à donner admirablement le change. Mais moi, Graig, je sais!

Sylvia avait écouté, consternée. Une question normale vint sur ses lèvres :

— Comment avez-vous appris tout cela?

— Ne vous ai-je pas laissé entendre que j'étais un peu devin?

Ce qui importe maintenant est la façon dont vous allez abandonner cette première ligne de vie déplorable, qui continuera à se dérouler exactement de la même manière navrante si vous n’y mettez pas bon ordre, pour suivre la seconde, plus hasardeuse, mais beaucoup plus attrayante… Vous auriez le plus grand tort de ne pas tenter l’expérience : votre ligne de chance est presque incroyable…

Pour la troisième fois, Sylvia ne répondit pas. Son regard, si limpide d’habitude, était devenu suppliant. Cet homme, qui avait bien mis le doigt sur la plaie cachée de son existence, serait-il le seul à pouvoir la guérir? Ce sentiment confus passa dans ses yeux. N’importe qui l’aurait compris… A plus forte raison un Graig qui continua :

— Le moyen d’en sortir? Il est simple… Nous allons faire un pacte que vous viendrez signer demain, chez moi, devant la tasse de thé… ou après-demain, ou dans huit jours, ou dans un mois, quand cela vous fera plaisir. Je sais que vous viendrez de toute façon… Aux termes de cet accord écrit, je vous garantis le bonheur complet dans les vingt-quatre heures qui suivront la signature et ceci, jusqu’à la fin de vos jours, qui s’annonce très lointaine.

— Êtes-vous illusionniste ou philanthrope?

— Ni l’un ni l’autre, chère madame. Je ne suis hélas, qu’un pauvre individu terre à terre, trop pratique même, qui a pris la détestable habitude de ne rien donner contre rien… Vous-même êtes assez fine pour vous méfier des cadeaux. En échange de ce bonheur que je vous apporte par contrat, vous me cédez une année de votre jeunesse.

— Comment?

Elle pensait n’avoir pas très bien compris. Cependant le baron répéta avec une lenteur voulue :

— J’ai bien dit : une année de votre jeunesse…

Aucun doute n’était plus possible : Sylvia se trouvait en présence d’un véritable fou. Mais celui-ci poursuivit avec le plus grand calme :

— Je devine ce qui vous inquiète et je tiens à vous tranquilliser : j’ai toute ma tête! Si je vous demande une année

de jeunesse aux alentours de la vingt-cinquième – admettons que ce soit la vingt-sixième pour être plus précis – c'est parce que je sais que ça ne vous gênera pas beaucoup tout en me rendant un immense service! Franchement, qu'est ce que cela peut bien vous faire de vous réveiller, au lendemain de la signature de notre petit accord, avec une année de plus? Vingt-sept ou vingt-six ans ne font aucune différence à votre âge! Bien entendu, je vous garantis que personne ne le saura.

Sylvia, cette fois, éclata franchement de rire.

— Supposons, cher monsieur, que nous signions notre étrange pacte et que vous soyez l'authentique et dernier dispensateur du Bonheur Universel. Admettons même que vous me donniez ce bonheur et qu'en échange je vous cède ma vingt-sixième année, qu'en ferez-vous?

— Madame, c'est la seule question à laquelle je ne puis répondre. Sachez toutefois que j'en ai besoin, le plus grand besoin…

— Pour vous?

Il préféra éluder :

— Evidemment, vous vous demandez pourquoi je m'adresse à vous plutôt qu'à une autre? D'abord parce que, étant la plus malheureuse de toutes, vous avez un désir pressant et immense de ce bonheur. Ensuite, que pouvez-vous me donner en échange? Rien, sinon une parcelle de votre belle jeunesse. N'est-elle pas le seul bien qui vous appartienne en propre? Je pourrais également vous proposer de vous acheter cette année de jeunesse, mais le drame pour moi est que vous n'ayez pas besoin d'argent. Vous possédez tous les biens matériels grâce à votre mariage. La seule chose que celui-ci ne vous a pas apportée est la Jeunesse, vous l'aviez! Que pouvez vous m'offrir de mieux en échange du Bonheur?

Sylvia s'était levée à nouveau. Les dernières paroles du baron la troublaient. Elle trouva quand même la force de dire sur un ton enjoué :

— Tout ce que vous venez de me raconter est très intéressant. Cependant, j'estime que c'est suffisant pour notre première conversation. Enfin j'ai un défaut, moi : j'aime la

danse! Si nous reprenions la valse interrompue?

— Vos désirs seront toujours pour moi des ordres!

Et il lui offrit son bras pour la conduire jusqu'à l'entrée du grand salon illuminé où les couples évoluaient.

— Permettez-moi cependant de vous remettre ce bristol où vous trouverez mon adresse et où je viens de griffonner mon numéro de téléphone… Oui, j'ai sans doute le plus grand tort d'avoir refusé que mon nom fût dans l'annuaire… Mais j'ai horreur des importuns et je préfère choisir moi-même mes nouvelles relations.

— Vous m'en voyez très flattée… Vous devez connaître beaucoup de monde?

— Sans aucune exagération, je connais le monde entier… Le plus amusant est que le monde, lui aussi, me connaît sans même s'en douter!

— C'est en effet curieux… Comme vous ne me paraissez avoir aucune des qualités de Dieu, peut-être êtes-vous le diable?

Il se contenta de sourire en murmurant au moment où la valse les entraînait :

— On ne sait jamais… Si l'on admet que ce personnage existe!

Pendant que son chauffeur la ramenait chez elle, Sylvia était songeuse. Elle avait préféré rentrer après la fin de sa valse avec Graig. Les danses suivantes et surtout les autres danseurs lui auraient paru insipides. Vingt fois, pendant le rapide parcours nocturne de la place de la Concorde au luxueux immeuble qu'elle habitait sur le Ranelagh, la jeune femme s'était demandée si elle venait de faire la connaissance d'un visionnaire ou d'un homme extraordinairement lucide? Ce baron Graig était-il même un homme? Tout ce qu'il lui avait dit était exact : aucun policier au monde ou directeur de conscience n'aurait pu sonder ses pensées les plus intimes comme venait de le faire cet inconnu aux yeux dévorés par un feu insoutenable. Sylvia était surtout bouleversée par l'idée que ce personnage énigmatique connaissait le secret de ses véritables relations avec son mari. Elle croyait cependant avoir

tout fait pour donner le change à son entourage. Graig lui-même l’avait reconnu : «les autres» ne soupçonnaient pas le drame de sa vie. Car elle était malheureuse, infiniment…

Quand elle pénétra – encore tout imprégnée des effluves lumineux et bruissants du bal – dans l’appartement, elle trouva son époux assis dans un fauteuil de la bibliothèque, en smoking et fumant un cigare. L’unique mot de bienvenue lancé par celui dont elle ne pouvait plus supporter la présence, fut un «bonsoir» rude, lâché avec peine entre deux bouffées de fumée opaque sans que le cigare quittât la bouche. La pièce était imprégnée et empuantie par l’odeur que Sylvia exécrait. Elle dut faire un effort pour demander :

— Vous n’êtes pas sorti?

Elle n’avait jamais pu s’habituer à le tutoyer : la trop grande différence d’âge, ajoutée à mille renoncements, avait creusé entre eux, dès le soir de leurs noces, un fossé que le temps ne faisait qu’approfondir.

Après avoir aspiré silencieusement une nouvelle bouffée et l’avoir rejetée avec volupté vers le plafond boisé, l’homme consentit à répondre, bourru :

— Pas encore, mais je vais le faire maintenant.

— Vous rendez-vous compte, Horace, qu’il est déjà 2 heures du matin?

— Et après? Toutes les heures sont bonnes quand on a besoin de se distraire…

— Je ne vous suffis sans doute plus?

— Vous ne m’avez jamais suffi, très chère… Au début de notre union, vous étiez pour moi un passe-temps agréable, comme le jeu… Maintenant vous n’êtes plus qu’une détestable habitude, comme l’alcool…

— Vous êtes un monstre!

— Il est regrettable que vous et vos chers parents ne vous en soyez pas aperçus avant le mariage! On dit, il est vrai, que l’argent arrange tout… Malheureusement, en ce qui vous concerne, «ma» fortune n’a rien amélioré! Elle est toujours aussi considérable et nous sommes restés les mêmes qu’au jour où vous m’avez été présentée, c’est-à-dire deux étrangers. Car

c'est vous qui m'avez été présentée : vous avez tendance à l'oublier. Je n'avais que l'embarras du choix…

Elle aurait voulu le gifler pendant qu'il continuait sur un ton désinvolte, pire que l'injure :

— Enfin… tout ceci n'offre que peu d'intérêt. L'essentiel n'est-il pas que le bal fût réussi puisque vous y avez exhibé vos bijoux rares? L'Ambassadrice était-elle élégante?

— Comme si ce détail vous intéressait!

Elle voulut l'empêcher de se verser un nouveau verre de whisky :

— Je vous en supplie… Ne buvez plus ce soir!

— Ce serait bien la première fois que vous m'interdiriez d'accomplir ce qui me plaît! Je ne vous ai pas défendu de sortir seule, ni de faire de nouvelles conquêtes?

— Justement j'ai fait, ce soir, la connaissance de quelqu'un qui vous connaît…

— Vous m'en voyez ravi pour ce monsieur. Peut-on savoir quel est ce grand seigneur et comment il se nomme?

— C'est en effet un seigneur… le baron Graig.

Werner parut réfléchir quelques secondes et remuer ses souvenirs avant de répondre :

— Un nom qui ne me dit rien du tout! J'ai pourtant la réputation d'avoir une mémoire implacable.

— Le whisky vous la fera perdre, je vous le promets!

— Toujours aimable… Et que vous a dit sur moi ce noble inconnu?

— Tout!

Après avoir avalé d'une seule gorgée le contenu de son verre, il déclara :

— C'est beaucoup, ma chère… Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous parlerons de ce personnage un autre jour, quand nous ne trouverons pas de sujet de conversation plus intéressant. Et, puisque vous êtes rentrée, je vais vous souhaiter une bonne nuit, dont l'aube viendra vite! Quant à moi, je vais sortir. Nous n'avons décidément pas de chance ; nous ne faisons toujours que nous rencontrer et nous saluer au passage! Il faut croire que cet appartement est trop grand, ou

nos cœurs trop petits… Vous n’avez pas idée comme j’adore cette heure de la nuit! C’est le moment rare où les bourgeois dorment et où les gens intéressants veillent : les criminels accomplissent leurs forfaits, les écrivains mûrissent leur œuvre dans le silence, les moines chantent matines et les courtisanes s’offrent à leurs amants… Vraiment, Sylvia, j’aime cette heure… Et vous? Votre mutisme habituel me prouve, hélas, une fois de plus, que vous ne partagez pas mes goûts… Dommage!

Il était parti en claquant la porte. Restée seule, elle fut prise d’une envie irraisonnée d’appeler Graig : n’avait-elle pas dans son sac, sur le bristol qu’il lui avait donné, son numéro de téléphone? Etait-il seulement rentré chez lui? Peut-être aussi dormait-il? Tant pis! Elle avait besoin d’entendre la voix douce… Mais, dès qu’elle entendit la sonnerie à l’autre bout du fil, elle raccrocha avec précipitation. Cet appel téléphonique, à une heure pareille, serait, au cas où Graig répondrait, presque une supplique. Il ne fallait pas que le baron se doutât du degré de son désarroi : il connaissait déjà beaucoup trop de choses. Elle saurait patienter…

Le lendemain, vers 5 heures de l’après-midi, elle était introduite par un serviteur chinois dans le cabinet du baron. Sylvia n’avait même pas eu à dire son nom au domestique qui, après l’avoir saluée en inclinant la tête et sans prononcer une parole, l’avait conduite directement dans la pièce où se trouvait son maître. Celui-ci quitta le fauteuil qu’il occupait, derrière une immense table-bureau encombrée de papiers :

— Chère madame, dit-il en approchant de ses lèvres la main gantée, je vous attendais…

— Comment pouviez-vous savoir que je viendrais?

— Je l’espérais… Permettez-moi de vous offrir une tasse de thé? J’ai pensé qu’il serait plus agréable de la faire servir ici.

Le serviteur silencieux réapparut en poussant une table basse à roulettes, surmontée d’un volumineux samovar. Pendant que son hôte surveillait attentivement la préparation délicate du breuvage, Sylvia l’observa à nouveau dans le secret espoir que le mystère, dont il paraissait entouré la veille,

s’évaporerait dans ce cadre plus intime? L’habit cérémonieux à jabot de dentelles avait été remplacé par un veston d’intérieur, en velours à côtes vert-bouteille. Vêtement qui s’harmonisait avec le teint d’ivoire de l’homme et le ton général du cabinet de travail, dont l’ameublement révélait le goût le plus sûr.

— Votre hôtel particulier est charmant, reconnut la jeune femme. Je vous félicite.

— Et surtout calme. J’ai horreur du bruit : c’est si mutile! Combien de morceaux de sucre? Un peu de lait? Voilà qui est parfait. Chère madame, vous me paraissez soucieuse? Je n’aime pas vous voir ainsi! Dites-vous bien que l’on abandonne tous ses ennuis quand on frappe à ma porte. Ici, tout est à la joie…

Il avait prononcé cette dernière phrase sur un ton qui sonnait faux. Sylvia souhaitait déjà s’enfuir pour être loin de cette demeure, mais elle n’en eut ni la force ni le temps. Graig venait en effet de lui poser une question embarrassante :

— N’avez-vous pas essayé de me téléphoner cette nuit?

— Non, répondit-elle avec trop de véhémence pour être sincère.

— J’avais cependant cru…

— Pour une fois, mon cher, votre don de divination a été pris en faute!

— Nul n’est infaillible!

— Vous oubliez Dieu?

— Je n’aime pas du tout entendre prononcer ce nom.

— Seriez-vous athée?

— Non, puisque je crois en moi.

— Vous avez beaucoup de chance! C’est une force que je vous envie et que je n’ai pas.

— Vous l’aurez bientôt… Tout est prêt.

Il ouvrit un tiroir du bureau et en sortit deux feuilles de papier déjà noircies par une large écriture, avant de continuer :

— Le seul fait que vous soyez devant moi me prouve que vous êtes décidée à ratifier notre petit accord. Mais il est toujours préférable de connaître le contenu d’un texte avant d’y apposer son paraphe… Le contrat est en double exemplaire.

Si cela ne vous ennuie pas trop, je vais donc vous en faire la lecture.

Il s’était assis derrière son bureau et lut de sa voix douce :

«Entre les soussignés :

«Mme Sylvia Werner d’une part, domiciliée à Paris, 51, boulevard Beauséjour, et M. le Baron Graig, d’autre part, demeurant 13, rue de Longpont, à Neuilly-sur-Seine, la présente convention a été établie, aux termes de laquelle :

«ARTICLE PREMIER : – M le Baron Graig garantit à Mme Werner le bonheur parfait jusqu’à la fin de ses jours, qui ne saurait venir, étant donné sa ligne de vie, avant une très longue période. Ce bonheur commencera dans les vingt-quatre heures qui suivront la signature du présent contrat.

«ARTICLE II : – En échange de ce bonheur garanti, Mme Sylvia Werner cède à M. le Baron Graig une année de jeunesse complète : la vingt-sixième. Mme Werner se trouvera donc avoir une année de plus, jour pour jour, dans les vingt-quatre heures qui suivront la signature dudit contrat.

«ARTICLE III : – Il est bien spécifié que le présent accord restera strictement confidentiel entre les parties contractantes.

« A Neuilly, le…»

La lecture était terminée : Graig l’avait faite avec une certaine solennité qui frappa Sylvia. Malgré tout, elle ne savait pas encore quelle attitude elle devait prendre et se demandait si, une fois de plus, elle n’allait pas éclater de rire, lorsque son hôte affirma :

— Les meilleurs contrats, chère madame, sont ceux où il y a le moins de texte possible… Si celui-ci vous convient, il ne me reste plus qu’à inscrire la date d’aujourd’hui et nous signerons chacun un exemplaire après avoir mis la mention habituelle : «Lu et approuvé.» Cependant, je tiens à attirer une dernière fois votre attention sur le fait que la signature de cet acte ne doit pas être faite à la légère… Avez-vous mûrement réfléchi? Ne croyez surtout pas que je sois un farceur! J’apprécie à sa juste valeur la qualité de notre échange… Voyez-vous une

modification à y apporter?

— Non, répondit-elle dans un souffle.

— Dans ce cas, veuillez prendre place devant ce bureau. La simple galanterie m'oblige à signer après vous.

Sylvia s'était levée, comme mue par une force invisible. Pendant le court trajet qu'elle fit, tel un automate, pour contourner le bureau, elle revit en un éclair de mémoire la scène pénible qu'elle avait eue pendant la nuit avec son mari. Quand elle fut assise, Graig lui dit, en lui tendant une longue plume d'oie :

— Je n'ai jamais pu m'habituer à écrire avec un stylographe ou une plume moderne : je suis un conservateur obstiné… Ne trouvez-vous pas que cette plume archaïque donne une certaine noblesse à la signature de ce contrat?

Elle commença à écrire le mot «Lu» sans même prendre la peine de répondre, mais elle s'arrêta net, étonnée : l'encre imprégnant le bec de la plume d'oie était rouge alors que le texte du contrat était en noir. Après un moment d'hésitation, elle signa quand même tout en éprouvant la sensation désagréable que la plume lui brûlait les doigts. Quand les signatures furent sèches, Graig lui tendit l'un des contrats en disant :

— Cet exemplaire est votre propriété. Chacun de nous conservera soigneusement le sien… Maintenant que cette petite formalité est remplie, puis-je vous offrir une seconde tasse de thé?

Sylvia refusa. Il n'insista pas et se contenta de dire en souriant :

— Je vois que vous êtes pressée de vous en aller. Je ne voudrais, pour rien au monde, vous faire perdre l'un de ces précieux instants que vous allez vivre désormais…

— Pouvez-vous me dire d'une façon précise quand ce bonheur complet commencera pour moi?

— Il ne saurait tarder… Chère amie, permettez-moi de vous appeler ainsi à l'avenir : le secret qui nous lie ne vient-il pas de créer entre nous une amitié indissoluble?… Chère amie, ayez un peu de patience! Quand le bonheur aura frappé à votre

porte, sous une forme que vous ne soupçonnez peut-être pas, n'hésitez pas à m'en avertir par un simple coup de téléphone : vous me ferez plaisir.

Il sonna. Le serviteur silencieux réapparut.

— Reconduisez M^me^ Werner jusqu'à sa voiture.

Au moment où elle allait franchir le seuil de la pièce, elle se retourna vers Graig en lui tendant la main qu'il baisa respectueusement.

— Au revoir… J'aimerais, avant de partir, vous poser deux petites questions?

— Je me fais à l'avance un plaisir d'y répondre si je le puis.

— Vous ne voulez vraiment pas me dire ce que vous allez faire de l'année de jeunesse que je viens de vous céder?

— Pas plus que vous ne pourriez me confier, chère amie, comment vous utiliserez ce bonheur que je vous apporte!

— Espérons que j'aurai plus de chance avec votre deuxième réponse! Pourquoi l'encre des signatures était-elle rouge alors que celle du texte était noire?

— Tout simplement parce que ce n'était pas de l'encre! Oui, ma plume d'oie est toujours trempée dans le sang…

Elle le dévisagea, interloquée : le regard de Graig était redevenu dur, froid, impénétrable. Après avoir retiré vivement sa main de celle de son interlocuteur, elle recula et s'enfuit sans prononcer une parole.

Sylvia était nerveuse : les quatre heures écoulées, depuis qu'elle avait quitté précipitamment Graig, n'avaient pas suffi à la calmer. Elle errait d'une pièce à l'autre, dans son appartement, sonnant sans cesse les différents domestiques pour leur demander si son mari ne serait pas rentré à l'improviste? Le véritable responsable de son tourment était le sinistre personnage chez lequel elle n'aurait jamais dû se rendre, même pour accepter une simple tasse de thé. La dernière réponse du baron surtout l'impressionnait : son hôte avait-il voulu la mystifier ou, au contraire, parlait-il sérieusement quand il lui avait expliqué que l'encre de la signature était du sang?

L’émoi de la jeune femme s’était transformé plusieurs fois, depuis cet instant, en un sourire qu’elle aurait voulu changer en un éclat de rire, seul capable de la tranquilliser. «On ne signe pas un contrat avec du sang!» ne cessait-elle de se répéter dans l’espoir de s’en convaincre. A qui aurait appartenu ce sang? A Graig? Il était si pâle qu’il semblait ne pas en avoir suffisamment en lui-même… Le sang d’un autre? Quel autre? Et pourquoi du sang?

Cette seule affirmation du baron prouvait qu’il était véritablement fou. L’aventure invraisemblable qu’elle venait de vivre tenait à la fois du cauchemar et du burlesque. Ce n’était qu’une plaisanterie de mauvais goût, imaginée par un triste vieillard qui avait voulu se rendre intéressant… A moins que ce ne fut un moyen détourné, trouvé par le vieux beau, pour entrer en relation avec elle? N’aurait-il pas employé déjà ce stratagème, lui conférant une allure énigmatique et mystérieuse, pour attirer chez lui celles dont il espérait faire la conquête? S’il en était ainsi, Sylvia comprenait qu’elle s’était couverte de ridicule. Jamais elle n’oserait raconter à qui que ce fût l’après-midi qu’elle venait de passer! Comment décrire même la signature du contrat?

… Un contrat insensé où chacune des parties n’apportait en réalité que le néant! Graig ne pourrait pas lui faire don du Bonheur qui n’appartient à personne et s’est toujours montré insaisissable depuis que le monde existe… Elle-même était incapable de lui céder en échange sa vingt-sixième année. Tout était inepte dans cette histoire : l’accord se transformait en marché de dupes.

Pour la centième fois son esprit était à la torture lorsque le valet de chambre frappa à la porte du boudoir.

— Entrez! cria-t-elle machinalement comme si elle était arrachée à un cauchemar.

— Un inspecteur de police est là… Il demande si Madame peut le recevoir de toute urgence?

Sylvia, tremblante, se leva et se rendit dans le salon où avait été introduit le visiteur tardif.

En réalité, celui-ci semblait plutôt ennuyé, gêné même par la

mission dont il était chargé.

— Madame Werner? demanda-t-il avec une certaine circonspection avant de continuer… Madame, j’ai une terrible nouvelle à vous annoncer. Il vous faudra être courageuse… En sortant, voici deux heures environ, d’un club privé situé boulevard Haussmann, M. Werner a été happé par une automobile… Il a été tué sur le coup : son corps vient d’être transporté à la morgue. Si cela ne vous était pas trop pénible, je vous demanderais d’avoir l’obligeance de vouloir bien m’y accompagner pour remplir les formalités d’usage.

Il s’était arrêté de parler : à son plus grand étonnement, l’annonce qu’il venait de faire avait plutôt l’air d’apporter sur le visage de Mme Werner une impression de soulagement… La jeune femme restait debout devant lui, immobile, silencieuse, comme si elle s’était laissée entraîner loin, très loin, par une vision imaginaire. Elle fut longue avant de répondre :

— Est-il absolument nécessaire que je vous accompagne là-bas?

— Ce serait préférable, madame, pour que le médecin de service puisse délivrer le permis d’inhumer.

— Monsieur l’inspecteur, ma question va probablement vous paraître étrange, mais êtes-vous bien sûr que ce soit un accident?

— Madame, aucun doute sur ce point n’est possible. Les déclarations de plusieurs personnes, qui en furent témoins, sont formelles.

Après une légère hésitation, il poursuivit :

— … Oui, nous avons eu la même pensée que vous… Toutefois une rapide enquête nous a démontré que M. Werner avait quitté son club, un peu gai sans doute mais avec la ferme intention de rentrer chez lui. Il l’a répété à plusieurs habitués de l’établissement et avait même pris rendez-vous avec un client pour le lendemain matin, à 10 heures, à son bureau. L’hypothèse du suicide doit donc être écartée.

— Ce n’est pas à elle que je songeais. Pensez-vous que cet «accident» aurait pu être préparé volontairement par quelqu’un qui aurait eu un intérêt quelconque à voir

disparaître mon mari? Pour cela, une personne bien renseignée n'avait qu'à attendre, dans une auto, le moment où Horace sortirait du club?

— Madame, ce n'est guère vraisemblable. En effet, le conducteur de la voiture ne s'est pas enfui : c'est un chauffeur de taxi qui venait de prendre une dame en charge. Il a expliqué l'accident par le fait que votre mari aurait glissé sur l'asphalte humide au moment où il traversait la chaussée pour rejoindre sa propre voiture stationnée le long du trottoir opposé. Certes, c'est un accident regrettable, mais aussi banal que tous ceux dus quotidiennement à la circulation. Et puis franchement, qui aurait pu en vouloir à ce point à M. Werner?

— Personne en effet, répondit-elle pensive… Je vous demande le temps de mettre un manteau avant de vous accompagner.

Il était plus de minuit quand elle se retrouva chez elle, seule, exténuée, déprimée par l'horrible visite qu'elle venait de faire. Pas une fois, elle n'avait eu envie de pleurer. La brusque disparition de Horace Werner l'inquiétait beaucoup plus qu'elle ne lui faisait une peine réelle. Sylvia n'aurait jamais pu croire, quand elle avait eu avec son mari, dans cette même bibliothèque et sensiblement vers la même heure, la pénible discussion de la veille, que ce serait la dernière. Un point surtout la déroutait : les promesses de Graig étaient-elles déjà en train de se réaliser? Il lui avait garanti qu'elle trouverait le bonheur dans les vingt-quatre heures qui suivraient la signature du contrat… Cinq heures à peine après la signature, l'inspecteur de police lui avait appris qu'elle était veuve.

Sylvia se trouvait donc débarrassée pour toujours de la présence odieuse tout en héritant d'une immense fortune. Elle se sentait enfin libre… Vis-à-vis du monde, elle saurait feindre un chagrin décent et porter le deuil réglementaire. D'ailleurs le noir lui allait bien : il faisait ressortir sa blondeur… Nul ne pourrait deviner qu'elle n'était réellement heureuse que depuis la mort de son mari. Personne, à l'exception de Graig! Et Sylvia fut agacée à l'idée que son prodigieux secret était connu d'au

moins une personne.

Quelle pouvait être la part de responsabilité du baron dans l’accident? En dépit des affirmations du policier, la jeune femme avait la conviction intime que la mort de son mari n’était pas purement accidentelle. Graig n’aurait-il pas payé le chauffeur de taxi? Craig était le seul homme à savoir que le véritable bonheur ne pourrait exister pour elle que le jour où elle serait débarrassée de Horace Werner. Et il n’avait pas hésité à employer n’importe quel moyen pour arriver à ses fins. Certaines paroles du baron résonnaient encore dans ses oreilles : «Vous êtes très malheureuse… Horace Werner est un homme exécrable… Le bonheur ne saurait tarder… Ayez un peu de patience…» Lorsqu’elle les avait entendues pour la première fois, elles lui avaient paru assez obscures. Depuis la mort de son époux, elles s’éclairaient d’une clarté aveuglante.

La nuit fut atroce. Sylvia ne put s’endormir, torturée qu’elle était par mille pensées. Quand la femme de chambre vint le matin pour lui apporter son petit déjeuner, elle la trouva éveillée, avec les traits tirés par les heures d’insomnie. La domestique lui annonça qu’un colis, dont l’expédition était couverte par une police d’assurance, venait d’arriver des États-Unis et que le livreur ne consentait à le laisser qu’après signature de son registre ou vérification d’identité de la personne destinataire.

— Je sais ce qu’il y a dans ce paquet, répondit Sylvia. Le livreur a raison : c’est un manteau de pluie que j’ai commandé directement à New York… Prenez dans mon sac, qui est sur la coiffeuse, ma carte d’identité. Montrez-la-lui et signez pour moi : je pense que ce sera suffisant.

Quelques instants plus tard, la femme de chambre revint avec le colis que Sylvia ne prit même pas la peine d’ouvrir, tellement son esprit était ailleurs. Machinalement, elle avait jeté un coup d’œil à sa carte d’identité que venait de rapporter la femme de chambre et son regard s’immobilisa… Ce n’était pas possible ! Elle crut devenir folle : la date de naissance avait été changée. L’ancienne, indiquant qu’elle avait vingt-cinq ans, avait été barrée d’un trait et remplacée par une surcharge, à

l’encre rouge, mentionnant qu’elle était née le même jour mais une année plus tôt… Selon cette rectification, Sylvia avait donc une année de plus! Et l’encre rouge rappelait l’écriture de sang…

Elle bondit de son lit et demanda à la femme de chambre :

— Êtes-vous bien certaine que personne n’a pénétré ici? De toute façon ce ne pourrait être que pendant la période qui s’est déroulée entre mon retour de cette nuit et ce matin…

En effet, le changement de date sur la carte d’identité n’avait pu être opéré avant, puisqu’elle l’avait emportée avec elle, dans son sac, pour les vérifications à la morgue. Elle se serait bien aperçue alors si la modification à l’encre rouge avait été faite. Pourtant, depuis son retour, elle n’avait pu dormir et la carte n’avait pas quitté son sac déposé sur la coiffeuse… Il fallait donc admettre que le mystificateur s’était introduit dans sa chambre sans qu’elle l’ait vu? Ce mystificateur ne pouvait être que Graig.

Une rapide enquête, menée parmi son personnel, sembla démontrer qu’aucun étranger n’avait pu pénétrer dans l’appartement : le mystère demeurait complet.

La nouvelle date inscrite sur la carte prouvait que la deuxième clause du contrat jouait. Sylvia avait vieilli de 365 jours et perdu sa vingt-sixième année. La première clause avait été remplie, quelques heures plus tôt, par la mort de Horace. Sans qu’elle s’en doutât ou sut même comment, aussi bien elle que Graig avaient tenu scrupuleusement leurs engagements…

Jamais la jeune femme ne s’habilla plus vite. Une demi-heure plus tard, toujours munie de sa carte d’identité, elle pénétrait dans le bureau de l’état civil à la mairie du XVI arrondissement. Elle y obtint, non sans peine, que la préposée consentit à ouvrir le registre où était mentionnée sa naissance. A la date qu’elle indiqua, il n’était pas question d’une petite Sylvia. Par contre, elle était inscrite au même jour et à la même heure sur le registre de l’année précédente! L’état civil lui octroyait également une année de plus… Ce qui permit à l’employée de lui faire cette remarque dépourvue d’aménité :

— Avant de faire une telle vérification, sachez que celle-ci

aurait été plus aisée si vous connaissiez vous-même la date exacte de votre naissance!

Sylvia s’en alla sans répondre, ni même faire attention au regard soupçonneux de la fonctionnaire. Elle était bouleversée. Le contrat était entré en cours d’exécution avec une précision et une rigueur impitoyables.

Quand elle revint chez elle, ce fut pour y trouver une magnifique gerbe de roses rouges déposée par la femme de chambre dans la bibliothèque. Leur odeur avait déjà supplanté celle des cigares pestilentiels de Horace Werner. Un bristol accompagnait l’envoi. Graig y avait écrit à «l’encre» rouge ces simples mots : «Sincères condoléances et tous mes vœux de bonheur.»

Elle chancela. Il savait donc déjà la mort de Horace alors qu’aucun journal du matin n’avait pu l’annoncer! Ceci encore n’était rien, mais comment ce Graig, qui n’était qu’un inconnu pour elle deux jours plus tôt – avait-il osé lui envoyer des fleurs – et des roses! – en un jour semblable? Il était vrai que la phrase écrite résumait tant de choses…

Prise de répulsion, Sylvia lança la gerbe dans la cheminée où mourait un feu destiné à pallier aux effets d’une nuit de printemps trop fraîche. Mais la flamme ne se ranima pas : les roses de sang ne se consumèrent pas. Elle sonna alors la femme de chambre en lui donnant l’ordre de lui apporter un papier très épais. Après y avoir enveloppé les fleurs, elle quitta l’appartement en emportant l’horrible cadeau. Dehors elle héla un taxi et se fit conduire place de l’Alma. Après s’être avancée à pied sur le pont, elle choisit un moment où personne ne faisait attention à ses gestes pour jeter le paquet dans le fleuve.

Pendant qu’elle regardait les fleurs maudites s’éloigner au fil de l’eau, d’autres paroles de Graig lui revinrent en mémoire : «Quand le bonheur aura frappé à votre porte, sous une forme que vous ne soupçonnez peut-être pas, n’hésitez pas à m’en avertir par un simple coup de téléphone : vous me ferez plaisir…» Faire plaisir à un personnage pareil! C’était une dérision. Elle ne lui téléphonerait pas, ne voulant plus jamais

entendre la voix odieusement polie. Quand elle rentra chez elle, elle se demanda si elle n’allait pas regretter bientôt ce bonheur qui venait de frapper si vite à sa porte?

Le «Privé» n’avait pas connu une semblable affluence depuis longtemps. Autour du tapis vert se serraient, au coude à coude, les joueurs invétérés qu’entourait une couronne de curieux. Les noms des illustres habitués étaient sur toutes les lèvres : ne constituaient-ils pas le fond de roulement le plus intéressant du casino de Monte-Carlo? Depuis des années, périodiquement, ces joueurs confortables et quelques femmes, couvertes de bijoux représentant le plus sûr garant de leur solvabilité, réapparaissaient dans la Principauté, tels ces oiseaux migrateurs qui éprouvent le besoin impérieux de survoler les océans pour retrouver un climat dont ils ne peuvent se passer.

Il pouvait être 11 heures du soir : la partie battait son plein. Parmi les femmes, il y en avait une qui se faisait particulièrement remarquer par l’acharnement dont elle faisait preuve pour réclamer de nouvelles cartes. Le croupier était plein de sollicitude pour cette cliente de choix et les inspecteurs de salles passaient de temps à autre en lui lançant de vagues sourires obséquieux sous lesquels se cachait l’immense satisfaction de la retrouver tous les soirs devant le tapis vert.

La dame n’était ni toute jeune ni très mûre. Elle appartenait à cette vaste catégorie du beau sexe qui réussit à conserver – grâce à d’interminables heures passées dans les instituts de beauté – un peu de l’éclat indispensable sans lequel une femme, qui a été jolie, estime que la vie ne mérite plus d’être vécue. Éclat qui était d’ailleurs rehaussé, chez la joueuse, par un collier de perles véritables à cinq rangées capable de faire pâlir de jalousie la plus authentique des maharanées.

Brusquement, la dame très remarquée parut s’intéresser un peu moins à la partie pour fixer son regard lumineux sur un joueur qui venait de prendre place en face d’elle. Si l’âge de la dame au collier était assez incertain, par contre celui du

nouveau venu pouvait être situé aux alentours de la trentaine. L'homme était beau. Il paraissait fort et maître absolu de sa destinée qui ne devait pas s'annoncer trop cruelle à en juger par les caresses veloutées dont le couvraient les yeux de sa voisine, une très jeune femme adorablement brime.

La dame au collier envia la fille brune – dont le décolleté juvénile pouvait se passer aisément de toutes les parures du monde – et commença à convoiter son amoureux. Bientôt, ne pouvant supporter davantage cette double vision du bonheur, la dame sans âge céda sa place à un autre joueur et s'éloigna du tapis vert pour se diriger vers les toilettes avec la nette intention d'examiner de très près son propre visage dans un miroir. Elle était également animée de l'impérieux désir d'utiliser, avec son expérience consommée, le bâton de rouge, le crayon noir, le fond de teint, la poudre…

Son maquillage était cependant soigné, étudié, atteignant la perfection pour une femme qui se rapprochait alertement de la cinquantaine mais dont le plus grand tort était de ne vouloir paraître que la trentaine. C'était ça, le drame.

Un drame d'ailleurs relatif puisque les quelques déficiences physiques s'estompaient sous les lumières irisées et disparaissaient même complètement devant une qualité rare : le charme. La dame au collier en avait à revendre. C'était sur ce charme, dont elle connaissait le pouvoir, qu'elle comptait s'appuyer pour faire la difficile conquête, lorsqu'elle revint, revigorée et téméraire, reprendre une autre place abandonnée à la table de jeu, face aux amoureux.

Pour entamer la lutte, il fallait d'abord attirer l'attention du garçon. Un seul moyen infaillible se présentait : perdre… Jusqu'à cette minute en effet, la dame au collier avait toujours gagné. Sa chance avait été insolente, presque indécente. Pour une fois, sincèrement, elle souhaitait perdre, ayant eu le loisir de remarquer que la présence de la fille brune ne portait pas bonheur au beau garçon. Qui dit malheur au jeu… Le seul rappel de cette vérité, ressassée par une littérature d'almanach, la fit frémir et elle s'acharna à perdre. Par un curieux contraste et une juste loi d'équilibre, le beau garçon,

lui, commença à gagner… Il en manifesta très vite une joie bruyante et ne jeta même pas un regard vers la perdante, tellement il était absorbé par son éphémère victoire.

Quand la dame au collier se rendit compte que tous ses efforts seraient vains, même en payant le tribut de lourds sacrifices, elle préféra quitter définitivement le salon du «Privé». Au moment où elle franchissait le seuil, elle demanda, sur un ton qu’elle s’efforça de rendre le plus anodin possible, à un inspecteur des jeux qu’elle connaissait depuis de nombreuses saisons :

— Qui est ce nouveau venu pour lequel la chance a tourné?

— Un garçon d’excellente famille, madame. Il se nomme M. Gilbert Pernet et vient d’arriver à l'Hôtel de Paris pour y rejoindre sa fiancée.

— La petite personne brune?

— Elle-même…

— Une vraie fiancée?

— Ce qu’on fait de mieux dans le genre, madame! Cette jeune fille séjourne à l’hôtel depuis deux semaines en compagnie de ses parents. On chuchote même que toute cette estimable clientèle doit repartir demain soir pour la capitale où aura lieu prochainement le mariage. Ça fera un beau couple. Ne trouvez-vous pas?

L’habituée préféra réserver son avis et se dirigea vers la sortie.

La nuit était douce et tiède comme seules savent l’être les nuits de Monte-Carlo. Respirer longuement cet air fut pour elle la meilleure des détentes avant qu’elle ne prît place à l’intérieur d’une interminable voiture américaine qui s’éloigna dans un silence impressionnant.

Le chauffeur connaissait les goûts de sa patronne : il revint vers Nice en utilisant la route de la moyenne corniche. Cette randonnée nocturne avait quelque chose d’irréel : la fantasmagorie utilisait alternativement le clair de lune ou les étoiles dont le scintillement parvenait à donner un semblant de vie aux eaux paresseuses de la Méditerranée. Tout en savourant inconsciemment cette poésie pour cartes postales, la

dame au collier songeait au garçon qu’elle venait de rencontrer… Au moment même où il avait pris place en face d’elle, devant le tapis vert, elle avait ressenti un véritable éblouissement et découvert un sentiment qu’elle n’avait encore jamais connu : l’amour. Un amour fou, subit, irraisonné, qui avait à la fois toute la force et toute la faiblesse de ses quarante-six ans.

Sa vie avait pourtant été bien remplie jusqu’à ce jour! Dans le tohu-bohu d’une existence trop facile, pendant laquelle les années s’étaient ajoutées les unes aux autres sans grands heurts, ni joies trop fortes, elle n’était pas parvenue à discerner très bien le vrai du faux, les paroles sincères de celles qui ne l'étaient pas. Si elle avait eu des amants, c’était pour faire comme ses amies et meubler sa solitude dorée. Mais elle ne s’était vraiment attachée à aucun. Nul homme, jusqu’à cette minute, n’avait incarné pour elle celui qui efface tout, celui dont une femme a la certitude immédiate de ne plus pouvoir se passer. Et cependant, elle n’était pas égoïste : elle n’avait demandé qu’à aimer ou qu’à être aimée. Malheureusement, chaque nouvelle tentative s’était transformée en déception… Tandis que cette fois, sans qu’elle pût s’expliquer pourquoi, elle était certaine de ne pas se tromper. Ce qui la rendait brusquement très malheureuse : le premier grand amour, le seul qui compte, venait de se présenter sans qu’elle pût l’atteindre! Elle se sentait surtout désarmée par la jeunesse de la rivale brune.

Pendant le parcours en auto, qui aurait dû n’être qu’une promenade exquise et qui se transformait presque en supplice, elle revit sa propre jeunesse… Le premier personnage qui revint dans ses souvenirs fut son mari, cet homme odieux auquel elle s’était donnée sans l’aimer quand elle avait l’âge de la fille brune. Un mari qui avait bien peu compté et qui, après lui avoir volé ses premières et plus belles illusions, ne lui avait offert en échange que le spectacle de ses vices. Heureusement il était mort au moment où elle ne pouvait vraiment plus supporter sa présence. Elle se revoyait jeune veuve, riche, adulée, coquette, croyant sincèrement qu’aucun bonheur au

monde ne pouvait être comparable au sien… Vingt années s'étaient écoulées sans qu'elle ait jamais pris le temps de les compter, mais peu à peu elle s'était aperçue que son bonheur était très incomplet.

Ce soir, en présence de celui qui, pour elle, incarnait l'Amour, elle avait ressenti un douloureux écroulement. C'était avec ce garçon, et lui seul, qu'elle aurait dû vivre son premier amour un quart de siècle plus tôt… Malgré tout, en dépit du sentiment intime qui lui faisait comprendre que c'était trop tard, elle voulait encore lutter.

Quand la voiture s'immobilisa devant le perron d'une villa, quelques kilomètres avant Nice, elle en descendit pour pénétrer rapidement dans la maison, traverser le vestibule, gravir les marches de l'escalier et se retrouver dans sa chambre où elle s'assit devant une table-bureau en bois de rose dont elle ouvrit, grâce à une clé retirée de sa minaudière en or, un tiroir. Des lettres remplissaient le tiroir : elle les prit une par une et commença à les déchirer en petits morceaux, sans hésitation, ni précipitation. Ses yeux ne s'attardaient même pas sur une signature. Les différentes écritures n'offraient plus pour elle aucun intérêt : n'appartenaient-elles pas à un passé mort puisqu'elles étaient celles d'hommes répudiés? Des hommes – elle ne s'en rendait compte qu'aujourd'hui – qui n'avaient jamais été des amants! Le seul qui pouvait être l'Amant, dans toute la plénitude de ce mot trop souvent galvaudé, était le garçon rencontré ce soir… Aussi tenterait-elle tout pour le ravir à sa fiancée…

La dernière lettre inutile était en morceaux ; seul, un papier plié en quatre restait encore dans le tiroir. Après une seconde d'hésitation, elle le sortit pour le déchirer à son tour. Mais, au moment où elle ébauchait le geste destructeur, une pensée lui traversa l'esprit. Ne tenait-elle pas, avec ce papier, le moyen sûr, prodigieux, infaillible de faire la conquête de l'homme aimé? Elle eut envie de déplier la feuille pour relire son contenu, mais c'était mutile : depuis vingt ans elle connaissait ce texte par cœur!

Dès le lendemain matin, elle prendrait l'avion pour Paris où

elle ferait l'impossible pour retrouver l'homme aimé avant son mariage. Mais elle ne se montrerait à lui qu'après avoir fait une visite préalable à un personnage qu'elle s'était pourtant juré de ne jamais revoir! De cette visite dépendrait toute la réussite.

Sylvia Werner, vieillie et brutalement amoureuse, estimait qu'elle n'avait pas une seconde à perdre pour retrouver Graig.

Dès qu'elle fut à Orly, Sylvia lança l'adresse du baron à un chauffeur de taxi. Une adresse qu'elle ne pouvait oublier puisqu'elle était mentionnée sur le papier : rue de Longpont, à Neuilly.

Sylvia n'avait jamais revu l'étrange personnage depuis la signature du contrat. Elle avait d'ailleurs soigneusement évité de demander à qui que ce fût de ses nouvelles! Pendant le trajet en avion, elle s'était même posé la question : est-il seulement en vie? L'affirmative tiendrait presque du miracle! Si elle retrouvait Graig, il serait excessivement âgé. Peut-être aussi n'avait-il plus le même domicile?

La voiture s'arrêta devant le numéro 13. La façade de l'hôtel particulier ne semblait pas avoir changé : c'était bien la même porte rouge ocre, l'immeuble apparaissait immuable et inquiétant dans son silence… Sylvia eut une légère hésitation avant de sonner. Qui lui ouvrirait?

L'attente fut courte : un domestique chinois était devant elle. Il s'effaça aussitôt, en s'inclinant avec respect, pour la laisser passer. Quand elle fut dans le vestibule, après que la porte se fût refermée derrière elle, Sylvia eut l'impression étrange que ce serviteur était le même que celui qui lui avait ouvert la porte vingt années plus tôt… «Tous les Fils du Ciel se ressemblent!» pensa-t-elle pour se redonner courage. Le serviteur avait cependant dû la reconnaître, lui aussi, puisqu'il la conduisait directement vers le cabinet de travail de son maître sans lui avoir posé la moindre question.

Assis derrière son bureau, Graig écrivait… A l'entrée de sa visiteuse, il releva la tête et un sourire éclaira son visage glabre. Pendant qu'il quittait son fauteuil pour venir à sa rencontre, Sylvia eut le temps de faire une constatation stupéfiante : Graig, en dépit des vingt années écoulées, n'avait

pas changé d'aspect! Les cheveux n'étaient ni plus argentés ni plus rares ; les yeux toujours aussi inquisiteurs ; les manières trop polies les mêmes… La visiteuse resta immobile, muette, paralysée. Elle se demanda même si elle n'était pas le jouet d'une hallucination quand la voix suave, dont le timbre bien particulier lui revint immédiatement en mémoire, déclara :

— Vous vous décidez enfin à venir rendre à votre vieil ami la visite qu'il attend depuis si longtemps! Ne trouvez-vous pas cette minute émouvante?

— Non, répondit Sylvia avec une grande franchise.

— Vous ne voulez pas vous asseoir? Vous semblez lasse, comme si vous veniez d'accomplir une longue randonnée?… Sans doute est-ce un peu tard pour vous offrir la tasse de thé habituelle? Un cocktail me paraît plus indiqué. Que diriez-vous d'un martini bien sec ou d'un rosé?

En parlant, il s'était approché d'un panneau de la bibliothèque qu'il fit pivoter pour démasquer un petit bar très moderne.

— Seriez-vous toujours aussi muette que le jour de notre première rencontre? Je vois ce qu'il vous faut : une boisson réconfortante… Un porto-flip?

Elle acquiesça d'un mouvement de tête et resta silencieuse pendant tout le temps qu'il mit à agiter le shaker. Il attendit, lui aussi, qu'elle but une première gorgée pour demander :

— Puis-je savoir ce qui me vaut le plaisir d'une visite aussi tardive?

Sylvia répondit avec calme :

— Ecoutez, Graig… Nous ne sommes pas à nouveau face à face pour faire assaut de mondanités. Je connais trop votre exquise politesse pour ne pas l'apprécier à sa juste valeur… Vous-même savez très bien que si je suis venue vous revoir après tant d'années, c'est uniquement parce que j'ai besoin de votre aide.

— Elle vous est acquise d'avance dans la mesure de mes pauvres moyens qui – hélas! – sont limités.

— Pourquoi mentez-vous?

— Pour me consoler, chère amie… Je sais trop que l'on ne

sonne à la porte de Graig que lorsqu'on ne peut pas faire autrement! J'aimerais tant que des amis sincères vinssent me voir simplement pour le plaisir de ma conversation!

— Vous n'avez pas d'amis. Vous n'en aurez jamais! Vous n'y tenez pas, d'ailleurs… Et vous devez toujours vous arranger pour que vos amis ne soient plus que vos obligés : à partir de cette minute, ils vous détestent.

— Vous êtes aussi cruelle que bonne psychologue.

— Assez de verbiage, Graig! Je suis devant vous pour que vous me rendiez une chose à laquelle je tiens plus que tout au monde aujourd'hui… Mais comme je ne veux pas être votre obligée, je suis prête à payer le prix qu'il faudra. Je suis riche, vous le savez, très riche!

— Chère amie, je vous assure ne pas voir très bien où vous voulez en venir?

— Si vous tenez absolument à ce que je vous rafraîchisse la mémoire, ce ne sera pas difficile. Nous avons signé ici, sur ce bureau, un contrat… Le voici. Je suis persuadée que vous avez conservé votre exemplaire avec le même soin que moi. Selon l'une des clauses de ce contrat je vous cédais une année de ma jeunesse. Ce soir je vous demande de me la rendre. C'est tout.

— Pardonnez-moi, très chère… Je ne pense pas avoir bien compris?

— Seriez-vous devenu dur d'oreille avec le temps? Cela m'étonnerait… Vous ne vieillissez pas, vous! Je vous rachète ma vingt-sixième année : j'en ai besoin… Fixez le prix. J'ai été folle de vous la céder en échange du bonheur promis! D'abord ce bonheur, je ne l'ai pas eu… Je viens seulement de m'en rendre compte hier soir. Oh! Je sais… Quand mon mari est mort, j'ai hérité de sa fortune et j'ai retrouvé, en même temps, ma liberté. Tout me paraissait alors magnifique! J'ai cru que c'était le commencement du bonheur… Seulement la suite, celle que j'espérais de toute mon âme, a attendu vingt années avant de venir! Elle s'est présentée hier devant moi sous une forme que je n'ai pas à vous décrire. Pendant la longue période d'attente, j'ai pensé pouvoir m'étourdir dans une vie facile et confortable, saupoudrée d'aventures. Seulement on se lasse de

tout, Graig, même des aventures! Surtout quand on ne peut plus résister au besoin impérieux d'aimer… Je ne conçois pas le bonheur sans amour. Si je n'étais pas ainsi, c'est que je ne serais pas femme… Mais pour vivre ce grand amour, il faut que je retrouve ma jeunesse! Je ne la réclame pas toute, mais au moins la parcelle que je n'ai pas utilisée : celle que je vous ai cédée. Moi, j'ai été nette : vous avez eu les 365 jours et les 365 nuits de ma vingt-sixième année à votre entière disposition, tandis que le bonheur que vous m'aviez promis, en échange, a été incomplet. Nous avons signé un marché où j'ai été la seule lésée. Rendez-moi ma vingt-sixième année! Vous me la devez!

Ces derniers mots avaient été prononcés avec émotion. C'était plus qu'une réclamation, c'était une prière désespérée. Après avoir réfléchi pendant quelques instants, Graig répondit :

— Je vais me permettre de vous poser à mon tour une question avec laquelle vous m'avez bien embarrassé autrefois : en supposant que je puisse vous rendre cette vingt-sixième année, qu'en feriez-vous?

Sylvia resta un moment interdite. Ce qu'elle ferait de cette année de jeunesse physique rendue alors qu'elle avait atteint la pleine maturité morale de la femme? Mais tout! Ce serait prodigieux… Elle vivrait pendant une année une aventure qu'aucune femme au monde n'aurait connue avant elle et que toutes les femmes de son âge rêvaient de vivre… N'étaient-elles pas légion sur terre, les femmes de quarante ans, qui devaient répéter à cette même minute : «Si j'avais su! Si c'était à recommencer!» Sylvia aurait tous les atouts en main pour bien recommencer : l'expérience des années, alliée à la force invisible d'une jeunesse retrouvée. Gilbert – elle appelait déjà l'inconnu de Monte-Carlo par son prénom qu'avait révélé l'inspecteur des jeux – ne pourrait pas résister à un tel assaut! La fiancée disparaîtrait devant une rivale aussi redoutable, dont elle ignorerait l'extraordinaire secret. Et Gilbert l'aimerait avec passion, avec fougue… Il lui ferait la cour qu'elle n'avait pas connue, cette cour que vivait en ce moment la fille brune comme toutes celles qui ne se font pas épouser par des hommes qu'elles n'aiment pas.

Graig l'observait avec une intense curiosité : elle comprit qu'il devinait, une fois de plus, ses pensées les plus intimes. Aussi sa réponse fut-elle rapide :

— Cela ne vous regarde pas puisque je vous la paie! A partir du moment où vous aurez fixé votre prix, nous serons quittes et je n'aurai aucun compte à vous rendre… Alors? Vous acceptez?

— Chère amie, même si je le voulais, ce me serait impossible!

— Comment cela?

— Je ne puis vous rendre votre vingt-sixième année pour la simple raison que je l'ai utilisée…

— Qu'en avez-vous fait?

— Peu importe…

Pendant quelques secondes, Sylvia se tut. Elle brûlait du désir de jeter quelques vérités à la face de l'odieux personnage. Elle se contint cependant, mais elle savait très bien comment il avait utilisé l'année disparue : pour lui-même, en égoïste qui ne veut pas vieillir et qui achète tous les ans une année de jeunesse à une personne différente. S'il n'était pas le diable, il devait posséder l'un de ces secrets fabuleux qui permettaient aux alchimistes des temps révolus de fabriquer l'eau de jouvence miraculeuse.

— Je lis toujours dans votre pensée, poursuivit Graig. Permettez-moi de vous faire remarquer qu'elle est erronée. Je n'ai pas utilisé votre vingt-sixième année à mon profit. Je n'en avais pas besoin. Si c'était le cas, il me serait beaucoup plus facile de vous la rendre. Croyez bien que je suis navré!

— Je vous en supplie, Graig! Faites l'impossible! Je sais que votre pouvoir est immense. Je vous abandonne toute ma fortune.

— Ce serait la plus folle des erreurs : on a toujours besoin d'un peu d'argent pour ses vieux jours… Et j'ai moi-même largement de quoi subvenir à mes modestes besoins… Un autre porto-flip? Non? Vraiment, chère amie, nous voilà dans un affreux dilemme… Que diriez-vous si je vous rendais cette vingt-sixième année par morceaux?

— Expliquez-vous…

— Je ne puis vous la rendre tout de suite complète puisqu'il

me faut en trouver une autre pour la remplacer… Par contre il me serait plus facile de vous livrer ces 365 jours et ces 365 nuits par tranches de vingt-quatre, quarante-huit heures ou même huit jours… Réfléchissez : vous avez quarante-six ans. Si vous parvenez à utiliser et à distiller avec art, en les répartissant sur le restant de votre existence, que nous savons longue d'après votre ligne de vie, ces 365 jours et nuits, vous serez la femme la plus heureuse de cette terre. A votre âge on n'éprouve pas le besoin d'être toujours jeune! Ce désir légitime vous reprendra par crise : soyez assez adroite pour le satisfaire uniquement quand il se présentera. Le reste du temps vous demeurerez la respectable Mme Werner, entourée de la vénération et de l'estime de ses innombrables amis.

— En somme j'aurais une vie double?

— Au sens exact de l'expression! Pendant les périodes échelonnées que je lui rendrai, selon son désir, Mme Werner redeviendra la belle Sylvia, une jeune femme de vingt-six ans dont les traits seront identiquement les mêmes que ceux qui firent mon admiration à un certain bal de l'Ambassade des États-Unis.

— Votre offre est tentante.

— Vous pouvez même reconnaître qu'elle est unique! Vous serez la première personne au monde qui pourra observer ses concitoyens avec la double optique de son âge réel et de celui qu'elle paraîtra pendant ses périodes de rajeunissement. Bien entendu, même quand vous retrouverez l'aspect de votre vingt-sixième aimée, vous conserverez votre mentalité actuelle.

— La jeunesse n'est pas que physique!

— Chère amie, chacun sait que la jeunesse morale est éternelle. Il n'y a qu'à converser pendant quelques instants avec vous pour en être persuadé. Seule la jeunesse physique passe : c'est celle-là que je vais vous rendre par tronçons. Cette dualité morale et physique, qui sera en vous, fera de Sylvia Werner la femme la plus passionnante qui soit…

— Graig, j'accepte. Mais puisque vous ne voulez pas d'argent, que me demandez-vous en échange?

— Nous en parlerons plus tard… L'important, pour le

moment, est de vous satisfaire. Je sens que vous n’avez pas une minute à perdre si vous voulez mener à bien la tâche charmante que vous vous êtes fixée. Qui sait? Peut-être y a-t-il, au bout de vos idées, une rivale à écarter? Un mariage à empêcher? Vous autres, femmes, êtes capables de telles vilenies entre vous! Vous feriez n’importe quoi quand vous voulez vous approprier quelque chose ou quelqu’un. C’est votre force et notre faiblesse…

— Comment me rendrez-vous ces périodes de jeunesse?

— Le plus simplement du monde… Il suffira, dans votre intérêt et pour que vous puissiez savourer complètement votre bonheur, de prendre quelques précautions élémentaires… Par exemple, il me paraît indispensable que vous ayez un deuxième domicile. M^me^ Werner est très connue : elle possède un magnifique hôtel particulier rue de l’Université. C’est là où vous continuerez à vivre et à recevoir sous votre apparence actuelle. La jeune Sylvia, au contraire, pourrait très bien habiter un charmant pied-à-terre dans un autre quartier, sur la rive droite… Je possède précisément un immeuble avenue Foch où une garçonnière se trouve vacante au rez-de-chaussée par suite du départ brusque de son occupant : un diplomate étranger rappelé dans son pays. Je l'ai visitée hier : elle est meublée avec le goût le plus sûr. Voulez-vous que nous nous y rendions? Si ce nid confortable vous agrée, vous pourrez l’occuper immédiatement. Songez comme ce sera pratique : vous me téléphonerez de la rue de l’Université en me disant chaque fois le nombre d’heures ou de jours de jeunesse que vous désirez et à quelle heure vous voulez que la période commence. Vous quittez votre premier domicile suffisamment à temps pour être au deuxième à l’heure fixée. Automatiquement, sans même que je paraisse, vous retrouverez la physionomie et le corps de votre vingt-sixième année. Quand la période touche à sa fin, vous vous arrangez pour revenir dans le même lieu où s’opère instantanément la transformation inverse. Et vous rejoignez votre hôtel particulier sans que personne de votre entourage ne soupçonne votre secret!

«… Ce double domicile offre l'avantage d'écarter les ragots de votre personnel. Vous savez aussi bien que moi que la gent domestique est bavarde… La vôtre ne continuera à connaître que M$^{me}$ Werner, qu'elle sert depuis longtemps. Évitez autant que possible de faire arrêter votre voiture juste devant l'immeuble de l'avenue Foch : les chauffeurs les plus dévoués ne sont que de pauvres hommes, curieux comme tous les hommes!

— A vous entendre, on croirait réellement que je ne ressemble plus du tout à celle que je fus à vingt-six ans! Ai-je donc tant vieilli?

— En vingt ans, ma chère amie, nous changeons tous…

— Sauf vous!

— Je suis un personnage à part qui a eu la chance de ne jamais paraître jeune… On s'habitue une fois pour toutes aux visages des vieillards. Ils sont étiquetés, catalogués, classés… Une deuxième précaution élémentaire à prendre est de ne pas vous trouver en public ou en présence d'un tiers au moment précis où s'opéreront vos transformations physiques. Dans le cas d'un brusque rajeunissement, la surprise pour ce tiers ne pourrait être que très agréable mais, dans le cas contraire, elle risquerait de se transformer en une amère désillusion! Ces petits inconvénients peuvent être aisément évités en surveillant l'heure : il importe donc que vous ayez toujours sur vous une montre dont l'heure concorde exactement avec la mienne. En effet, les heures de jeunesse que je vais vous rendre peu à peu sont tellement précieuses et si difficiles à trouver que je ne puis les gâcher. De toute façon, n'oubliez jamais que le total de ces heures ne pourra excéder, même d'une seconde, le nombre de 8760 correspondant aux heures de votre vingt-sixième année… Il vous faudra donc tenir, sur un petit carnet secret, une comptabilité serrée pour savoir exactement où vous en êtes au fur et à mesure que le temps s'écoulera. Personnellement j'ai la conviction que vous avez, avec ces 8760 heures de jeunesse assurée, amplement de quoi satisfaire vos moindres caprices. Il vous arrivera de passer des semaines et peut-être même des mois sans éprouver le désir de rajeunir.

Parfois vous n'aurez besoin que de quelques minutes pour vous faire admirer en un endroit où vous saurez par avance que votre fulgurante et radieuse apparition fera beaucoup d'effet. Vous êtes trop femme pour ne pas savoir que moins l'on se montre et plus on a de chances de plaire! Les hommes sont ainsi faits qu'ils n'attachent de prix qu'aux objets rares…

— Vous devez avoir raison… Venez : nous allons visiter cet appartement.

Pendant le trajet, elle ne posa qu'une question :

— Il est bien entendu que vous me restituerez, pendant ces périodes de jeunesse, exactement le nombre d'heures ou de journées que je vous demanderai?

— Exactement jusqu'à concurrence du total. Seulement ne soyez pas exigeante! Ne me demandez pas de trop grandes quantités à la fois. Votre propre intérêt est de faire durer le plaisir le plus longtemps possible…

Graig n'avait pas exagéré : le rez-de-chaussée du 45 bis était charmant. En pénétrant dans l'immeuble, le baron n'avait même pas dérangé la concierge et avait sorti de sa poche la clef du pied-à-terre. Quand ils furent à l'intérieur, après avoir refermé la porte, le curieux propriétaire dit à la visiteuse :

— Voilà le cadre idéal dans lequel va pouvoir se réaliser le plus grand rêve que puisse caresser une femme… Recueillons-nous quelques instants. Méditons au besoin… Je vous imagine très bien venant d'abandonner votre voiture à une centaine de mètres et pénétrant seule ici… Vous avez encore votre apparence physique actuelle, mais quelques minutes plus tard, vous retrouverez brusquement votre jeunesse. Vous la découvrirez pour la première fois en vous regardant dans cette glace qui surmonte la cheminée. A l'heure que vous m'aurez fixée vous-même, la jeune Sylvia remplacera la belle M^me^ Werner… L'appartement vous plaît-il?

— Je le prends tout de suite.

— Vous étiez pressée, en effet… Et quand désirez-vous que je vous rétrocède votre première parcelle de jeunesse?

— Ce soir-même!

— Cette nuit, voulez-vous dire, puisqu'il est déjà 8 heures. A quelle heure exactement?

— Minuit.

— Soyez ici à minuit moins 5… Je vais régler cette pendulette d'albâtre, qui décore avantageusement ce guéridon, sur ma propre montre : ainsi toutes erreurs ou pertes de secondes précieuses seront évitées… Et combien voulez-vous d'heures de jeunesse pour cette première expérience?

— Pouvez-vous m'accorder une semaine?

— Vous êtes déjà gourmande! Enfin! Comme je tiens à vous montrer ma bonne volonté, vous avez sept jours et sept nuits de votre vingt-sixième année à partir de minuit… N'oubliez pas de les noter sur le petit carnet!

Sylvia se taisait : Graig avait tort de la trouver exigeante. Cette semaine lui paraissait à peine suffisante pour retrouver Gilbert dans la capitale. Heureusement elle savait par l'inspecteur des jeux qu'il devait rentrer à Paris ce jour même avec sa fiancée. Elle n'avait pas une seconde à perdre pour faire sa conquête, le ravir à la fille brune et empêcher le mariage projeté qui serait pour elle la catastrophe.

— Chère amie, puis-je vous demander de me ramener chez moi?

Ce nouveau trajet en taxi fut silencieux. Le cerveau de Sylvia bourdonnait de mille pensées folles. Quand la voiture s'immobilisa rue de Longpont, Graig dit gaiement avant de descendre :

— Très chère, je tiens à vous faire remarquer une fois de plus, que je ne donne jamais rien pour rien… Je vous ai déjà avoué autrefois que je n'étais qu'un vilain bonhomme terre à terre. Vous allez récupérer peu à peu votre vingt-sixième année, mais moi j'ai gagné une nouvelle locataire!

— Ce ne sont pourtant pas les amateurs qui doivent vous manquer en ce moment!

— Ne croyez pas cela! Il y a locataire et locataire… Demain vous recevrez votre bail. Vous n'aurez qu'à signer l'un des exemplaires et à me le renvoyer. Je le conserverai précieusement. Il ne me déplaît pas de devenir votre

propriétaire… Et, en bon propriétaire, je suis tenu de vous remettre cette clef de l'appartement : la voici… Chère amie, je vous baise la main en formulant un seul souhait : soyez heureuse… enfin!

Il avait sauté à terre avec une agilité surprenante pour un homme de son âge. La portière du taxi claqua pendant que Sylvia disait au chauffeur :

— Vite! Rue de l'Université…

Dès qu'elle fut chez elle, Sylvia dit à son concierge :

— Commandez un radio-taxi dans une heure. C'est pour me conduire à la Gare du Nord. Je vais à Londres une semaine. Quant à ma voiture, qui arrivera demain de Nice, vous direz au chauffeur de venir m'attendre à cette même gare mardi prochain à l'arrivée du train qui utilise le Ferry-Boat. Ce doit être vers les 8 heures…

C'était pendant le trajet de Neuilly à son domicile qu'elle avait trouvé ce stratagème pour éviter toute indiscrétion de son personnel. A sa femme de chambre, elle donna l'ordre de ne pas lui réexpédier son courrier en Angleterre, en alléguant qu'elle ignorait encore dans quel hôtel elle descendrait. Elle prit soin également de faire mettre dans ses valises les robes qu'elle estimait lui donner une silhouette jeune. Dès que le radio-taxi eut démarré, elle lui lança l'adresse de l'avenue Foch. Il faisait complètement nuit quand elle arriva là où devait se produire le miracle…

Avec d'infinies précautions, elle transporta, aidée du chauffeur de taxi, ses valises dans le rez-de-chaussée. Elle fit le moins de bruit possible pour ne pas trop éveiller l'attention des concierges. Un problème délicat se posait dès maintenant pour elle à l'égard des gardiens de l'immeuble. Devait-elle leur apparaître sous son visage actuel ou avec la silhouette rajeunie? Comme elle était essentiellement femme, elle opta pour sa seconde incarnation. Les concierges ne connaîtraient que la jeune femme… comme beaucoup de gens à l'avenir. Elle préférait se montrer peu, à intervalles espacés, mais sous son jour le plus favorable.

Le chauffeur de taxi avait reçu un bon pourboire et refermé la porte de l’appartement : Sylvia pouvait prendre possession de son nouveau domicile. Son premier mouvement fut de jeter un regard vers la pendulette du living-room, que Graig avait réglée sur son propre chronomètre. Ayant encore deux longues heures devant elle avant le moment fatidique, elle en profita pour procéder à une première installation sommaire. Evidemment le cadre était charmant, mais on sentait qu’il avait été conçu et habité par un homme. Dès demain, Sylvia mettrait un peu partout des fleurs, qui indiquent, mieux que tout autre objet, la présence féminine. Elle savait aussi que vingt-quatre heures s’écouleraient à peine avant que le désordre, qui lui était naturel et qu’elle avait l’art d’apporter, n’ait achevé de créer l’ambiance indispensable à la véritable intimité. Elle saupoudrerait le tout de «Femme», son parfum préféré. Le visiteur espéré aurait la conviction que son hôtesse habitait ces lieux depuis longtemps.

A 11 heures, elle était pratiquement installée : ses robes étaient accrochées dans la penderie, ses dessous les plus fins déposés avec soin dans les tiroirs d’une commode, son matériel de maquillage et ses innombrables produits de beauté alignés sur la coiffeuse. Elle n’avait plus qu’à attendre… Toutes ces menues occupations avaient meublé la première heure. Enfoncée dans un fauteuil du living-room, elle occuperait la seconde en se préparant au prodigieux événement qui devait bouleverser sa vie…

A vrai dire, au fur et à mesure qu’elle se rapprochait – au rythme de la pendulette – de l’instant diabolique, elle doutait de plus en plus. Tout ce qu’elle avait fait, depuis sa rencontre avec l’homme rêvé dans le salon du «Privé», tenait plus du réflexe mécanique que d’une action savamment dirigée. Après un voyage fatigant, elle avait retrouvé Graig : c’était un premier point acquis. Un Graig inchangé qui, une fois encore, avait réussi à lui faire miroiter un bonheur impossible… Un Graig qui l’avait entraînée dans cet appartement… Un Graig dont elle était devenue la locataire… Un Graig dont elle dépendrait désormais puisque lui seul pourrait lui rendre, par

petites doses, cette année de jeunesse qu'elle avait eu la folie de lui céder autrefois. Mais si elle n'avait pas agi ainsi vingt ans plus tôt, son mari – l'exécrable Horace Werner – serait-il mort? La seule pensée de cette brusque disparition la faisait toujours frissonner. Les années avaient eu beau passer, Sylvia conservait quand même la conviction intime que Graig était l'assassin de Horace. Ce ne pouvait être que lui qui avait inspiré le chauffeur de taxi meurtrier… Mais pourquoi remuer le passé? Une enquête approfondie, qu'elle s'était bien gardée de demander, n'aurait pu rendre la vie au défunt… Et, depuis cette mort, elle s'était sentie vraiment libre. Libre, mais pas tout à fait heureuse.

Elle ne le serait que lorsqu'elle pourrait assouvir sa soif d'amour. Mais redeviendrait-elle jeune à minuit? Cela paraissait fou, encore plus invraisemblable que la réalisation du contrat passé vingt années plus tôt. Et cependant, les clauses du contrat avaient été remplies dans les vingt-quatre heures qui avaient suivi la signature. Sylvia ne savait plus que penser. Elle n'était pas sûre de retrouver bientôt sa jeunesse, mais elle ne savait pas non plus si elle conserverait son visage actuel? N'importe quelle femme au monde, dans sa situation, aurait perdu la tête. Elle avait peur, très peur…

La grande aiguille de la pendulette se rapprochait maintenant, à une vitesse que Sylvia trouvait effrayante, de l'heure H… qui lui apporterait joie ou désespoir. Elle savait très bien que si minuit sonnait sans qu'elle eût changé d'état physique, elle pourrait mourir de chagrin. Si, au contraire, les marques juvéniles de sa vingt-sixième année réapparaissaient sur son visage et sur son corps, elle étoufferait de joie. Ce serait aussi la preuve définitive du pouvoir illimité de Graig… Mais peu importait en fin de compte puisqu'elle en serait la principale bénéficiaire. Que lui demanderait-il en échange?

Elle le connaissait trop pour savoir que sa qualité dominante n'était pas le désintéressement. Après tout, Graig pourrait bien exiger n'importe quoi : elle lui donnerait tout puisqu'il lui aurait procuré le moyen de faire la conquête de Gilbert. Le reste n'offrait plus d'intérêt. Un seul point captait toute son

attention pendant ces quelques minutes qu'elle était en train de vivre : rajeunirait-elle, oui ou non?

Quand elle vit la grande aiguille sur la cinquante-cinquième minute, elle préféra ne plus regarder la pendulette. Ses yeux tombèrent sur la glace de la cheminée : ce miroir devant lequel Graig l'avait entraînée en lui laissant entendre qu'elle pourrait recevoir à cette place le premier reflet de son nouveau visage. Vite elle détourna les yeux et fit un effort surhumain pour s'arracher au fauteuil dans lequel elle s'engourdissait, comme si elle était en proie à une paralysie mortelle. Et, sans qu'elle sut exactement pourquoi, elle s'enfuit dans la chambre à coucher, où il n'y avait ni pendulette ni miroir… Là au moins elle pourrait attendre, assise sur son lit.

Les minutes passèrent, pesantes et interminables. Sylvia osait à peine respirer… Le silence de l'appartement était total. Pendant un instant elle crut qu'elle allait voir surgir devant elle la silhouette décharnée du baron. Mais il n'en fut rien : elle était seule. Elle aurait été bien incapable de dire combien de temps elle resta ainsi, prostrée dans l'angoisse. Elle se rendit quand même compte que minuit était passé… Et elle n'avait rien ressenti… Elle n'osait même pas porter ses mains sur son visage pour le tâter, ni surtout rouvrir les yeux. Depuis qu'elle s'était laissée tomber sur le lit, elle les avait fermés volontairement pour ne rien voir de ce qui se passerait à la minute choisie par elle. Sa tête bourdonnait… Quand elle comprit que rien ne s'était produit et qu'elle était toujours la même, elle partit d'un fantastique éclat de rire. Un rire qui constituait pour elle une détente et qui aurait fait mal aux oreilles des personnes présentes, s'il y en avait eu… Le rire d'une pauvre femme qui veut rester volontairement aveugle pour ne plus se revoir telle qu'elle s'abhorre. Et cela dura très longtemps : le rire se prolongeait pendant qu'elle revivait dans sa mémoire la nouvelle farce atrocement burlesque que venait de lui jouer Graig. Une fois encore elle s'était laissée prendre au piège par cet homme qui, décidément, était trop fort! Et elle eut conscience de sa faiblesse, de son impuissance aussi devant la marche impitoyable du temps. Le rire, de plus en plus faible,

se transforma en larmes : c'était la fin normale de la crise. Les nerfs étaient à bout. Instinctivement elle rouvrit ses yeux embués pour chercher son sac dans lequel se trouvait son mouchoir. Son regard erra sur ses mains… Etait-ce un mirage dû à la transparence des larmes? Il lui sembla que certaines veines apparentes avaient disparu, que ses doigts étaient plus potelés…

Elle se leva d'un pas mal assuré, comme si elle était ivre, pour se diriger vers le living-room. En passant devant la coiffeuse, ses yeux fixèrent le miroir auquel elle n'avait pas songé lorsqu'elle s'était réfugiée dans cette pièce. Et elle poussa un cri. Aucun doute n'était plus possible : l'image reflétée par le miroir était la sienne vingt années plus tôt… Elle courut alors dans le living-room vers la grande glace de la cheminée. Là, elle put se contempler tout son saoul et se rassasier enfin de l'image retrouvée de sa jeunesse. Les larmes coulant le long de ses joues devinrent l'expression d'une joie délirante. Pendant quelques secondes elle hésita avant de passer ses mains sur son visage pour tâter, pour palper la réalité dont la surface dépolie ne lui envoyait que le reflet. Enfin elle se décida et longtemps, ses mains caressèrent le front sans rides, firent le tour des yeux sans cerne, descendirent le long de ses joues jusqu'au cou avec une lenteur voulue. Il n'y avait plus la moindre ébauche de double menton. La silhouette elle-même s'était amincie, bien qu'elle eût toujours surveillé sa ligne. Elle avait l'impression de flotter dans sa robe qu'elle avait cependant trouvée trop étroite quand elle l'avait mise quelques heures plus tôt chez elle, avant le faux départ pour Londres. Les larmes s'étaient taries pour laisser place à une expression d'étonnement qui fut elle-même balayée par un sourire triomphant… Sourire d'une jeune femme qui sait très bien, lorsqu'elle se contemple dans un miroir, que personne ne pourra résister à l'éclat de sa jeunesse. Mais n'était-elle pas le jouet d'une hallucination due à l'excitation de son cerveau enfiévré? La Sylvia rajeunie, dont elle croyait bien voir l'image dans le miroir et palper la chair n'existait-elle que dans son imagination?

Elle se précipita sur le téléphone, posé sur une table basse, et forma son propre numéro de la rue de l'Université. Elle attendit, exaspérée, que la voix connue de l'un de ses serviteurs vint lui répondre. Comme celui-ci semblait manifester un certain étonnement d'entendre sa patronne qui aurait dû normalement se trouver dans le train à cette heure, elle lui expliqua tant bien que mal :

— Je vous appelle de la gare… J'ai manqué mon tram… Je prendrai le suivant dans quelques minutes… Tout va bien. Bonne nuit, Honoré.

En raccrochant, elle éprouvait une sensation de soulagement. Puisque le serviteur avait bien reconnu sa voix, c'était donc qu'elle ne vivait pas un rêve éveillé et que sa transformation était tangible, réelle! La réaction se fit alors en sens inverse. Sylvia la jeune se sentait tellement enivrée d'allégresse qu'elle fut prise d'une furieuse envie de chanter, de danser, de faire n'importe quoi, d'embrasser le premier venu qu'elle rencontrerait, de boire même pour oublier sa quarante-sixième année disparue, volatilisée, mise en fuite devant l'assaut juvénile de la vingt-sixième… Il n'était pas possible qu'elle restât ainsi, seule avec son bonheur, dans ce rez-de-chaussée. Il lui fallait du bruit, de la musique, du mouvement, de la lumière dont son visage retrouvé ne demandait qu'à être inondé…

Elle se retrouva, marchant nu-tête, d'un pas allègre, en pleine nuit, sur le trottoir de l'avenue Foch déserte. Elle héla un taxi dans lequel elle s'engouffra en criant joyeusement au chauffeur :

— Conduisez-moi où vous voulez! Dans un endroit gai! Vous ne pouvez pas comprendre, mais j'ai une telle envie de rire!

Contrairement à ce qu'elle pensait, l'homme devait très bien comprendre puisqu'il lui répondit :

— Vous avez raison, mademoiselle! Il faut que jeunesse se passe! Quand vous aurez mon âge, vous vous apercevrez que c'est la seule chose que l'on ne retrouve jamais!

«Le pauvre homme! pensa Sylvia. Il ne se doute pas que moi j'ai su récupérer ma jeunesse! Personne ne connaîtra jamais

mon fabuleux secret… Pourtant je n'oublierai pas ce chauffeur de taxi : c'est lui qui m'a rappelée pour la première fois «mademoiselle»… Il y avait si longtemps!»

Le taxi l'avait déposée à proximité des Champs-Élysées, devant l'entrée d'un «club» en vogue. Quand elle y pénétra, elle se dirigea sans hésitation vers le bar où elle se jucha sur un tabouret entre deux «clients» fleurant bon l'étranger. Ces hommes, attirés comme tant d'autres par la vie nocturne de Paris, attendaient le moment où ils feraient quelque rencontre intéressante qui leur permettrait de terminer agréablement la nuit.

Sylvia comprit tout de suite le pouvoir de sa jeunesse retrouvée. C'était à qui de ses deux voisins ferait assaut de lourde galanterie pour lui offrir alternativement, dans un jargon où quelques rares mots de français se mêlaient à du hollandais ou à du mauvais anglais, les breuvages les plus variés. Ces hommes étaient médiocres mais cela lui était indifférent. L'important était que son charme personnel écrasât celui de toutes les autres jeunes femmes présentes. Ce serait déjà un premier et un vrai succès. L'expérience valait d'être tentée… Aussi accepta-t-elle un whisky de son voisin de droite et accorda-t-elle un tango à celui de gauche.

En dansant, elle éprouva à nouveau la délicieuse impression que les hommes n'avaient d'yeux que pour elle et délaissaient mentalement leurs compagnes pendant tout le temps où ils la dévoraient du regard. La fiancée de Gilbert aurait maintenant affaire à forte partie! Cette pensée lui rappela qu'elle devait immédiatement se mettre à la recherche du jeune homme. Parce que, enfin, ce n'était que pour le séduire qu'elle s'était fait restituer sa vingt-sixième année!

Elle n'hésita pas à abandonner son cavalier d'occasion en plein milieu de la piste pour demander à un maître d'hôtel au courant de la clientèle de l'établissement :

— Connaîtriez-vous par hasard M. Gilbert Pernet?

— Non, madame.

— Ce n'est donc pas un de vos habitués?

— Certainement pas, madame. Je les connais tous.

Elle préféra ne plus danser et revint, un peu désappointée, siroter son whisky au bar. Pendant que le «voisin de droite» lui racontait des fadaises, son esprit était loin, très loin, devant une table de baccara. Elle revoyait la silhouette de Gilbert qu'elle retrouverait vite, maintenant qu'elle se sentait mieux armée que n'importe quelle fiancée brune! Mais c'était stupide de le rechercher en pareil lieu. Elle finirait bien par découvrir son adresse : le mieux, ce soir, était de rentrer avenue Foch.

Le lendemain, dès qu'elle fut réveillée, elle téléphona à l'adresse de la famille Pernet, dénichée dans l'annuaire.

Une voix bourrue, sans doute celle du père du jeune homme, répondit : «M. Gilbert Pernet est absent de Paris et ne rentrera pas avant mardi prochain.» Elle dut raccrocher le récepteur en calculant avec amertume que ce mardi serait le dernier des sept jours de jeunesse accordés par Graig! Elle n'aurait qu'une journée et une demi-nuit pour joindre Gilbert. Afin de ne pas gâcher inutilement les cinq journées perdues, elle décida de les passer chez les couturiers où il était indispensable qu'on lui fît des robes «plus jeunes», adaptées à sa nouvelle personnalité. Le mardi elle appellerait le jeune homme au même numéro. Le fait que leurs deux voix pussent échanger quelques mots serait déjà un premier succès.

La veille du jour tant attendu arriva enfin. Elle ne sortit pas cette nuit-là et préféra réfléchir sur la meilleure façon de se ménager une première entrevue seule avec Gilbert. Elle était sûre de triompher en quelques instants : depuis qu'elle avait recouvré la jeunesse, sa confiance en elle-même était inébranlable. Que dirait-elle à Gilbert quand elle l'aurait au bout du fil? Qu'elle l'aimait? Ce serait enfantin et le garçon éclaterait de rire. Il lui avait paru beaucoup trop positif, au baccara, pour s'intéresser à une inconnue dont il ignorait le visage. L'homme ne devait pas être un romanesque… Elle s'endormit sans avoir trouvé la phrase adroite, capable d'attirer Gilbert à un premier rendez-vous.

Lorsqu'elle décrocha l'appareil le lendemain, elle n'était pas plus avancée et préféra s'en remettre, selon la réponse qu'elle

recevrait, à l'inspiration subite du moment. Une femme de chambre lui répondit que « M. Gilbert ne pouvait venir à l'appareil, mais qu'il avait donné pour consigne de dire à tous ses amis, désireux de le voir avant son mariage, qu'il passerait l'après-midi au bowling du Jardin d'Acclimatation, en compagnie de M$^{lle}$ Yolande».

Sylvia n'avait plus qu'à se rendre au bowling. Deux points l'ennuyaient : la présence de la jeune fille brune, dont elle venait d'apprendre le prénom, et le très court délai de jeunesse lui restant. A minuit exactement, elle reprendrait son aspect habituel. Il lui fallait donc faire vite pour gagner la première manche : ensuite, selon ses besoins, elle téléphonerait à Graig pour qu'il lui envoyât d'autres portions de jeunesse. Si elle parvenait à rendre Gilbert amoureux d'elle dès aujourd'hui, sa vie serait déjà transformée. Quant à la présence de Yolande au bowling, elle finit par se persuader que tout était mieux ainsi : Gilbert pourrait faire une comparaison immédiate et son triomphe à elle, Sylvia, n'en serait que plus complet... Quand elle arriva après déjeuner au Jardin d'Acclimatation, ce n'était pas seulement la jolie Sylvia qui y pénétrait, mais une femme farouchement décidée à utiliser toute l'expérience des années vécues pour voler un homme à une rivale.

La chance la favorisa : la piste n° 10, placée juste à côté de la n° 9 qu'utilisaient Gilbert et sa fiancée, était libre, Sylvia la retint. Elle n'avait jamais joué de sa vie au bowling, ni à aucun jeu de quilles, ni même pris part à la plus banale partie de pétanque. Lancer des boules – qu'elles fussent grosses ou petites, caoutchoutées ou cerclées de fer... que ce fut sur la chaussée ensoleillée d'une petite ville du Midi ou, comme c'était le cas, au Jardin d'Acclimatation, sur une piste de bois bien lisse et bien cirée – n'offrait aucun attrait pour la veuve de Horace Werner! La seule chose qui comptait pour elle était d'attirer l'attention du jeune homme par n'importe quel moyen.

Celui-ci en valait beaucoup d'autres : il offrait même l'avantage de la mettre en valeur. Peu importait qu'elle jouât mal! A chaque fois qu'elle lançait une boule, celle-ci renversait au moins trois ou quatre quilles, quelquefois plus... Sylvia

n’était pas plus maladroite que n’importe quel profane et certainement tout aussi adroite que la jeune Yolande à qui son partenaire ne cessait de répéter :

— Vraiment, tu n’as pas beaucoup de dispositions pour ce jeu… Tu n’y arriveras jamais!

Remarque qui semblait avoir le don de mettre la fille brune en fureur et qui ravissait Sylvia.

Il fallait marquer un grand coup pour montrer à Gilbert que certaines femmes pouvaient avoir des dispositions… Après avoir bien observé comment les as du bowling – ou ceux qui se prenaient pour tels — se plaçaient au départ, tenaient la boule, couraient et s’arrêtaient net au moment du lancement, Sylvia décida d’employer la même méthode… Et le résultat arriva, immédiat, couronnant ses plus folles espérances!

Une fois, deux fois, trois fois, dix fois de suite la nouvelle venue renversa du premier coup toutes les quilles de sa piste. Bientôt, il y eut derrière cette championne que l’on n’avait encore jamais vue un cercle d’admirateurs. Gilbert lui-même tourna la tête et commença à s’intéresser beaucoup plus à ce qui se passait sur la piste voisine qu’à ce qui ne se passait pas sur la sienne… Vraiment, cette jeune femme blonde était prodigieuse! Et quelle élégance vestimentaire! Elle avait exactement la tenue qu’il fallait pour le bowling : un pantalon d’élastiss noir merveilleusement coupé, des mules élégantes, et, flottant sur le buste tout en laissant deviner une poitrine insolente, un corsage de soie sauvage. Tout cela était charmant, discret, parfait, alors que Yolande avait cru bien faire en arborant un tailleur qui, tout en la vieillissant, lui donnait une silhouette beaucoup trop guindée… Mieux valait cependant ne rien dire et continuer à se régaler de la nouvelle vision.

Sylvia avait déjà gagné, mais elle était suffisamment riche de son expérience pour savoir que les apparitions les plus réussies, dans ce genre de joute, sont les plus courtes… D’autant plus que la chance insolente, qui la favorisait depuis quelques minutes en bousculant des rangées entières de quilles, ne pourrait pas continuer indéfiniment! Il fallait savoir

s’arrêter en pleine gloire…

Sans prêter la moindre attention aux murmures de regret provenant du petit cercle d’admirateurs, la jeune femme alluma tranquillement une cigarette, abandonna la piste de ses exploits et se dirigea, d’un pas nonchalant, vers le bar où elle commanda un americano.

Elle ne fut que médiocrement surprise de constater que dix minutes s’étaient à peine écoulées avant que Gilbert ne se retrouvât, assis, devant le même bar, sur un tabouret voisin. La seule question qu’elle se posa – pas très longtemps d’ailleurs – fut de se demander quel subterfuge le garçon avait bien pu inventer pour se débarrasser aussi vite de la fiancée brune? Mais, après tout, cela n’offrait qu’un intérêt très secondaire. Ce qui importait était qu’il fût là, à quelques centimètres, silencieux comme tous ceux qui ont une foule de choses à dire mais qui ne savent pas trop comment allumer le feu de la conversation.

De toute façon, Sylvia était satisfaite : son pouvoir, rodé par les quelques expériences des jours précédents, faisait merveille. Son voisin de tabouret la regardait avec une telle discrétion qu’elle se demanda s’il n’était pas timide. Ce qui la ravit… Mais comme elle craignait de le voir repartir vers les pistes, elle préféra rompre le charme de l’observation réciproque et muette en demandant :

— Vous venez souvent ici?

— Quelquefois…

La réponse était de la qualité de la question : ce qui fit sourire Sylvia. Sourire qui eut le don de dégeler le garçon :

— Permettez-moi d’abord de me présenter : Gilbert Pernet.

— Et moi, Sylvia Marnier…

Pourquoi ce nom lui traversa-t-il l’esprit à ce moment plutôt qu’un autre? Elle se le demanda plusieurs fois par la suite, sans trouver la réponse. Quant au prénom, elle préférait conserver le sien auquel elle avait fini par s’habituer depuis quarante-six années! Sylvia Marnier, cela sonnait assez bien…

En tout cas, elle venait d’acquérir la certitude que Gilbert Pernet n’avait pas reconnu, dans la championne du bowling, la

dame qui perdait si gros à Monte-Carlo! Comment d'ailleurs aurait-il pu établir le moindre parallèle puisqu'il n'avait même pas daigné jeter le moindre regard, huit jours plus tôt, vers la Sylvia normale? Le miracle du rajeunissement n'avait pas été long à donner ses fruits savoureux.

— J'aimerais vous revoir, dit le garçon.

— Moi aussi... répondit gentiment la jeune femme qui ne put s'empêcher d'ajouter sur un ton enjoué : N'étiez-vous pas très occupé tout à l'heure?

— N'en croyez rien : une simple camarade de sport...

Sylvia se délecta en constatant qu'il éprouvait déjà le besoin de mentir devant elle! Pour toute autre femme, moins avertie de l'hypocrisie humaine, un tel mensonge aurait paru monstrueux. Mais Sylvia était prête à tout admettre de l'homme qu'elle désirait... Du moment qu'il lui cachait ses fiançailles avec la jeune fille brune, c'était sans doute qu'il n'était pas loin de les renier? Si Sylvia savait se montrer habile, la menace du mariage imminent s'éloignerait. Car il ne fallait à aucun prix que Gilbert épousât Yolande!

Sylvia voulait que ce garçon lui fît la cour – une cour assidue – comme il l'avait faite à l'autre... mieux même qu'à l'autre! Une cour à la fois discrète et passionnée, qu'elle n'avait jamais connue avec un Horace Werner et qui manquait à son bonheur de femme.

Aussi insista-t-elle :

— Cette jolie brune n'est rien d'autre pour vous?

— Si vous le voulez bien, nous parlerons d'elle plus tard et ailleurs qu'ici. Quand vous reverrai-je?

— Je l'ignore...

— Seriez-vous mariée?

— Pas que je sache...

— Fiancée alors?

— Pas plus que vous...

Gilbert resta impassible bien qu'il estimât, connaissant sa propre situation, qu'une telle réponse était loin d'être une garantie. Il reprit cependant :

— Dans ce cas, il n'y a aucun obstacle à ce que nous nous

revoyions prochainement et souvent… demain?

— Je crains que ce ne me soit difficile demain… Si vous tenez absolument à ce que nous fassions plus ample connaissance, pourquoi ne serait-ce pas aujourd’hui?

— Ici, ce n’est guère très facile, fit remarquer le jeune homme. Il y a trop de monde…

— Vous avez raison : on pourrait nous observer… Les gens sont si malveillants!

— Une femme aussi moderne que vous se préoccupe du qu’en dira-t-on?

Elle sourit à nouveau, devinant qu’un rapide combat intérieur se livrait en lui : Yolande ou Sylvia? La blonde ou la brune? La fiancée ou l’inconnue? Une fois de plus l’éternel dilemme se posait avec son triangle classique. Mais l’un des membres du trio était parfaitement conscient du rôle qu’il jouait alors que les deux autres ne seraient que des fantoches. Plus les minutes passaient et plus Sylvia goûtait l’heureuse plénitude de sa double vie.

— Le mieux pour nous deux est de partir d’ici, dit le jeune homme. Où voulez-vous que je vous retrouve dans une heure?

— Que pensez-vous d’Armenonville? Nous y serions parfaitement tranquilles pour bavarder entre deux danses.

— J’y serai dans une heure. Ensuite vous me ferez le plaisir de dîner avec moi ; nous terminerons la soirée ensemble.

— Avec joie! Ne croyez-vous pas que ce brusque départ, ressemblant presque à une fuite, va faire un peu de peine à la charmante personne que vous regardiez tendrement avant mon arrivée?

— Qui vous a dit que je la regardais tendrement? demanda-t-il, désinvolte. C’est vous qui comptez pour moi…

Il la quitta pour aller retrouver Yolande qui avait continué à jouer seule sur la piste 10.

Dès qu’elle le vit, la jeune fille cria, heureuse :

— Chéri, c’est dommage que vous n’ayez pas été là pendant ces dernières minutes : vous auriez pu constater que j’ai fait beaucoup de progrès! Il n’y a pas que la belle voisine de piste à réussir des coups au but… Je viens d’en faire une série de

quatre successifs!

— Bravo!

— Mais au fait, Gilbert, où êtes-vous donc allé vous cacher? Pourquoi cette disparition subite?… Je me suis même demandé si vous n’étiez pas parti parce que vous m’en vouliez d’avoir joué aussi mal tout à l’heure?

— Voyons, chérie! Si vous croyez que j’attache de l’importance à la façon dont on joue au bowling… Et je ne me suis pas caché non plus : je mourais de soif et j’ai simplement été prendre un drink au bar.

— Vous auriez peut-être pu m’inviter!

— Pardonnez-moi, mais comme vous m’avez toujours répété que vous aviez horreur des bars…

— Pas quand j’y suis avec mon fiancé.

— Voulez-vous que nous y allions?

— C’est trop tard. Je préfère que vous me rameniez chez moi.

Quand ils furent dans la voiture, elle dit avec douceur :

— Vous connaissiez donc cette femme blonde qui jouait sur la piste voisine?

— Pas le moins du monde!

— Alors, pourquoi être allé la retrouver au bar?

— Je n’ai pas été la retrouver, Yolande… Si elle y était quand j’y suis arrivé, ce n’est pas à cause de moi.

— Vous avez parlé ensemble?

— Nous avons échangé deux ou trois paroles banales concernant la façon de jouer.

— Et, naturellement, vous l’avez félicitée pour ses actions d’éclat?

— Je ne l’ai pas félicitée. Cette femme d’ailleurs ne m’intéresse nullement.

Ce nouveau mensonge lui parut nécessaire, quoique il l’exécrât. A deux reprises différentes, à quelques minutes d’intervalle, il avait été contraint de mentir devant deux femmes différentes. Cette tactique lui déplaisait. Mais comment sortir de la situation délicate? Dès qu’il le pourrait, il se chargerait de mettre les choses au point. Yolande n’insista pas et demanda simplement :

— Que faisons-nous?

— Après vous avoir ramenée chez vous, j’irai à Nanterre pour faire monter sur la voiture les nouveaux pneumatiques dont nous avons besoin pour notre voyage de noces.

C’était un troisième mensonge.

— Occupez-vous de vos pneumatiques, Gilbert… Et revenez me chercher avant le dîner.

— Je ne crois pas que ce sera possible… Ce soir nous avons le banquet annuel de mes anciens camarades de régiment : il m’est très difficile de ne pas m’y rendre! Et les femmes sont exclues.

— Décidément, aujourd’hui je n’ai pas de chance! Tout se ligue contre moi : le bowling, les pneumatiques, le banquet… Enfin! je ne vous en veux pas. Je profiterai de ma soirée de liberté pour aller voir ce film américain dont le titre ne vous disait rien l’autre jour.

— Excellente idée! A quelle heure voulez-vous que je vous réveille demain matin par mon petit coup de téléphone quotidien?

— Vers 9 heures. Je dois aller essayer mon tailleur destiné au mariage civil, à 11 heures. Est-ce que cela vous amuserait de m’y accompagner?

— Vous savez bien que tout ce qui vous touche de près m’intéresse… A demain donc.

— Gilbert! cria-t-elle au moment où il s’éloignait. N’oubliez pas trop ce soir que vous avez une fiancée! Je me doute un peu de ce que doivent être ces parties fines entre hommes…

Sylvia et lui ne parlèrent pas pendant les premières danses sous les ombrages d'Armenonville. Ils s’abandonnaient aux sensations assez confuses qui suivent une rencontre imprévue et qui ne sont que la première étape vers un contact plus intime. Tout en dansant, Sylvia l’observait. Il lui parut encore plus mâle qu’elle ne l’avait imaginé depuis l’instant où sa silhouette avait hanté ses jours et ses nuits… Elle éprouvait même la sensation merveilleuse de rajeunir davantage, en admettant que cela fût possible, quand elle se trouvait dans les

bras de cet être vigoureux. Elle n'avait pas l'impression de danser mais de voler, d'être légère comme la sylphide, de ne plus avoir les pieds sur terre. Jamais elle n'avait connu une pareille euphorie : c'était peut-être ça le bonheur?

Une ombre cependant obscurcissait sa joie secrète : à minuit, le délai de la première tranche octroyée par Graig expirerait. Elle redeviendrait cette M^me^ Werner qu'elle exécrait... Tout à l'heure, il lui faudrait beaucoup d'habileté et un réel courage pour s'arracher à la présence de plus en plus attirante du jeune homme. Elle s'arrangerait pour que leur premier dîner d'amoureux ne se prolongeât pas trop tard et elle se ferait reconduire avenue Foch en prenant bien soin que le garçon n'arrêtât pas sa voiture juste devant la porte de son nouveau domicile. Il n'était pas nécessaire qu'il connût son adresse exacte dès le premier soir. Demain il serait toujours temps de la lui indiquer puisqu'elle était bien décidée à le revoir dès le lendemain... Quand son chauffeur l'aurait ramenée rue de l'université, après l'avoir attendue à 8 heures du matin à la gare du Nord, selon les ordres donnés une semaine plus tôt, elle téléphonerait à Graig pour qu'il lui accordât une nouvelle parcelle de jeunesse... Celle-ci serait courte : deux heures lui suffiraient pour prendre, en compagnie de l'être aimé, une tasse de thé en un endroit qu'elle lui fixerait avant de le quitter ce soir. Deux heures qui seraient le complément indispensable de la première rencontre. Deux heures pendant lesquelles ils auraient tous deux une foule de choses à se dire : toutes celles qu'ils n'osaient pas se confier aujourd'hui. Elle savait très bien que Gilbert lui avouerait alors qu'il était fiancé... Peut-être même lui dirait-il qu'il ne l'était déjà plus et qu'il avait rompu ses fiançailles le matin même avant de la revoir? Il fallait qu'il en fût ainsi : elle le voulait! Rien ni personne ne résisterait désormais à sa volonté d'amoureuse.

Le dîner eut lieu dans un petit restaurant de Montmartre choisi par Gilbert : ils y étaient seuls. Là, ils parlèrent librement. Elle sut ainsi que, après avoir obtenu un diplôme des Hautes Études Commerciales destiné à lui permettre de prendre plus tard la succession paternelle dans une importante

affaire de textiles, il n’avait pas fait grand-chose. Sans qu’il s’en doutât, elle l’excusait presque : n’appartenait-il pas à cette nouvelle génération désaxée par les guerres successives et surtout désireuse de jouir de la vie? Au moins c’était un garçon qui n’essayait pas de se faire mousser : il était simple et assez franc, malgré tous ses petits mensonges successifs faits au bowling.

Ce fut elle qui dut mentir à son tour. Il apprit que la jeune femme assise en face de lui terminait actuellement des études de Droit. Elle estimait qu’il lui était indispensable de paraître avoir fait des études, sinon Gilbert aurait pu avoir quelques doutes sur son passé… On admet très facilement qu’une étudiante soit une fille évoluée… Elle expliqua aussi qu’elle était orpheline et que sa famille se réduisait à une seule tante, sa marraine, une certaine M^me^ Werner, dame très mondaine, dont elle portait le prénom et qui habitait dans le faubourg Saint-Germain… Il fallait tout prévoir.

Elle ajouta qu’elle ne voyait que rarement cette tante avec laquelle elle ne s’entendait pas, leurs goût étant diamétralement opposés. Ce qu’il lui fallait à elle, c’était une vie simple, alors que sa marraine ne pouvait se passer de luxe. Elle respectait néanmoins sa parente qui, après l’avoir fait élever, lui avait permis d’acquérir une solide instruction et lui tenait un peu lieu de mère. Cela fut dit avec une telle simplicité et sur un ton si naturel que n’importe qui l’aurait cru et, à plus forte raison Gilbert qu’elle sentait de plus en plus amoureux. Il commença par la plaindre d’avoir eu une existence aussi solitaire et s’offrit spontanément pour remplir le rôle du confident et du protecteur éventuel. Elle mit sa petite main dans celle de l’homme en signe de reconnaissance. C’était une idylle, comme des milliers d’autres, qui s’ébauchait sous les tonnelles de la Mère Catherine…

Plusieurs fois, l’étudiante avait regardé son bracelet-montre. Ce réflexe finit par frapper le garçon qui demanda :

— Seriez-vous attendue ou auriez-vous le tracassin de l’heure?

— Ni l’un ni l’autre… Seulement il va être 11 heures. Il faut

que je rentre. Demain j’ai un cours à la Sorbonne : je dois relire les notes prises hier. Vous ne m’en voulez pas?

— Au contraire! Je trouve merveilleux d’avoir fait la rencontre d’une fille telle que vous… Savez-vous que vous êtes très complète? Vous avez tout : le charme, la jeunesse, l’intelligence…

— N’en dites pas trop! Vous risqueriez de me faire rougir et je n’aime pas cela. Vous aussi êtes jeune! Ne trouvez-vous pas que c’est merveilleux de l’être tous les deux?

— Je crois que notre couple ferait beaucoup de jaloux!

— Je le pense aussi… Partons.

Le retour dans le cabriolet du jeune homme fut silencieux. Il aurait voulu rouler le plus lentement possible, mais elle semblait pressée de rentrer chez elle et continuait à regarder sans cesse sa montre. Enfin il s’arrêta en haut de l’avenue Foch. Ils étaient assis, côte à côte, n’osant bouger : il semblait qu’aucun d’eux ne voulait rompre le charme qui avait envahi la voiture. Ce fut elle qui parla :

— Quand nous revoyons-nous?

— Mais demain!

— Je ne pourrai pas vous accorder beaucoup de temps… Voulez-vous que nous nous retrouvions au salon de thé de l’avenue Paul Doumer, entre 5 et 7?

— J’y serai. Aimeriez-vous que je vienne vous chercher?

— C’est inutile. J’ai une foule de courses à faire avant. Merci pour cette charmante soirée. Bonsoir Gilbert.

— Bonne nuit

Il s’arrêta net, comme si le prénom nouveau pour lui s’était étranglé dans sa gorge. Elle continuait à le regarder de ses beaux yeux clairs, lumineux. Et comme elle souriait, il n’hésita plus… Le baiser fut d’abord fougueux, ensuite passionné. Ce fut elle qui s’y arracha. Après avoir ouvert vivement la portière elle sauta sur le trottoir et s’enfuit. Pendant une longue minute il resta éberlué, stupéfait de ce qui lui arrivait. Il n’avait même pas la force, ni l’envie de mettre de l’ordre dans ses idées. Tant de choses s’étaient passées depuis qu’il avait vu apparaître la championne au bowling…

Le premier soin de Sylvia, quand elle se retrouva seule dans la garçonnière, fut de jeter un regard vers la pendulette : elle avait encore un quart d'heure devant elle. On peut penser à tant de choses en quinze minutes! A l'inverse de Gilbert, Sylvia avait conservé toute sa lucidité. Chacun de ses actes et la moindre de ses questions ou réponses avaient été étudiés. Elle était satisfaite, ayant la certitude de n'avoir commis aucune erreur. Elle reverrait Gilbert le lendemain, mais, entre-temps, il lui faudrait revenir à son état normal. Et cela la tourmentait…

Une idée folle lui traversa l'esprit : si, par l'un de ces miracles qu'elle eût été bien en peine d'expliquer, cette jeunesse rendue par Graig ne disparaissait pas? Et elle souhaita de toute son âme que le baron magicien ne trouvât plus le moyen de lui faire retrouver sa quarante-sixième année. Si Graig mourait subitement, pendant qu'elle vivrait une période de jeunesse, peut-être conserverait-elle son état? Malheureusement, elle savait trop qu'un personnage tel que Graig, qui n'avait pas changé en vingt années, ne pouvait pas mourir. Il ne s'en irait que s'il le voulait bien… Et le bonhomme devait se trouver trop heureux sur terre pour avoir envie de la quitter!

Elle en vint même, après l'avoir espérée un moment, à ne plus souhaiter la mort du dispensateur de bonheur. Le problème en effet pouvait être inversé : ce serait pour elle terrible si Graig venait à disparaître alors qu'elle serait dans son état normal! Il ne serait plus là pour lui envoyer, selon ses demandes, les heures ou les journées de jeunesse indispensables à son bonheur… Plus elle réfléchissait à son étrange situation et plus elle comprenait qu'elle se trouvait complètement prisonnière du bon vouloir de Graig. Qu'elle le voulût ou non, elle ne parviendrait plus jamais à se soustraire à son pouvoir. Il fallait donc ménager le baron, se montrer souriante avec lui, aimable au besoin : ce ne serait qu'à ce prix qu'elle pourrait continuer à revoir Gilbert. Graig était rusé, mais elle se savait femme avec tout ce que ce mot comporte de force et de faiblesse. Elle lutterait sournoisement puisqu'il le

fallait. Tant qu’elle se voyait jeune, elle se sentait capable de mener n’importe quel combat. Dans quelques instants sans doute, se retrouvant vieillie, perdrait-elle toute confiance?

Elle profita des quelques minutes de jeunesse lui restant à vivre ce soir-là pour se regarder une fois encore avec complaisance dans la glace de la cheminée… Oui, elle incarnait vraiment la jeunesse! Graig le lui avait bien dit lorsqu’il l’avait rencontrée vingt années plus tôt. Quand cette jeunesse l’aurait abandonnée à minuit, il ne lui resterait plus qu’une ressource : se terrer dans son hôtel de la rue de l’Université, entourée de ses serviteurs. Elle aurait tout le temps alors de réfléchir et de préparer minutieusement sa seconde apparition radieuse du lendemain.

Sylvia comprenait enfin – elle qui n’avait jamais voulu l’admettre jusqu’au jour où Gilbert s’était trouvé sur sa route – combien il était épouvantable de vieillir! Son regard allait alternativement de la pendulette au miroir dans lequel se reflétaient ses derniers moments de jeunesse. Il n’y avait plus que trois minutes… Longuement elle caressa son visage pour bien se le rappeler en éprouvant la peur terrifiante de ne plus jamais le revoir sous cette forme charmante… Et si Graig ne lui accordait pas d’autre période? C’était angoissant… Mais le baron ne pouvait pas agir ainsi puisqu’il lui avait promis de lui rendre les 8760 heures de sa vingt-sixième année! Après tout, elle n’en avait utilisé que 168 pendant cette semaine… Vite elle saisit le petit carnet qui ne quitterait plus son sac et où elle inscrivit le nombre d’heures déjà consommées. Il lui restait encore un capital de 8592 heures belles à vivre : c’était son dû.

Quand elle vit la grande aiguille de la pendulette sur la cinquante-neuvième minute, elle s’enfuit dans le vestibule où elle savait qu’aucun miroir ne pourrait lui refléter cette femme qu’elle considérait déjà comme sa caricature. Ses nerfs étaient à bout et elle éclata une fois de plus en sanglots. Elle pleura, le visage tourné vers le mur, comme au temps où elle n’était qu’une toute petite fille. La minute lui parut un siècle, infiniment plus longue que celle qui avait précédé son rajeunissement. Les larmes continuaient à couler le long de son

visage qu’elle n’osait plus regarder. En les essuyant instinctivement d’un revers de la main, elle poussa un cri : sa main ne pouvait se tromper. Les joues s’étaient durcies, le cerne des yeux s’était agrandi… Fébrilement cette fois elle passa ses deux mains sur sa figure. Le menton s’était épaissi… Sans qu’il lui fût nécessaire de se regarder à nouveau dans un miroir pour constater sa déchéance, Sylvia Werner savait déjà qu’elle venait de retrouver la femme de quarante-six ans…

Elle ne voulut pas revoir tout de suite celle qu’elle haïssait. Elle aurait tout le temps demain, ou plus tard… Avant de rentrer dans sa chambre, elle ferma le commutateur électrique et avança à tâtons vers son lit sur lequel elle se jeta. Longtemps encore elle pleura.

Ce serait un rayon de soleil qui viendrait le lendemain éclairer son visage marqué, en supposant que l’astre-roi ne réservât pas toutes ses richesses pour la seule jeunesse! Sinon son aube de femme serait grise…

— Madame a-t-elle fait une bonne traversée? fut la première question posée par le chauffeur dans la cour d’arrivée de la gare du Nord.

— Excellente, Alphonse.

Sylvia avait réellement l’impression d’avoir accompli une prodigieuse traversée : celle qui permet à un être humain de revivre un moment de sa jeunesse. Aucun navire au monde n’aurait pu lui apporter une satisfaction comparable à celle qu’elle venait d’éprouver pendant cette croisière étonnante qui l’avait entraînée, dans un périple restreint entre le havre secret de l’avenue Foch, les pistes d’un bowling et la place du Tertre.

Dès son arrivée rue de l’Université, elle forma sur le cadran téléphonique le numéro de Graig et elle ne put s’empêcher de tressaillir lorsqu’elle entendit la voix suave dire au bout du fil avant même qu’elle eût prononcé une seule parole :

— Chère amie, vous ne pouvez vous douter à quel point je suis touché par votre appel téléphonique… C’est très gentil à vous de me donner des nouvelles de la semaine que vous venez

de vivre… Êtes-vous comblée?

— Je le serai plus quand vous m’aurez envoyé deux nouvelles heures cet après-midi : il me les faut de 5 à 7…

— L’heure exquise! remarqua la voix de Graig. Comme je vous approuve de choisir un moment pareil! Les jeunes femmes d’aujourd’hui ne savent plus l’apprécier ou n’ont plus le temps de perdre quelques instants dans un salon de thé… Elles préfèrent les bars…

— Je peux compter sur ces deux heures?

— Elles seront vôtres…

— Merci.

— Vous n’avez pas à me remercier : tout ceci est normal… Cependant, j’aimerais attirer votre attention sur un point… A peine votre première semaine de jeunesse s’est-elle écoulée que vous me réclamez à nouveau deux heures! Soyez raisonnable! Je parle dans votre seul intérêt en ce moment… 8760 heures de jeunesse à dépenser paraissent un gros chiffre, mais vous vous apercevrez vite que le temps passe avec une rapidité déconcertante quand on est heureux. Montrez-vous prudente et pensez à vos vieux jours? Économisez cette jeunesse qui ne pourra pas dépasser le nombre fixé. Après je ne pourrai plus rien…

— Ne vous inquiétez pas! J’ai trop apprécié à leur juste valeur les heures que je viens de vivre pour gâcher inutilement les suivantes… Je vous quitte. Ne m’en veuillez pas : j’ai tant à faire…

— Je m’en doute…

En raccrochant le récepteur. Sylvia éprouvait une détente à la pensée que Graig n’avait pas eu la moindre réticence pour lui envoyer les nouvelles heures qu’elle demandait. Et peut-être que, malgré toute la répulsion qu’il pouvait inspirer, le personnage – qui n’était ni dieu ni homme – avait un certain «fair-play»? La crainte irraisonnée de ne plus retrouver le visage de sa vingt-sixième année s’éloignait et elle employa la majeure partie de sa matinée à examiner devant les glaces en pied de son vaste cabinet de toilette les parties de son corps contre lesquelles les soins de beauté n’avaient pu lutter

victorieusement. Mais, dans l'ensemble de sa personne, elle constata, non sans satisfaction, que la taille, les jambes, les cuisses même n'avaient que peu changé grâce à une culture physique quotidienne. La cellulite ne s'était pas faite envahissante : la silhouette générale s'était à peu près maintenue. C'étaient plutôt les détails qui avaient changé… Mais quels détails! Une ébauche de double-menton, de petites rides de chaque côté des yeux, quelques taches parsemées sur le dos des mains… Ce qui permettait de mesurer l'abîme séparant deux étapes de la vie…

Heureusement, à 5 heures, Sylvia retrouverait sa forme aimée et pourrait se rassasier à nouveau de la réconfortante image que lui renverraient les miroirs… Elle en arrivait presque à souhaiter que les murs du salon de thé où l'attendrait Gilbert fussent entièrement recouverts d'immenses glaces : sa vingt-sixième année se serait sentie à l'aise dans la Galerie de Versailles.

A 5 heures moins le quart, elle arrivait avenue Foch en portant une gerbe de roses blanches qu'elle plaça dans un vase, sur une table basse. Depuis l'envoi de Graig, vingt années plus tôt, elle avait pris en horreur les roses rouges… Elle était déjà prête, dans une robe imprimée qui conviendrait très bien à sa jeunesse retrouvée. Dès que la transformation serait faite, elle partirait pour le rendez-vous où Gilbert l'espérerait pendant quelques minutes. Ne faut-il pas toujours faire attendre un soupirant? Sylvia était trop femme pour ignorer qu'un léger retard donnerait encore plus de saveur à sa deuxième apparition. Viendra-t-elle? M'aurait-elle déjà oublié? Comment sera-t-elle habillée? Me paraîtra-t-elle aussi lumineuse et aussi rayonnante qu'hier?… Autant de questions que se poserait le cerveau du jeune homme inquiet. Il était bon de le faire un peu souffrir – pas trop – et de lui montrer qu'elle ne courait pas après lui.

Cette fois, elle était bien décidée à rester assise devant le miroir de sa coiffeuse pour assister à la transformation, à l'heure fatidique. Mais, quand il ne resta plus que quelques secondes, sa belle résolution s'enfuit et elle se voila la face

avec ses mains… Décidément, elle ne pourrait jamais assister de sang-froid à ces métamorphoses dans un sens ou dans un autre : cela tenait de la magie. Et la magie la dépassait.

Lorsqu'elle écarta prudemment les doigts pour se regarder dans le miroir, elle constata avec joie qu'elle avait retrouvé sa physionomie jeune. Son bonheur était encore plus intense que la première fois. Elle avait la certitude que le prodigieux mécanisme de ses transformations fonctionnerait avec une précision certaine à chaque fois qu'elle en aurait besoin. Et elle devait bien reconnaître que la parole de Graig était, en effet, une grande chose… Que lui importait après tout de savoir comment s'opérait le changement? L'essentiel pour elle n'était-il pas qu'elle retrouvât la jeunesse? Enfin, aucune douleur physique n'accompagnait les transitions. Si elle s'observait au moment choisi, elle en éprouverait sans aucun doute une réelle souffrance morale, surtout quand elle retrouverait l'âge mûr. Mieux vaudrait ne jamais regarder un miroir à cet instant-là!

Dans le taxi qui l'emportait vers Gilbert, elle fit quelques raccords devant son poudrier. Raccords superflus qu'elle effectua machinalement dans un geste qui n'était plus qu'un souvenir de sa quarantaine évanouie. La jeunesse de la belle Sylvia n'avait pas besoin des artifices indispensables à une M^me^ Werner.

Dès que le jeune homme la vit pénétrer dans le salon de thé, il vint à sa rencontre et, après lui avoir baisé tendrement la main, il l'entraîna vers une table qu'il avait repérée, dans un coin assez mal éclairé. Sylvia sourit : si elle était arrivée la première, c'était exactement ce même coin qu'elle aurait choisi.

Il parla vite comme s'il voulait se débarrasser d'un poids qui l'oppressait. Ses paroles furent simples.

— Je suis heureux de vous retrouver, Sylvia… Vous ne pouvez pas vous douter à quel point votre venue hier au bowling a bouleversé ma vie!

Contrairement à ce qu'il pensait, elle s'en doutait un peu et cela la fit sourire.

— Ne continuez pas à sourire ainsi! lui demanda-t-il

gentiment. Vous m’intimidez et je finirai par croire que vous ne me prenez pas au sérieux. Ce que je vais vous dire est cependant grave, très grave même… Voilà : hier, j’étais fiancé. Aujourd’hui je ne le suis plus. Vous avez compris? J’ai brisé ce matin : la rupture a été épouvantable. Elle s’est passée chez un couturier pendant que Yolande essayait le tailleur qu’elle devait porter au mariage civil! Evidemment la scène doit vous paraître risible mais je vous jure que je n’étais pas à l’aise, parce que, au fond, Yolande est une fille très gentille. Elle ne m’a rien fait! Le drame pour elle est que vous ayez eu l’idée de venir au bowling, sinon je ne vous aurais jamais rencontrée. Et maintenant, je suis très malheureux… Oh! non pas d’avoir rompu avec Yolande, mais plutôt de ne pas savoir ce que vous allez me répondre? Je suis libre, Sylvia! Je sais : c’est un peu rapide mais tant pis!… Accepteriez-vous d’être ma femme?

Il s’était arrêté de parler, la bouche entrouverte, presque haletant… Sylvia souriait toujours mais elle ne savait plus très bien si son sourire n’allait pas laisser perler deux larmes. Elle était à la fois émue par tant de simplicité et ravie par les mots qu’elle venait d’entendre. Il était vraiment charmant, ce petit Gilbert… grand par la taille, mais si jeune de cœur! Elle fut longue avant de répondre :

— Ce que vous avez fait ce matin est très mal, Gilbert!

— Vous le croyez sincèrement?

Au fond elle trouvait cela très bien, mais elle devait quand même avoir l’air d’une jeune femme bien élevée. Elle sortit de l’impasse en lui posant à son tour une question. C’était assez dans sa manière d’attaquer quand elle ne savait que répondre :

— Vos parents sont au courant?

— Oui… Mon père est furieux, ma mère a été plus gentille. Elle m’a dit doucement pendant le déjeuner : «Si tu crois que tu ne pouvais faire ton bonheur avec cette jeune fille, il valait mieux que tout finisse avant qu’après.»

— Les mères sont toujours plus compréhensives avec leurs fils!… Seulement, entre rompre le matin ses fiançailles et proposer l’après-midi à une autre femme de l’épouser, ne croyez-vous pas qu’il y a là un peu de précipitation?

— Je trouve cela très normal.

— Il est vrai qu'à notre époque, rien n'étonne plus personne! Peut-être, après tout, êtes-vous dans le vrai? Mais comment pouvez-vous me demander de devenir votre femme en me connaissant si peu?

— Je vous devine…

— Les femmes sont impénétrables, Gilbert! J'ai eu tort de me laisser embrasser hier.

— Vous le regrettez?

— Je devrais…

Mais elle ne l'aurait pas pu : il était si doux, ce premier baiser dans le cabriolet! Et le garçon la regardait, en ce moment même, avec une telle anxiété… Sans qu'il s'en doutât, il finissait par la troubler. Sylvia n'oubliait qu'une chose, c'est qu'elle avait déjà perdu définitivement la tête le jour où elle l'avait vu dans la salle de jeux.

— Ecoutez-moi avec un peu de calme, Gilbert. Je vous remercie d'avoir été franc aujourd'hui. Vous avez agi loyalement aussi bien vis-à-vis de votre ex-fiancée que de moi. Je suis sûre que vous détestez le mensonge et que, hier après-midi, vous deviez réellement souffrir. Ce côté de votre caractère me plaît infiniment. Je n'ai pas besoin de vous cacher que vous m'êtes également sympathique et que, mon Dieu, à première vue vous me semblez pouvoir faire un mari très acceptable… Taisez-vous! Ceci ne veut pas dire que je réponde «oui» tout de suite à la question que vous m'avez posée tout à l'heure. J'ai besoin de réfléchir… J'ai surtout envie que vous me fassiez la cour. Je sais tout ce que cette expression comporte de vieillot et même de suranné pour un homme moderne, mais vous avez peut-être tort de croire, tous tant que vous êtes, que les jeunes filles ou les jeunes femmes actuelles ont complètement perdu le côté «petite fleur bleue». Je dois faire partie de ces femmes-là, Gilbert… Cela vous déplaît?

— Au contraire, Sylvia! C'est merveilleux! Il y a toutes les femmes en vous… la sportive et la rêveuse. Pourquoi n'y aurait-il pas un jour l'amoureuse?

— Si vous saviez comme vous me faites plaisir! Au fond, je

pense que je vous aimerai un jour… En attendant nous nous verrons le plus possible. Quand j'aurai envie d'aller quelque part, vous m'y emmènerez… Au contraire, si vous souhaitez ne pas être trop seul à certains moments, je vous accompagnerai… Même je veux bien admettre que le baiser d'hier soir ait scellé nos fiançailles secrètes… Je dis bien : secrètes! Ne trouvez-vous pas abominable et presque ridicule la situation de «fiancés officiels» que les familles promènent un peu partout et que les autres montrent du doigt en essayant d'en médire? Je ne tiens pas du tout à ce qu'une autre vous ravisse à moi, comme je l'ai fait inconsciemment avec cette pauvre Yolande! Nous cacherons nos fiançailles aux yeux du monde et, quand je vous le permettrai, vous me réitérerez votre demande en mariage. Alors je vous répondrai «oui»… En attendant nous serons des fiancés uniques dans leur genre : des fiancés bons camarades. Il faut beaucoup de patience pour mériter son bonheur. J'ai l'impression que vous êtes moins réfléchi que moi… Vous êtes jeune, vous êtes fougueux… Ne changez rien surtout! Vous me plaisez ainsi… Et le jour où nous déciderons de nous marier, nous ne perdrons pas de temps. Ce sera très rapide : les autres se réveilleront devant le fait accompli. Vous voulez bien?

Il préféra lui baiser à nouveau la main avec ferveur : le contact de ses lèvres brûlantes valait mieux que n'importe quelle réponse. Elle savait à présent qu'il serait toujours de son avis et cela n'était pas pour lui déplaire. Déjà elle s'imaginait ce que pourrait être son union avec un garçon aussi docile ; ce serait elle qui conduirait la barque… Une idée la ravissait : son deuxième mariage, à vingt ans de distance, deviendrait l'opposé de ce qu'avait été le premier. Horace Werner n'était qu'une brute… Mais très vite Sylvia dut effacer de son cerveau l'idée de mariage que venait d'y ancrer la demande de Gilbert. Comment pourrait-elle épouser ce garçon à moins de ne se montrer à lui que très rarement pendant ses périodes de jeunesse limitée? Elle n'envisageait même pas qu'à la longue l'amour de Gilbert pouvait devenir tel qu'il s'attacherait à la personnalité morale plutôt qu'à la personne physique. Alors

elle aurait pu lui avouer sans crainte le secret de ses métamorphoses ; Gilbert adorerait aussi la femme de quarante-six ans… Mais le jeu serait trop dangereux : quand Gilbert l'avait vue à la table de baccara sous son véritable aspect, il n'avait même pas prêté attention à elle! Sa désillusion serait trop grande s'il apprenait la vérité. Il ne la connaîtrait jamais.

— Vous paraissez subitement très malheureuse? Ma demande vous a fait de la peine?

— Vous êtes fou, Gilbert! Jamais je n'ai écouté un homme avec autant de plaisir! Je pensais simplement à des choses que vous ne pourriez pas comprendre…

— J'arriverai à tout comprendre! En attendant je vais vous faire un aveu : j'ai une furieuse envie de vous embrasser.

— Dans ce salon de thé?

— Ici et partout!

— Ce serait très mal! Une fiancée bien élevée ne se laisse pas embrasser en public. Vous aimeriez que les autres soient les témoins amusés de nos débordements intimes? J'ai toujours eu horreur de me donner en spectacle… Quelle heure avez-vous?

— Sept heures moins 5…

— Mon Dieu!

Elle s'était levée et courait vers la sortie en criant :

— Un taxi! Vite! Appelez-moi un taxi!

Gilbert la suivit, stupéfait :

— Vous êtes en retard? Je vais vous reconduire avec ma voiture.

— Surtout pas! Je veux un taxi…

Elle était déjà dans la rue, comme prise d'une terreur panique.

— Qu'est-ce que vous avez, Sylvia? Pourquoi ce départ si brusque quand nous étions heureux et tranquilles?

— Je vous ai dit qu'il y avait des choses que vous ne comprendriez pas… Ah! Enfin, un taxi!

Elle s'était déjà engouffrée dans la voiture en criant au chauffeur :

— Partez vite! Suivez la rue de la Pompe… Je vous donnerai

l’adresse exacte tout à l’heure.

Gilbert restait sur le trottoir, ahuri. Avant de claquer la portière, elle lui dit nerveusement :

— Aimez-moi quand même, Gilbert! Nous nous reverrons demain.

— Où cela?

— Téléphonez-moi!

— A quel numéro?

Elle resta bouche bée. La garçonnière de l’avenue Foch avait en effet le téléphone – elle s’en était servie pour appelez chez elle – mais elle ignorait le propre numéro de ce nouveau domicile. Elle dut avouer :

— Je ne sais pas…

— Comment? Vous ne connaissez pas votre numéro de téléphone?

— Assez, Gilbert! Vous me torturez! C’est moi qui vous appellerai demain matin chez vous vers 10 heures… Au revoir!

Le taxi était parti. Le garçon paya machinalement la note du salon de thé que lui présentait une servante. Hébété, il rejoignit lentement son cabriolet en se demandant si, oui ou non, Sylvia était bien aussi libre qu’elle le lui avait laissé entendre.

Quand Sylvia estima que le taxi était trop éloigné pour que Gilbert pût entendre l’adresse, elle donna sans hésiter le numéro de l’avenue Foch : ce serait un véritable miracle si elle rejoignait la garçonnière pour l’heure fatidique! A 7 heures précises, elle redeviendrait «madame» Werner» puisqu’elle n’avait demandé que deux heures à Graig. Une autre fois, elle se promettait d’être plus prudente en se faisant attribuer une marge de temps suffisante. Absorbée par sa conversation avec l’amoureux, elle ne s’était pas préoccupée du temps et n’avait même pas songé à regarder une seule fois sa montre. Le jeune homme devenait dangereux puisqu’il parvenait, dès leur première entrevue, à lui faire perdre la notion de tout! Elle ne trouvait qu’une seule explication : elle était heureuse, enfin…

N’était-il pas merveilleux, ce garçon? Elle ne s’était pas

trompée dans les salons de Monte-Carlo. Pour elle, Gilbert c’était l’Amour avec tout ce que ce mot prestigieux entraîne de joies et de peines. Déjà elle savait qu’elle l’aimait comme aucune autre femme au monde ne pourrait le faire : comme une fiancée, comme une amante, comme une mère aussi… Son amour était un mélange délicieux de passion et de tendresse. Jamais une jeune fille sans expérience, telle Yolande, n’aurait pu apporter à un garçon pareil ces deux sentiments dans toute leur plénitude. Il fallait avoir vécu et avoir souffert pour pouvoir les offrir ensuite en gerbe à l’être adoré.

Sylvia frémissait aussi en pensant qu’à cinq minutes près, son visage se serait épaissi et ses rides accentuées, en plein salon de thé, sous le regard affolé de celui qui se considérait déjà comme son fiancé! Jamais plus il n’aurait consenti à la revoir, ayant la certitude d’avoir fait la connaissance d’un monstre. Elle non plus ne l’aurait pas voulu : après une telle humiliation, elle se serait enfuie au bout du monde pour ne plus risquer de le rencontrer.

Quand elle descendit du taxi, avenue Foch, le chauffeur la dévisagea avec stupeur. Elle lui tendit un billet de cinq cents francs et s’engouffra sous le porche de l’immeuble sans attendre la monnaie. Dès qu’elle eut ouvert la porte de son appartement, elle courut vers la pendulette : la grande aiguille avait dépassé le chiffre sept. Sylvia n’eut pas besoin de se regarder dans la glace de la cheminée. L’expression ahurie du chauffeur lui avait suffi. Le taxi avait pris en charge une fille jeune avenue Paul Doumer et déposé une femme mûre avenue Foch.

Elle ne voulut pas rester une seconde de plus dans la garçonnière où elle n’avait plus rien à faire et sortit rapidement en se cachant le visage pour passer devant la loge du concierge. Elle décida de rentrer à pied rue de l’Université : cette longue marche lui remettrait les idées d’aplomb. Et, pendant cette promenade, elle pensa qu’il serait plus sage de ne plus revoir Gilbert pour éviter la catastrophe qui, tôt ou tard, se produirait. Elle avait également acquis la certitude que Graig lui accorderait les heures de jeunesse promises mais ne

lui ferait pas grâce d'une seule minute supplémentaire.

Elle ne ferma pas les yeux de la nuit, obsédée qu'elle était par l'idée de ne plus revoir l'homme aimé. Quand l'aube vint, sa décision de la veille s'était évanouie. Elle ne pouvait plus se passer de la présence, même espacée, du garçon brun et elle décrocha le récepteur téléphonique à 10 heures, poussée par une fièvre secrète. Au bout du fil, Gilbert devait attendre avec la même impatience. Sa voix grave répondit.

— Sylvia, enfin vous! J'avais tellement peur, après votre départ précipité d'hier soir, que vous ne m'appeliez pas!

— Je vous appellerai toujours, mon amour…

C'était la première fois qu'elle employait ces deux mots ; ils étaient venus spontanément sur ses lèvres. Ils suffirent à rassurer Gilbert :

— Pardonnez-moi, chérie, d'avoir été aussi nerveux hier. Je ne le serai plus : je vous le promets… A quelle heure nous voyons-nous aujourd'hui?

— Nous ne nous verrons pas… C'est mieux ainsi : nous avons tous deux besoin de réfléchir. Ce qui nous arrive est si subit, tellement spontané que j'en suis un peu effrayée… Et vous?

— Je trouve que tout est normal.

— Evidemment… A votre âge…

— A mon âge! On croirait vraiment, Sylvia, à vous entendre parler, que vous êtes une vieille dame! Vous êtes tout de même plus jeune que moi : j'ai trente ans!

— Et moi vingt-six… Je sais que je vous dois le respect. Aussi, parce que je vous respecte, je vous fixe un rendez-vous samedi.

— Dans trois jours seulement? demanda la voix suppliante du garçon.

— C'est à peine suffisant pour que nous puissions nous rendre compte si vraiment nous ne pouvons plus nous passer l'un de l'autre… Savez-vous ce qui me ferait plaisir samedi? Venez me prendre à 20 heures à l'endroit où vous m'avez déposée avant-hier, à l'angle de la rue de Tilsitt et de l'avenue Foch. Mettez votre smoking, j'inaugurerai pour vous une nouvelle robe du soir. J'espère qu'elle sera à votre goût. Et

vous me conduirez au théâtre des Champs-Élysées où j'ai une envie folle d'assister à la première des nouveaux ballets… N'oubliez pas de retenir les places! Ensuite nous irons souper chez Maxim's et nous terminerons la nuit en dansant au Club de l'Étoile. J'aime tant danser avec vous, Gilbert! Que pensez-vous du programme que je vous propose?

— Il n'a qu'un défaut, c'est d'être trop lointain.

— Il faut savoir attendre… Ayez un peu de patience! Si cela vous fait plaisir, je vous téléphonerai tous les jours jusqu'à samedi, à la même heure que ce matin.

Le samedi arriva enfin avec sa soirée de ballets, son souper chez Maxim's, ses danses passionnées au club. Tout se déroula sur le rythme prévu par Sylvia, dont la robe noire fit sensation à chaque fois que le couple entrait dans l'un des lieux de plaisir. Gilbert découvrit ce soir-là que sa fiancée était aussi belle en robe du soir qu'en tailleur et qu'elle savait s'habiller avec un goût très sûr.

Après cette soirée il y en eut beaucoup d'autres. Elles alternaient avec les après-midi et même les matins où Sylvia et Gilbert profitaient d'un rayon de soleil pour monter à cheval en forêt de Saint-Germain.

Régulièrement, Sylvia téléphonait à Graig qui lui envoyait, avec une réelle bonne grâce, les heures ou les journées de jeunesse dont elle avait besoin. Elle préférait utiliser le téléphone plutôt que d'aller elle-même rue de Longpont ; la présence physique du baron lui était insupportable. Craignant qu'il ne s'aperçût de cette répulsion, elle préférait se montrer aimable avec lui à distance, sans le voir : il fallait le ménager.

Un soir, elle permit à Gilbert – qui s'était étonné plusieurs fois de ce qu'elle faisait toujours stopper la voiture à l'angle de la rue de Tilsitt et de l'avenue Foch – de l'accompagner jusqu'à la porte de son immeuble. Il connut ainsi l'adresse exacte du pied-à-terre. Quelques jours plus tard, il vint la chercher vers midi et pénétra pour la première fois dans le cadre de son intimité. Le petit appartement était imprégné du parfum cher à son occupante, mêlé à l'arôme plus délicat des roses blanches qui étaient renouvelées chaque matin pour mourir au

crépuscule en s’éparpillant en pétales sur un tapis d’Orient.

— C’est exactement le décor dans lequel je m’imaginais que vous viviez! déclara le garçon. Là une petite bibliothèque, ici la table basse qui supporte le téléphone et, surmontant la cheminée, cette glace ovale vers laquelle vous devez jeter un dernier regard avant de venir me rejoindre…

Il ne croyait pas si bien dire. Mais ce que Sylvia ne pouvait avouer, c’était qu’elle n’avait encore jamais eu le courage de se regarder dans cette glace, ni dans aucune autre, aux moments où s’opéraient ses métamorphoses. Elle continuait à fermer les yeux ou à enfouir son visage dans ses mains : le contact de ses doigts contre ses joues lui indiquait immédiatement si elle était rajeunie ou vieillie.

A chaque fois qu’ils se retrouvaient, après une séparation de quelques heures ou de quelques jours, ils s’étreignaient. Il en était de même quand ils se quittaient et leurs baisers se prolongeaient comme s’ils ne devaient plus se revoir…

Les journées s’écoulèrent avec une rapidité déconcertante, les semaines s’ajoutèrent les unes aux autres, les mois succédèrent aux semaines sans que ni lui ni elle ne parvinssent à se rassasier l’un de l’autre ou à prendre conscience de la fuite du temps. On ne pouvait plus voir Gilbert sans Sylvia. Le Tout-Paris chuchotait sur leur passage que cette idylle prolongée ne pouvait se terminer que par un grand mariage. Plusieurs fois, il arriva à Sylvia de rencontrer dans des cocktails ou dans des garden-parties des amis de « M^me^ Werner» qui lui parlaient de sa tante. Elle eut aussi à répondre, pendant l’un des thés-bridges qu’elle continuait à donner rue de l’Université sous son aspect respectable, à ces mêmes amis quelques jours plus tard :

— Ah! Vous avez rencontré ma nièce? Elle est également ma filleule… N’est-ce pas qu’elle me ressemble étonnamment? Oui, ma pauvre sœur me l’a confiée en mourant. Je me suis efforcée de lui faire donner une solide éducation en province. Cette petite est intelligente ; elle passe examen sur examen. Elle sait ce qu’elle veut : elle est sans doute un peu libre d’allure, mais je ne déteste pas cela chez une jeune fille moderne. Il faut être

de son temps. Elle a un fiancé? C’est possible… bien qu’elle ne m’en ait jamais parlé. Elle est majeure après tout! Je souhaite pour elle que ce soit un garçon sérieux… Il est beau? Cela ne gâte rien! Elle et moi nous nous voyons très peu. Sylvia est très indépendante. On m’a dit qu’elle habitait un ravissant pied-à-terre avenue Foch, mais je dois avouer qu’elle ne m’y a jamais conviée! Je la vois une fois par an, au moment des étrennes. Moi-même je suis très occupée et crois que moins l’on se voit en famille, mieux l’on s’entend! Que voulez-vous? il y a une telle différence de mentalité entre nos deux générations! Je ne vous cite qu’un exemple : j’aime le bridge, elle le déteste… C’est déjà suffisant pour creuser un fossé!

Et le monde s’extasiait sur ces deux femmes, si proches parentes, ayant une telle ressemblance physique mais dont les caractères et les goûts étaient diamétralement opposés. Chacune des deux Sylvia avait son charme propre et ses farouches défenseurs. Les uns préféraient la tante : «Si vous aviez connu Sylvia Werner à l'âge de sa nièce!» D’autres s’exclamaient : «La nièce est le portrait vivant de celle qu’a été sa tante, mais elle a une supériorité incontestable : elle est moins superficielle, plus réfléchie… On voit que cette jeune fille a dû souffrir de la solitude de sa jeunesse.»

La seule appréhension de Sylvia était de se trouver face à face avec Graig dans l’une de ces manifestations mondaines où on lui parlait ouvertement et alternativement de sa tante ou de sa nièce. Elle n’aurait pu, en pareille circonstance, soutenir le regard aigu du baron qui était le seul à savoir… Par bonheur, elle ne l’avait jamais rencontré. Cela l’étonnait un peu car il avait la réputation d’être toujours très mondain. Elle alla même jusqu’à demander à plusieurs personnes amies si elles connaissaient l’étrange personnage? Toutes le connaissaient, toutes l’avaient toujours vu la veille ou devaient dîner le lendemain avec lui. C’était comme un fait exprès : Sylvia et Graig jouaient involontairement à cache-cache. Sylvia acquit bientôt la conviction que le baron évitait lui aussi de la rencontrer bien qu’il fût parfaitement au courant de ses faits et

gestes. Mais elle n'osait attribuer cette attitude à un excès de délicatesse!

… Les mois passèrent. Une nouvelle année commença sans qu'aucune modification sensible ne survînt dans la vie des amoureux. Plusieurs fois Gilbert avait posé la question que Sylvia redoutait tout en aimant l'entendre :

— Quand serez-vous ma femme?

Elle éludait du mieux qu'elle le pouvait en prétextant que ses études n'étaient pas terminées, qu'il lui fallait tout de même compter sur l'assentiment de sa marraine, mais chaque fois sa conviction paraissait moins grande : elle faiblissait. Gilbert s'en rendait compte et savait que bientôt cette jeune fille, dont la tenue était irréprochable sous des dehors assez libres, et à laquelle il venait de faire pendant quinze mois une cour assidue et fervente, finirait par être sienne. Il sentait qu'elle l'aimait passionnément. Le futur couple avait eu tout le temps de bien s'étudier avec ses défauts et ses qualités.

Un soir où le jeune homme posait une fois de plus la question brûlante, Sylvia répondit :

— J'accepte avec joie d'être votre femme, Gilbert… Je vous connais maintenant. Je sais que je n'aurai aucun regret.

Le garçon l'écouta, ravi. Le rêve qu'il caressait allait enfin se réaliser : il estimait avoir mis assez d'entêtement pour avoir le droit de le vivre. Il la prit dans ses bras avec une vigueur et une frénésie qu'elle ne lui avait encore jamais connues.

— Vous m'étouffez, Gilbert!

— Au contraire! Je vous protège contre tout le monde. Vous allez devenir ma prisonnière. A quand la cérémonie? demanda-t-il gaiement.

— Le plus tôt sera le mieux, répondit-elle avec un sourire un peu triste qu'il ne remarqua même pas, tant sa joie était grande.

— Je vais m'occuper dès demain de la publication des bans… Ce sera un très beau mariage, Sylvia… Avec du soleil et des fleurs partout! Nous nous marions au printemps : la saison qu'il nous faut! Nous inviterons tout Paris! Je veux que le plus grand

nombre de gens possible voient notre bonheur. Et les cloches sonneront à toute volée quand vous descendrez les marches de Saint-Honoré d'Eylau, radieuse, en vous appuyant sur mon bras, dans votre longue robe blanche dont la traîne sera portée par six petits pages. Ce sera un mariage comme on n'en fait plus, Sylvia… Un mariage avec une vraie jeune fille, que je suis si heureux d'avoir respectée! Après la cérémonie il y aura un lunch pendant lequel nous nous éclipserons et nous partirons dans mon cabriolet, «notre» auto, vers le lieu que vous choisirez. Et nous ne nous arrêterons de rouler que lorsque nous aurons trouvé l'endroit rêvé où peut naître un grand bonheur…

Elle l'écoutait avec ravissement. Parce qu'elle venait enfin de lui dire «oui», tout ce qu'elle n'avait pas connu au moment de sa première union allait se réaliser. Elle allait vivre enfin ce grand rêve, caressé encore par tant de jeunes filles et regretté par toutes les femmes pour lesquelles il fut manqué : partir en voyage de noces avec l'Être aimé…

— Sylvia! J'y pense… Vous aussi avez demain une occupation importante : commander une robe de mariée!

— Je vous promets qu'elle sera belle… Vous viendrez choisir le modèle avec moi. Mais avant la publication des bans et le grand couturier, vous avez une visite à faire, Gilbert. J'ai accepté d'être votre femme, seulement j'ai une famille : celle-ci se résume à ma tante. C'est à elle que vous devez demander ma main.

— Croyez-vous que ce soit bien nécessaire puisque vous êtes majeure et orpheline? Mme Werner n'est pas votre mère.

— Elle l'a remplacée pour moi pendant mon enfance. Je lui dois tout. Je sais les sacrifices qu'elle a faits pour que je sois heureuse.

— Quels sacrifices? Elle a une immense fortune! Ce serait le comble qu'elle n'eût rien fait : vous êtes son unique parente.

— Tous les sacrifices ne sont pas d'ordre pécuniaire. Je sais ce qu'une femme de quarante ans passés peut faire pour en imposer une plus jeune…

— Dites plutôt que votre tante, que je respecte puisqu'elle

est tout de même votre parente, me fait l'effet d'une vieille égoïste qui n'a pensé qu'à elle en voulant vous cacher le plus longtemps possible loin de Paris. Tout le monde le sait! C'est une femme qui ne veut pas vieillir et qui doit se croire encore irrésistible avec des cheveux teints, des faux cils démesurés et des mains couvertes de bagues… Elle doit en être risible! Et dire qu'il y a encore des imbéciles pour qui ces artifices peuvent prendre! Savez-vous pourquoi les gens vont chez elle et pourquoi certains hommes lui font encore la cour? Parce qu'elle a de l'argent… et qu'elle a la réputation de bien recevoir! Moi, je me moque de son argent. J'en ai assez pour deux.

— Gilbert, quoi qu'il puisse vous en coûter, vous me feriez un grand plaisir si vous alliez dès demain après-midi faire cette visite à ma tante. Je suis certaine qu'elle vous accueillera d'une façon charmante. Elle a la réputation de savoir se montrer aimable quand elle le veut… Je lui ai déjà parlé de vous, d'autres personnes aussi. Quand cette démarche purement protocolaire aura été accomplie, je ne vous demanderai plus jamais de la revoir, même pas le jour de notre mariage! Je crois d'ailleurs qu'elle a l'intention de s'embarquer prochainement pour une longue croisière autour du monde.

— Renseignez-vous sur les lieux où elle se rendra pour que nous ne la rencontrions pas pendant notre voyage de noces!

— Vous n'êtes pas très gentil! En tout cas, je vous certifie que nous n'avons aucune chance de nous rencontrer! Alors vous irez demain?

— Puisque vous le voulez…

— Je vais la prévenir de votre visite : fixons-la à 3 heures et nous nous retrouverons à 6. Vous me confierez alors vos impressions. J'ai la conviction que vous reconnaîtrez votre erreur… D'abord vous n'avez jamais vu ma marraine et vous ne vous fiez qu'à des on-dit… Les gens sont si méchants et surtout tellement jaloux! Après avoir constaté que je lui ressemble beaucoup, vous pourrez imaginer celle que je serai quand j'approcherai de la cinquantaine…

— Je ne le cherche même pas : les femmes comme vous ne

vieillissent pas! Elle habite bien rue de l'Université, m'avez-vous dit?

— Oui, au 97… C'est un très bel hôtel particulier.

— Je vois cela d'ici… Vieille maison, vieux papiers, meubles anciens, vieux serviteurs et, trônant au milieu de ces splendeurs poussiéreuses, M^me^ votre Tante dans toute sa dignité olympienne!

— Admettons tout cela, puisque votre imagination se plaît à créer des visions fausses, et n'en parlons plus.

— Parlons-en, au contraire! Quelle tenue devrai-je mettre pour cette demande en mariage? Jaquette, haut de forme, gants gris-perle?

— Restez simple, tel que je vous aime…

— Et si, par un hasard que vous ne prévoyez peut-être pas, votre respectable tante me refusait son consentement, que ferions-nous?

— Nous passerions outre… Mais cette éventualité ne se produira pas. Ma marraine sera comme moi : elle se laissera prendre par votre charme… Si, si, je sais ce que je dis : vous en avez beaucoup, Gilbert, presque trop…

— Il est grand temps que je m'en aille! Et j'ai hâte d'annoncer la bonne nouvelle à mon père. Il faudra aussi que je vous présente à lui.

Nous parlerons de cela demain soir à 6 heures.

— Nous ne nous reverrons pas avant?

— Pas avant. Je vous laisse toute la matinée pour vous recueillir avant d'affronter ma tante. Bonsoir, mon futur mari…

— Je crois que je vous adorerai mille fois plus quand vous serez ma femme.

Elle regarda par la fenêtre du living-room pour le voir sortir de l'immeuble et monter dans le cabriolet qui démarra en bolide parce que son propriétaire devait être impatient de confier sa joie à tous ceux qu'il rencontrerait.

Puis elle vint s'asseoir en regardant – c'était une habitude dont elle ne pourrait plus se passer – la pendulette d'albâtre. Le départ précipité de Gilbert lui donnait près d'une heure avant de redevenir M^me^ Werner. Elle était assez contente

d’avoir ce temps devant elle pour tenter de remettre une fois de plus de l’ordre dans ses idées. Pourquoi avoir répondu «oui» aujourd’hui plutôt qu’hier ou que demain? Ce «oui» aurait pu venir dès la première rencontre au bowling. Elle ne regrettait quand même pas d’avoir fait attendre le jeune homme : ces quinze mois, pendant lesquels il lui avait fait une cour assidue qu’un Horace Werner aurait trouvée inutile, ne constituaient-ils pas le long prélude à la période de bonheur parfait qu’elle allait vivre pendant le voyage de noces? Ensuite ce serait fini : Sylvia ne voulait même pas se demander ce qu’il adviendrait quand le mois de jeunesse lui restant à dépenser serait écoulé?

Elle n’avait pu, en effet, se résigner à suivre les prescriptions de Graig. Son propre intérêt aurait été de faire durer ses 8760 heures le plus longtemps possible en espaçant les périodes. Seulement Gilbert avait été là, farouchement amoureux, ignorant le drame, la talonnant pour la voir sans cesse, la suppliant pour qu’elle devînt sa femme! On ne peut résister à tant d’amour, ni au désir d’un homme jeune et beau. Insensiblement, elle s’était laissée envoûter. Trop vite, la liste des heures de jeunesse, demandées par téléphone à Graig, s’était allongée et, au bout de ces quinze mois, la fiancée de Gilbert s’apercevait avec désespoir, en consultant le petit carnet où elle tenait son étrange comptabilité, qu’elle n’avait plus qu’un mois et trente-six heures exactement à sa disposition… Les trente-six heures seraient réparties pour les moments où elle serait dans l’obligation d’être auprès de son fiancé pendant la période précédant le mariage ; le mois serait réservé en entier pour le voyage de noces. Après?…

Ses yeux tombèrent à nouveau sur la pendulette : l’instant de la métamorphose, 7 heures, avait sonné. Elle devait être redevenue la femme de quarante huit ans. Selon son habitude, elle passa ses mains sur sa figure pour palper ses chairs. Ses mains, cette fois, avaient beau caresser lentement ses joues : elles ne parvenaient pas à déceler les marques indélébiles du temps… Sylvia abandonna son fauteuil et s’avança en chancelant, les yeux agrandis, vers la glace de la cheminée. Puis elle se retourna vers la pendulette qu’elle porta à son

oreille pour bien percevoir le bruit du tic-tac. La pendulette indiquait 7 h 5 et la glace lui reflétait toujours la Sylvia jeune!

Elle attendit quelques minutes : la pendulette marquait 7 h 10… Sylvia n’avait toujours pas changé d’aspect. Elle se souvenait cependant très bien du nombre d’heures qu’elle avait demandé à Graig : celui-ci ne se trompait jamais. A moins que… L’idée folle, qui lui avait effleuré l’esprit quand elle arrivait au terme de sa première semaine de jeunesse, lui revint en mémoire : Graig serait-il mort en lui laissant la jeunesse? Ou bien aurait-il perdu la recette lui donnant le secret des transformations? Ce serait prodigieux si elle conservait indéfiniment sa vingt-sixième année…

A 7 heures un quart, elle ne savait plus que penser. A 7 heures et demie elle voulut en avoir le cœur net et téléphona chez le baron. Ce fut, le cœur serré, qu’elle entendit la voix suave répondre :

— Très chère amie, que puis-je pour vous faire plaisir?

— Tout et rien, Graig… Vous êtes bien vivant?

— Quelle drôle de question! Auriez-vous reçu par hasard un faire-part bordé de rouge, vous annonçant ma mort? Vous savez bien que je n’ai pas été créé pour mourir!

— Pourquoi suis-je encore jeune en ce moment, Graig? Je devrais être redevenue vieille exactement depuis trente et une minutes!

— Ah! Comme c’est plaisant, s’exclama la voix du baron. Vous n’avez oublié qu’une chose, ma bonne amie : l’heure d’été. Puisque les pendules ont été retardées d’une heure, hier à minuit, il n’est en réalité, selon l’heure officielle, que 6 heures et demie. Evidemment j’aurais dû en tenir compte et vous rendre votre véritable aspect à 6 heures… Je ne l’ai pas voulu, craignant que cela ne vous attirât quelques ennuis si vous vous trouviez en présence d’autres personnes… Mais rassurez-vous : dans vingt-huit minutes exactement vous redeviendrez «M^me^ Werner». Vous pouvez compter sur moi pour que tout se passe normalement…

Elle raccrocha le récepteur, désespérée, sans avoir même la force de lui dire bonsoir, en songeant qu’elle avait été stupide,

une fois encore, de croire au miracle impossible. En réfléchissant, elle dut reconnaître que la période, qui allait prendre fin dans quelques minutes, avait commencé – selon sa demande à Graig – la veille à 11 heures du matin sous le régime de l'heure d'hiver. Le recul de l'heure s'était opéré à minuit exactement, mais, à ce moment-là, elle avait eu une chose beaucoup plus intéressante à faire qu'à songer au changement d'heure : elle dansait un tango passionné avec Gilbert. Et comme elle ne lisait plus les journaux et qu'elle n'écoutait plus la radio depuis qu'elle était amoureuse, il n'y avait aucune espèce de raison pour qu'elle attachât la moindre attention à de petits détails de la vie quotidienne qu'elle estimait, maintenant, sans importance.

A 3 heures précises, Gilbert était introduit par un domestique, dont le visage impénétrable s'harmonisait avec la solennité de la livrée, dans le grand salon de la rue de l'université. Le mobilier correspondait assez bien à l'idée que le jeune homme s'en était faite : les fauteuils Louis XV s'accordaient avec les guéridons. Les panneaux de murs étaient, recouverts par des tapisseries chatoyantes des Flandres. Tout, dans cet hôtel de la rive gauche, respirait le vrai luxe et le bon goût d'une époque révolue où l'on avait le temps et les moyens d'accumuler des trésors véritables, dans les innombrables pièces d'une demeure conçue avant tout pour la réception.

L'anxiété de Gilbert fut courte : M^me^ Werner venait de pénétrer à son tour dans le salon. Il en éprouva une agréable surprise, s'attendant à se trouver en présence d'une dame assez bas bleu et très «faubourg Saint-Germain». Au contraire la marraine de Sylvia se présentait sous l'aspect d'une femme élégante, à la silhouette encore élancée. Le seul tort de cette femme était de trop se maquiller pour son âge. Si elle avait eu l'intelligence de laisser faire la nature, elle aurait pu rester belle… Ce qui frappa le fiancé de Sylvia, dès la première seconde, fut l'extraordinaire ressemblance de la nièce et de la tante! Les deux femmes ne pourraient jamais nier leur parenté

et une phrase, prononcée par Sylvia pendant l'entretien de la veille, lui revint en mémoire : «Vous pourrez aussi vous imaginer celle que je serai quand j'approcherai de ta cinquantaine.» C'était exact. Gilbert n'était pas mécontent de songer que sa femme serait encore très acceptable à l'âge mûr. Malgré cette ressemblance et cette première bonne impression, qui auraient dû le mettre en confiance, le jeune homme était intimidé. M^me^ Werner s'en aperçut et vint à son secours :

— Je suis enchantée, monsieur Pernet, de faire enfin vôtre connaissance… Sylvia m'a souvent parlé de vous. Je crois savoir que vous vous connaissez depuis assez longtemps?

— Quinze mois, madame.

— C'est plus qu'il n'en fallait pour vous permettre d'avoir apprécié à leur juste valeur les qualités de ma filleule. J'aime beaucoup Sylvia et je ne voudrais pour rien au monde qu'elle fût malheureuse… Sa jeunesse n'a pas toujours été gaie : seul un garçon comme vous peut lui faire oublier le passé. Me permettez-vous de vous appeler Gilbert, puisque vous ferez bientôt partie de ma famille?

— Madame, je n'osais vous le demander… Vraiment, vous êtes trop bonne de m'accueillir ainsi.

— Je ne suis pas bonne, mais j'aime la justice : Sylvia avait droit à ce grand bonheur qu'elle n'avait pas encore rencontré… Quand avez-vous l'intention de vous marier?

— Le plus tôt possible si vous n'y voyez pas d'inconvénient?

— Au contraire! Plus les fiançailles ont été longues et plus j'estime qu'il faut brusquer les choses quand il ne s'agit que des formalités. La date est fixée?

— Elle le sera ce soir : je dois retrouver Sylvia à 6 heures. Nous ne voulions prendre aucune décision avant d'avoir votre consentement.

— Cette marque de déférence me touche infiniment, Gilbert. J'approuve ce mariage : vous avez dès maintenant tout mon appui. Malheureusement, je crains de ne pouvoir assister à la cérémonie… J'ai retenu ma cabine sur un paquebot pour effectuer un tour du monde qui durera plusieurs mois. Il est

grand temps pour moi de voyager : après ce serait trop tard! Et vous? Où comptez-vous faire votre voyage de noces?

— Sylvia choisira.

— Voulez-vous lui faire une grande surprise? Je vais vous confier l'un de ses petits secrets… Sylvia, au fond, a des goûts simples, je dirai même un peu vieillots, sous des dehors très modernes. C'est cette dualité en elle qui fait d'ailleurs tout son charme. Depuis ses dix-sept ans, je l'ai entendue maintes fois me répéter : «Marraine, j'aimerais tant faire plus tard mon voyage de noces aux Baléares!» Je sais comme vous que c'est banal, qu'il n'y a rien qui fasse plus «chromo» ou carte postale que ces voyages de noces classiques dans les îles pour touristes. Mais qu'importe? L'essentiel n'est-il pas qu'elle soit satisfaite? Annoncez-lui ce soir que vous l'emmènerez là où elle a toujours rêvé de se rendre avec l'homme aimé. Son expression de joie, à l'annonce de cette nouvelle, sera déjà pour vous une première récompense.

— Je vous promets que nous irons aux Baléares!

— Les connaissez-vous?

— Non, madame.

— Elles vous enchanteront… C'est le cadre idéal pour abriter un grand amour. Comme je vous envie!

— Je crois que tout le monde nous enviera…

— Ce doit être une sensation exquise!… Vous avez, je crois, encore vos parents?

— Oui, madame. Mon père m'a demandé hier soir quand il pourrait venir vous présenter ses hommages?

— Je crains que ce ne soit pas possible… Je suis en pleins préparatifs de départ : je m'embarque après-demain.

— Mes parents vont être navrés!

— Pas tant que moi, mon cher Gilbert. Si seulement j'avais su!

— Mes parents avaient l'intention de donner une réception pour permettre à de nombreux amis, selon la formule consacrée, de «rencontrer les fiancés». Nous aurions été tellement heureux de vous y voir.

— Hélas! je serai déjà entre le ciel et l'eau… Enfin! Ce ne

sera que partie remise ; à mon retour je donnerai ici un grand déjeuner pour recevoir vos chers parents. Mais comme je veux leur dire tout le bien que je pense de vous, je ne manquerai pas de leur mettre un mot dès ce soir.

— Je ne sais comment vous remercier.

— Vous le ferez en rendant Sylvia heureuse… A propos de Sylvia, puisque vous la verrez tout à l'heure, soyez gentil de lui dire qu'elle passe me voir demain matin sans faute de bonne heure. Je ne veux pas partir sans lui avoir fait mon petit cadeau de mariage. Avez-vous une idée?

— Nous n'avons pas encore parlé de cela, madame.

— Vous avez eu tort : les cadeaux de mariage font partie d'un ensemble. Je sais que c'est un usage qui se perd avec les temps difficiles, mais c'est dommage! Qu'y a-t-il de plus attrayant qu'une jolie corbeille de mariée? Chacun des objets qui la composent servira à meubler l'intérieur futur. Vous verrez, il vous sera agréable, quand les années auront passé, de contempler ces bibelots, témoins de votre longue intimité en disant à Sylvia : «Tu te souviens? C'est M^me^. Un Tel qui nous a fait cadeau de cette lampe», et elle vous répondra parce qu'elle sera heureuse : «Mon chéri, j'ai l'impression que c'était hier…» Il vous faut une très belle corbeille! Et comme le temps presse, je crois que le mieux pour moi sera de donner demain à votre fiancée une somme d'argent suffisante pour vous permettre de ne rien vous refuser pendant votre voyage de noces. Arrangez-vous pour qu'il soit le plus long possible! Sans doute êtes-vous destinés à accomplir plus tard d'autres voyages, mais vous vous apercevrez qu'il n'y en a qu'un qui aura vraiment compté : celui-là…

Gilbert était étonné. Il regardait cette femme dont il s'était fait, à travers les racontars, une idée complètement fausse. Une fois de plus, Sylvia avait vu juste : ne lui avait-elle pas prédit qu'il changerait d'avis? Le jeune homme commençait à comprendre qu'un homme normal, même jeune, pouvait très bien devenir amoureux de la tante comme lui l'était de la nièce…

M^me^ Werner s'était levée :

— Je ne veux pas vous retenir plus longtemps. Vous devez avoir tant de choses à faire et surtout à dire à Sylvia! Dès que vous la verrez tout à l'heure, embrassez-la pour moi et rappelez-lui que je l'attends demain matin ici. Puisque vous devenez mon neveu, je devrais vous embrasser… Ce n'est pas trop compromettant, sur la joue?

Il se prêta de bonne grâce au geste qui lui parut sceller définitivement l'alliance des deux familles. Son premier soin, quand il se retrouva dans le cabriolet, fut de se rendre chez un fleuriste où il commanda une immense gerbe de fleurs à l'intention de M^me^ Werner. Il hésita longtemps avant de fixer son choix sur une azalée ou sur des orchidées. Tout à coup il se souvint que Sylvia n'aimait que les roses blanches. L'amour des roses devait être un goût de famille. Mais il fallait laisser à la jeune fille le privilège des roses blanches. Cette couleur ne convenait du reste pas à la tante qui préférait certainement recevoir une gerbe de roses rouges…

Quand il arriva chez sa fiancée à 6 heures, il ne lui laissa pas le temps de placer un mot avant de lui raconter, volubile et joyeux, l'entrevue de l'après-midi. Après l'avoir écouté, Sylvia dit simplement:

— Vous voyez que j'avais raison. A l'avenir, vous me croirez!

— Je croirai tout!

Et il l'embrassa avec amour.

Le lendemain, il assista au choix de la robe de mariée. Il n'eut même pas à donner son avis : tout ce que décidait Sylvia était parfait… Ils se quittèrent en sortant de chez le couturier et il fut convenu qu'ils ne se reverraient que le samedi après-midi, chez les parents de Gilbert, au cocktail qui réunirait le Tout-Paris. Entre-temps, Sylvia se consacrerait à la préparation de la garde-robe éblouissante qu'elle voulait emporter aux Baléares.

Le jeudi matin, M^me^ Werner se fit conduire à la gare Saint-Lazare, après avoir fait ses adieux à son personnel dévoué qui continuerait à entretenir l'hôtel de la rue de l'Université

pendant sa longue absence.

… Le vendredi soir Sylvia était seule, enfermée dans sa garçonnière et faisant le compte exact du nombre d'heures de jeunesse lui restant à dépenser : trente-deux heures, trente jours et trente nuits. Une partie des heures serait utilisée le lendemain pour le cocktail qui se prolongerait tard dans la soirée. Le reste, distillé avec soin jusqu'au jour du mariage, permettrait de maintenir la merveilleuse illusion pendant les derniers jours de préparatifs passés à Paris. Ensuite ce serait l'envol des nouveaux époux pour les îles enchanteresses…

Pour perdre le moins d'heures possible, Sylvia avait obtenu de Gilbert que la cérémonie civile ait lieu la veille du grand mariage à Saint-Honoré-d'Eylau. Les trente jours et les trente nuits du solde de sa jeunesse seraient entièrement réservés pour le fabuleux voyage. Ainsi la première et la plus belle période de bonheur serait longue. Jamais Sylvia n'avait demandé à Graig qu'il lui accordât une telle dose de jeunesse! Bien qu'elle eût dépensé pendant ces quinze mois la valeur de onze, elle avait toujours fait très attention de ne jamais réclamer au baron que de petites sommes : quelques heures, quelques journées, une semaine au maximum en essayant d'espacer le plus possible les rencontres avec Gilbert. Mais l'amour avait été le plus fort, la passion chez elle avait pris le pas sur la raison et les intervalles entre deux périodes de jeunesse s'étaient écourtés de plus en plus…

Elle décrocha l'appareil téléphonique pour demander à Graig qu'il lui envoyât ce qu'elle désirait. N'était-il pas préférable de prendre ses précautions à l'avance et de ne pas attendre la dernière minute le lendemain matin?

Il lui sembla que la sonnerie téléphonique résonnait plus longtemps que d'habitude dans le récepteur. Enfin une voix répondit : ce n'était pas celle du baron… Une voix gutturale – sans doute celle de l'un des Chinois – qui déclara quand Sylvia demanda Graig :

— M. le baron n'est pas à Paris.

— Comment? s'exclama Sylvia. Vous êtes bien sûr de ce que vous dites?

La voix gutturale répéta :

— M. le baron n’est pas à Paris.

— Quand rentrera-t-il?

Pour la troisième fois, la voix prononça la même phrase. Sylvia raccrocha l’appareil, exaspérée. Il n’était pas possible que Graig ne fût pas chez lui! De toute façon il avait dû laisser des instructions pour qu’on le prévînt immédiatement au cas où elle téléphonerait… Il savait bien qu’il lui devait encore 752 heures de jeunesse et qu’elle pouvait les lui demander par un simple coup de téléphone à n’importe quel moment. Le seul moyen d’être fixée était de se rendre immédiatement rue de Longpont.

Dès que la porte rouge de l’hôtel du baron fut ouverte, Sylvia demanda au serviteur :

— Est-ce vous qui m’avez répondu au téléphone?

Le Chinois ne parut pas comprendre et, après s’être incliné cérémonieusement, la conduisit directement au cabinet de travail de son maître.

Ce dernier, à la plus grande stupéfaction de la visiteuse, était assis derrière son bureau. Il se leva et s’avança vers Sylvia, avec son éternel sourire ambigu sur les lèvres. Mais elle crut déceler sur le visage, d’ordinaire impassible, une très légère expression de contrariété… Première impression qui ne fit que se confirmer dans les minutes suivantes : Graig était nettement ennuyé de l’avoir en face de lui. Sans attendre plus longtemps, elle demanda :

— Pourquoi l’un de vos serviteurs m’a-t-il répondu tout à l’heure au téléphone que vous étiez absent de Paris?

— Chère amie, Sen n’a fait qu’obéir à des ordres…

— Alors, j’avoue ne pas comprendre… Vous vous méfiez de moi, maintenant?

— Oui et non… Je redoutais un peu d’entendre cette fois votre voix au téléphone.

— Pourquoi cette fois? Comme si vous n’aviez pas eu le temps, depuis que nous communiquons par ce moyen, de vous familiariser avec ma voix!

— Tout à l’heure j’appréhendais d’écouter la demande que

vous n’allez pas manquer de me faire… Mais peut-être aurais-je mieux fait de vous répondre moi-même : ainsi, nous aurions évité la scène assez pénible dont vous et moi risquons de devenir les auteurs d’un instant à l’autre…

— Que voulez-vous dire? demanda-t-elle, interloquée.

— Allons droit au but : vous n’êtes venue me voir, malgré la répulsion très marquée que vous ressentez à l’égard de ma vieille personne, que pour me réclamer le solde de votre année de jeunesse. Est-ce exact?

— Oui.

— Seulement l’ennui est que je ne puisse vous accorder le nombre d’heures auxquelles vous pensez avoir encore droit. En réalité je n’ai plus à vous rendre que 32 heures de jeunesse.

— Vous vous trompez, Graig… Vous me devez exactement 30 journées, 30 nuits et 32 heures, soit 752 heures au total. Voici mon carnet, qui ne m’a pas quittée depuis quinze mois, et sur lequel j’ai inscrit scrupuleusement le nombre d’heures déjà consommées.

— Chère amie, répondit le baron avec une extrême douceur, je ne voudrais pas que vous puissiez supposer un instant que votre ami Graig se soit permis de mettre votre bonne foi en doute… Moi aussi, je possède un petit carnet analogue au vôtre : les chiffres que vous m’énoncez concordent avec les miens. Toutefois vous oubliez un détail… Est-ce que vous vous souvenez du jour où vous êtes venue me demander, suppliante, de vous rendre votre année de jeunesse? Ce soir-là, quand je vous eus expliqué comment j’entrevoyais de vous donner satisfaction, vous m’avez demandé ce que j’exigeais en échange? Je vous ai répondu alors que nous verrions cela plus tard… Eh bien, ce «plus tard» est arrivé… Vous savez trop que Graig ne donne rien pour rien et qu’il est plutôt le contraire d’un philanthrope! Vous ne voudriez tout de même pas que je vous restitue, de propos délibéré, les douze mois de votre vingt-sixième année, sans obtenir une contrepartie? Sinon le contrat que nous avons signé ici même, autrefois, ne m’aurait pas apporté le moindre avantage? Je crois que vous devez reconnaître vous-même, en conscience, que ma promesse a été

réalisée : je vous ai apporté le bonheur…

— Maintenant c’est vrai, avoua Sylvia…

— Si vous saviez comme il est agréable pour un vieux blasé de mon espèce d’entendre une femme avouer qu’elle est heureuse! Je me considère le grand responsable de ce succès et je n’en suis pas peu fier!

— Où voulez-vous en venir?

— A quelque chose qui va sans doute vous surprendre… Chère amie, je vous ai déjà rendu onze mois, moins 32 heures, de jeunesse dont nous dirons que vous avez bien profité… Je ne discute pas sur les 32 heures auxquelles vous avez encore droit sur ces onze mois : vous pouvez les prendre quand cela vous fera plaisir. Mais, en ce qui concerne le douzième mois que vous me réclamez, c’est une tout autre histoire… Notez bien que je suis prêt à vous l’accorder également à condition que vous acceptiez de vous soumettre à une petite formalité… N’est-il pas juste que vous payiez vos dettes à mon égard?

— Je suis prête à le faire…

— Voilà qui est parfait! Vous allez donc devenir ma maîtresse…

— Comment? s’écria Sylvia, suffoquée.

— J’ai bien dit : ma maîtresse… Oh! pas pour longtemps… Je vous demande humblement de m’accorder une seule nuit d’amour… Vous voyez que mes désirs sont modestes… Si vous y consentez, je vous rends, en échange de cette nuit d’amour que je souhaite très belle, votre dernier mois de jeunesse. Le lendemain matin vous pourrez me quitter en emportant avec vous ce qui vous restera de votre vingt-sixième année! Que pensez-vous de ma proposition?

— Vous êtes un personnage méprisable!

— Vous ne me l’aviez jamais dit de vive voix, mais vous l’avez toujours pensé! Aussi n’ai-je aucune raison de me formaliser outre mesure pour ce qualificatif… Réfléchissez tout de même avant de m’accabler d’épithètes plus ou moins flatteuses. Il serait très ennuyeux pour vous qu’après avoir décidé de m’accorder vos faveurs, parce que cette solution vous aura semblé la meilleure après réflexion, vous fussiez dans

l’obligation de vous donner à quelqu’un que vous méprisez! Retirez vite de votre esprit cette pensée qui ne pourrait que rendre affreusement pénible une nuit unique de passion…

— Taisez-vous!

— Moi, me taire!

Il avait prononcé ces derniers mots avec force avant de s’approcher du fauteuil où elle se blottissait, épouvantée. Les yeux du vieillard lançaient des lueurs de convoitise et de méchanceté. Ses paroles hachées sifflèrent aux oreilles de Sylvia qui aurait voulu s’enfuir. Mais elle se sentait paralysée. Graig s’était penché sur elle :

— Madame Werner! La comédie que nous avons jouée tous les deux pendant vingt-deux années a assez duré. Il fallait, tôt ou tard, qu’il y eût un dénouement. Je viens de vous en proposer un. Si vous en trouvez un meilleur, utilisez-le! Seulement je vous préviens que tant que vous ne me céderez pas, vous n’aurez pas votre dernier mois de jeunesse. Et cela pourrait être très gênant pour vous en ce moment!

Sylvia se taisait, prostrée dans le fauteuil.

— Voulez-vous que j’analyse ce qui se passe en vous? poursuivit Graig implacable… Vous êtes affolée, chère amie. Vous vous sentez perdue. Vous serez obligée de me dire «oui», sinon le jour de votre mariage, ce sera la femme de quarante-six ans qui se présentera devant le maire et le curé! Le beau Gilbert n’osera jamais descendre les marches de l’église au bras de la tante alors qu’il pensait épouser la nièce… Ce serait trop bouffon et souvenez-vous que le ridicule tue! Gilbert n’aime pas du tout être ridicule… Demain vous pouvez encore être la femme de vingt-six ans au cocktail… Après-demain aussi… et les jours suivants, à condition de savoir compter! Ça pourra aller ainsi, cahin-caha, jusqu’au jour du mariage… Vous aurez juste, trente-deux heures à dépenser… Mais après, ce sera fini! Terminée, la comédie de la jeunesse à l’instant même où elle vous sera indispensable!… A moins que vous ne vous montriez un peu plus gentille avec le vieux Graig? Ce pauvre vieux Graig qui n’a jamais oublié le mépris dont la jeune Sylvia Werner fit preuve à son égard le jour où il l’invita à danser à un

certain bal d'ambassade… Vous ne vous êtes pas rendu compte qu'il m'avait fallu un courage surhumain pour risquer de me ridiculiser, moi un vieux bonhomme, en valsant devant mille personnes avec une jolie femme qui aurait pu être ma fille! Vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi j'avais eu le courage de mon geste? Je puis vous l'avouer, maintenant que vous n'êtes plus cette femme : j'ai été pris ce soir-là d'une passion folle pour la plénitude de la jeunesse que vous incarniez… Je vous ai aimée, Sylvia Werner!

«Vous n'avez rien compris et vous n'avez pensé qu'à vous! Le baron Graig ne vous a intéressée que parce qu'il pouvait vous apporter un peu de ce bonheur après lequel vous courez toutes… Les années ont passé. Ma passion secrète et féroce est restée la même. Vous êtes venue me voir vingt années plus tard, terriblement changée… Ça aussi je puis vous le confier aujourd'hui. J'éprouvais l'impression curieuse, en vous retrouvant, qu'il n'y avait plus la moindre différence d'âge entre nous. Je ne puis pas vieillir, moi, même si je le voulais! Je ne puis pas rajeunir non plus : j'ai l'âge de tous les péchés du monde… Mais vous, vous m'aviez rejoint dans le temps! Sans que vous puissiez même vous en douter, nous étions de la même époque, celle de tous les abandons! Et bientôt vous me dépasserez! C'est moi alors qui paraîtrai le plus jeune : ce sera ma vengeance… Vous n'avez pas voulu m'avouer pourquoi vous éprouviez ce besoin pressant de votre vingt-sixième année. Seulement je devine tout : vous étiez devenue, vingt-quatre heures plus tôt, amoureuse d'un garçon beaucoup plus jeune que vous. C'est un état d'âme qui surprend un nombre incalculable de femmes de votre génération : comme elles, vous en sortirez meurtrie! Vous avez eu l'aplomb de me demander, à moi qui vous avais aimée, de vous rendre la jeunesse pour que vous puissiez séduire un autre homme! J'ai subi cette nouvelle humiliation en me disant : «Après tout, il serait assez plaisant, mon bon Graig, de rendre à cette femme – que tu ne peux plus aimer actuellement puisqu'elle a perdu sa jeunesse – l'aspect et le visage qu'elle avait quand tu étais fou d'elle. Peut-être redeviendrais-tu à nouveau amoureux? C'est si bon d'être dans

cet état…» Et j’ai accepté de vous rendre cette vingt-sixième année.

«Ne croyez pas qu’il m’a toujours été facile de satisfaire vos commandes de plus en plus fréquentes et de plus en plus longues! L’année que vous m’aviez cédée autrefois avait été utilisée depuis longtemps. Il m’a fallu prendre l’année de jeunesse d’une autre femme… Mais ça, c’est un secret qui ne regarde que moi! Je mourais d’envie de vous revoir sous votre aspect jeune mais je me suis abstenu, sachant très bien que votre pensée était trop absorbée par la présence d’un autre. Je ne voulais pas être ridicule une deuxième fois : c’est pour cela que vous ne m’avez jamais rencontré dans un salon. J’aurais été capable de me laisser tenter et de vous inviter à valser… Ça, il ne le fallait à aucun prix parce que j’étais sûr que vous viendriez me trouver, beaucoup plus tôt que vous ne le pensiez au début, pour me réclamer vos dernières heures de jeunesse. Ce jour-là marquerait mon triomphe : nous y sommes…

«Je savais que vous étiez trop femme et surtout trop prise par votre amour tardif pour avoir le courage de ménager vos heures de bonheur jusqu’à la fin de votre longue existence. «Après moi le déluge!» vous êtes-vous dit. Le déluge va fondre sur votre tête et vous rafraîchir les idées en remettant les choses en place : les hommes jeunes sont destinés aux filles jeunes et les vieilles dames aux vieux messieurs! Et vous avez voulu vivre le grand amour, vous faire désirer! Cent fois vous vous êtes refusée à ce garçon magnifique qui voulait vous faire sienne. Ce n’était pas chez vous un sentiment de pudeur, mais plutôt un raffinement d’égoïsme : vous avez préféré attendre, pour savourer davantage votre plaisir quand votre victoire sur le mâle serait complète, le soir de votre mariage. Tout s’est déroulé, pendant ces quinze mois, avec la précision d’un mécanisme d’horlogerie et selon vos moindres désirs. Vous n’aviez oublié qu’une seule personne, le vieux Graig qui déclare maintenant : «Cela suffit!»… Graig qui sait que vous avez presque retrouvé une virginité pendant cette période de fiançailles convenables et qui s’apprête à vous la prendre avant votre jeune mari… L’imbécile! Il sera bien déçu le soir de ses

épousailles, mais il ne saura jamais, cet excellent petit jeune homme, que c'est un vieux bougre comme moi qui l'aura précédé de quelques heures… Reconnaissez que c'est plutôt drôle? Avouez aussi, ma jolie Sylvia, que c'est pour moi que vous avez gardé intacts ces trésors depuis des mois et non pas pour ce freluquet récupéré dans un bowling? Ma toute belle, vous allez m'embrasser… Ce baiser brûlant voudra dire : «Graig, les premiers instants de jeunesse que vous allez me rendre cette fois sont pour vous… Vous me reverrez telle que vous m'avez aimée et vous pourrez vous rassasier de ma chair rajeunie et fraîche.»

Le visage glabre était tout proche de celui de Sylvia qui faisait des efforts désespérés pour se dégager. Brusquement, elle poussa un cri et mit ses bras en avant pour écarter la vision démoniaque. Elle parvint à se lever et courut vers le vestibule en hurlant.

… Dans la rue elle criait encore. Des passants se précipitèrent pour venir à son secours, mais elle s'enfuit sans les attendre.

— Cette femme ne doit pas être normale! dit l'un des promeneurs.

La paisible rue de Neuilly reprit son calme habituel. Le portail du numéro 13 resta fermé. Aucune vie ne semblait exister derrière les volets clos de la façade.

Le Tout-Paris était accouru chez M. et M$^{me}$ Pernet pour faire semblant de s'intéresser au bonheur futur des fiancés. Les boissons rafraîchissantes et les tasses de café glacé étaient enlevées avec une rapidité déconcertante, tellement la chaleur de ce samedi après-midi de printemps était étouffante. Gilbert, radieux, allait de l'un à l'autre et proclamait sa joie à qui voulait l'entendre. Aux amis qui s'enquéraient de sa fiancée – il était déjà 6 heures – il répondait invariablement :

— Ne partez pas! Je veux à tout prix que vous fassiez sa connaissance… Elle est un peu en retard, mais elle sera sûrement ici d'un instant à l'autre.

Et les amis retournaient vers le buffet, où l'attente leur

paraissait moins fastidieuse. Gilbert affichait à l’égard de tous, et spécialement de ses parents, une complète sérénité mais, en réalité, il était très inquiet. Depuis quinze mois qu’il la connaissait, Sylvia avait toujours été l’exactitude personnifiée. A certains moments, même, elle en était presque agaçante, tellement elle paraissait ne pas pouvoir se passer de regarder sa montre. Mais Gilbert avait fini par en prendre son parti ; aussi s’étonnait-il que sa fiancée eût déjà deux heures de retard, un jour pareil! Elle lui avait cependant bien promis d’être chez lui vers 4 heures pour pouvoir faire plus ample connaissance avec ses futurs beaux-parents avant que le flot d’invités connus ou inconnus, n’envahît l’appartement. Plusieurs fois déjà le jeune homme avait téléphoné sans succès avenue Foch : si Sylvia ne répondait pas, c’était qu’elle n’y était pas. Sans doute avait-elle été retenue, plus qu’elle ne l’aurait voulu, chez son coiffeur? A moins qu’elle n’ait eu un accroc de dernière heure à la robe imprimée qu’elle voulait porter à ce cocktail? Mais pourquoi ne lui téléphonait-elle pas? S’il avait su où elle se trouvait, il aurait pu gagner du temps en allant la chercher avec sa voiture… Toutes ces questions, ajoutées au brouhaha de la réception, achevaient de lui mettre les nerfs à bout. Et ce fut sur un ton assez vif qu’il répondit à sa mère qui venait de lui dire : «Je ne trouve pas que cela fasse très sérieux chez une jeune fille qui a une aussi bonne réputation!» :

— Si Sylvia n’est pas encore là, maman, c’est qu’il y a une raison grave. Peut-être est-elle souffrante? Je fais un saut chez elle avec ma voiture. Si elle arrive entre-temps, dites-lui que je reviens dans cinq minutes.

Avenue Foch, il eut beau carillonner et frapper à la porte du rez-de-chaussée, demander à la concierge si elle avait vu passer récemment sa jeune locataire, ce fut peine perdue. Sylvia n’était pas chez elle. «Pourvu qu’il ne lui soit pas arrivé d’accident!» pensa le jeune homme, qui revint chez lui avec le secret espoir qu’elle l’y aurait précédé. Il n’en était rien. A 7 heures, les invités ne pouvant plus attendre cette fiancée invisible, commencèrent à se retirer en prononçant de vagues formules de politesse qui prirent, sous une forme déguisée,

l’allure de véritables condoléances. M. Pernet père ne décolérait pas. Le fiancé ne savait trop que penser, ni quelle contenance prendre lorsqu’il s’avisa, en désespoir de cause, de téléphoner à tout hasard au domicile de la tante de Sylvia. Il savait que Mme Werner avait quitté Paris, pour son tour du monde, l’avant-veille, mais il avait appris par sa fiancée que les domestiques étaient restés rue de l’Université. Peut-être l’un d’eux saurait-il quelque chose sur la jeune fille? Dès qu’une voix d’homme eut répondu, il demanda, après avoir décliné son identité :

— Sauriez-vous par hasard, où se trouve en ce moment Mlle Sylvia?

— Quelle mademoiselle? demanda la voix étonnée du serviteur. Il n’y a ici que «Mme Werner»…

La voix parut se voiler pour ajouter dans une sorte de sanglot :

— … Pauvre Madame!

Gilbert demanda avec inquiétude :

— Que lui est-il donc arrivé?

— Monsieur ne sait donc pas que Madame est décédée? répondit d’une voix compassée et glaciale le serviteur de grand style.

Gilbert en laissa tomber le récepteur de saisissement. Mais il le reprit vite comprenant enfin pourquoi la malheureuse Sylvia n’avait pas pu se rendre à ce cocktail, qui se transformait brutalement en manifestation mondaine très déplacée. Il demanda encore au serviteur de Mme Werner :

— Mais enfin, comment est-ce arrivé? J’ai été reçu par Mme Werner lundi dernier et elle m’avait paru être en parfaite santé… C’est un accident?

— Non, monsieur.

— Elle a eu une congestion sur le bateau?

— Madame est morte ici, monsieur… Elle est là-haut, dans sa chambre, où elle repose.

— Sa nièce doit sans doute être auprès d’elle pour la veiller?

— Nous ne connaissons pas la nièce de Madame, monsieur…

— Mon ami, le chagrin vous fait divaguer… C’est très beau

de montrer un pareil attachement à votre patronne, mais donnez-moi quelques précisions. M^me^ Werner n'est donc pas partie avant-hier pour Le Havre?
— Si, monsieur… Elle en est revenue ce matin vers 9 heures.
— Elle était déjà très souffrante?
— Non, monsieur… M^me^ Werner paraissait contrariée, mais en excellente santé. Elle s'est enfermée dans sa chambre et c'est à 1 heure de l'après-midi qu'elle y a été trouvée morte.
Gilbert raccrocha l'appareil. Les détails ne l'intéressaient plus. Son amour pour Sylvia et les plus élémentaires devoirs de politesse l'obligeaient à faire une annonce aux invités encore présents. Le deuil qui frappait Sylvia l'atteignait directement. Les invités le comprirent et montrèrent enfin de la discrétion dans leur départ. Sur les conseils de sa mère, le jeune homme prit la décision d'aller s'incliner immédiatement devant le corps de celle qui l'avait reçu avec tant d'affabilité six jours plus tôt. Il pensa aussi que Sylvia devait se sentir seule et désemparée : Mme Werner n'était-elle pas son unique parente? Gilbert tiendrait compagnie à sa fiancée pour la veillée funèbre.
Pendant qu'il accomplissait dans sa voiture le trajet entre le domicile familial et l'hôtel de la rue de l'Université, il ne put s'empêcher de penser à la fragilité des projets humains. M^me^ Werner se proposait de faire le tour du monde… Le voyage qu'elle venait de commencer la mènerait infiniment plus loin.
Dès qu'il eut franchi le seuil du vaste hôtel particulier il sentit, en voyant les visages des serviteurs, que la consternation y régnait. Le domestique, qui venait de lui ouvrir la porte, le regarda d'un air hébété quand il lui demanda :
— Où est Mademoiselle?
Comme le serviteur n'avait vraiment pas l'air de comprendre, Gilbert lui dit avec une grande douceur :
.— Voyons, mon ami, remettez-vous un peu… Je suis le fiancé de M^lle^ Sylvia…
Le valet de chambre écarquillait de plus en plus les yeux. Le jeune homme insista cependant :
— Vous savez bien… M^lle^ Sylvia… la nièce de M^me^ Werner et

sa filleule… Je sais qu’elle ne venait pas souvent ici, mais enfin vous l’avez peut-être vue mardi dernier dans la matinée? D’ailleurs elle doit sûrement être ici… Où est le corps?

Le serviteur se contenta, en guise de réponse, de désigner le grand escalier. Cela devait vouloir dire que la tante de Sylvia reposait de son dernier sommeil dans sa chambre… Gilbert gravit rapidement l’escalier et eut la surprise de se trouver sur le palier du premier étage en présence d’un agent de police qui lui demanda de décliner son identité. Après qu’il l’eût fait, sans même réfléchir à l’invraisemblance d’une telle vérification en pareil lieu, l’agent lui dit à voix basse en désignant la porte :

— Elle est là? Ne faites pas de bruit… Sinon le médecin légiste vous ferait expulser.

Gilbert pénétra dans la chambre et resta immobilisé sur le seuil par le spectacle qui se présentait devant lui. Ce ne fut qu’à cet instant qu’il reprit conscience de lui-même et qu’il réalisa qu’une chose effroyable s’était passée.

La morte reposait sur son lit, le visage définitivement crispé par un rictus de l’au-delà : ses yeux fixes, grand ouverts, semblaient regarder un personnage invisible et monstrueux. Gilbert éprouva l’horrible impression que la tante de Sylvia continuait à souffrir atrocement dans la mort. Au pied du lit se trouvait une table, recouverte d’une nappe blanche, qui supportait deux candélabres allumés, un récipient d’eau bénite et le buis que les visiteurs devaient utiliser pour faire le signe de croix symbolique. Cette table avait dû être installée par cette femme de chambre et ce vieux maître d’hôtel qui s’étaient agenouillés au fond de la pièce pour réciter le chapelet. Ils veillaient celle qu’ils avaient servie pendant des années.

A côté du lit, un groupe de trois personnages discutaient : d’après les bribes de leur conversation, faite sur un ton assez bas par respect à la défunte, Gilbert crut comprendre qu’il se trouvait en présence de deux médecins et d’un inspecteur de police. Les «monsieur le Professeur» alternaient avec «monsieur le Commissaire» et «monsieur le Médecin légiste». Il s’agissait vraisemblablement de délivrer le permis d’inhumer

et les choses ne semblaient pas aller toutes seules.

Le jeune homme eut beau regarder soigneusement dans la chambre : il n’y avait pas trace de Sylvia! Que pouvait-elle bien faire en un moment pareil? Elle aurait cependant dû se trouver devant ce lit… Ces pensées confuses furent interrompues par la voix assez rude du personnage, appelé par les deux autres «monsieur le Commissaire», qui demanda :

— Qui êtes-vous, monsieur?

— Presque un membre de la famille, répondit sans hésitation le nouveau venu.

— Je croyais que M^me^ Werner n’avait aucune famille? reprit le commissaire.

— Vous oubliez sa nièce, qui est également ma fiancée, fit remarquer le jeune homme.

Le commissaire le regarda avec étonnement avant de répondre :

— M^me^ Werner n’a jamais eu de nièce.

Le visage du jeune homme s’empourpra : cette affirmation purement gratuite d’un policier assez quelconque avait quelque chose d’insultant pour Sylvia. Il se contint cependant par respect pour la présence de la défunte et préféra faire dévier la conversation en demandant :

— De quoi est morte M^me^ Werner?

Les trois personnages le dévisagèrent avec une réelle stupeur. L’un d’eux, celui qu’on appelait «monsieur le Professeur», finit par répondre :

— Vous ne le saviez donc pas en venant ici?… Enfin, puisque vous prétendez être un peu son parent, nous vous devons la vérité… D’après les constatations de mon éminent confrère, M. le Médecin légiste, M^me^ Werner s’est suicidée aujourd’hui vers midi, par l’absorption de cyanure de potassium.

Ce fut au tour de Gilbert de connaître un moment de stupéfaction. Une seule question, assez sotte mais normale lui vint sur les lèvres :

— Mais… Pourquoi?

— Mon cher monsieur, répondit le commissaire, si vous pouviez nous le dire, nous vous en serions très reconnaissants.

C’est précisément dans ce «pourquoi» que réside tout le mystère! Mme Werner a écrit, quelques minutes avant de se donner volontairement la mort, un mot qu’elle a placé bien en évidence sur cette table de nuit et où elle déclare simplement que l’existence lui pèse et qu’elle a décidé d’y mettre fin. Vous la connaissiez bien?

— Très peu, avoua Gilbert. Je ne l’ai vue qu’une fois, lundi dernier, quand je suis venu lui demander si elle donnait son consentement au mariage de sa nièce avec moi.

— Décidément, vous tenez absolument à ce qu’il y ait une nièce! Vous êtes en contradiction formelle avec les domestiques qui affirment que Mme Werner n’avait aucune parente. Comment s’appelait cette nièce?

— Elle portait le même prénom que sa tante : Sylvia… Mlle Sylvia Marnier. Elle habite avenue Foch et je dois l’épouser dans dix jours. Ce que je sais, c’est que Sylvia est l’unique parente de la défunte.

— Comment se fait-il qu’elle ne soit pas ici?

— Je me pose la même question que vous, monsieur le commissaire. Je ne vois qu’une explication possible : si les domestiques de Mme Werner ont la conviction qu’elle n’a aucune parente, ils peuvent ne pas avoir informé cette dernière. C’est épouvantable, messieurs! Ma fiancée ne sait pas encore que sa marraine est morte! Il faut absolument que je la retrouve, avant qu’elle ne vienne ici, pour la préparer à ce choc…

Il quitta rapidement la chambre sans prendre le temps, ni la peine d’ajouter une parole. Au moment où il arrivait en bas de l’escalier, il sentit une main se poser sur son bras. Il se retourna et reconnut le vieux maître d’hôtel qu’il avait aperçu, récitant son chapelet, devant le lit de la morte.

— Monsieur Pernet, dit le serviteur à voix basse, j’ai quelque chose à vous remettre… C’est une lettre qui a été écrite par Mme Werner avant sa mort et qu’elle m’a confiée spécialement. Cette lettre vous est destinée… Si vous voulez bien m’accompagner dans la bibliothèque, je pense que vous serez plus à l’aise pour en prendre connaissance. Je monterai la

garde dans le vestibule, devant la porte, pour que personne ne vienne vous importuner.

Gilbert l'avait écouté avec un étonnement grandissant. Pourquoi la tante de Sylvia avait-elle éprouvé le besoin de lui écrire avant de se suicider?… A lui qu'elle n'avait vu qu'une seule fois? C'était extravagant. Il se laissa quand même conduire par le maître d'hôtel dans la bibliothèque. Dès que celui-ci eût refermé avec précaution la porte donnant sur le vestibule, il continua :

— Voici la lettre… Elle porte sur l'enveloppe vos nom et prénom accompagnés dans le coin gauche de cette mention, écrite par la main de Madame : «Aux bons soins d'Honoré, qui remettra cette lettre en temps voulu au destinataire.» Avant que vous n'en commenciez la lecture, il me paraît nécessaire de vous dire dans quelles circonstances Madame me l'a remise… Il pouvait être 11 heures. J'étais à l'office. La sonnerie a résonné. J'ai levé les yeux sur le tableau de service : c'était moi que Madame sonnait. Je suis monté. Elle était assise devant le petit secrétaire qui se trouve dans sa chambre et elle me dit :

«– Honoré, vous souvenez-vous de ce jeune homme qui est venu me rendre visite lundi dernier à 3 heures?

«— Parfaitement, madame.

«— Seriez-vous capable de le reconnaître n'importe où?

«— Certainement, madame.

«— Bon. Il se nomme Gilbert Pernet. Voici, sur un papier à part, son adresse. Il se peut, Honoré, que très prochainement un événement grave survienne dans ma vie… S'il se produisait, et quoi que cela puisse vous en coûter par la suite, je vous demande de remettre cette lettre en mains propres à M. Pernet. Personne d'autre que lui ne doit en prendre connaissance, pas même vous! C'est promis?

«— Madame peut compter sur moi.

«— Je sais : vous êtes le seul en qui j'ai une confiance absolue. Emportez cette lettre et attendez, pour la remettre, que l'événement ait eu lieu.

«— Madame n'est pas souffrante?

«— Non, mon bon Honoré. Rassurez-vous : j’ai toute ma tête et je n’agis pas du tout à la légère. Au revoir, Honoré, et merci!

«Avant de me retirer, je demandai à Madame s’il y avait une modification quelconque pour l’heure du déjeuner? Elle me répondit qu’elle prendrait son repas dans la salle à manger à midi trente, comme d’habitude. Vers 1 heure, ne la voyant pas descendre, je me suis permis de monter pour l’informer que le repas était servi. J’ai frappé plusieurs fois et, n’obtenant pas de réponse, j’ai entrouvert la porte… Ce fut alors, monsieur, que j’entrevis l’horrible spectacle : la pauvre Madame gisait par terre, les yeux révulsés. Sur la table de nuit se trouvait une autre enveloppe avec cette mention :

«Monsieur le Commissaire de Police du VII$^{e}$ arrondissement. Vous savez le reste… N’est-ce pas épouvantable pour moi qui ai servi loyalement Madame pendant vingt-cinq années? J’étais déjà maître d’hôtel de feu M. Horace Werner.

— Ah! Vous l’avez connu? Comment était-il?

— Il avait rendu Madame très malheureuse… Mais pourquoi a-t-elle fait ça?

Le vieux serviteur se dirigea vers le vestibule. Pourtant, au moment de le franchir, il se retourna en disant :

— Prenez tout votre temps. Je veille derrière la porte. Si vous aviez entendu, monsieur, la façon dont Madame a prononcé votre nom devant moi! Je crois que Madame vous estimait beaucoup…

Gilbert était seul dans la grande pièce, tournant et retournant la lettre dans ses mains. Il hésitait encore à l’ouvrir en se demandant s’il n’y avait pas une confusion du serviteur et si elle lui était vraiment destinée? Son nom était cependant bien inscrit sur l’enveloppe… Et tout à coup, il fut pris d’un étrange malaise. Ce n’était pas possible! Il devait être le jouet d’une hallucination… L’écriture de l’enveloppe était celle de sa fiancée. Il n’y avait que Sylvia pour écrire ainsi son nom «Gilbert Pernet» avec un G démesuré et un P dont le jambage était à peine esquissé. Il ne pouvait se tromper : pendant ces quinze mois, il avait reçu tant de lettres d’amour qu’il avait

lues et relues! A chaque fois qu'une nouvelle missive lui était parvenue, il l'avait toujours gardée dans ses mains pendant quelques instants avant de la décacheter, comme il le faisait en ce moment avec celle de M^me^ Werner. C'était bien le même papier bleu, imprégné du même parfum… Gilbert sentait la folie le gagner… Fébrilement, cette fois, il ouvrit l'enveloppe. Plusieurs feuillets s'en échappèrent qu'il commença à lire avec avidité :

«Mon Amour,

«Tu as eu tant de lettres de moi que tu te figures peut-être que je n'ai plus rien à te confier. Tu te trompes, chéri! Une amoureuse n'a jamais fini de tout dire : elle ne se tait que dans la mort. Quand je t'écrivais, c'était parce que j'en avais envie… Aujourd'hui, cette lettre, la dernière que tu recevras de moi, est plutôt l'accomplissement d'un devoir. Aussi je te supplie, dès ces premiers mots, de me pardonner… Oui, Gilbert, tout notre amour a été bâti sur un mensonge… La Sylvia que tu aimes n'est pas exactement la femme dont tu rêvais. Il y a en moi deux femmes : tu les connais toutes les deux maintenant. Ce que je vais te raconter va sûrement te paraître fou, insensé même : c'est cependant vrai…»

Le jeune homme n'osait plus lire. Il craignait, en continuant, de découvrir ce qu'il n'aurait jamais voulu, ni dû apprendre! Il fit appel à tout ce qu'il lui restait de volonté pour poursuivre. Ce fut ainsi qu'il connut, dès le premier feuillet, l'étrange existence double de sa bien-aimée, la vie hallucinante de celle pour qui il avait abandonné une fiancée. Il dévora les mots jetés hâtivement sur le papier. A un moment cependant, il dut interrompre à nouveau sa lecture pour s'asseoir, brisé… Puis son regard revint enfin vers les feuillets bleus pour lire les dernières pages : «… Voilà, mon Gilbert, racontée en quelques pages et pour toi seul, toute ma pauvre histoire! Tu comprendras comme moi qu'il n'était pas possible de céder au misérable qui tenait mon bonheur entre ses mains. On peut s'abandonner à un jeune dieu, mais pas à un démon… Je crois que ce personnage est le diable, mais je n'en suis pas

certaine… Qui peut être sûr de cela? Si Graig l’était, aurait-il été capable d’éprouver une passion pour une créature terrestre? Tu me pardonneras aussi d’avoir voulu rester ta fiancée, puisque je le serai dans la mort… Je regrette également la petite comédie que je t’ai jouée en te recevant ici sous mon véritable aspect. Mais n’était-ce pas nécessaire pour savoir si tu étais aussi sincère quand tu parlais de moi à distance avec d’autres personnes! Oui, vraiment je puis l'écrire à présent : j’ai la certitude d’avoir été aimée par toi comme peu de femmes pourront se vanter de l’être!

«Toi aussi, tu as été adoré! Et ceci n’était rien à côté de ce que tu aurais connu pendant notre voyage de noces. Ne me reproche pas non plus de t’avoir dit «oui»… Quand j’ai prononcé ce mot, si lourd de conséquences, c’est que j’avais décidé enfin de me donner à toi. Depuis le soir où je t’avais aperçu pour la première fois à Monte-Carlo, tu étais devenu mon amour sans même t’en douter. Il était juste, après ces quinze mois de fiançailles, qui t’avaient paru interminables et à moi trop courtes, que tu aies ta récompense. Le jour où je t’ai dit «oui», mon sacrifice à ta personne était total. Je savais que je n’avais plus devant moi qu’une période de jeunesse très limitée, mais je voulais t’en faire pleinement profiter.

«Après notre beau mariage nous serions partis pour les Baléares. Et tu m’aurais prise selon ton désir ou tes caprices à n’importe quel instant du jour ou de la nuit. Pour nous deux, il n’y aurait eu ni aurore ni crépuscule… Nos baisers auraient été aussi ardents au lever du soleil qu’au clair de lune. Aucune des petites mesquineries de l’existence commune n’aurait eu le temps de nous apparaître et, au soir de ma jeunesse, après m’être donnée une dernière fois à toi, je me serais arrangée pour disparaître. Les eaux de la Méditerranée auraient été proches et accueillantes : je me serais laissée emporter en me noyant dans un reflet du ciel.

«Tu m’aurais regrettée toute ta vie, Gilbert… Même si tu avais épousé une autre femme – ce qui aurait été ton droit le plus absolu – jamais elle n’aurait pu te faire oublier cette merveilleuse Sylvia qui t’avait tant donné d’elle-même en

quelques jours! Tu aurais été l'un de ces rares hommes qui peuvent dire : «J'ai été adoré par une femme unique au monde.» Dans ce regret même, tu aurais trouvé une satisfaction que tu ne pourras plus ressentir à l'avenir.

«Voilà, mon amour, pourquoi tu ne peux pas m'en vouloir de t'avoir dit «oui»... Voilà pourquoi aussi mon secret, qui est devenu «nôtre», ne peut être connu de personne... Les autres ne le comprendraient pas. Adieu Gilbert! Si je t'ai tout avoué, c'est pour que tu m'oublies vite et que tu tentes de refaire ta vie. Pars! Va sous des cieux plus cléments, vers des climats plus doux où tu trouveras la nouvelle compagne... Celle-là sera enfin la vraie jeune femme, sans fards et sans mensonges, à laquelle tu as droit. Je voudrais tant que cette troisième fiancée t'aimât avec la tendresse de la femme de quarante ans, alliée à l'émerveillement de la jeune fille!

«Mais avant de te quitter pour toujours, je te supplie de mettre un terme, avec toute ta force dont est capable ta jeunesse, aux agissements de ce Graig dont je t'ai indiqué plus haut l'adresse. Toi seul le peux, puisque tu connais mon histoire. Il faut à tout prix empêcher cet homme de nuire à d'autres! Il faut le dénoncer à un monde incrédule! Il faut l'abattre! Je sais que c'est très mal, dans une dernière lettre d'amour, de donner de semblables conseils à celui qui allait devenir mon amant. J'aurais tant souhaité n'employer dans ces pages que des mots tendres, mais je ne le puis! Au moment de mourir, une amoureuse n'a-t-elle pas le droit de crier sa joie ou sa haine? Ma joie ce fut toi, ma haine ce fut lui! Quand vous vous affronterez, lui et toi, je serai dans ton ombre pour t'aider. Seulement ne perds pas un seul instant! Si tu es jeune, Graig est rusé ; si tu possèdes l'enthousiasme, il a tous les vices! Adieu...»

Il sortit de la bibliothèque et gravit lentement l'escalier, suivi par Honoré. Arrivé sur le seuil de la chambre, il regarda, sans s'approcher davantage, le visage contracté de la morte. Les yeux de Gilbert allaient alternativement des feuillets bleus à la contemplation de Sylvia... Oui, c'était bien la même écriture, la

même femme et, au bout du drame silencieux, il y avait un personnage à abattre…

Doucement, il quitta la chambre après un regard d'adieu vers celle qui avait incarné son premier grand amour et il redescendit les marches sans même prêter attention au maître d'hôtel qui l'accompagna jusqu'à sa voiture. L'auto traversa Paris à une allure folle avant de s'arrêter devant le numéro 13 de la rue de Longpont. A cette heure tardive, la rue était aussi déserte que le soir où Mme Werner était revenue précipitamment de Monte-Carlo.

Après être resté un instant immobile devant le portail rouge, Gilbert se décida à sonner. Le portail s'entrouvrit : le visiteur entra rapidement en repoussant le serviteur chinois qui essayait de lui barrer le passage. Il traversa en courant le vestibule de marbre et pénétra dans un salon où il n'y avait personne. Du salon il bondit dans une pièce voisine : c'était un cabinet de travail, assez peu éclairé par une unique lampe à abat-jour posée sur un bureau central. Derrière ce bureau, encombré de papiers, un homme au teint glabre, portant un veston d'intérieur vert foncé à côtes de velours, écrivait… A l'entrée du visiteur, l'homme aux cheveux grisonnants releva la tête et, avant même que le garçon n'eût prononcé une parole, il dit d'une voix douce :

— Si je ne me trompe, vous êtes bien Gilbert?… Jeune homme, je suis enchanté de faire enfin votre connaissance.

Il se leva, sans se départir le moins du monde de son calme, vint vers le garçon et lui tendit la main en ajoutant :

— Au fond, je crois vous avoir rendu un grand service…

## SERENA

Gilbert fut tellement interloqué par le cynisme du baron qu'il resta figé au centre de la pièce. Après l'avoir observé avec un sourire ironique pendant quelques instants, Graig demanda d'un ton enjoué :

— Que diriez-vous d'un petit cocktail pour vous remettre de vos émotions? Quelque chose de sec me paraîtrait assez indiqué.

Le jeune homme put enfin articuler :

— Je viens vous tuer.

— Voilà tout un programme! Je conçois très bien que vous ayez envie de l'exécuter, mais encore aimerais-je savoir pourquoi, dès notre première rencontre, vous voulez en venir à une pareille extrémité?

— Je dois vous traiter comme un criminel de droit commun… Vous êtes le seul responsable de la mort de Sylvia et de mon malheur. Je pourrais vous dénoncer à la police pour toutes vos machinations, mais elle ferait une enquête et ce serait trop long. Je préfère régler cela moi-même tout de suite! Rien ne vaut la justice expéditive.

— Comme j'aime cette intransigeance! Elle est le reflet exact de votre dynamisme juvénile… Ainsi, vous êtes très malheureux.

— Plus qu'aucun homme ne le sera jamais!

— Vous aimiez à ce point M^me^ Werner?

— J'aimais Sylvia…

— Malheureusement Sylvia n'existait que parce que je le voulais bien, tandis que M^me^ Werner aurait pu vivre très longtemps si elle n'avait pas mis fin à ses jours. Sa ligne de vie était prometteuse.

— En se tuant, elle m’a donné une dernière preuve d’amour.

— C’est beau… C’est très beau, répéta doucement Graig. Malheureusement, ça n’a servi à rien… Elle aurait mieux fait de vivre comme je le lui avais conseillé. Vous l’oublierez un jour ou l’autre.

— Jamais!

— Voilà un mot, jeune homme, que l’on a tort de prononcer à votre âge… Sincèrement, j’aimerais faire quelque chose pour vous qui m’êtes très sympathique… Et dites-vous bien que ce n’est pas tout le monde qui entraîne la sympathie de Graig! Vous ne me croyez sans doute pas, mais j’éprouve quelques remords pour tout ce qui vient d’arriver… Oh! je ne regrette pas le geste de Sylvia Werner. Maintenant elle est bien tranquille… Je plains plutôt ceux qui restent derrière elle, c’est-à-dire, vous… Et, me sentant un peu responsable à votre égard, je me dois de vous sortir de là… Je vous vois désemparé, hésitant, ne sachant plus très bien quelle route doit être la vôtre?… Accepteriez-vous que je vous guide?

— Comme vous l’avez fait avec Sylvia à dater du jour où elle vous a rencontré à l’ambassade des États-Unis?

— Ah! Vous êtes au courant?

— Elle m’a tout raconté dans une lettre.

— Sa dernière lettre d’amour, sans doute? Une lettre que vous portez avec ferveur, sur votre cœur, dans la poche intérieure gauche de votre veston… Je la vois d’ici… Je pourrais même vous en dire le contenu sans qu’il soit nécessaire que vous la sortiez de votre poche! Comme je vous approuve de conserver ainsi cette missive émouvante! Plus tard elle enrichira votre collection et vous verrez comme vous éprouverez une agréable satisfaction à la relire, avec beaucoup d’autres – celles des femmes qui détrôneront dans votre cœur généreux le souvenir de Sylvia – lorsque vous ne serez plus à l’âge des conquêtes faciles… Ces lettres seront pour vous une sorte de consolation. Et quand vous les replacerez dans leur écrin précieux, vous penserez : «Aucun des jeunes qui me suivent ne pourra dire qu’il a été autant aimé que moi!» Cela vous fera sourire…

— Taisez-vous!

— Pourquoi cacher la vérité? Ne venez-vous pas d'être mieux placé que quiconque pour goûter l'amertume d'un long mensonge de femme?

Le jeune homme s'était laissé tomber dans un fauteuil et pleurait comme un enfant. Ses larmes, qui s'étaient contenues devant le spectacle de la mort, coulaient maintenant, lourdes de chagrins inexprimés. Ce qu'il venait d'apprendre pendant ces dernières heures le dépassait. Pour lui c'était l'effondrement : il aurait voulu mourir comme cette femme… Il n'osait même plus prononcer mentalement le prénom si doux : Sylvia… Prénom qui ne pouvait s'appliquer qu'à la jeune femme rencontrée au bowling, et celle-ci n'avait jamais existé… Sylvia n'était que l'ombre de M$^{me}$ Werner.

Le garçon sentait sa raison vaciller et avait perdu toute énergie. Après l'avoir contemplé cette fois avec plus de pitié que d'ironie, Graig poursuivit :

— Je n'aime pas voir les gens malheureux… Cela m'attriste moi-même alors que je suis d'un naturel plutôt gai.

Gilbert releva la tête pour observer à son tour son interlocuteur : comment ce sinistre personnage à la voix doucereuse, au teint glabre et à l'allure hoffmanesque pouvait-il prétendre à la belle humeur? Tout dans le bonhomme et dans le cadre qui l'entourait sonnait faux, suintait la désespérance.

— Et maintenant, qu'allez-vous faire? demanda Graig.

Gilbert baissa la tête. Comment pouvait-il le savoir après un tel choc? La voix douce continua, lancinante :

— Evidemment, me tuer serait une excellente détente… Mais après? C'est toujours dangereux de supprimer quelqu'un… Peut-être aussi suis-je de la catégorie de ces morts qui se portent éternellement bien? Ne pensez-vous pas que l'on m'aurait supprimé depuis longtemps si cela avait été possible? Seulement voilà : je suis aussi indispensable que les éléments, que l'eau, que le feu…

— «Elle» m'a bien prévenu dans sa lettre que vous brûliez tous ceux qui s'approchaient de vous.

— Les femmes sont de tels papillons! M$^{me}$ Werner m'a mal

compris et a surtout commis une impardonnable erreur à mon égard en prenant pour une simple amitié un sentiment qui était beaucoup plus fort chez moi. Comme la plupart de ses sœurs, elle a cru qu'elle était le seul être au monde capable de ressentir de grandes joies ou de grosses peines! Mais moi aussi, je suis capable de souffrir…

Gilbert s'était relevé, très pâle :

— Comment? s'écria-t-il en s'avançant, menaçant, vers le vieillard. Vous ne voulez pas insinuer que vous aussi, vous étiez amoureux d'elle?

— Nous reparlerons de cela plus tard, jeune homme… Pour le moment, je réitère ma question : qu'allez-vous devenir?

— Je ne sais pas et qu'est-ce que ça peut bien vous faire?

— J'apprécie cet aveu. Il me prouve que vous redevenez raisonnable puisque vous reconnaissez enfin votre impuissance devant le cours des événements. Les hommes proposent et «d'autres» disposent… Si vous renoncez à me faire disparaître, peut-être pourriez-vous vous tuer, vous?

— J'y ai songé en passant tout à l'heure en auto sur le pont de la Concorde.

— Mais vous vous êtes vite dit que l'eau de la Seine était décidément trop froide… Là encore vous avez fait preuve de sagesse! Seulement, si personne de nous deux ne meurt, il faudra bien que nous nous décidions à vivre! Comment vivrons-nous?

— Pourquoi «nous»?

— Nos deux destinées ne sont-elles pas déjà liées? Ne sommes-nous pas tous deux un peu responsables, sans l'être trop et à des titres divers, de la mort d'une femme? Vous, parce que vous vous êtes fait trop aimer et moi parce qu'elle a eu peur de me revoir? Il y a maintenant entre nous un cadavre d'amoureuse… Si cette situation n'entraîne pas un duel à mort entre deux hommes, elle risque de sceller leur amitié! Comme ni vous ni moi n'avons l'intention de nous battre en duel, parce que nous savons, que ça ne profiterait à personne, pourquoi ne deviendrions-nous pas de grands amis?

— Vous êtes fou?

— Lucide au contraire… Ecoutez-moi : votre vie est brisée, du moins vous le croyez… Vous n’avez plus rien à faire à Paris pour le moment, ni même en France… Le mieux pour vous serait donc de partir immédiatement! Cela éviterait un scandale regrettable pour vous et pour vos chers parents, auxquels vous n’avez probablement pas l’intention de raconter toute cette étrange histoire? Ils ne vous croiraient pas, ni personne de votre entourage. Le monde est tellement sceptique! Vous ne tenez pas non plus à couvrir les vôtres de ridicule? Enfin vous êtes encore jeune et très capable de déchaîner de nouvelles passions… Mais il faut attendre un peu… Que diriez-vous d’un voyage? Cela vous changerait les idées et ne s’écarterait pas trop du programme que vous vous étiez fixé. Ne deviez-vous pas faire prochainement un voyage de noces? Au lieu que ce soit avec elle, ce pourrait très bien être avec moi?

Gilbert le regardait, stupéfait.

— Pourquoi ces grands yeux étonnés? Evidemment je reconnais que la présence d’un vieux bonhomme comme moi ne vaut pas celle d’une jeune femme, mais enfin j’estime pouvoir être un compagnon de route très agréable! Je pense même qu’au cours de notre randonnée, je pourrais vous apprendre un certain nombre de choses qui vous seront utiles plus tard… N’avez-vous jamais entendu dire que les voyages formaient la jeunesse? Encore faut-il que, pendant ces voyages, cette jeunesse soit orientée… Télémaque fut un garçon parfait parce qu’il eut un précepteur! Et quel mentor meilleur que moi pouvez-vous trouver, dans la période difficile que vous traversez, pour débrouiller vos petites affaires de cœur? Allons, jeune homme, laissez-vous tenter… Vous êtes muet? Je vais vous faire une dernière proposition : accordez-moi seulement quelques semaines pour vous changer les idées. Si j’y parviens, vous serez le premier à me remercier. Si je n’atteins pas mon but, je vous permettrai alors de me tuer ou de me dénoncer à toutes les polices du monde, si vous le préférez… Mon offre n’est-elle pas loyale?

— Vous êtes incapable de loyauté!

— Je suis le personnage le plus loyal du monde quand on respecte les pactes signés avec moi.

— Sans doute voudriez-vous que nous signions tous deux un accord avec du sang comme vous l’avez exigé d’elle?

— Votre parole me suffit.

— Et où m’emmèneriez-vous?

— Faites-moi confiance : vous ne vous ennuierez pas…

— Après tout, faire ça ou autre chose!

— C’est exactement ce que je pensais… Nous partirons dans quelques minutes.

— Et mes bagages?

— J’ai tout prévu : ils vous ont déjà précédé à l’endroit où nous nous rendons.

— Vous ne voulez pas dire que vous avez pénétré chez moi pour prendre mes vêtements?

— Je n’ai pas poussé si loin l’indiscrétion… Non! Les vêtements qui vous accompagneront pendant tout ce voyage sont neufs, coupés sur mesure pour vous. Ils vous enchanteront! Je connais vos goûts… Je crois, même n’avoir pas commis d’erreur dans le choix de vos cravates… Nous partons?

— Mes parents?

— Il ne me paraît pas indispensable que vous les voyiez pour le moment. Attendez plutôt votre retour, quand l’orage familial sera passé. Souvenez-vous de la colère de monsieur votre père quand vous lui avez annoncé que vous rompiez vos fiançailles avec Yolande… A propos de Yolande, y a-t-il longtemps que vous avez eu de ses nouvelles?

— Pas depuis notre rupture.

— Je vais donc me faire un plaisir de vous en donner… Yolande s’est mariée voici deux mois avec un garçon très sympathique mais sans fortune. Elle le regrette déjà… Si je vous confiais qu’ils n’ont même pas eu de quoi s’offrir un voyage de noces! Vous voyez comme les choses sont mal faites ici-bas… Je vous raconte tous ces petits potins uniquement parce que je pense à un vieux dicton qui affirme que «l’on revient toujours à ses premières amours»… Enfin! Changeons

de sujet et buvons le cocktail du départ… Je ne dis pas : «A votre santé» ni «A vos amours!» Je sais la première très florissante ; quant aux amours, nous en reparlerons plus tard… Le seul souhait qu'il me reste à faire est de boire «A notre voyage!»

Gilbert avala le cocktail sans répondre. La porte de la bibliothèque venait de s'ouvrir : deux serviteurs chinois étaient sur le seuil, s'inclinant en silence.

— Ceci veut dire en chinois, mon cher Gilbert, que ma voiture nous attend. En ce qui concerne votre élégant cabriolet, je viens de le faire reconduire à votre garage où il sera entretenu et où vous le retrouverez à votre retour. En route!

Le jeune homme se laissa entraîner. Graig lui avait pris amicalement le bras, comme s'il partait en promenade avec un grand fils, Gilbert n'avait plus la force de lutter, ni même de penser. Il préférait se laisser conduire, même s'il devait trouver l'enfer au bout du chemin.

Ce fut par une nuit sans lune et sans étoiles que la voiture du baron Graig vint se ranger, sur l'aérodrome civil de Villacoublay, auprès d'un Bœing dont les ailes prenaient, avec l'obscurité, des proportions gigantesques. Gilbert eut à peine le temps de remarquer qu'ils étaient, à l'exception de l'équipage, les deux seuls passagers, dans la vaste carlingue aménagée en un salon volant d'un luxe incroyable. Au moment où l'appareil décolla, Graig déclara :

— Je ne déteste pas l'avion! Grâce à lui on a l'impression que la terre est ridiculement petite…

Gilbert le regarda sans répondre et se blottit dans un pullman. Quelques minutes plus tard, sa tête dodelinait. Graig le regarda avec un sourire indulgent : après toutes les émotions qu'il venait de vivre, le jeune homme avait cédé à la fatigue. Demain, quand le soleil dorerait la mer de nuages s'étendant à perte de vue sous le grand oiseau rouge – la couleur de prédilection du baron – Gilbert se réveillerait avec l'impression de sortir d'un cauchemar.

Lorsqu’il rouvrit les yeux, il mit un certain temps à reprendre ses esprits. Son premier soin fût de jeter un regard vers le paysage. Celui-ci était d’une monotonie absolue : l’avion volait entre ciel et eau. Le Soleil était éclatant. S’il n’avait pas été là, le bleu de l’océan se serait confondu avec celui du firmament mais la réverbération des rayons brûlants et d’imperceptibles flocons blancs permettaient, même à un œil peu expérimenté, de faire une discrimination entre les deux essences de coloris. Le deuxième regard de Gilbert fut pour Graig. Ce dernier, qui semblait plongé dans la lecture attentive d’un magazine Illustré, demanda aussitôt sans même tourner la tête :

— Avez-vous bien dormi?

— Je le pense… Où sommes-nous?

— Vous le voyez aussi bien que moi : au-dessus de la mer… Si tout va bien, nous atterrirons sous peu dans le pays que j’ai choisi pour première escale de ce voyage.

— Puis je savoir lequel?

— L’Argentine… D’ici une heure, vous prendrez contact avec le sol de l’Amérique du Sud dans l’une des plus grandes cités que je connaisse : Buenos Aires. Cela ne vous enchante pas?

— Vous m’en voyez ravi, répondit le jeune homme sur un ton glacial. Et qu’y ferons nous?

— Nous y serons très occupés. J’ai l’avantage d’être assez connu dans ce pays jeune et neuf où l’on ne m’a pas vu depuis un certain temps… Oui, quand je suis en France et spécialement à Paris, j’éprouve un mal infini à m’arracher à la douceur de vivre de votre pays! On dit que Paris est la capitale de l’Esprit… Je pense aussi que c'est celle des plaisirs. Et que deviendrais-je sans les plaisirs?

— Pourquoi dites-vous «votre pays»? Ce n’est donc pas aussi le vôtre?

— Ma nationalité, reconnut Graig, n’a jamais pu être très bien déterminée. Tous les pays me tolèrent, parce qu’ils ne peuvent pas faire autrement, mais aucun d’eux ne tient à dire qu’il est ma terre de prédilection!

— Avez-vous jamais eu des amis?

— Quelle étrange question vous me posez là! J'ai beaucoup

d’obligés… Ils m’affirment être mes amis. Je n’en suis pas persuadé! Vous en verrez un nombre respectable tout à l’heure sur l’aérodrome de Buenos Aires. Ils se bousculeront autour de l’appareil pour me demander si j’ai fait bon voyage. Il faut vous dire que tous les journaux argentins ont dû annoncer ce matin mon retour en caractères gras à la rubrique mondaine. Il ne me déplaît pas d’avoir la réputation d’être un homme du monde… Tous ces gens qui me couvriront de fleurs ont besoin de moi. Vous vous en rendrez compte par vous-même. Si vous le permettez et, à seule fin que vous soyez très bien reçu, je vous ferai passer pour mon neveu… Cette qualité, ajoutée à celle de Français, vous ouvrira beaucoup de portes. Mais comme il est toujours très impressionnant pour un jeune étranger de faire connaissance avec un pays neuf, j’ai décidé de vaincre immédiatement votre timidité en donnant ce soir même un grand bal dans mon hôtel particulier de Palermo.

— Vous avez également une maison à Buenos Aires?

— Oui, jeune homme, dans le quartier le plus séduisant de la ville… Les jardins de Palermo pourraient constituer un heureux amalgame de Parc Monceau et de Bois de Boulogne où l’on aurait ajouté quelques palmiers… J’aime assez posséder ainsi, disséminées un peu partout dans le monde, des demeures montées où je puis venir quand bon me semble. J’ai horreur de la vie d’hôtel : elle est creuse! Les meilleurs palaces du globe sont fréquentés de nos jours par des gens terriblement ennuyeux… On n’y rencontre même plus ces aventuriers de grande classe qui savaient apporter un certain piment dans la vie hôtelière… Donc ce soir, je donne un bal chez moi… Mes invitations ont été lancées à temps : l’Amérique du Sud se pressera dans mes salons pour fêter mon retour. J’adore les bals, mon garçon! On a dit, écrit et répété un peu partout que j’étais le seul personnage capable de les conduire… C’est assez vrai. Tout peut se passer dans un bal : les gens des milieux les plus divers s’y côtoient, y font connaissance, apprennent à s’aimer, se quittent après une dernière danse, se brouillent et se jalousent… Vraiment, les bals sont une très belle institution… Si les hommes ne les avaient pas inventés, je crois

bien que je leur en aurais suggéré l’idée…

Gilbert écoutait Graig en se demandant si son cynisme pouvait avoir des limites? Le baron ne parut prêter aucune attention à cette observation muette et poursuivit :

— Pour vous, qui avez peu voyagé, le bal est essentiellement le lieu typique où vous pourrez découvrir les goûts, les coutumes, les modes et les aspirations d’un peuple. N’oublions pas que l’âme d’un individu se met à nu dans ses danses… Ce soir, par exemple, vous ferez connaissance avec des femmes nouvelles. Je me suis efforcé de réunir pour vous les créatures les plus jolies, les plus fines et les plus séduisantes de toute l’Amérique du Sud! J’ai tenu à vous les offrir en bouquet… Il y aura là des Chiliennes, des Brésiliennes, des Colombiennes, des Péruviennes, des Argentines enfin… Ce sera pour vous, jeune homme, une soirée intéressante, peut-être passionnante et sûrement instructive! Voici le Rio de la Plata… Cette ville blanche, que vous apercevez sur votre droite, est Montevideo. Dans une petite demi-heure nous serons à Buenos Aires.

Il était minuit quand les premiers invités du bal, offert par M. le baron Graig, firent leur entrée dans l’hôtel illuminé. Graig se tenait à l’entrée du grand salon pour accueillir ses innombrables «amis». Sa mémoire des physionomies était prodigieuse. Les invités n’avaient pas besoin de décliner leurs noms au majordome préposé aux fonctions de «chef du protocole privé de M. le Baron». Graig identifiait son interlocuteur au premier coup d’œil. De temps en temps, il se penchait en souriant vers le jeune homme qui se tenait, immobile, à sa droite pour répéter un nom où faire une remarque sur l’un des personnages qui venait de passer devant lui.

Jeune homme à la carrure athlétique, ne ressemblant pas du tout à Graig, qui le présentait ainsi à tout nouveau venu : «Mon neveu Gilbert…» Le plus extraordinaire était qu’il n’y avait pas un des invités qui ne semblât disposé à croire en la parole de l’illustre baron. Tous lui reprochaient aussi de «n’être pas revenu en Argentine plus tôt». Graig se contentait de répondre

que ses multiples occupations l'avaient retenu pendant des années en Europe. Et Gilbert fut obligé de constater que son hôte était aussi connu à Buenos Aires qu'à Paris : le personnage était bien de partout et de nulle part…

Selon sa promesse, les Sud-Américaines défilaient, accompagnées de leurs maris ou de leurs amants, devant un Gilbert dont les yeux s'agrandissaient un peu plus à chaque nouvelle apparition. Graig ne lui avait pas menti : elles étaient idéales, ces femmes échappées de pays ensoleillés et dont les types étaient cependant très différents. Les Chiliennes, aux yeux de velours, alternaient avec les Brésiliennes à la peau cuivrée ou les Péruviennes qui portaient de lourds catogans aux teintes d'ébène. Les Colombiennes se faisaient remarquer par l'expression d'extrême douceur qui imprégnait leurs visages. Seules, dans le lot incomparable, les Argentines auraient pu débarquer d'Europe... Leurs coiffures, leurs robes, leurs parfums portaient la marque de Paris. Ces créatures séduisantes utilisaient, sans aucune faute de goût, les artifices inventés par le génie français pour embellir la femme dans le monde.

Gilbert se sentait grisé, enivré de présence féminine. De temps en temps, Graig jetait vers lui un rapide regard et paraissait s'amuser énormément des expressions d'extase et de désir de son pseudo-neveu. Le prestigieux défilé dura plus d'une heure : le flot des invités, après être passé devant les deux hommes, se répandit dans les salons où les attendaient les meilleurs orchestres de tangos qu'ait jamais entendus le jeune homme. Au moment où il commençait à se laisser prendre par le rythme langoureux, capable de lui faire oublier la vieille Europe, brusquement un visage de femme absente et irréelle se superposa dans sa mémoire à tous ceux de chair qu'il pouvait contempler dans les salons de Graig. Et il comprit que le souvenir de Sylvia, ajouté à celui des promesses échangées et des projets interrompus par une mort brutale, serait plus fort que tout! Aucune Sud-Américaine, aussi attirante fût-elle, ne parviendrait à égaler celle qui avait su être la plus idéale des fiancées… Et Gilbert, désespéré à nouveau,

se sentit pris d'une envie irraisonnée de fuir… Il n'avait plus le droit de continuer à se montrer lâche vis-à vis de la mémoire de Sylvia, vis-à-vis de lui-même, vis-à-vis de Graig surtout qu'il aurait dû abattre comme une bête dangereuse le soir ou il était allé le forcer au gîte.

Quarante-huit heures à peine s'étaient écoulées depuis ce moment et il se retrouvait à Buenos Aires, debout auprès de l'homme qu'il aurait dû exécrer, docile comme un fils de famille qui assisterait sagement à son premier bal! Sa situation était ridicule! Mais il n'avait pas le courage de faire le moindre pas vers la sortie ou d'accomplir le geste qui le débarrasserait à jamais de l'emprise diabolique! Alors que tous ces inconnus défilaient devant lui et que toutes ces jolies femmes lui adressaient leurs sourires les plus enjôleurs, uniquement parce qu'elles croyaient qu'il était le neveu de Graig, il comprenait la puissance mystérieuse et redoutable de son hôte… Il devinait aussi combien Sylvia, la pauvre Sylvia, avait pu souffrir de se savoir dominée par un tel personnage! Sylvia, dont l'orgueil de femme accomplie avait dû se révolter mille fois! Sylvia, qui n'avait accepté cette humiliation que parce qu'elle l'aimait, lui, le petit Gilbert…

Et il se sentait la nouvelle victime du monstre. Graig brisait tout, sans paraître même faire le mal : son sourire perpétuel finissait par avoir raison des pires entêtements, parce qu'il possédait l'effroyable pouvoir de satisfaire les désirs immédiats.

Perdu dans ses méditations, Gilbert ne s'était pas rendu compte que le baron venait de l'observer très attentivement avant de dire :

— Vous ne vous amusez pas? Vous paraissez, bien sombre! Je vais essayer de vous égayer…

A peine avait-il prononcé ces mots que le visage de Gilbert sembla irradié de curiosité. Ses yeux brillèrent d'un feu intense pendant que tout son être se tendait vers une vision qui venait de s'encadrer dans la porte d'entrée du vestibule… Apparition cependant bien en chair – rousse, aux yeux pers surmontés de cils immenses – dont on avait envie d'enlacer la taille, moulée

dans un fourreau vert qui constituait la plus étonnante robe de la soirée. Les bijoux se réduisaient à trois émeraudes : deux taillées en poire et pendant au lobe de chaque oreille, la troisième rectangulaire, fixée à l'annulaire gauche, et dont l'éclat glauque faisait tache sur la peau légèrement mouchetée des mains… Une créature extraordinaire qui se détachait très nettement de toutes les autres. Une femme rare aussi, dont le charme un peu vulgaire était presque un défi aux beautés classiques. La nouvelle venue était mieux que jolie : Gilbert en fut convaincu dès le premier regard. Ce fut comme si un souffle de folie passait en lui, comme s'il était subitement submergé par toute cette rousseur opulente… Véritablement, cette créature, dont émanait une prodigieuse sensualité, était la plus surprenante que Gilbert ait jamais rencontrée!

Après que Graig eût baisé la main que lui avait tendue la jeune femme avec une grâce nonchalante mêlée d'impudeur voulue, il fit, pour la cinq centième fois, les présentations banales :

— Mon neveu Gilbert… La Señora Serena Alguavil…

Gilbert resta muet et béat. Peu lui importait le nom de famille de la señora rousse! La seule chose qui comptait pour lui était qu'elle se prénommât Serena… Un nom reposant qui aurait pu lui convenir à merveille si l'on admettait que la sérénité apparente était la forme la plus parfaite de l'hypocrisie féminine. Cette Serena n'offrait-elle pas à l'admirateur anonyme l'illusion merveilleuse de ne pas être inaccessible? N'y a-t-il pas, de par le monde, des femmes qui traversent ainsi la vie en donnant l'impression de ne pouvoir abandonner leur frigidité, alors que d'autres, au contraire, laissent tout de suite supposer qu'elles sont prêtes à fondre aux premiers rayons brûlants du désir? Sans aucun doute, Serena appartenait à la seconde catégorie. Après qu'elle eut pénétré dans le salon où le tango nostalgique finissait par happer tout le monde, Graig demanda négligemment à celui dont il semblait vouloir faire son disciple :

— Que pensez-vous de cette jeune femme?

Gilbert répondit sans hésitation :

— Je n’en ai jamais vu de plus désirable!

— Nous sommés du même avis. Serena incarne ce que j’ai connu de mieux dans le genre! Maintenant, soyez franc, Gilbert : n’est-elle pas plus séduisante que Sylvia?

Gilbert avoua alors, en baissant la tête :

— Je ne sais plus…

Graig sut avoir le triomphe modeste :

— Pourquoi ne feriez-vous pas plus ample connaissance avec elle? Regardez-la en ce moment : elle refuse tous les danseurs. J’ai l’impression très nette qu’elle serait ravie si vous l’invitiez! Vous ne pouvez pas savoir comme les Français ont du prestige auprès des femmes dès qu’ils sont loin de leur pays!

Le jeune homme ne se fit pas répéter deux fois l’invite tentatrice. Quelques secondes plus tard, il enlaçait la taille toujours prête à s’abandonner. En dansant, il la dévora du regard et il eut l’impression que les yeux pers n’attendaient que cet instant depuis qu’ils étaient venus sur terre… Ce fut à cette minute que Gilbert oublia pour la première fois qu’il avait eu une fiancée qui se prénommait Sylvia.

Il faisait jour depuis longtemps quand les tangos cessèrent. Les derniers invités s’étaient dispersés après s’être répandus en louanges sur «la merveilleuse nuit»… Graig, accompagné du majordome, faisait le tour du propriétaire dans ses salons pour voir si quelque élégante n’y aurait pas perdu un bijou rare ou, plus prosaïquement, oublié un poudrier… Brusquement, son attention fut attirée par un couple qui était resté tendrement enlacé sur un canapé d’un petit salon et pour qui le temps semblait ne plus devoir compter. Après avoir fait signe au majordome de s’éloigner avec toute la discrétion voulue par les circonstances, il s’approcha doucement des amoureux auxquels il murmura :

— Ne pensez-vous pas que le moment est venu d’aller vous reposer?

Gilbert se releva confus, le visage contrarié. Serena au contraire ne parut nullement décontenancée par la remarque du baron qu’elle toisa avec impertinence en répondant dans un

français approximatif et sonore, où quelques expressions colorées du «cru» venaient aimablement rompre la monotonie d'une même langue :

— Por favor cher ami, vous auriez pu faire une entrée plus discrète! Mais zé vous pardonne parce que votre neveu frances me plaît infiniment…

— Vous m'en voyez à la fois flatté et enchanté… En somme, selon vous, mon bal est une réussite?

— Oune triomphe!

— Une telle approbation dans votre bouche, ma chère Serena, prend une valeur toute particulière! N'êtes vous pas la reine incontestée des plaisirs de Buenos Aires?

— Z'aime m'amuser. Z'adore surtout parler le francès!

— A travers votre zézaiement, cette langue acquiert un charme supplémentaire, affirma Graig. Mais vous devez être raisonnable… Nous aussi… Je donnerai à mon neveu votre numéro de téléphone. Vers quelle heure pourra-t-il vous appeler sans craindre de vous réveiller?

— Vers 6 heures «de la tarde».

— Comme je vous approuve de dormir jusqu'à la fin de l'après-midi! Les journées sont si longues dans ce pays et il y fait tellement chaud! Rien ne vaut la fraîcheur vespérale…

— Ze préfère mé rattraper la nuit! A ce soir, Gilbert… Et pour vous, cher ami, encore une fois toute ma gratitude!

Elle fut la dernière à descendre le perron pour s'engouffrer dans une immense Rolls-Royce noire dont le chauffeur stylé avait pris l'habitude de passer des nuits blanches.

Gilbert avait regardé partir Serena avec désespoir ; il aurait volontiers quitté tout de suite Graig pour accompagner la jeune femme là ou elle l'aurait entraîné… Le baron mit fin à sa rêverie en demandant :

— Vous m'en voulez toujours de vous avoir arraché si brutalement à la France, et à Paris?

— Je ne vous ai jamais reproché ce voyage. Ce que je ne vous pardonne pas, c'est la mort de M^me^ Werner.

De lui-même, il n'avait plus prononcé le prénom de Sylvia, qui venait d'être détrônée par celui de Serena… Il avait suffi de

quelques heures de danse, ni de rêve…

Graig, qui avait déjà deviné le changement, dit gaiement :

— Puisque vous parlez déjà de ce fâcheux accident au passé c'est donc que vous m'en voulez beaucoup moins! C'est très bien de ne pas être rancunier… Et comptez sur moi : vous retrouverez bientôt Serena si vous y tenez toujours.

— Si j'y tiens! s'exclama Gilbert. Mais je ne pourrais plus me passer d'elle!

— C'est bien ce que je pensais… Permettez-moi cependant de faire preuve d'une certaine prudence à l'égard de vos sentiments intimes. Ils sont très sympathiques, mais assez subits… Reconnaissez-le vous-même, on change parfois d'avis… En ce qui vous concerne, cela vous est déjà arrivé trois fois : Yolande, Sylvia, Serena… A quand la quatrième fiancée?

— Il n'y en aura pas, ni même de troisième… Je ne veux plus jamais prononcer ces mots ridicules ; ma fiancée! Serena sera ma maîtresse, tout simplement

— Elle ne pourrait guère être autre chose pour le moment, constata Graig. La Señora Alguavil n'est pas encore veuve et son mari se trouve être précisément l'un de mes bons amis… Je vous expliquerai cela plus tard... En attendant, je vous souhaite une bonne nuit. Voici la porte de votre chambre. A quelle heure voulez-vous que mon valet de chambre vous réveille?

— Cet après-midi vers 5 heures.

— Ainsi vous aurez tout le temps nécessaire pour reprendre vos esprits avant de réveiller, à votre tour par téléphone, la belle Serena… 5 heures de l'après-midi : ce ne sera pas un breakfast que vous prendrez alors, mais plutôt un substantiel goûter… Bonsoir, mon petit Gilbert. Vous ne pouvez savoir à quel point j'apprécie votre jeunesse! Elle me plaît parce qu'elle n'a pas d'idées fixe…

Le jeune homme s'était laissé tomber sur son lit, assommé de fatigue, sans prendre même la peine de quitter son habit. Aussi fut-il très étonné de se trouver, à son réveil, enfoui dans un pullman, vêtu d'un costume de voyage en tweed anglais. Il lui fallut un certain temps pour réaliser la situation : il était à nouveau dans l'avion qui volait lui-même au-dessus d'une mer

de nuages. Gilbert bondit de son siège et se précipita vers Graig qui lisait dans un autre pullman situé plus à l'avant.

— Qu'est-ce que cela signifie?

— Vous le voyez bien : nous volons…

— Pourquoi?

— Vous le saurez tout à l'heure. Avez-vous bien dormi au moins? Vous étiez très fatigué et j'ai donné des instructions afin que toutes précautions fussent prises pour éviter de vous réveiller.

— Vous m'avez fait transporter endormi de votre maison de Palermo jusqu'à cet avion?

— Mais oui! J'étais à vos côtés pendant le trajet. Vous dormiez comme un enfant, mon petit Gilbert! Ce fut pour moi un véritable ravissement de vous regarder... Vous a t-on dit déjà que vous étiez encore plus beau dans votre sommeil que dans votre activité?

— Vous avez le don de détourner la conversation quand vous craignez que l'on ne vous pose des questions gênantes!

— Aucune question ne m'embarrasse...

— Dans ce cas, en voici quatre : où sommes-nous en ce moment? Où allons-nous? Pourquoi avons-nous quitté Buenos Aires? Où est Serena?

— J'aime cette franchise brutale! Et j'ai la conviction que sur les quatre questions, c'est la dernière qui vous intéresse le plus! Je respecterai cependant l'ordre, dans lequel vous me les avez posées pour vous répondre… A la minute précise où je vous parle, nous sommes au-dessus de la forêt brésilienne, à peu près à la latitude de l'Équateur… Demain matin, si tout va bien – et il n'y a aucune raison, avec moi, pour que les choses aillent mal – nous atterrirons sur le magnifique aérodrome de Los Angeles… Pourquoi nous avons quitté Buenos Aires? Parce que j'ai estimé que vous étiez tombé trop vite amoureux de la femme rousse : la précipitation en tout, et principalement en amour, risque d'apporter d'amères désillusions... Où est Serena? Mais elle est encore en train de dormir! Elle ne sera tirée de ce sommeil que par le coup de téléphone d'un amant…

— Un amant? C'est moi seul qui devais téléphoner à 6

heures.

— Je ne pense pas que vous en ayez encore envie quand je vous aurai raconté son histoire…

— Je veux la revoir Graig!

— Si vous y tenez toujours, après m'avoir écouté, je vous promets que vous la reverrez. Mais, pour le moment, je vais mettre à profit l'isolement où nous nous trouvons tous deux, à quelque cinq mille mètres d'altitude et à l'abri des oreilles indiscrètes, pour vous faire certaines révélations… Auparavant, permettez-moi de vous poser une question ; auriez-vous faim?

— J'avoue que…

— Les voyages creusent? C'est également mon avis.

Graig appuya sur un bouton. Aussitôt parut, venant de l'arrière de l'appareil, une élégante «hôtesse» qui disposa sur une table les éléments d'un confortable repas. Le baron attendit que Gilbert fût suffisamment restauré pour commencer.

— Serena, mon jeune ami, ne fut pas toujours la créature adulée et enviée dont vous avez fait la connaissance hier… La première fois où je la rencontrai, ce fut dans l'un de ces établissements de nuit qui abondent dans certains quartiers excentriques de Buenos Aires… Evidemment, un homme de mon rang n'aurait pas dû s'y fourvoyer mais plus vous me connaîtrez et plus vous vous apercevrez que je ne déteste pas m'encanailler de temps en temps! Cette habitude fait un peu partie de mon standing : il n'est pas mal qu'un authentique seigneur sache se mêler parfois au tout-venant… Donc Serena était dans l'établissement de nuit, non pas en cliente, mais en qualité d'employée. Elle y travaillait comme entraîneuse. Il est inutile, je pense, que je vous décrive cette profession pour laquelle votre cher Paris n'a rien à envier aux autres capitales!

«Elle était véritablement splendide, cette entraîneuse, dont la riche chevelure rousse naturelle surmontait deux yeux pers immenses! Dès qu'un nouveau «client» — c'était mon cas ce soir là – pénétrait dans l'établissement, il ne pouvait pas ne pas avoir le regard attiré par les jambes, longues, solides, et impudiquement croisées de la provocante créature qui était

assise sur un tabouret de bar où elle sirotait distraitement un quelconque gin-fizz. De temps en temps, il lui arrivait de se retourner vers la salle pour essayer d'y trouver l'homme d'un soir sur lequel elle pourrait jeter son dévolu. Car elle était très difficile et ne répondait même pas à ceux qui venaient l'inviter! C'était elle qui choisissait... Pour qu'elle acceptât de danser avec un homme, il fallait vraiment que le jeu en valût la peine! Dès le premier coup d'œil, elle avait jaugé le poids monétaire du nouveau venu et il était rare qu'elle se trompât! Si on l'observait avec un peu d'attention, on avait l'impression que cette belle fille ne devait être venue sur terre que pour séduire les pauvres hommes et leur faire payer cher la folie d'un soir. Ce n'était cependant pas chez elle, un calcul intéressé, mais plutôt un besoin. Si elle faisait l'amour, ce devait être parce qu'elle en avait envie... Cette fille rousse n'avait rien de commun avec la vulgaire péripatéticienne. Tout en elle dégageait une authentique sensualité à fleur de peau qui ne pouvait résister au plaisir éphémère, ni à aucun plaisir en général.

«Parce qu'elle aimait les plaisirs, il lui fallait de l'argent, beaucoup d'argent qu'elle dépensait aussi vite qu'elle l'avait gagné… Argent qui, pour elle, ne comptait pas et ne compterait jamais! Il coulerait toujours entre ses doigts. Son seul rêve était d'en avoir assez pour pouvoir satisfaire tous ses caprices. Une fille, en somme, qui avait besoin de vivre intensément et sur un grand pied. Il était même étonnant de penser que toute la sensualité du monde se cachait sous ce prénom angélique et trompeur. Serena… Elle avait la sérénité des êtres qui sont sûrs de leur pouvoir et de sa durée.

«Dès que j'eus franchi, pour la première fois, le seuil de l'établissement, je sentis que le regard lourd de la fille rousse pesait sur moi. Sensation qui n'était nullement désagréable puisqu'elle avait tout de la caresse lointaine… Elle était enveloppée aussi du mystère indispensable à une première rencontre… Mais était-ce bien la première fois que je voyais ce visage? Pendant quelques secondes, ma mémoire infaillible fut mise en échec, mais, brusquement, la lumière se fit et ce fut

pour moi l'éblouissement! Comment, moi qui recherchais désespérément la fille la plus sensuelle du monde, n'avais-je pas pensé plus tôt à cette femme? Il n'était même pas nécessaire que l'on me dise son prénom. Je le connaissais :Serena!

«Une étonnante Serena que je n'avais entrevue qu'une seule fois et à distance, mais que je ne pourrais plus jamais oublier! Cela me ramenait à deux années en arrière, exactement pendant le précédent voyage que j'avais fait en Amérique du Sud. Mais je n'étais pas à Buenos Aires, ni même en Argentine… J'étais à Altamasco, une toute petite ville du Chili perdue en pleine Cordillère des Andes, située à une dizaine de kilomètres de la ligne du Chemin de Fer Transandin et qui n'est pas tellement éloigné de la frontière chileno-argentine.

«Pourquoi étais-je à Altamasco, mon cher ami? Mais tout simplement pour satisfaire l'une de mes passions favorites : la chasse à la palombe… Pourquoi n'aimerais-je pas cette chasse spéciale qui ne ressemble à aucune autre? Et la région d'Altamasco est réputée pour ses passages de palombes. J'avais donc décidé d'y faire un séjour.

«Séjour qui n’a rien d’enchanteur sur le plan du confort! Mais le véritable chasseur doit savoir s’accommoder de tout… Altamasco ne possède qu’une auberge, dont la saleté rendrait des points aux coins les plus isolés de votre Massif Central ou des Pouilles italiennes… J’y passai ma première nuit sur un matelas infesté de punaises et placé, avec une vingtaine d’autres, le long du mur d’une salle unique au centre de laquelle se trouvait un mauvais poêle qui répandait plus de fumée que de chaleur : avec mon besoin impérieux de «bon feu», je m’y trouvais plutôt mal à l’aise! D’autant plus que la fumée s’échappait par une unique ouverture centrale, pratiquée dans le toit de chaume et faisant à la fois fonction de bouche d’aération et de cheminée!

«Si les hommes étaient allongés sur leurs matelas le long des murs, les animaux — chevaux, mulets, lamas domestiques – dormaient tranquillement au milieu de la pièce en faisant un cercle d’ombres étranges autour du poêle central. Les rats,

eux, se promenaient un peu partout, principalement sur les visages des dormeurs. C’est vous dire que je ne souhaiterais pas à mon pire ennemi une seule nuit dans l’auberge d’Altamasco! Aussi suis-je sorti, dès le lever du jour, de cette auberge puante pour respirer l’air vif du matin sur l’unique petite place de la ville.

«Celle-ci, qui m’avait semblé très animée la veille, était complètement déserte. J’interrogeai l’aubergiste qui m’expliqua qu’un grand deuil frappait Altamasco : Juan, le plus beau et le plus rude garçon de la ville, avait été assassiné mystérieusement deux jours plus tôt. Nous étions au matin des obsèques. Quelques minutes, plus tard, je vis en effet passer devant nous le cortège funèbre. Toute la ville escortait le beau Juan jusqu’à sa dernière demeure.

«— Regardez le cercueil, me souffla l’hôtelier, c'est une caisse maudite!

«— Que voulez-vous dire?

«Le bonhomme me fit signe de me taire. Pourtant le cercueil, porté à dos d’homme par six forts gaillards, ressemblait à tous les cercueils… Parmi les femmes qui suivaient la «caisse maudite», j’en remarquais une, rousse, assez étrange, et dont les traits étaient en partie cachés par une mantille.

«Serena! murmura l’aubergiste.

«— Sa veuve?

«— Non!

«Les voisins me jetèrent des regards hostiles pour mes questions indiscrètes. Aussi ne fut-ce que tard dans la soirée, au retour de ma première journée de chasse, que j’appris enfin – devant une bonne tasse de maté et de la bouche même de l’aubergiste – la prodigieuse histoire du cercueil du beau Juan…

«Celui-ci, âgé d’une trentaine d’années, remplissait depuis quelque temps déjà les fonctions de chef de gare et unique employé de la petite station, placée sur la ligne du Transandin, qui dessert Altamasco. Station qui est complètement isolée et distante, comme je vous l’ai dit, d’au moins une dizaine de kilomètres de la ville. Les journées devaient donc s’y écouler

longues, mornes et interminables pour Juan, que seule sa pauvreté contraignait à conserver une profession aussi solitaire. Mais, heureusement pour lui, il était d'une telle beauté mâle que la rousse Serena – qui était sans doute l'une des filles les plus attirantes de la Cordillère – tomba amoureuse de lui.

«Si Serena n'avait eu que son extrême sensualité, tout aurait pu s'arranger pour le bonheur de ces jeunes gens mais elle était aussi dévorée par un goût démesuré du luxe qui n'est, après tout, que le corollaire normal de la sensualité… Ce fut alors qu'entra en scène un nouveau personnage, un certain Fernando, aventurier espagnol, qui venait d'on ne savait trop où! Grâce à son argent, Fernando avait réussi à éblouir Altamasco où personne n'était très riche. Vous savez aussi bien que moi que l'argent est le plus sûr des destructeurs! Il m'arrive souvent d'avoir recours à ses services pour atteindre mes fins. Lui seul est capable de tout pourrir et d'étouffer les plus nobles sentiments y compris celui d'amour… Les poches de Fernando étaient bourrées de pesos à un moment où la sensualité de Serena était insatisfaite parce qu'elle n'était pas épaulée par le luxe qui permet tous les plaisirs… Ce qui devait logiquement arriver se produisit : un matin de printemps, le beau et pauvre Juan entendit, de sa gare, la cloche de la Mission tinter pour convier les fidèles au mariage de Serena et de Fernando.

«L'homme délaissé dut certainement serrer les poings et souhaiter avoir un jour une revanche éclatante. Mais il avait assez de force de caractère pour savoir cacher momentanément à la face des autres son chagrin. Et il continua à vivre presque en ermite dans sa gare en ne franchissant les quelques kilomètres le séparant de la petite ville, que quand il y était contraint par les besoins du service. Il ne voyait d'autres êtres humains que deux fois par semaine au passage du Transandin. Le mardi, le train arrivait de Buenos Aires après avoir traversé toute la pampa et franchi la Cordillère sous l'un des tunnels les plus longs du monde, le vendredi, ce même train revenait de Santiago. L'arrêt dans la petite station ne

durait que quelques minutes. Le convoi reparti, la vie reprenait, morne et triste pour le solitaire.

«Un Vendredi, le Transandin arriva de Santiago, comme d'habitude, un peu avant la tombée de la nuit. Par un hasard assez curieux, personne n'était venu de la ville ce soir-là pour admirer le train international et ses voyageurs qui incarnaient – aux yeux des indigènes – le comble du progrès et tout le raffinement de la civilisation! Voir passer le Transandin était pour ces gens simples plus qu'une distraction de choix : un véritable rêve! C'étaient surtout les filles d'Altamasco qui se montraient friandes d'un tel spectacle : ces élégantes du Chili, d'Argentine ou de pays beaucoup plus lointains, qui se montaient aux fenêtres du train de luxe, n'étaient-elles pas les meilleures ambassadrices d'une mode qui n'avait que peu de chance de s'imposer à Altamasco? Les contempler était un régal, qui donnait des idées…

«Mais ce vendredi-là, il n'y avait pas le moindre curieux sur le quai de la petite gare, pas de voyageurs non plus! Il n'y avait que le chef de gare, le beau Juan. Le Transandin venait de stopper.

«— Juan! cria le chef de train. Tu as trois colis pour Altamasco, et quels colis!

«Le jeune chef de gare n'en crut pas ses oreilles : trois colis pour Altamasco! Cela tenait du prodige! Depuis qu'il remplissait ses fonctions, il n'avait pas souvenance d'une arrivée aussi importante de marchandises.

«Le premier envoi était une petite caisse métallique, hermétiquement plombée, qui portait l'adresse de la très modeste succursale de la «Banco de Chile» à Altamasco.

«— Signe le reçu des postes pour cette caissette, continua le chef de train. Et surveille-la! C'est certainement de l'argent pour la banque. Mets-le en lieu sûr. Pas de blagues!

«Le deuxième était une motocyclette, l'une de ces étincelantes machines chromées que Juan avait toujours rêvé de posséder pour franchir le col de Los Andes. La motocyclette, de fabrication allemande, paraissait toute neuve. Et l'étiquette, attachée au guidon, indiquait comme destinataire Fernando!

L’infâme Fernando, l’Espagnol qui avait trop d’argent et qui voulait sans doute éblouir encore davantage Serena par cette nouvelle acquisition!

«La seule vue du troisième colis stupéfia Juan comme elle avait étonné les employés du train. C’était un cercueil très lourd, dont le couvercle portait l’adresse d’un certain Alviras, qui cumulait à Altamasco la profession de menuisier avec celle de fossoyeur.

«— Alviras n’aurait-il plus de bois pour faire un cercueil? se demanda Juan.

«— Ce cercueil est sûrement moins précieux que la caissette, dit le chef de train, mais il pourra meubler agréablement ta gare pendant quelques heures.

«Juan pensa qu’en effet, le menuisier Alviras ne viendrait sans doute pas chercher le cercueil avant le lendemain. La perspective de passer la nuit en compagnie d’un tel colis, dans l’unique salle de la gare, n’avait rien de très réjouissant! Après avoir essayé de soulever le cercueil, il remarqua :

«— Comme il est lourd!

«— Il est pourtant, vide! répondit l’un des employés du train. Avec Pedro, le portier, nous l’avons «essayé» pendant la nuit dans le fourgon à bagages… C’était pour voir si on s’y sentait à l’étroit. Eh bien, pas du tout! Cette boîte a été conçue pour un client de grande taille! Mais c’est égal : ça fait une drôle d’impression de se trouver allongé là-dedans…

«Juan avait remarqué que le couvercle était maintenu dans son encastrement par une cordelette entourant le cercueil. Aidé du chef de train et de deux employés du wagon-poste, il transporta les trois colis dans la salle où il prit la précaution d’enfermer à double tour la boîte métallique dans le petit meuble où il conservait ses biens les plus précieux : un peu d’argent, deux bracelets que sa mère lui avait laissés en mourant et une photographie jaunie de Serena.

«Après un coup de sifflet, le Transandin partit lentement et Juan se retrouva seul à nouveau, jusqu’au mardi, jour où le train reviendrait de Buenos Aires.

Une inspection plus minutieuse des colis lui fit découvrir un

mince filet d’essence qui coulait goutte à goutte du réservoir de la motocyclette. La machine semblait être prête à partir avec ses pneumatiques bien gonflés. Juan se demanda comment les employés de la gare de Santiago avaient enregistré cette motocyclette avec son réservoir plein? Pourtant les règlements internationaux des Chemins de Fer l’interdisaient formellement!

«De toute façon, il fallait prévenir sans tarder les intéressés de l’arrivée de leurs colis respectifs. Juan fut long à se décider : parmi ces destinataires se trouvait Fernando et pour rien au monde, l'amoureux délaissé n'aurait voulu rencontrer Serena! Mais le devoir professionnel l'emporta : après avoir jeté un dernier regard vers le meuble contenant la précieuse caissette, vers la motocyclette, vers le cercueil, il sortit en emportant les clés de la salle. Sur la route, il marcha vite, pensant de plus en plus à Serena et, peu à peu, l'idée de la revoir ne lui parut plus tellement redoutable! Il en arriva presque à remercier le destin qui avait fait expédier cette motocyclette…

«Mais, brusquement, il s'arrêta, se fouilla : il avait oublié le reçu de la caissette métallique qu'il devait présenter à la banque. Il fit demi-tour, sortit ses clefs et ouvrit la porte de la gare. La salle était plongée dans l'obscurité complète. Mais que se passait-il? Juan venait de percevoir un léger bruit, une sorte de frôlement, qui provenait de l'endroit où se trouvait le cercueil… Il s'avança avec prudence, se rapprochant de plus en plus… Et brusquement, dans le noir, une main lui agrippa la jambe pour le faire tomber. D'un bond en arrière, il parvint à se dégager et crut entrevoir la main qui rentrait précipitamment à l'intérieur du cercueil. Le couvercle reprit sa place : plus rien ne bougea.

«Affolé, n'ayant pas d'arme, il adopta une solution désespérée : s'asseoir sur le cercueil. Ainsi le couvercle ne pourrait plus se soulever pour laisser passer la main… Et tout à coup une idée — qui fut peut-être son salut — lui traversa l'esprit. Comment n'y avait-il pas pensé tout de suite? Il savait qu'il y avait là, placé contre le mur, à un mètre à peine du cercueil, la boite à outils dans laquelle se trouvaient les

instruments de travail dont il se servait pour faire des réparations urgentes et les travaux de menuiserie courante qui s'imposaient presque chaque jour dans le bâtiment vétuste… Allonger la jambe sans quitter son étrange siège et ramener à lui, en la tirant avec le pied, la boîte, fut pour Juan un effort de quelques secondes… Après y avoir puisé un marteau et de longues pointes, il commença son travail… Un horrible travail en vérité! Les pointes s'enfoncèrent rapidement, une par une, clouant le couvercle du cercueil… On frémit rien qu'à imaginer le sinistre martèlement de ces coups dans la nuit!

«Le souffle de Juan était haletant et son front ruisselant quand il laissa retomber le marteau. Tout était terminé : celui qui s'était caché dans le cercueil était bien prisonnier, malgré les efforts désespérés qu'il avait faits pour tenter de soulever à nouveau le couvercle, dès qu'il avait compris que les clous s'enfonçaient… Maintenant, l'homme enfermé ne réagissait plus. Juan pouvait repartir : il sortit à nouveau de la gare et courut, à demi fou, vers la ville.

«Deux heures plus tard, un camion — dans lequel avaient pris place Juan, le chef des carabiniers d'Altamasco et quelques notables armés — s'arrêta devant la gare. Tous pénétrèrent dans la salle silencieuse. Dès que Juan eut allumé la lampe à huile suspendue au plafond, le cercueil apparut. A l'intérieur, rien ne bougeait… Après avoir placé des hommes tout autour, les canons de leurs fusils braqués vers le couvercle, le chef des carabiniers ordonna à Juan :

«— Déclouez!

«Le chef de la gare commença à retirer les clous, un à un, avec une pince. Quand le dernier eut sauté, sur un signe du carabinier, il leva brusquement le couvercle. La lampe éclaira alors un corps immobile : c'était celui de Fernando, l'Espagnol! Juan n'en crut pas ses yeux. Le visage de Fernando était violacé, convulsé, hideux.

«— Il est mort, dit simplement un homme après avoir plaqué son oreille contre la poitrine de Fernando. Et, à cet instant, on s’aperçut que la main droite du cadavre restait crispée sur un poignard dont la pointe était dirigée vers l’ouverture.

«Le camion repartit pour Altamasco, emportant – en plus des vivants – le cercueil et son occupant, la motocyclette et la caissette métallique que Juan avait remise au chef des carabiniers.

«Vous devez vous douter que le lendemain toute la petite ville ne parlait plus que de la mort tragique de Fernando! Mais nul n'osait blâmer le beau Juan qui semblait bien avoir été en cas de légitime défense. Ce dernier d'ailleurs alla, paraît-il, de maison en maison, répétant à qui voulait l'entendre :

«— Je n'ai pas tué Fernando! Je l'ai simplement enfermé dans le cercueil! Je ne savais pas que c'était lui!»

«Un juge d'instruction, envoyé de Santiago, eut beaucoup de mal à débrouiller cette affaire mais, finalement, Juan bénéficia d'un non-lieu à la suite de conclusions qui furent rendues publiques six mois plus tard.

— Et quelles furent-elles? demanda Gilbert.

— Avouez, mon cher, que cette histoire ne manque pas de pittoresque? Les conclusions furent empreintes d'une grande logique. L'Espagnol Fernando était un aventurier d'une certaine envergure, qui, sans avoir de profession bien déterminée, avait toujours réussi à se procurer de l'argent. Pour lui, tous les moyens étaient bons! Après avoir épousé la séduisante Serena, il s'était aperçu que sa jeune femme était follement dépensière! Mais comme elle savait aussi se montrer une incomparable maîtresse, il préféra continuer à satisfaire ses caprices. Et il alla même jusqu'à demander au directeur de la petite succursale de la «Banco de Chile» d'Altamasco s'il ne pourrait pas contracter un emprunt. Au cours de cette conversation, le directeur commit l'imprudence de lui répondre qu'il ne pouvait rien faire, pour le moment, mais qu'il attendait une assez importante arrivée de fonds, envoyés par la banque centrale de Santiago… Et il lui conseilla de revenir le voir huit jours plus tard.

«Sachant très bien que le seul mode de transport postal utilisé entre Santiago et Altamasco était le Transandin, l'Espagnol fit un rapide calcul : du moment que ces fonds venaient de Santiago, ils arriveraient par le Transandin du

vendredi suivant. Dès lors, pourquoi contracter un emprunt quand il pouvait très bien s’approprier la totalité des fonds attendus? D’autant plus qu’il savait que – dans ce même train – se trouverait une magnifique motocyclette allemande qu’il avait commandée, quelques semaines plus tôt, au représentant de la marque à Santiago. Il se souvenait très bien aussi d’avoir exigé de l’expéditeur que le réservoir eût son plein d’essence : ceci pour lui permettre d’aller chercher lui-même à la gare la machine sur laquelle il reviendrait en ville pour y faire une entrée tapageuse et remarquée. Le représentant de la marque n’avait pas osé refuser d’accéder au désir d’un client qui avait entièrement payé d'avance le montant de l'achat. Les clients sérieux sont si rares!

«Dès lors le plan de l'aventurier est tout tracé : le jeudi, veille du passage du Transandin, il déclare qu'il part pour quarante-huit heures en montagne pour chasser la palombe. Et il se rend directement par des sentiers, jusqu'à la station du Transandin qui précède celle d'Altamasco, dans la direction de Santiago. Là, il se cache jusqu'à l'arrivée du train. Puis, profitant de l'arrêt du convoi et de l'habitude qu'a le chef de train de bavarder avec chaque chef de gare, il se faufile dans le fourgon à bagages où il se doute que se trouve, cachée dans quelque coin ou même enfoncée dans un placard spécial, la précieuse caissette métallique. Sa motocyclette aussi est là… Et il aperçoit aussi le cercueil qu'il n'avait nullement prévu dans le plan!

«Ce cercueil le hante : l'étiquette collée sur le couvercle prouve qu'il est destiné au menuisier-fossoyeur d'Altamasco. Il sera donc descendu à la prochaine station. Et, depuis le départ de Santiago, le chef de train ou les postiers ont eu tout le loisir de soulever le couvercle pour voir que ce cercueil était bien vide. Qui aurait maintenant la curiosité morbide de renouveler ce geste? Personne! Aussi ce cercueil pourrait-il devenir le moyen idéal pour Fernando de quitter le train – sans être remarqué par Juan qui ne le connaît que trop! – à la station d'Altamasco et pénétrer incognito dans l'unique salle de la gare où il se retrouverait en compagnie de sa motocyclette et de la

précieuse caissette. Le risque est à prendre... Fernando s'allonge dans le cercueil dont il laisse retomber le couvercle sur lui...

«Le Transandin est reparti. Mais, pendant le trajet d'une trentaine de kilomètres qui sépare les deux stations, le chef de train, aidé des postiers, pense qu'il serait judicieux d'entourer d'une cordelette l'encombrant colis que constitue le cercueil. Celle-ci permettra au couvercle et à la caisse de faire bloc pendant le délicat transfert du fourgon à la salle de gare. C'est là le commencement de la perte de Fernando. Il est évident que les employés du train durent trouver le cercueil plutôt lourd quand ils le descendirent à Altamasco! Mais ils étaient pressés – la halte était courte, il y avait les autres colis – et surtout, ils ne pouvaient avoir aucun soupçon, ayant déjà eu l'idée saugrenue d'expérimenter par eux-mêmes le confort du cercueil au début du voyage.

«La deuxième erreur de Fernando fut de faire preuve de trop de précipitation pour sortir de sa prison volontaire. Il est vrai que ce séjour, même d'assez courte durée, devait être des plus pénibles! D'ailleurs il est à peu près certain qu'il ne put s'y maintenir qu'en soulevant de temps en temps, et avec d'infinies précautions, le couvercle pour renouveler la provision d'oxygène dont il avait besoin. Mais, dès que la corde fut fixée, cette manœuvre dut être beaucoup plus difficile et la raréfaction de l'air se transforma progressivement en une atroce souffrance. On comprend très bien que Fernando ait eu hâte de se libérer d'une aussi fâcheuse position!

«Aussi, dès qu'il crut que Juan était parti pour la ville, passa-t-il, sans plus attendre, sa main armée du couteau pour couper la cordelette. Malheureusement, le chef de gare revint quelques instants plus tard pour chercher le reçu oublié. Fernando, qui se savait maintenant repéré, n'avait plus qu'une solution désespérée : tenter d'agripper une jambe de Juan – qui s'était approché du cercueil dans l'obscurité – pour le faire rouler à terre, couper la cordelette, sortir du cercueil et poignarder son rival. Mais il savait n'avoir aucune chance de réussir son coup si Juan prenait la précaution de rester debout

à une bonne distance du cercueil.

«Une fois le chef de gare tué, l’Espagnol n’aurait plus qu’à défoncer le petit meuble où Juan avait enfermé l’argent, vider la caissette et sauter sur sa motocyclette qui était en parfait état de marche. Ensuite il lui aurait été très facile de s’enfuir en Argentine par le col de Los Andes. On a retrouvé sur lui un passeport en règle. Quant à la belle Serena, il est à peu près certain que Fernando aurait bien trouvé un moyen quelconque pour qu’elle quittât Altamasco un peu plus tard et vînt le rejoindre là ou il était en sûreté. Cela n’aurait pas fait de grandes difficultés : qui, en effet aurait pu se douter – si le coup avait réussi – que l’occupant du cercueil était Fernando? Personne ne l’aurait vu!

— Vous ne pensez pas que Serena était d'accord avec lui pour qu’il tentât le vol et qu’elle était parfaitement au courant?

— Mon cher Gilbert, comme tous ceux qui se sont nourris de littérature policière, vous n’êtes pas dénué d’un certain sens d’investigation… Et justement, nous allons revenir à notre charmante rousse. Car vous avez déjà compris que si je me suis donné la peine de m’étendre sur certains détails de cette curieuse histoire, ce n’était que pour vous permettre de mieux découvrir la véritable personnalité de celle – que vous admiriez tant hier soir – à l’instant précis où elle entrerait dans l’action. Ce moment est arrivé.

«L’idée du beau Juan de s’asseoir sur le cercueil et d’en clouer le couvercle mit brutalement fin à l’audacieux projet de l’Espagnol qui mourut d’asphyxie, n’ayant plus la possibilité de renouveler l’air.

— Mais voyons! Vous venez de me parler de la mort de l’époux de Serena. Or, vous m’avez dit tout à l’heure que, quand vous étiez à Altamasco il y a un an, vous aviez vu passer l’enterrement du beau Juan mystérieusement assassiné trois jours plus tôt et que c’était ce jour-là que vous aviez vu pour la première fois le visage de Serena?

— Quelle charmante impatience est la vôtre, jeune homme! Je poursuis… Après le non-lieu rendu en sa faveur, le beau Juan acquit dans toute la région une incroyable popularité! Il devint,

en quelques jours, une sorte de héros de la Cordillère! On lui donna même un titre assez rare : le chef de gare fossoyeur! Les femmes sont ainsi faites que ce qu’elles recherchent avant tout dans un homme c’est qu’il ait de la fortune, ou que l’on parle de lui… D’argent, le beau Juan n’en avait toujours pas, mais par contre sa célébrité devint considérable! Il n’y eut plus une fille d’Altamasco qui ne caressât le rêve secret de faire de ce solide gaillard – qui n’hésitait pas à enfermer vivants les gens dans des cercueils – son époux ou, tout au moins, son amant. Parmi ce lot de postulantes, Serena elle-même – oubliant rapidement son veuvage – n’eut aucune honte à renouer de tendres relations avec celui qui avait été son amoureux éconduit.

«Chose étrange, à l’issue de l’enquête – qui s’était terminée par le triomphe du chef de gare – Serena avait demandé à conserver deux souvenirs : le poignard qui avait été trouvé dans la main de son mari et le cercueil que le menuisier Alviras se fit une joie de lui vendre. Serena vécut ainsi plus d'une année entière entre la motocyclette achetée par son époux, le poignard et le cercueil... Ces trois objets étaient réunis dans une même pièce de sa maison qu’elle avait transformée en une sorte de musée du souvenir, ou même de chambre ardente dans laquelle n’avaient le droit de pénétrer que les intimes.

«Maintes fois, Juan avait conseillé à celle qui était redevenue sa maîtresse, de se débarrasser de ces objets qui ne pouvaient évoquer dans son esprit qu’un drame atroce! Mais Serena n’avait rien voulu entendre! Ce qui ne l’empêchait d’ailleurs pas d’aller rendre de fréquentes visites à son bel amant qui continuait à remplir, avec zèle, ses fonctions de chef de gare dans la petite station. C’était même là qu’avaient lieu les rendez-vous entre la veuve de Fernando et le chevalier servant.

«Mais une soirée d’automne où Serena s’était faite accompagner, pour se rendre de la ville jusqu’à la gare, par l’une de ses plus fidèles amies – une dénommée Luz – la jeune femme fut assez étonnée de ne voir aucune lumière dans la salle? Juan serait-il dehors, en train de faire une réparation sur la voie? Elle ouvrit quand même la porte et poussa aussitôt un cri d’horreur : Juan était étendu, en plein centre de la salle, le

dos au sol et les bras en croix, un couteau planté jusqu’à la garde dans le cœur... Serena s'évanouit dans les bras de Luz : le poignard n'était autre que celui de Fernando, remis à Serena sur sa demande et qu'elle conservait religieusement chez elle, où il avait dû être volé le matin même puisqu'elle l'avait encore fait admirer à Luz la veille.

«Vous devez vous douter que la nouvelle de l'assassinat de Juan fit encore plus de bruit que celle de la mort de Fernando! Les gens superstitieux – ils sont légion en Amérique du Sud – affirmèrent que cette gare était l'une des villégiatures du démon et qu'il fallait l'exorciser! Je puis vous certifier que le diable préfère fréquenter des lieux plus riants... Quant aux séances d'exorcisme avec aspersion d'eau bénite, elles ne l'empêchent pas de continuer à bien se porter!

«Toute la ville d'Altamasco accompagna Juan jusqu'à sa dernière demeure. Mais, comme il était mort très pauvre, Serena n'hésita pas à se séparer du cercueil de Fernando pour que son bel amoureux ne fût enseveli dans la fosse commune, à même la terre.

«Inutile de vous dire, mon cher Gilbert, qu'après avoir vu l'enterrement et avoir entendu les explications de l'aubergiste, je n'attendis pas longtemps avant de me rendre sur le lieu du crime. Vous avez déjà dû comprendre que ma curiosité, pour tout ce qui sort de l'ordinaire, est extrême... Je vis donc la salle de la petite gare et il ne me fallut pas un grand effort cérébral pour imaginer la position des trois colis la nuit où Fernando perdit la vie... La motocyclette devait être appuyée contre le mur de gauche... Un peu plus loin se trouvait, toujours encastré dans ce même mur, le petit meuble dans lequel le chef de gare avait enfermé la précieuse caissette bourrée de pesos... Le cercueil, au contraire, avait dû être déposé contre le mur opposé... La boîte à outils, dont s'était servi Juan pour enterrer vivant l'Espagnol, n'était plus là : mais, après tout, ce n'était qu'un détail pour moi! L'enchaînement des événements qui s'étaient passés pendant cette nuit était à peu près logique. Mais, ce qui l'était beaucoup moins était la raison pour laquelle, une année plus tard, le beau Juan avait été assassiné?

«L’un de mes amis – grand fervent comme moi de la chasse à la palombe et qui m’avait accompagné dans cette visite de la gare – avait beau me répéter que «Fernando, le légitime propriétaire du poignard, avait dû sortir de sa tombe pour reprendre son arme», je n’étais guère convaincu! Cette explication, rappelant certaines histoires corses de l’un de vos auteurs français, Mérimée, était trop gratuite… J'étais songeur : ce qui m’arrive rarement... Fût-ce le fait d’être sur le lieu même où s’étaient produits les événements ou bien cette faculté que j’ai de subodorer la vérité, je compris que la seule explication se trouvait dans la femme… Dans cette Serena, qui n’avait jamais dû aimer l’Espagnol et qui ne l’avait épousé que parce qu’elle était persuadée que la fortune de cet homme lui permettrait de satisfaire complètement son insatiable sensualité!

«Certes, le beau Juan était un amant, mais trop pauvre! Le drame pour Serena était que l’Espagnol s’était très vite retrouvé sans argent, lui aussi… Seulement, elle l’avait épousé : il était son mari! Comme la plupart des Chiliennes, Serena possède un sens très aigu de ce qu’elle croit être «son devoir d’épouse». Devoir qui l’oblige à le venger! L’assassin de son mari est, à ses yeux, le beau Juan qui a cloué le couvercle du cercueil : elle le tuera donc avec le poignard de Fernando dont l’invisible présence lui donnera la force nécessaire pour accomplir le geste. Et, quand Juan sera mort, elle le fera ensevelir dans le cercueil qu’elle a conservé jalousement, où Fernando a rendu son dernier souffle… Pour atteindre ce but, la belle Serena use d'un procédé aussi vieux que toutes les fausses amoureuses du monde : insensiblement, mais ostensiblement, elle renoue de tendres relations avec le beau Juan. Ce qui lui permet d'aller lui rendre de fréquentes visites à la gare.

«Le matin de l'assassinat de celui qui était redevenu son amant, elle prend le poignard qu'elle conservait chez elle et qu'elle avait eu soin de faire admirer le veille à cette amie Luz qui devait l'accompagner le soir même à la gare. Elle se rend seule à la station et plonge le couteau dans le cœur de Juan

probablement à un moment où il s'apprêtait à l'étreindre. Puis, elle revient chez elle. Le soir, quand elle retourne à la gare en compagnie de Luz – qui était un merveilleux témoin de son innocence apparente – elle fut assez adroite pour simuler un évanouissement à la vue du cadavre. Et il semble bien que le moment le plus exquis de sa vengeance fut celui qu'elle vécut en suivant le cercueil… L'expression de son visage, malheureusement caché en partie par la mantille, m'avait d'ailleurs frappé quand je la vis pour la première fois dans le convoi funèbre. Et ce fut sans doute la raison pour laquelle je n'avait pu oublier deux années plus tard quand je la retrouvai dans le night-club de Buenos Aires…

«Du moment que cette femme se trouvait là, c'était l'indication que l'enquête de police menée après l'assassinat du beau Juan n'avait donné aucun résultat, à moins que Serena n'eût réussi à mettre une frontière entre elle et le Chili où elle était peut-être recherchée pour meurtre? Cette deuxième hypothèse me parut peu plausible : depuis ces dernières années, les criminels de droit commun ne peuvent plus bénéficier du droit d'asile et sont automatiquement extradés en vertu d'un accord international conclu entre toutes les polices des pays civilisés.

«Si Serena était juchée sur son tabouret de bar, c’était tout simplement parce qu’elle se savait bien tranquille en Argentine où elle avait dû venir quelques mois après l’enterrement de Juan. La façon dont elle avait opéré pour élaborer et pour exécuter son crime prouvait qu’elle était beaucoup trop fine pour quitter Altamasco aussitôt après l’enterrement! Et, si elle était à Buenos Aires, c’était pour y trouver à nouveau les moyens financiers de satisfaire sa sensualité. Le seul à avoir découvert la vérité sur son compte, c’était moi! Fort de ce que je savais, je n’avais plus qu’à faire preuve d’un peu de patience…

«C’eût été une grave erreur, ce premier soir, de me rendre au bar pour l’inviter à boire ou à danser. Il me parut préférable de m’installer seul, à une table bien en vue, au bord de la piste de danse. Là, sachant très bien que le regard de la fille ne

cesserait d’observer le solitaire cossu que j’incarnais, je commandai magnum sur magnum, auxquels je touchai à peine, préférant me délecter intérieurement devant le spectacle du maître d’hôtel qui vidait avec une prodigieuse dextérité les bouteilles ventrues dans le seau à glace au moment précis où je semblais ne pas prêter attention à ce qui se passait sur ma propre table… Grâce à ma tactique, je pus quitter l’établissement à l’aube avec les idées parfaitement claires, tout en ayant produit une grande impression sur le personnel : l’addition que je venais de régler était des plus substantielles! Je n’hésitai pas non plus à distribuer quelques pourboires royaux à l’orchestre, qui m’avait abasourdi pendant des heures… Je fis tant et si bien que, lorsque je rejoignis ma somptueuse voiture, dont le capot interminable précédait un chauffeur impeccable, je fus raccompagné par les murmures flatteurs, les sourires satisfaits et les saluts obséquieux qui constituent l'au-revoir classique de l’état-major d’une boîte de nuit habilement dirigée. Je n'avais invité personne à danser, ayant décliné poliment les offres pressantes des concurrentes de Serena. J’étais resté – pendant ces fausses heures d’oubli – le monsieur distingué et riche à millions qui n’éprouve pas le besoin de faire de nouvelles connaissances… La fille rousse, elle aussi, n’avait pas quitté son tabouret pour pouvoir mieux m’observer. Il ne fut pas nécessaire, quand je m’en allai, de me retourner vers le bar pour deviner que les yeux pers m’accompagnaient jusqu’à la porte avec une insoutenable expression de convoitise mêlée de regret.

«Le lendemain soir, à la même heure, je retrouvai ma table dans l’établissement. La fille rousse était là, sur le même tabouret, sirotant un autre gin-fizz… Quand je pénétrai dans la salle, je sentis ses yeux s’agrandir de curiosité et peut-être aussi de satisfaction. Je repartis au petit jour après avoir adopté la même attitude que la veille. Il en fut ainsi pendant cinq nuits consécutives! Dès la troisième, la fille rousse était renseignée : je savais mon chauffeur bavard et je n’ignorais pas que les filles en quête d’aventure n’hésitent pas à utiliser les services rapides du chasseur de l’établissement pour fixer leur

choix sans aucun risque. Le chasseur fût la liaison indispensable et vivante entre mon chauffeur et la fille qui apprit ainsi que j'étais un monsieur colossalement riche, propriétaire du luxueux hôtel où vous venez de passer la huit et universellement connu dans toutes les capitale du plaisir! Le pont était jeté! «mon charme» cossu opérait presque à mon insu, je n'avais plus qu'à attendre…

«La sixième nuit, l'attente ne fut pas longue. La fille se décida enfin à quitter son tabouret et à sacrifier l'orgueil – dans lequel elle croyait judicieux d'enfermer sa beauté facile – pour s'approcher de ma table et me dire avec une certaine nonchalance qui ne manquait pas de charme :

«— Ça fait plusieurs soirs que je vous observe, señor… Pourquoi êtes-vous toujours seul?

«— Tout le monde m'ennuie, señorita!

«— Même moi?

«— Même vous!

«— Dommage!… J'en ai tellement assez de boire du gin au bar! Ne pourriez-vous pas m'offrir un peu de champagne?

«La phrase était assez sotte pour une femme qui avait su faire preuve d'une telle habileté criminelle, mais peu importait! L'essentiel n'était-il pas qu'elle fût venue d'elle-même se jeter, si j'ose m'exprimer ainsi, dans «la gueule du loup»? Maintenant – sans qu'elle pût s'en douter et alors qu'elle croyait, au contraire, avoir enfin mis la main sur le personnage rare qui allait lui permettre de satisfaire totalement ses désirs – je la tenais à ma merci… Et, par une simple inclination de la tête, je lui fis comprendre que je serais enchanté de la voir prendre place à ma table…

«Bien entendu, le maître d'hôtel se précipita pour lui avancer un siège tout en lui glissant dans l'oreille quelques mots rapides que je n'entendis pas, mais qui devaient sûrement dire : «Attention, Serena, sois adroite!… C'est un gros client… Nous ne voulons pas le perdre!» Pour toute réponse, la fille eut, à l'égard de ce subalterne, un regard méprisant qui signifiait : «Ne t'inquiète pas, Roberto! Je suis une fine mouche… J'ai pris tout mon temps, mais maintenant que je suis introduite dans la

place, je m’y maintiendrai! J’aurai ce vieux-là comme j’ai eu les autres!» Pour être franc, mon cher Gilbert, je dois vous confier tout de suite que ce n’est pas elle qui m’a eu, mais moi qui l’ai utilisée exactement comme je le désirais…

Graig s’était arrêté de parler pour boire une gorgée d’un vin qu’il parut savourer. Tout en conservant son verre en main et en faisant miroiter le liquide généreux, il s’exclama :

— Comme j’apprécie vos vins de France, Gilbert! Tous les pays du monde essaient de les imiter, mais aucun d’eux n’y parviendra jamais! Ce Chambertin dégage une chaleur généreuse... Il me faut de la chaleur!

Après avoir reposé son verre, il continua de sa voix douce :

— … Chaleur qui se dégageait aussi du corps de la fille rousse! Vous avez pu vous rendre compte, aussi bien que moi, que la sensualité de Serena est brûlante… Mais l’important pour moi, dès l’instant où elle fut à mes côtés, était de lui donner la conviction que moi, par contre, j’étais de glace. Vous avez pu également constater que j’y réussis assez bien si je veux m’en donner la peine… Ainsi la fille ferait des efforts désespérés et déploierait toutes les ressources de séduction que peut inventer l’imagination d’une femme sensuelle pour arriver à ses fins. Ce qui me permettrait de mesurer exactement l'étendue de ses possibilités dans ce domaine.

«J’ai rencontré beaucoup de femmes au cours de ma curieuse et interminable existence, mais jamais je n’en ai connu une qui ait réussi à accumuler plus de moyens physiques en un temps aussi rapide pour essayer de me séduire! Vraiment, cette nuit-là, Serena fut prodigieuse! Ce qui n’est pas peu dire : elle fit mon admiration... Je compris que jamais elle ne s’était donné autant de mal pour être attirante et que jamais plus elle ne le serait autant! Cette fille me parut alors être à l’apogée de son besoin effréné et inassouvi de plaisir : elle en devenait magnifique et comme transfigurée. J’étais sûr à présent de n’avoir pas perdu mon temps pendant les nuits précédentes et je lui dis, sans même lui laisser la possibilité de se reprendre :

«— Vous pouvez et vous devez être une éternelle amoureuse, qui s’offre quand bon lui semblent à qui lui plaît sans avoir

jamais à se préoccuper des contingences un peu stupides de l'existence. Actuellement vous traînez dans cette boîte sinistre avec l'espoir, caressé par toutes les filles de la terre, de rencontrer enfin celui qui vous permettra de satisfaire vos passions! Il faut croire que vous n'êtes pas tellement dans l'erreur puisque cela peut se produire aujourd'hui même... Oui, je suis celui que vous recherchez... Je vous sentais malheureuse, anxieuse, inquiète sur votre tabouret de bar : vous vous demandiez si ce moment viendrait jamais? Il est arrivé... Si vous le voulez bien, nous allons faire un pacte qui va sans doute vous paraître assez insensé mais qui sera le seul à pouvoir vous apporter, à l'instant même où il sera conclu, ce que vous recherchez. Mais dites-vous bien aussi que jamais plus je ne vous ferai une telle proposition! Il vous faudra me répondre immédiatement par «oui» ou par «non»... Voilà : je suis prêt à vous garantir jusqu'à la fin de vos jours le plus grand luxe auquel vous puissiez rêver, avec tous les plaisirs et toutes les facilités qui en découleront, si vous acceptez de me céder en échange votre sensualités. Mais entendons-nous : je ne parle pas de votre sensualité physique. Celle-là, je vous la laisse volontiers... Ce qu'il me faut, c'est votre sensualité «morale».

«... Je sais très bien qu'une jolie fille telle que vous n'a qu'une chose à vendre : son corps. Ce n'est pas lui qui m'intéresse : il n'est qu'un instrument de bas plaisir. Ce qui compte pour moi, c'est ce qui se passe dans votre âme! Ce sont vos pensées, vos rêves érotiques, vos appétits charnels, votre besoin d'avoir un contact immédiat et total avec ceux qui vous approchent. Votre cœur aime s'épancher, se donner, s'avilir, se laisser souiller aussi... Ce sera tout cela que vous me céderez au moment précis où vous aurez le luxe. Mais à partir de l'instant où votre sensualité sera rassasiée, où votre chair criera grâce et où vous n'aurez plus envie de rien, vous cesserez de m'intéresser. C'est maintenant que vous êtes passionnante! Pour moi vous n'êtes qu'un bel animal, mais ne prenez surtout pas cette appellation dans un sens péjoratif! J'estime en effet que la sensualité est l'une des qualités

essentielles de la femme. Sans elle, aucune femme n’est complète! J’ai besoin de votre sensualité pour l’insuffler à une autre qui en manque terriblement… Qu’est-ce que cela pourra bien vous faire de la perdre puisque vous aurez l’état d’âme d’une femme satisfaite par tout ce que je lui aurai apporté… J’attends votre réponse?»

«Elle me regarda avec une sorte d’étonnement où se glissait l’incompréhension. Finalement elle répondit, prouvant, en cela, qu’elle n’était pas tout à fait dépourvue d’intelligence :

«— Vous ne vous figurez tout de même pas, señor, que je vais céder ce pour quoi j’ai toujours vécu? Pourquoi la vie continuerait-elle à m’intéresser si je perdais ma sensualité?

«— Mais justement parce que vous êtes sensuelle, il vous faut le luxe, señora! Je vous l’apporte… Et vous conserverez quand même la sensualité physique qui vous permettra de faire mille et une conquêtes…

«— Croyez-vous que j’aie besoin du luxe pour obtenir ce résultat?

«— Je le pense sincèrement, connaissant l’une de vos précédentes expériences dans ce domaine…

«— Que voulez-vous dire?

«— Auriez-vous, par hasard, entendu parler d’une petite ville chilienne qui se nomme Altamasco, señora?

«A ce moment, mon cher Gilbert, il y eut un silence… un long silence! La lumière diffuse de la boîte de nuit ne fut cependant pas assez faible pour m’empêcher de constater que le visage de ma charmante invitée avait blêmi. Ce qui me permit de continuer avec cette douceur qui m’est coutumière :

«— … N’allez surtout pas croire, señora, que je vous reproche d’avoir vécu à Altamasco et même d’y avoir épousé un Espagnol… Cependant, quand vous avez fait ce mariage, je n’ai pas l’impression que vous n’ayez agi que par amour. Ni par passion. N’était-ce pas plutôt parce que vous étiez persuadée que ce Fernando était riche? Quant à votre fringale de sensualité, vous aviez, depuis longtemps déjà, trouvé le moyen de la calmer sous les caresses du beau Juan? Votre seule erreur a été de délaisser totalement cet amant exceptionnel jusqu’au

moment où votre époux a trouvé une mort atroce dans une salle de gare. Souvenez-vous de cette salle…

«— Pourquoi m’en souviendrais-je, puisque je n’ai jamais mis les pieds dans cette gare?

«— Auriez-vous la mémoire aussi courte, señora? La rumeur publique prétend en effet à Altamasco que ce serait vous, alors que vous étiez accompagnée de l’une de vos amies se nommant Luz, qui auriez découvert, un certain après-midi dans la gare, le corps du pauvre Juan assassiné… Il n’y a pas d’ailleurs que la rumeur publique à relater ces faits… Les rapports de police, qui ont servi pour l’enquête, en font foi. Ils vont même jusqu’à préciser qu’à la vue de cet horrible spectacle, vous vous seriez évanouie… Ce qui s’explique aisément! Un couteau planté dans une poitrine est un spectacle tellement atroce!

«Pour la seconde fois, Serena resta muette.

«— Je comprends aussi, señora, que vous n’aimiez pas remuer de tels souvenirs…

«— Qui êtes-vous? me demanda-t-elle brusquement, comme si elle s’arrachait à une vision de cauchemar.

«— Je ne vous répondrai pas, comme dans les lettres anonymes, que je suis «un-ami-qui-vous-veut-du-bien»… Ceci parce que ma nature même m’interdit de faire le bien! Mais je ne vous veux quand même pas de mal : ce qui est déjà important pour vous… Je devine ce que vous pensez : non, je ne suis pas de la police! J'en ai même horreur et mes faveurs iraient plutôt au camp opposé… C'est pourquoi je ne révélerai à personne au monde que je sais également qu'avant votre visite à la gare un après-midi en compagnie de votre amie Luz, vous étiez déjà venue le même matin dans ce lieu, mais toute seule! Et là…

«— Taisez-vous! Je vous en supplie…

«— C'est très bien de devenir compréhensive, charmante Serena! Cela signifierait-il que vous acceptez le petit pacte que je vous ai proposé?

«— Je l'accepte… répondit-elle d'une voix sourde.

«Pourquoi, Gilbert, lui aurais-je donné plus de détails sur ses agissements passés? L'arrestation d'une aussi jolie fille n'aurait

pas fait ressusciter le beau chef de gare… J'entraînai aussitôt la belle loin de la boîte de nuit et je la présentai, dès le lendemain, à un homme dont la fortune était immense et qui n'hésita pas, sur mes conseils et après quelques nuits d'amour, à lui donner son nom. C'est ainsi que la rousse Serena est devenue la très respectable señora Alguavil dont vous avez fait la connaissance hier.

«Depuis, cette jeune femme a eu tout ce qu’une créature comme elle pouvait rêver de posséder : robes, bijoux, fourrures, voitures… Et ce qu’elle croit être «l’aventure quotidienne» continue à remplir le vide de son existence désœuvrée. Je reconnais d’ailleurs qu’elle est encore séduisante et qu’elle peut même faire illusion à un jeune homme tel que vous, qui n’a pas encore assez d’expérience pour savoir que la véritable sensualité peut conduire jusqu’au crime…

— Vous avez quand même manqué à la parole donnée à cette femme, remarqua Gilbert, en me racontant son histoire.

— Avec vous, les secrets ne sortent pas de la famille! Pour elle n’avez-vous pas été mon neveu? Et je ne pense pas non plus qu’après avoir tant admiré une femme un soir, vous seriez assez lâche pour la trahir dès le lendemain, connaissant le plus lourd de ses secrets? Une telle attitude, mon garçon, ne cadrerait pas avec une nature aussi généreuse que la vôtre.

— Dispensez-moi de vos leçons de morale, voulez-vous?

— Evidemment, je comprends que vous soyez un peu déçu sur le compte de cette femme. Mais je vous promets de vous faire retrouver un jour, chez une autre, l’authentique et magnifique sensualité que je lui ai prise… Et, après tout, en me la cédant contre la promesse de mon silence, Serena ne s’est pas montrée plus sotte que votre ex-fiancée, Sylvia, qui m’a cédé, elle, une parcelle de sa jeunesse contre une promesse de bonheur!

— Qu’avez-vous fait de la jeunesse de l’une et de la sensualité de l’autre?

— Ami, vous ne le saurez qu’au terme de ce voyage… Vous le révéler avant serait inutile! Vous ne comprendriez pas! Il vous

faut vivre encore quelques expériences féminines avant de pouvoir reconnaître en toute franchise que jeunesse et sensualité ont été merveilleusement utilisées! J'en ai terminé avec l'histoire de Serena l'Argentine…

— Elle ne vous a donc jamais demandé ensuite de lui restituer sa véritable sensualité?

— Elle n'aurait pas osé… Et même si elle l'avait fait, je ne la lui aurais pas rendue!

— Pourquoi? Ce n'est pas juste… Vous avez bien rendu à Sylvia son année de jeunesse?

— Avec cette chère Sylvia, que nous avons aimée vous et moi, ce fut tout autre chose que vous comprendrez également un peu plus tard… La sensualité dure, la jeunesse passe…

— En êtes-vous bien certain?

— Je suis, hélas, mieux placé que vous pour le dire… Et vous pouvez être tranquille sur ce point : votre jeunesse, à vous aussi, passera! Malheureusement, quand vous vous en apercevrez, ce sera trop tard! Mais comme je tiens à agir en parfaite camaraderie avec vous, je me fais un devoir de vous poser une dernière question : maintenant que vous connaissez de Serena tout ce qu'il faut savoir d'elle, avez-vous envie de la revoir? Si c'est oui, je donne immédiatement des instructions et l'avion retourne à Buenos Aires.

— Vous seriez capable d'agir ainsi?

— Je le crois…

Le jeune homme eut quelques secondes d'hésitation avant de répondre :

— Eh bien, non! Je ne veux pas revoir cette femme! Si je la retrouvais maintenant, je penserais toujours qu'il lui manque quelque chose : sa vraie sensualité. Vous devez avoir raison : celle que je pensais avoir découverte hier soir n'était plus que la copie d'elle-même…

— Reconnaissez qu'elle vous a quand même fait illusion sur le moment?

— Oui… Croyez-vous qu'un jour je serai capable, à mon tour, de ne pas me tromper sur le compte d'une femme?

— Il vous faudra du temps… Mais consolez-vous : la majorité

des hommes n'y parvient jamais! Vous au moins, vous avez la chance de me compter parmi vos amis…

Le voyage se poursuivit, silencieux. Avant de s'abandonner à nouveau au sommeil, le jeune homme demanda :

— Pourquoi allons-nous à Los Angeles?

— Seriez-vous, par hasard, l'unique individu qui n'aurait jamais entendu parler de Hollywood?

— Hollywood?

Gilbert répéta machinalement le nom aux résonances fabuleuses sans paraître y attacher autrement d'importance. Paris avant-hier, Buenos Aires hier, demain Hollywood… Sa tête bourdonnait… Et il avait un tel besoin d'oubli! La terre lui paraissait si petite et si ridicule depuis qu'il avait fait la connaissance de Graig.

## GLORIA

L’atterrissage à Los Angeles aurait ressemblé à tous les atterrissages du monde si le Bœing rouge n’y avait été accueilli par Gloria Field…

Gilbert, dont le sommeil aérien avait été sans histoire, croyait être encore dans un rêve vertigineux lorsqu’il reconnut au pied de l’escalier amovible, permettant aux passagers de quitter l’appareil, la star platinée qu’il avait admirée maintes fois sur l’écran et dont il avait été vaguement amoureux comme des milliers de spectateurs aussi fidèles qu’anonymes. Voir Gloria Field en chair et en os, contempler la bouche écarlate et merveilleusement dessinée, qui se partageait le visage illustre avec les classiques lunettes noires à larges montures de fantaisie, était une sensation que beaucoup de ses amis auraient voulu éprouver!

Graig, au contraire, semblait trouver tout naturel que la vedette universellement connue vînt l’accueillir à sa descente d’avion. Elle et lui ne pouvaient qu’être de vieilles connaissances à en juger par l’atmosphère très amicale des premiers mots qu’ils échangèrent. Au moment précis où Graig présenta à Gloria son «protégé», de légers déclics retentirent : Gilbert se retourna pour constater qu’une double rangée de photographes, les uns debout et les autres le genou à terre, venait de fixer sur pellicule la minute émouvante où il baisait la main que lui tendait, avec une extrême gentillesse, la vedette. Celle-ci, qui avait esquissé un sourire en lisant sur le visage du jeune homme la stupéfaction devant un tel assaut de reporters, dit dans un français charmant et approximatif :

— Mes agents de publicité sont terribles! Je ne puis faire le moindre déplacement pour mon seul plaisir sans être

accompagnée d’une nuée d’opérateurs dont la mission est de photographier tous mies gestes… C’est épouvantable!

Mais ces derniers mots avaient été prononcés sans conviction. Gilbert comprit tout de suite que la star ne demandait qu’une chose : que «l’épouvantable» durât le plus longtemps possible… Le jour où les reporters ne seraient plus là à surprendre ses attitudes les plus intimes, il n’y aurait plus de Gloria Field pour le public. Cela signifierait qu’elle aurait définitivement rejoint la cohorte désespérée des vedettes oubliées.

Gloria et Graig se dirigèrent vers la sortie de l’aérodrome en échangeant mille propos qu’ils furent les seuls à entendre : véritablement ils semblaient avoir une foule de secrets à se confier! Et Gilbert, qui les suivait, eut tout le loisir d’observer la star. Il dut reconnaître que cette Gloria Field – qui crevait tous les écrans de la terre et qui attirait les foules des jours fastes dans les salles obscures— n’était plus de prime jeunesse… Le contraire eût été d’ailleurs surprenant : le règne de Gloria Field ne durait-il pas depuis quelque vingt années déjà? Si son image pouvait encore faire illusion, sa personne physique ne trompait pas ceux qui parvenaient à l’approcher de près. Et ceux-là se rendaient compte que les lunettes noires étaient indispensables! Chez Gloria, tout – depuis la moindre parole jusqu’au geste le plus banal – était étudié. La star ne pensait qu’à la galerie qui, avec le temps, était devenue l’indispensable décor de son existence.

Gloria, Graig et Gilbert avaient pris place dans une immense Cadillac blanche, dont le toit en plexiglas donnait à n’importe quel passant la possibilité de contempler avec extase les occupants de la voiture peu discrète. Un détail frappa le jeune homme : cette Cadillac ne portait pas de numéro minéralogique. Sur les deux plaques, avant et arrière, on voyait, s’étalant en grosses lettres noires sur fond jaune, le seul nom de la propriétaire : Gloria Field. N’était-ce pas suffisant? Et comment une telle célébrité aurait-elle pu se contenter d’être étiquetée, comme les millions d’automobilistes du monde, sous un numéro anonyme?

— Gloria veut absolument que nous logions chez elle, confia Graig à Gilbert. (Puis il ajouta, souriant :) Pouvons-nous refuser une invitation aussi tentante?

Le jeune homme était déjà enclin à ne plus résister à aucune tentation, surtout quand celle-ci se présentait sous la forme d'une star internationale. Combien y avait-il d'hommes qui pouvaient se vanter d'avoir habité chez la grande Gloria Field, dont la réputation d'inaccessibilité était légendaire? Pour les foules, Gloria Field avait su rester la femme du mystère savamment organisé. Elle avait même réussi à se faire surnommer : «la Divine»…

Aussi Gilbert était-il assez flatté de se trouver assis, au fond de la Cadillac blanche, entre «Elle» et Graig. Il se faisait l'effet d'être le roi de la fête, mais il aurait préféré de beaucoup que Graig ne fût pas là et que la promenade eût lieu aux Champs-Élysées, où tous les amis rencontrés seraient devenus pâles d'envie… Il en arrivait presque à regretter de n'être que sur l'interminable boulevard qui relie Los Angeles à Beverly Hills, ce paradis résidentiel du cinéma où toutes les stars du monde mettent leur point d'honneur à posséder une maison faite d'un assemblage de patios, de baies vitrées, de piscines et de terrasses fleuries.

Ce fut Gloria elle-même, l'inaccessible, qui interrompit le flot de ses méditations juvéniles en lui demandant :

— Serait-ce la première fois que vous êtes en Californie?

— Je n'étais encore jamais venu aux États-Unis, avoua gentiment le jeune homme.

— Comme c'est excitant! Je vais vous faire découvrir l'Amérique dans mon home… Ce soir je donnerai une party en votre honneur : vous y ferez connaissance avec le Tout-Hollywood… Et Hollywood, c'est un peu le cœur de l'Amérique! Si vous saviez le nombre d'amis que compte votre oncle ici! Il est tellement bon! Tant de gens lui doivent leur réussite!

— Vraiment, ma chère Gloria, ne put s'empêcher de dire Graig avec une modestie que Gilbert ne lui avait pas encore connue, vous allez me faire rougir devant ma famille…

— Oh! s'écria brusquement Gloria. Si nous mangions des hot-

dogs? Avez-vous faim?

— Pas très! avoua Graig. Cela vous ferait un tel plaisir?

— Il y a très longtemps que je meurs d'envie de manger des hot-dogs dans l'une de ces petites boutiques qui bordent nos routes et nos avenues. Vous voulez bien, Gilbert?

Sur un ordre de la star, la Cadillac s'arrêta devant le premier drugstore qui se présenta. Gloria n'avait même pas attendu la réponse de Gilbert. Les hommes ne devaient-ils pas toujours être de son avis, même quand ils n'avaient pas faim?

Le marchand de hot-dogs était un nègre, dont la peau d'ébène contrastait avec une blouse et une toque blanches. Au moment où Gloria Field commença à mordre dans un sandwich aux saucisses chaudes, Gilbert perçut un nouveau déclic d'appareil photographique. L'un des opérateurs de l'aérodrome était encore là! Cette présence inopportune fut désagréable au jeune homme qui en fit la remarque à Graig.

— On voit bien, répondit celui-ci, que vous n'êtes pas encore familiarisé avec la vie américaine et, surtout avec celle de Hollywood! Sachez une fois pour toutes que les moindres gestes de notre belle star sont gravés sur la pellicule pour en inonder ensuite les innombrables magazines de cinéma ou illustrés. C'est un des petits inconvénients de la célébrité : Gloria Field n'a pas le droit d'avoir une vie privée. Elle ne la recherche pas d'ailleurs… N'allez surtout pas vous imaginer que ce brave photographe nous ait suivis jusqu'ici! Au contraire, il nous y a précédés! Les services de publicité personnels de Gloria l'informent chaque matin de toutes les allées et venues de la vedette. C'est ainsi qu'ils lui ont bien précisé qu'aujourd'hui, à telle heure précise, «notre» star éprouverait une envie subite et impérieuse de manger des hot-dogs…

— Ce n'était donc pas un désir réel? demanda le jeune homme décontenancé.

— Regardez-la : elle fait semblant d'aimer ce mets de résistance populaire… Cela fera très bon effet, sur les photographies, vis-à-vis des foules américaines qui se pâmeront en disant : «Voyez comme la Divine est simple! Elle n'hésite

pas à faire stopper sa luxueuse voiture pour savourer des hot-dogs comme nous! Quelle femme étonnante! Si lointaine dans ses films, mais tellement gentille dans la vie…» Et le tour sera joué, jeune homme, pour le plus grand contentement des masses! L'existence de Gloria n'est qu'un office permanent et monstrueux de publicité.

En réalité, la star toucha à peine aux hot-dogs. Quand elle estima que le nègre avait assez souri à ses côtés et que le photographe avait pris suffisamment de clichés, elle invita ses hôtes à remonter dans la voiture pour l'accompagner jusqu'à sa demeure de Beverly Hills.

Gilbert était songeur… L'attirance du premier moment tomba complètement quand il pénétra dans la maison de la vedette : la fierté d'être admis à un tel honneur s'évanouit à l'idée qu'il y aurait peut-être, dissimulée derrière chaque massif d'hortensias, une caméra indiscrète et, dans toutes les pièces, des appareils enregistreurs cachés qui capteraient la plus banale des conversations. Tout le désir que Gilbert avait pu éprouver pendant un instant pour la créature «staréotypée» avait fondu. Il n'avait plus qu'une idée : repartir!

Il lui fallut cependant assister à la réception. Graig avait eu beau lui répéter : «Vous verrez, au cours de cette soirée, les plus jolies filles de Hollywood», Gilbert se sentait de marbre. Ces femmes, habillées avec un goût discutable et semblant chérir particulièrement les robes aux teintes de bonbons fondants, étaient presque trop jolies… En contemplant les beautés californiennes aux corps parfaits, aux dentures refaites et aux faux cils démesurés, Gilbert en vint, pour la première fois de sa vie, presque à regretter les femmes laides…

— Qu'est-ce qui ne va pas? lui demanda Graig. Vous paraissez vous ennuyer à peu près autant qu'au commencement de mon bal à Buenos Aires… Je n'aime pas que les gens soient tristes!

— Laissez-moi tranquille! Croyez-vous que je paraîtrais mal élevé si je rejoignais ma chambre?

— Personne ne s'en apercevrait! Vous n'avez donc pas remarqué que la plupart des invités sont déjà arrivés ici dans

un état d’ébriété avancé? Ça aussi c’est une mode américaine… qui passera plus difficilement que les autres! Rendez-en responsable le monsieur qui a inventé le premier cocktail!

— Ce pourrait bien être vous! Je vous verrais assez remplissant les fonctions de barman du Diable!

Graig se contenta de sourire avant d’ajouter :

— Voici notre charmante hôtesse qui vous cherche… C’est généralement l’heure exquise où elle aime confier ses tendres secrets. Oh! Des secrets d’une intimité toute relative et qui ont déjà fait le tour du monde… Faites quand même semblant de les écouter : vous lui ferez plaisir.

— Mon cher petit Français – c’était ainsi que Gloria Field avait pris l’habitude d’appeler Gilbert depuis le début de la party –, venez avec moi près de la piscine…

Gilbert n’avait pas la moindre envie de l'accompagner vers la piscine prometteuse, mais Gloria, ne se souciait jamais des envies des autres, préférant satisfaire d’abord les siennes. Elle prit gentiment par le bras son «cher petit Français», pour l’entraîner vers le rectangle d’eau transparente qui était installé au centre d’une roseraie éclairée par des projecteurs multicolores. N’était-ce pas le décor rêvé pour que, à chacune de ses parties, le bain de minuit, pût se prolonger jusqu’à l’aube?

Le spectacle des maillots de bains, se mêlant aux smokings blancs, sous un éclairage indirect, n’était pas pour déplaire à un garçon jeune. Enfin un orchestre de musique douce déversait sur cette saturnale des temps modernes une harmonie discrète, mais suffisante, pour constituer le fond sonore de la rêverie organisée… Les corps des naïades, étendues sur le gazon autour du bassin, se vautraient dans la fraîcheur d’une rosée vespérale. Un peu partout des couples s’enlaçaient et Gilbert acquit la certitude que la licence était non seulement permise, mais même encouragée dans ce monde désaxé. Seule, Gloria conservait un calme flegmatique.

Pendant toute la soirée, Gilbert n’avait pas cessé de l’observer : Gloria Field ne donnait ses réceptions que pour briller encore davantage. Et l’on finissait par ne remarquer

qu’elle… A ses côtés, toutes les autres femmes – quelle que fût leur splendeur – semblaient quelconques. Le rayonnement calculé de la maîtresse de maison les pulvérisait… Et, comme beaucoup d’autres avant lui, Gilbert ne pouvait s’empêcher d’être prodigieusement intrigué par cette créature de cinéma dont le pouvoir attractif était certain. «La Divine» avait quelque chose de fascinant… Il se dégageait de sa personne le magnétisme indéfinissable qui fait qu’une artiste possède une «présence». Et celle-ci était décuplée sur l’écran. Comment les spectateurs des salles obscures n’auraient-ils pas été conquis par cette femme miraculeuse?

Tous devaient être dans le même état d’esprit que Gilbert, qui venait de se laisser conduire docilement vers une tonnelle dont les arceaux croulaient sous les roses et qui ne se trouvait pas dans le champ lumineux des projecteurs. Dans ce coin plus sombre du parc, un large matelas pneumatique était posé à même le sol. Gloria s’y allongea le plus naturellement du monde sans se préoccuper de savoir si elle froisserait la robe du soir en lamé or qui moulait sa silhouette restée jeune. Son unique préoccupation en ce moment était de savoir si elle pourrait jouer à l’amoureuse pendant quelques instants avec «le cher petit Français». Car elle ne cessait jamais d’interpréter un rôle : à n’importe quel moment de sa vie, elle se croyait toujours devant la caméra. Aussi ses nuits langoureuses se ressemblaient-elles toutes. Seuls différaient les hommes qui s’y succédaient… Gloria estimait qu’une soirée était largement suffisante pour faire le tour complet d’un homme… Il est vrai que son jugement était des plus superficiels. Avant tout, il fallait que le partenaire – aucune autre appellation n’effleurait les pensées de la vedette, marquée par la longue pratique de sa profession : pour elle, qu’ils fussent sur un plateau de studio ou dans la vie courante, les hommes ne pouvaient être que des «partenaires» – fût beau, très beau même! S’il avait, par surcroît, le mérite d’être étranger, il risquait de lui plaire… Ce Gilbert ne réunissait-il pas ces conditions primordiales et n’arrivait-il pas d’un pays où la réputation des hommes n’est plus à faire?

Il venait de s’asseoir sur le matelas à côté de la vedette déjà allongée dans une pose extatique, dont elle avait appris depuis longtemps à mesurer tous les effets sur l’écran. Le jeune homme pouvait contempler le visage aux pommettes saillantes, les yeux immenses, le nez fin, le cou racé, les oreilles menues, la coiffure célèbre faite d’une frange sur le front et de cheveux plats retombant sur la nuque… La coiffure d’une Cléopâtre exagérée, que toutes les dactylos du monde essayaient de copier. Coiffure qui convenait aux étreintes passionnées, aux rejets de tête en arrière, aux paupières lourdes qui se ferment au moment psychologique, aux baisers enfin sans lesquels le meilleur des films ne possède pas une fin capable de satisfaire tout le monde. Plus Gilbert regardait cette femme allongée et plus il comprenait que la Divine était par excellence l’héroïne-type du baiser final.

Elle se décida enfin à entrouvrir la bouche, tout en conservant les paupières closes, pour dire :

— Mon rêve est de tourner un film à Paris…

Elle exprimait là le désir de toutes les stars consacrées, mais ce premier élan fut rabaissé par une considération d’ordre plus pratique :

— … Il est regrettable que l’on paie si mal les artistes dans votre pays!

Gilbert comprit que la question monétaire primait tout. Bien que sa fortune fût immense, la star était insatiable. Sans doute songeait-elle à ses vieux jours ou à quelque vieille mère, laissée quelque part dans le monde, tout en sachant très bien qu’elle continuerait à s’accrocher désespérément à sa carrière pour que les «vieux jours» n’arrivassent qu’à la toute dernière extrémité! Quant à la «vieille mère», Gloria avait pris l’habitude de l’ignorer depuis le jour de sa naissance. Sentiment qui amenait parfois sur les lèvres, embrassées par tous les jeunes premiers du monde, un pli assez amer : si la femme qui, après l’avoir mise au monde, avait pu se douter qu’un jour cette petite chose rose, pleurnicharde et ratatinée deviendrait l’illustre Gloria Field – représentant un capital-or – sans doute se serait-elle tuée à la tâche pour l'élever jusqu’à la

réussite finale?

Les quelques mots qu'elle avait dits étaient suffisants pour montrer à Gilbert qu'elle avait pour principe absolu de ne parler que du bout des lèvres. Le moindre effort vocal aurait pu la fatiguer : elle se devait de conserver intacte sa précieuse voix grave, dont le timbre avait été amplifié par tous les microphones de la terre.

Comme la plupart de ses consœurs stars, Gloria était désespérément snob : cette réception fastueuse et assez ridicule, où le tape-à-l'œil se mêlait au sens publicitaire, en était la preuve. Et Gilbert brûlait du désir de donner une bonne leçon à cette fille de basse origine qui croyait trouver dans quelques attitudes étudiées le moyen infaillible de paraître une femme du monde. Il fallait montrer à «la Divine» que le «petit Français» ne la prenait pas du tout au sérieux… Il se pencha sur le visage diaphane – dans lequel la vie semblait prête à s'arrêter à tout instant – pour dire, à son tour, d'une voix très douce :

— Grâce à vous, je passe une soirée inoubliable… Puis-je vous poser une question assez indiscrète : seriez-vous aussi amoureuse dans la vie qu'à l'écran?

Les lèvres écarlates firent un effort surhumain pour laisser passer, dans un souffle, cette phrase définitive et épuisante qui résumait tout un programme publicitaire :

— Qui pourrais-je aimer?

Gilbert comprit aussitôt que seul le contraire devait être vrai. La belle Gloria était prête à aimer tout le monde, depuis le premier venu qui se présenterait sur sa route jusqu'au personnage le plus illustre. Elle les aimait tous, pendant quelques secondes, parce qu'ils pouvaient être utiles à sa réputation de «plus grande amoureuse du siècle». Elle les aimait parce qu'elle s'aimait elle-même et ne pouvait comprendre qu'un homme ne tombât pas immédiatement amoureux de «sa» divinité.

— Avez-vous apprécié mon dernier film? demanda-t-elle sur un ton qu'elle s'efforça de rendre le plus détaché possible des biens de ce monde.

Gilbert ne fut pas dupe. Seul un vieux fond de galanterie le mit dans l'obligation de répondre :

— Vous y êtes admirable!

Une phrase qui ne l'engageait pas trop, puisqu'il n'avait pas vu le film… Et maintenant qu'il avait côtoyé de près la vedette, il se jurait bien de ne plus jamais aller voir aucun de ses films! Pour lui, la femme de mystère s'était évaporée…

Ils restèrent ainsi sur le matelas pneumatique, elle allongée et lui assis, pendant une heure, peut-être même deux… Le temps ne comptait pas! Nul ne vint les déranger, pas même Graig. Et Gilbert éprouva une réelle détente à ne pas sentir, pour une fois, peser sur lui la présence du redoutable personnage. C'était assez incroyable, mais grâce à cette Gloria Field, il n'était plus épié ou deviné dans ses pensées avant même qu'il ne les eût exprimées. De cela, il était reconnaissant à la Divine. A intervalles très espacés, ils échangèrent encore quelques vagues paroles sur les sujets les plus généraux et les plus impersonnels : le cinéma, l'Amérique, la France, Paris… La conversation était banale, difficile même puisque la star semblait faire une grâce insigne à son interlocuteur à chaque fois qu'elle condescendait à répondre. Cette attitude finit par lasser le jeune homme qui préféra s'enfermer dans un mutisme rêveur.

Une dernière fois il tenta de rompre le silence en demandant :

— Depuis combien de temps connaissez-vous le baron Graig?

Elle ne répondit pas. Les paupières restaient closes, la respiration était régulière. Gilbert se pencha : la belle Gloria s'était endormie! Le garçon fut pris d'un accès de rage indescriptible à l'idée que c'était tout l'effet que sa présence avait produit sur l'amoureuse numéro 1 de l'écran! Il voulut avoir sa revanche : elle devait être éclatante, réparant l'affront permanent que cette femme faisait depuis vingt années à des millions d'hommes dans le monde en leur faisant croire qu'elle seule, était capable d'incarner les amoureuses!… Gilbert se pencha encore davantage pour embrasser avec fougue la star endormie : au moins ce ne serait pas un baiser truqué! Quand

elle le recevrait pour une fois enfin la Divine ne jouerait pas la comédie! N’appartenait-elle pas à cette catégorie de femmes qu’il ne faut embrasser que lorsqu’elles sont inconscientes, si l’on ne veut pas avoir trop d’ennuis ou de désillusions?

Pendant qu’il appliquait avec force ses lèvres vengeresses contre celles, dociles, de la star, Gilbert sursauta : un éclair de magnésium venait de déchirer la nuit californienne à quelques mètres… Il releva la tête et aperçut cinq ou six photographes qui rentraient précipitamment leurs appareils dans leurs écrins de cuir avant de s’enfuir. L’un d’eux pourtant s’obstina. Un deuxième éclair de magnésium lui permit de prendre un gros plan du «gentil petit Français» dans une position parfaitement ridicule. Ce dernier se releva d’un bond pour se ruer sur la cohorte indiscrète des reporters, mais la voix langoureuse de Gloria le retint en susurrant :

— Vous savez embrasser. Recommencez…

Les paupières étaient toujours closes et ses lèvres entrouvertes, dans l’attente… Le jeune homme resta interloqué :

— Vous ne dormiez donc pas?

— Je dors quand je veux, mais jamais auprès de celui par qui je désire me faire embrasser. Je joue très bien les tentatrices : j’aime les incarner dans la vie comme sur l’écran… Je savais aussi que les photographes de mon Office de propagande rêvaient de prendre un cliché sensationnel! Demain, mon petit Gilbert, vous serez célèbre dans toute l’Amérique… La photographie de ce baiser sera reproduite en première page des journaux avec cette manchette sur quatre colonnes, en caractères gras : «LA DIVINE VA-T-ELLE ÉPOUSER UN FRANÇAIS?» Je ne vous épouserai pas plus que les autres, mais ce sera une excellente publicité puisque l’action de mon prochain film se passe en France… Si vous consentiez à recommencer, nous obtiendrions une photographie qui serait d’une qualité très supérieure!

Gilbert était tellement suffoqué qu’il fut long avant de demander :

— Auriez-vous une pierre à la place du cœur?

Cette fois les paupières aux longs cils se relevèrent pour découvrir deux yeux faussement candides qui furent plus éloquents que n'importe quelle bouche et qui semblaient dire : «Vous savez bien que je n'ai pas le droit d'avoir une vie privée! Je ne m'appartiens pas… Je suis la propriété du public.»

Le jeune homme comprit cette réponse muette et, après s'être relevé, rejoignit vite le salon où Graig devisait avec un metteur en scène célèbre. Le baron interrompit sa conversation pour entraîner son protégé dans un autre coin de la pièce.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-il. Vous paraissez ennuyé.

— Ce serait trop bête de vous en donner la raison. Vous me ririez au nez!

— Je crois la connaître, cette raison. Déçu?

— Même pas… Plutôt vexé!

Graig éclata de rire :

— C'est excellent cela, mon garçon! Ce serait tout de même trop injuste que vous n'alliez que de succès en succès!

— Partons d'ici! supplia Gilbert.

— Il sera fait selon votre désir. Je vous ai dit, avant d'entreprendre ce voyage, que je pensais pouvoir être pour vous le compagnon de voyage idéal! Je tiens à vous le prouver… Dans une heure nous décollerons de l'aérodrome de Los Angeles. Vous n'aurez pas de regrets?

— Aucun. J'ai compris ce qu'était Hollywood.

— Ne généralisez pas! Ce n'est pas parce que vous éprouvez une légère déception passagère qu'il faut en rendre responsable tout le sanctuaire du cinéma! Gilbert réfléchit un instant avant de répondre :

— Je dois trop aimer ce qui est vrai pour pouvoir m'habituer à un monde où l'on ne fabrique que des images…

L'avion rouge décolla en pleine nuit. Gilbert n'osait même plus demander à Graig vers quelle destination inconnue ou vers quelle femme nouvelle il l'entraînait? Il se sentait tellement ridicule qu'il aurait voulu être seul dans un désert ou sur une île perdue. Là peut-être serait-il parvenu à mettre de l'ordre dans ses idées de plus en plus confuses sur la femme. Mais,

comme toujours, Graig fut implacable :

— Je ne pense pas que vous ayez très envie d'entendre l'histoire de Gloria Field? Il me paraît cependant nécessaire que vous la connaissiez… Gloria Field s'appelle en réalité Hilda Sturmer. C'est moi qui l'ai affublée, au début de sa vertigineuse carrière cinématographique, de ce pseudonyme international aux consonances plus anglaises que saxonnes. Gloria est l'un de ces prénoms qui possèdent assez de dynamisme en eux-mêmes pour laisser supposer que celles qui les portent sont appelées aux plus hautes destinées! Quand vous saurez toute l'histoire de la brune Hilda Sturmer, vous conviendrez avec moi qu'aucun prénom n'aurait pu mieux lui convenir. Quant à Field, c'est un nom qui est de partout et de nulle part… Je vous vois sourciller : oui, cela aussi je puis vous le confier d'homme à homme… Notre star platinée n'a rien de blond! Ses cheveux étaient du plus beau noir corbeau. Ses yeux aussi étaient noirs : ils le sont restés. Puisque je ne pouvais pas faire changer la couleur des yeux – l'une des rares choses qui reste immuable chez l'individu – je n'avais plus qu'à lui faire blondir ses cheveux à l'extrême. Le contraste des immenses yeux noirs avec cette blondeur devint l'un des premiers éléments indispensables pour la création d'une star internationale. Rien n'est vrai dans Hilda Sturmer! Tout est fabriqué! Vous l'avez compris parce que vous n'êtes pas sot, mais malheureusement l'immense majorité des hommes aime le faux!

«Quand j'ai connu Hilda, elle n'était encore qu'une jolie fille de dix-huit ans, vendeuse dans une pâtisserie de Vienne. Je ne sais si vous êtes comme moi, mais j'ai toujours eu un faible très marqué pour les gâteaux et spécialement pour la pâtisserie viennoise… C'était donc avec l'intention d'acheter un mille-feuille dégoulinant de crème que je pénétrai, voici vingt-cinq années – cela ne rajeunit pas notre héroïne… Je ne parle pas de moi qui ne sais plus vieillir – dans une adorable boutique rose où les petites vendeuses portaient de ravissants tabliers gris-perle. L'ensemble faisait un peu rococo, charmant et pas très original : seule Hilda tranchait dans le lot et je compris aussitôt

que toute la vie de cette fille devrait être un éternel contraste pour qu'elle pût trouver un véritable plaisir à la vivre.

«Tout en dégustant mon mille-feuille, je me permis d'engager la conversation avec la vendeuse. Je crois pouvoir vous la relater, en dépit d'un quart de siècle, avec une scrupuleuse fidélité. Je possède en effet ce que le commun des mortels a pris la mauvaise habitude d'appeler «une mémoire infernale»

«— Mademoiselle, lui demandai-je le plus poliment du monde, êtes-vous pleinement heureuse dans cette charmante petite boutique?

«— Non, monsieur, d'abord j'ai horreur des gâteaux dont la seule vue me rappelle une cuisante indigestion… Ensuite, j'estime valoir mieux que ce que je fais.

«— C'est également ma conviction, mademoiselle… Vous êtes jolie.

«— Je le sais. Seulement personne ne me remarque ici… Les gens ne pénètrent dans ce magasin que pour manger! Ils veulent bien admettre à la rigueur que de jolies vendeuses leur présentent les friandises : celles-ci ne leur en paraissent que plus délectables… Mais ils ne toléreraient pas qu'il n'y ait que les vendeuses sans sucreries! Je me fais l'effet de n'être ici qu'un complément, alors que je rêve d'être celle pour laquelle on se dérange et non la fille qui répond servilement au moindre appel des autres.

«— Autrement dit, mademoiselle, vous aimeriez que les foules se déplacent pour venir vous admirer?

«— C'est un peu cela.

«— Votre ambition est grande… C'est même l'une des plus démesurées que j'aie rencontrée chez une jeune personne de votre âge. Je sens très bien que vous marcheriez sur père et mère pour arriver.

«— Ne parlons pas de mes parents : je n'en ai pas…

«— Je comprends dans ce cas que rien ne vous retienne… Cependant, si vous deveniez amoureuse?

«La fille brune éclata de rire, d'un rire qui semblait dire : «M'avez-vous bien regardée? Je me sais trop belle pour être amoureuse. Ce seront les autres qui le seront de moi. Ça se

monnaye, tout cela, mon cher monsieur!»

«Je réfléchissais, Gilbert, et j'oubliais même d'entamer un second mille-feuille qui attendait dans mon assiette… L'ambition de cette Viennoise inculte n'avait pas de limites. Que serait-ce quand on lui donnerait le vernis nécessaire et les quelques atouts indispensables : de jolies robes, le moyen d'aller tous les jours chez son coiffeur si cela lui faisait plaisir, «l'allure» surtout qui confère à une modeste fille de concierge un port de grande dame pour peu que le professeur de belles manières ne soit pas trop maladroit. Que demandait Hilda Sturmer? Pas grand-chose en somme : satisfaire son ambition… Selon ma vieille habitude, je lui offris séance tenante un petit pacte :

«— Je vous garantis qu'avant une année d'ici les magnats de Hollywood s'arracheront votre précieuse personne et que dans cinq ans vous serez la vedette la plus célèbre, la plus admirée, la plus aimée de tous les écrans du monde! Votre nom, qu'il faudra changer, s'étalera en lettres lumineuses, immenses, aussi bien à Broadway qu'aux Champs-Élysées. Les gens feront la queue pendant des heures, sous la pluie et sous le soleil torride, pour pouvoir s'engouffrer dans les salles obscures où votre ombre gigantesque les fera se pâmer d'aise. Votre carrière sera également la plus longue et la plus durable qu'ait jamais connue une artiste de cinéma. Vous serez multimillionnaire, bien que je sente que l'argent vous attire beaucoup moins par lui-même que par les facilités qu'il vous apportera pour satisfaire votre ambition. Le reste ne vous intéresse pas… En échange de cette pleine réussite dans le domaine que vous affectionnez, vous me céderez votre besoin actuel d'ambition. Il me le faut pour une femme qui en est totalement dépourvue… Acceptez-vous mon offre?

«Elle était jeune, Gilbert : elle accepta… J'en ai fait Gloria Field. Mais, comme Serena le jour où elle m'avait cédé sa sensualité insensée, la pseudo-Gloria cessa, à mes yeux, d'être intéressante à dater du moment où j'avais acquis son ambition initiale. Au fur et à mesure que vous progresserez en expérience, vous vous apercevrez que les gens dont les désirs

sont comblés – et principalement les femmes — cessent d'offrir le moindre attrait! Rien n'est plus insipide qu'une épouse satisfaite. Elle reste tranquille et qui dit épouse parfaite, dit ennui prolongé… Au fond la Divine n'est plus qu'une malheureuse : plaignons-la!

— Pourquoi avez-vous tenu à ce que je fasse sa connaissance, sachant très bien qu'elle ne me plairait pas?

— Pour deux raisons : pour vous dégoûter à jamais du genre factice que vous fuirez à l'avenir et pour… Mais ceci est une autre affaire que vous comprendrez un peu plus tard. En attendant, je vous demande simplement de procéder à une petite récapitulation : de Sylvia j'ai obtenu une année de jeunesse, de Serena la sensualité, de Gloria l'ambition… Imaginez le secret prodigieux, celui dont tous les hommes cherchent à percer en vain l'énigme : le Secret de la Femme Idéale! Admettez même que je sois en mesure de créer cette femme extraordinaire et de vous la faire connaître… Quelles qualités exigeriez-vous d'elle?

— Toutes!

— Votre réponse, jeune homme, est à la fois trop vraie et trop imprécise. Toutes ces qualités auxquelles vous songez se résument pour moi à sept essentielles : la jeunesse, la sensualité, l'ambition, l'esprit de domination, le goût de l'esclavage, le sens bourgeois et la beauté.

— Vous oubliez la fantaisie!

— Certes, elle est indispensable pour que cette femme ne soit pas ennuyeuse, mais je ne la range pas dans les qualités essentielles. La fantaisie découle tout naturellement d'un amalgame de la jeunesse et de la sensualité.

— Et le charme?

— Ce n'est pas une qualité : il les résume toutes. Je vous garantis que la femme, dont je viens de vous évoquer la silhouette, aura un charme indéniable.

— Et l'amour?

— La femme amoureuse?… Quel charmant romantique vous faites, mon petit Gilbert! Est-ce véritablement une qualité pour une femme que d'être amoureuse? Ne serait-ce pas plutôt un

défaut, ou tout au moins une lacune? Une femme amoureuse perd tous ses attraits pour ceux dont elle n'est pas amoureuse! Croyez-vous qu'une femme – qui possède la sensualité, l'ambition, l'esprit de domination et le goût de l'esclavage réunis en elle – peut ne pas être amoureuse?

— Et la sincérité?

— Vous aimez donc les femmes franches? Elles sont très gênantes! Tandis que la menteuse est une créature attrayante au possible! Toutes les femmes l'ont d'ailleurs compris depuis longtemps… Disons même depuis Eve, leur mère commune : c'est parce qu'elle a menti à Adam qu'il l'a adorée! Non, je ne puis pas ranger la franchise parmi les qualités essentielles de la femme! Quant au mensonge, ce n'est pas la peine de chercher à l'acquérir pour la femme idéale puisqu'il est automatiquement en elle.

— Vous avez réponse à tout! Cependant, sur les sept qualités que vous m'avez énumérées, il n'y en a que deux, à mon avis, qui soient essentielles : la jeunesse et la beauté… Mais les cinq autres!

— J'attendais cette remarque… N'oubliez pas que la jeunesse et la beauté sont, pour notre Femme Idéale, deux qualités physiques que n'importe quel imbécile peut découvrir au premier coup d'œil. Les cinq autres, au contraire, sont d'ordre interne : disons, si vous le voulez, que ce sont des qualités morales, bien que je n'aime pas ce dernier mot… La morale et moi sommes brouillés à mort!

— Dans ce cas, vous avez sûrement oublié sur votre liste la Valeur Morale… J'estime, et beaucoup d'hommes seront de mon avis, que c'est la première de toutes les qualités.

— Pas dans mon système, jeune homme! J'ai toujours ignoré ce que vous appelez «la Valeur Morale»… Si vous l'admettez, il est inutile que nous poursuivions ce voyage : je préfère vous ramener directement à Paris… En effet, cette prétendue «Valeur Morale» peut à la rigueur s'accorder avec la jeunesse, avec la beauté et avec le sens bourgeois mais certainement pas avec la sensualité, l'ambition, l'esprit de domination et le goût de l'esclavage!

— Ne croyez-vous pas qu'il vaudrait mieux ranger ces quatre dernières qualités sous l'étiquette «défauts»?

— Ce sont, en effet, des défauts selon le langage des personnes dites «vertueuses». Mais ces défauts me paraissent quand même indispensables pour faire une femme complète. Vous-même les appréciez : la sensualité frémissante, émanant de la rousse Serena, n'était pas pour vous déplaire?

— Je le reconnais, avoua le jeune homme. Mais l'ambition de Gloria?

— Elle avait aussi son charme avant que la Divine n'ait eu son désir satisfait. La femme idéale doit être ambitieuse, sinon elle manque de personnalité. Une femme qui est contente de son sort n'en est plus une, mais un être qui a limité son horizon. Ce n'est pas cela qu'un garçon intelligent recherche dans sa compagne.

— J'ai à Paris des amis remarquables qui ont épousé des bourgeoises et qui sont très heureux! affirma Gilbert.

— Ils le disent… ou ils le croient jusqu'au jour où ils sortiront de leur petit rêve. Leur réveil sera alors terrible : je ne voudrais pas être dans leur cœur à ce moment-là et encore moins à la place de leurs dignes épouses! Mais justement, vous venez d'évoquer l'une des qualités que j'ai qualifiées d'essentielles : le sens bourgeois. Si ces garçons dont vous me parlez avec chaleur ont éprouvé le besoin d'associer leur existence avec celle des femmes qui possèdent ce sens, c'est donc qu'il leur est nécessaire… Nous en reparlerons un peu plus tard : n'anticipons pas!

— En somme, jusqu'à présent, vous m'avez fait connaître les trois femmes auxquelles vous avez pris les trois premières qualités : la jeunesse, la sensualité, l'ambition… Où sont les quatre autres?

— Vous ne serez donc jamais patient? répondit le baron avec un sourire qu'il s'efforçait de rendre indulgent. Avant de vous présenter ces quatre créature d'élite, il est indispensable que je sache si vous avez envie de poursuivre ce voyage ou si vous préférez rentrer à Paris?

Gilbert restait silencieux. Une lutte se livrait dans son esprit.

Il se sentait tiraillé par mille sentiments. S’il rentrait à Paris tout de suite, il y retrouverait l’atmosphère catastrophique du drame qu’il avait voulu fuir. Le temps écoulé n’était pas suffisant pour panser les plaies de son propre orgueil et de celui de sa famille. Comment l’accueillerait-on après la disparition mystérieuse de Sylvia et le suicide simultané de sa tante, Mme Werner? Il lui faudrait se cacher à son tour pour ne pas être ridicule ou odieux aux yeux du monde… Personne ne croirait à son aventure, même s’il la racontait à tous ceux qu’il rencontrerait. Petit à petit on le classerait dans la catégorie des illuminés et on le plaindrait. De cela surtout il avait peur : à trente ans, quand on se sait jeune et fort, on aimerait mieux mourir que devenir un objet de pitié… Mais s’il restait avec Graig, il savait d’avance qu’il serait entraîné dans une aventure où il perdrait sans doute la raison… Aventure qui serait quand même passionnante à vivre! En y réfléchissant, il semblait que le baron fût dans le vrai : la Femme qui posséderait les sept qualités énumérées serait idéale… Et il risquait d’être le seul homme que son étrange cicerone accepterait de mettre en présence de la créature unique. Sa décision était prise. Il demanda :

— Dans quel pays allez-vous me faire découvrir la femme qui vous a cédé son esprit de domination?

— En U. R. S. S., jeune homme! Nous avons beaucoup de chance : à cette époque du printemps, il n’y fera pas trop froid. J’ai horreur de la neige… Et vous?

— A force de vivre à vos côtés, on finit par s’habituer à ce qui brûle!

— La quatrième personne que je vais avoir le très grand plaisir de vous présenter se prénomme Olga…

## OLGA

Olga reçut Graig et Gilbert dans la salle commune des «Femmes Sportives Moscovites», dont elle était à la fois l’animatrice incomparable et la présidente déléguée par le Soviet Suprême. Parmi beaucoup de responsabilités, Olga avait celle d’enrégimenter des centaines de jeunes filles pour les faire défiler, par bataillons serrés, sur la place Rouge les jours de parades spectaculaires.

Comme Serena, comme Gloria, elle aussi paraissait connaître Graig depuis toujours : ils se tutoyaient. Ce qui n’aurait quand même pas été une preuve suffisante de vieille amitié puisque tout le monde se tutoie dans la République des camarades.

Dès qu’il la vit, avec ses cheveux blond-cendré coupés à ras qui lui donnaient une apparence plus masculine que féminine, Gilbert fut fasciné. Le regard de Olga était glauque, impénétrable, tour à tour enjôleur et cruel, mais toujours lointain. Cette femme – à qui il était très difficile de donner un âge précis – semblait ne jamais être auprès de ceux avec qui elle vivait ou conversait. Tout son être frémissant, qui s’abandonnait parfois à des langueurs inexplicables pour les Occidentaux, semblait vivre un rêve immense et se perdre dans la contemplation muette de steppes infinies… A certains moments, ses yeux transparents s’emplissaient brusquement de larmes, puis se séchaient aussi vite. Avant d’être femme, Olga était slave.

Femme, elle l’était cependant grâce à ce charme indéfinissable qui a fait couler beaucoup d’encre. Et cependant, il n’y avait aucune recherche, ni aucune coquetterie dans l’habillement qui se réduisait à une casaque rouge, enserrant le cou et retombant sur une culotte de velours noir côtelé. Elle

portait des bottes.

L’âme tourmentée ne pouvait qu’être compliquée et insaisissable. Le cœur devait toujours être prêt à s’épancher sans vraiment s’offrir : il n’était qu’une perpétuelle dualité. On sentait surtout que cette femme n’appartenait à personne et voulait conserver sa liberté.

Elle parlait dans un français qui, à travers sa gorge, prenait des sonorités inconnues. Elle avalait de grandes rasades de vodka, avec la même sûreté qu’un cosaque de l’Oural, en vidant d’un seul trait le verre plein jusqu’au bord. Véritablement cette créature, dont l’apparence était cependant assez frêle sous son accoutrement d’amazone moderne, incarnait la Femme Forte, mais pas exactement celle dont il est question dans l’Évangile.

— Alors, camarade Baron, pourquoi es-tu revenu me voir avec ton jeune compagnon?

— Je tenais, camarade Olga, à ce qu’il fît ta connaissance… Tu es une femme passionnante!

— Peut-être ton ami français le pense-t-il réellement? Comme tous ceux qui nous viennent des pays capitalistes, il me regarde avec étonnement... Mais toi, camarade Baron, qui n’es d’aucun pays, comment peux-tu avoir une opinion sur moi?

— J’en ai une et elle est excellente!

— Tu es bien le premier, à me dire cela! Généralement les hommes me craignent.

— Ce sont des sots! Vois mon ami Gilbert : il ne te craint pas, lui! Crois-moi : il a l’étoffe pour se mesurer avec une femme de ton espèce! Tu ne l’intimides pas… Encore un peu de vodka?

— Beaucoup de vodka!

Après avoir bu, elle dit :

— On ne te voit pas souvent, camarade Baron. Je sais que tu préfères vivre au milieu des capitalistes. Tu as tort : tu serais plus heureux parmi nous... Mais je te connais : tu ne reviens ici que quand tu as quelque chose à me demander. Qu’est-ce que tu veux encore?

— Pour une fois, la camarade Olga se trompe! ricana Graig. Non seulement, je ne lui demande rien, mais je lui apporte un cadeau… Un magnifique cadeau : un jeune Français qui

l’admire… N’est-ce pas, Gilbert?

Ce dernier ne répondit pas. Graig l’observait en souriant : une fois de plus, Gilbert était amoureux. Il se rassasiait de la contemplation de l’étrange Olga… Ses lèvres, légèrement entrouvertes, paraissaient boire avec délices chaque parole qui sortait de la bouche slave. Tout ce que dirait la Russe prendrait désormais figure d’oracle dans l’esprit du jeune homme.

Et le regard perçant de Graig allait tour à tour de Olga, qui continuait à fumer tranquillement comme si elle ne s’apercevait pas du trouble qu’elle avait suscité dans l’âme du garçon, à Gilbert qui perdait pied avec une rapidité déconcertante. C’était l’éternel jeu du chat et de la souris, à cette différence près que, cette fois, la femelle ambitieuse triompherait du mâle indécis. Et Graig pensa que cette Beauté slave, dont le cœur insaisissable cachait perpétuellement une sourde révolte, serait peut-être celle qui conviendrait le mieux comme compagne au personnage falot qu’il promenait à travers le monde pour essayer de lui faire découvrir le vrai visage de la femme?

Graig avait déjà la certitude qu’aucune femme, depuis Yolande jusqu’à Gloria, en passant par une Sylvia et une Serena, n’avait encore produit une telle impression sur son jeune compagnon.

Celui-ci restait béat, éperdu d’admiration comme s’il savourait à l’avance le plaisir qu’il pourrait éprouver à être dominé par une semblable créature, à abdiquer aussi devant un être d’apparence physique plus frêle que la sienne. Ce qui se passait dans le cerveau tourmenté et le cœur encore jeune de Gilbert n’était que l’aboutissement logique de l’existence que ce fils de grands bourgeois avait menée jusqu’à ce jour… Avec sa beauté mâle, sa fortune, la situation confortable d’un père qu’il avait eu la chance d’avoir avant lui, Gilbert s’était installé triomphalement dans la vie. N’ayant connu aucune difficulté réelle, il s’était cru aguerri et fort parce qu’il n’avait eu qu’à enfoncer des portes ouvertes… Nul ne lui avait jamais résisté : ni les camarades de collège, ni les amis de jeunesse, ni les jeunes filles qui tombaient toutes plus ou moins amoureuses de

lui, ni les femmes mariées même qui en arrivaient à regretter de n'avoir pas connu ce type de garçon à l'époque où elles pouvaient encore choisir…

Personne, ni aucun accident n'avait entravé le cours d'événements heureux qui s'étaient succédé pour faire croire au jeune homme que tout était facile. Rien de marquant ne s'était produit jusqu'au jour où il avait pris conscience que l'amour irraisonné que lui avait porté Sylvia, s'était transformé brusquement en drame. Même à l'heure actuelle il n'avait pas encore très bien réalisé ce qui s'était passé, ni eu le temps d'analyser son propre état d'âme au moment où il avait pris connaissance de la lettre d'adieu de celle qui avait été sa seconde fiancée.

Graig s'était présenté inopinément pour l'entraîner dans un tourbillon vertigineux et l'empêcher de réfléchir. Le baron avait réussi à étouffer partiellement, dès le début, un chagrin d'enfant qui aurait pu se transformer en blessure inguérissable. Pour arriver à ses fins, Graig n'avait pas hésité à employer les moyens les plus bas et les plus matérialistes : il avait guéri le mal par un autre mal en substituant à une défunte, une fille rousse d'une sensualité prodigieuse. La star platinée avait succédé à l'Argentine. La Russe remplaçait l'Américaine… Il semblait que jamais plus Graig ne le laisserait tranquille pour l'étourdir et faire de lui un robot incapable de discerner seul ses propres sentiments. Le jeune homme sentait qu'il s'enfonçait lentement mais sûrement et qu'à l'avenir il serait toujours sous la domination de Graig, à moins que quelqu'un ne vînt à son secours, quelqu'un d'aussi fort que le baron, quelqu'un qui fût capable de lutter à armes égales avec le personnage machiavélique.

Et voilà que ce quelqu'un se présentait brusquement sous la forme extraordinaire de Olga! Gilbert sentait qu'il pourrait peut-être trouver enfin dans cette femme l'alliée nécessaire? Le plus étrange était bien que Graig allait être pris à son propre piège : n'était-ce pas lui qui venait de présenter la Slave au garçon?

Seulement Gilbert oubliait un détail dont il aurait dû

cependant tenir compte depuis qu'il avait appris à connaître Graig : celui-ci devinait tout et principalement les pensées les plus intimes avant même qu'elles n'aient été exprimées. Absorbé par la contemplation de Olga, envoûté par le charme slave, le jeune homme n'avait plus la force de se rendre compte que Graig saurait parer au danger de concurrence quand il en serait temps.

Pour le moment, le baron continuait à se montrer persuasif à l'égard de Olga :

— Tu n'aimerais pas, camarade, que je te laisse seule avec mon jeune ami? Tu pourrais lui apprendre tant de belles choses sur votre grande Union des Républiques Socialistes Soviétiques! Ne comprends-tu pas qu'il ne demande qu'à se laisser convaincre? Qu'il est déjà tout prêt à t'écouter? Et qui sait? Peut-être deviendra-t-il, à son retour dans son monde capitaliste, le plus sûr des propagandistes?… Toi-même, camarade, qui n'as jamais franchi tes frontières, ne rêves-tu pas de découvrir les réactions directes d'un fils de bourgeois, plein de fougue et de bonne volonté?

La voix tentatrice s'était faite douce, très douce, aussi bien pour Olga que pour Gilbert. Le regard lointain de la Slave eut une lueur fugitive, dans laquelle passèrent toutes les cruelles convoitises du monde, et sa voix rauque dit à Graig :

— Laisse-nous, camarade…

Quelques minutes plus tard, sans que le jeune homme se fût même rendu compte de ce qui s'était passé entre-temps et de la disparition de Graig, Olga et Gilbert se retrouvèrent seuls dans une pièce, dont l'ameublement était sommaire mais où il y avait, posée à même le plancher, une paillasse.

— Déshabille-toi! ordonna la femme qui, elle, resta vêtue.

L'homme obéit, dominé.

Quand il fut nu, elle dit :

— C'est vrai que tu es beau et que tu me désires… Graig avait raison… Sais-tu ce que c'est que d'être mon esclave?

Elle avait saisit un fouet et continua, d'une voix rauque, en s'approchant de lui :

— Tu voudrais bien me prendre, chien de bourgeois! Tu

voudrais pouvoir te vanter, en rentrant dans ton pays, d'avoir fait l'amour avec une fille de Moscou? Seulement, à moi tu ne me plais pas encore… Ce n'est pas toi qui as le droit de choisir, mais moi! Je ne me donne qu'à ceux que j'ai d'abord dressés. Ce n'est qu'après m'avoir obéi qu'ils ont droit à la récompense… Toi, tu n'es pas mûr! Il faudrait des mois, des années sans doute, pour te faire abdiquer toute volonté. Tu as été pourri par le monde trop facile et taré dans lequel tu as pris l'habitude de vivre… De plus, tu n'es qu'un faible : n'importe quelle femme nouvelle t'attire! La faiblesse n'a rien à voir avec l'obéissance… N'approche pas, chien, sinon je te fouette! Sais-tu que pour nous, filles de la nouvelle Russie, vous autres, les hommes, ne comptez pas! Nous nous servons de vous pour réussir dans ce que nous entreprenons ou pour satisfaire un désir animal.

— Je ne peux croire, dit le garçon, qu'une femme telle que toi n'ait pas envie de moi.

— Tu te crois donc irrésistible? Qu'est-ce que Graig t'a dit sur moi?

— Rien. Il nous a seulement mis en présence. Et cela a suffi.

— Pour toi, mais pas pour moi! Il ne t'a pas raconté que quand j'avais quatorze ans, un camarade soldat m'a violée à Leningrad… Je ne croyais alors qu'en deux choses : l'amour et ma patrie! Ce soir-là, j'ai cessé de penser à l'amour de l'homme, mais celui de ma patrie a grandi. Il ne me restait aucun autre sentiment! J'ai compris que j'habitais dans le seul pays au monde où l'égalité des sexes n'est pas un vain mot et où je pourrais, si j'étais assez forte, faire payer à l'homme le centuple du mal qu'il venait de me faire en m'arrachant ma plus grande illusion. J'ai été blessée dans ma chair, mais depuis j'ai fouetté les hommes… Je les ai vus ramper, me supplier de les épargner : je ne l'ai pas fait. Pourquoi céder à des brutes? Il faut être plus dure qu'elles…

— Tout ce que tu viens de dire, camarade, explique ton amertume… Mais elle n'a aucune raison d'être, face à moi qui ne te veux aucun mal! Pourquoi cacher ta véritable nature derrière une fausse carapace? Comment veux-tu que je puisse

croire qu'il n'existe pas en toi, malgré tes goûts de domination, une femme comme les autres?

— Comme celles que tu rencontres en France? Pour te prouver que je ne leur ressemble en rien, je vais te raconter – et dis-toi bien que je ne l'ai fait pour personne! – une aventure qui m'est arrivée! J'avais vingt-deux ans et je servais avec zèle le Parti qui, en me donnant une puissance et des pouvoirs que je n'aurais jamais connus sous l'ancien Régime, m'avait permis d'assouvir mon besoin de vengeance sur l'homme. Je venais d'être nommée Commissaire au Service Social. Le hasard de l'une de mes tournées d'inspection me conduisit dans une mine de sel où travaillaient des détenus politiques. Parmi la longue colonne d'hommes qui se rendaient à leur travail, j'en remarquai un dont l'allure fière et méprisante m'intrigua. C'était un ancien noble, le prince Boris. Il était encore beau malgré le dur labeur qui lui était imposé. Les gardiens qui menaient cette horde au knout m'affirmèrent qu'il était indomptable. Je décidai aussitôt de le dresser et de réussir là où des gardiens ignorants avaient échoué. Je voulais faire sentir à cet aristocrate prétentieux ce qu'étaient le pouvoir et la volonté d'une fille du peuple dans un pays où le peuple était enfin devenu le maître.

«Je me fis amener le prisonnier qui fut libéré de son travail et je me l'adjoignis comme subalterne. Les jouissances rares que j'éprouvai à commander ce noble, devenu servile, dépassent tout ce que j'ai connu depuis! Lui, si fier devant les hommes, faisait briller mes bottes, allumait le feu quand l'isba où nous logions était glacée, préparait mon thé… Je n'avais qu'à le fixer lorsqu'il avait des velléités de révolte : immédiatement le chien qui était en lui pliait l'échine. Pendant les premières semaines, je me demandai s'il agissait ainsi par crainte d'être renvoyé aux mines de sel ou s'il avait peur de moi? Et un jour je compris… Le beau Boris était tombé amoureux fou de moi! Il obéissait par amour… Cet homme, qui était de trente ans mon aîné et qui avait appartenu à la Garde du Tsar, était devenu mon valet! Le valet amoureux de sa maîtresse dont il était prêt à lécher les pieds devant n'importe qui! L'amour de cet homme

ne me déplaisait pas. Toutes les autres filles du peuple m'enviaient… C'était donc que j'étais plus forte qu'elles toutes!

«Une nuit, ce chien de Boris devint mon amant : n'était-ce pas juste que la fille du peuple arrivée se fit prendre par le noble vaincu? Quand il faisait l'amour, Boris était un boyard. Je l'utilisai : il ne pouvait plus se passer de moi et m'obéissait aveuglément. Pendant la journée, je lui faisais endurer toutes les hontes que sa prétendue race n'aurait jamais dû tolérer. Je savais aussi que si, un jour, cet homme revenait au pouvoir, il me ferait fouetter comme une chienne sur la place publique. Aussi ai-je pris les devants : ce fut moi qui le fouettai. Pendant que les lanières de cuir s'enfonçaient dans sa peau, il me regardait de ses grands yeux humides ressemblant à ceux d'une bête qui ne comprend pas pourquoi son maître la bat? Il était asservi. La nuit je m'offrais à ce corps dont la chair était encore meurtrie par les marques sanglantes de mon knout. Jamais aucune femme au monde n'a fait et ne fera mieux l'amour que moi avec Boris!

«Je lui avais redonné le goût de la Femme, que les travaux forcés lui avaient presque fait perdre. Je l'avais ramené avec moi à Moscou. Un matin, où j'avais dû m'absenter pour faire un rapport à mes Chefs, je revins plus tôt qu'il ne l'aurait cru. Boris était allongé sur ma couche en train de faire l'amour avec une autre femme libre. Je chassai la femme et attachai mon amant avec les courroies que j'utilisais quand je voulais le fouetter. Il se laissa faire, docile, croyant que, une fois de plus, quand je lui aurais donné le knout, je serais sa maîtresse… Dès que je le vis réduit à l'impuissance totale, je lui serrai très fort les poignets avec deux lanières de cuir… Tellement fort qu'il s'évanouit sous la douleur et que le sang s'arrêta de circuler dans ses mains.

«Elles devinrent violettes, puis noires… Avec un couteau de cuisine, je découpai la peau des mains, un peu au-dessous des lanières. Quand ce fut fait, je tirai lentement sur la peau en la retournant comme l'on fait avec celle des serpents. A ce moment, il sortit de son évanouissement pour pousser un hurlement que je n'oublierai jamais et qui me fit une immense

joie!… Quelques secondes plus tard, il expirait. Comme je m'étais servi de son corps, j'estimai qu'il m'appartenait et je décidai d'utiliser la peau de ses mains qui avaient osé caresser une autre femme en mon absence. J'en ai fait une paire de gants qui ne me quitte jamais : la voici… Ma main se complaît assez dans ce gant d'un nouveau velours… Sens-le, camarade français… Ne trouves-tu pas que l'odeur de la peau d'homme est forte? On dirait du porc…

La camarade Olga présentait sous les narines frémissantes de Gilbert la paire de gants tannés pour qu'il put en respirer l'étrange parfum. Le jeune homme recula, horrifié, détournant la tête. Mais la femme se dressait devant lui et, après avoir entrouvert son corsage, elle ordonna, très calme.

— Maintenant déshabille-moi… Tu finiras par les bottes… Toi aussi tu n'es qu'un chien, mais je te donne la permission de me prendre…

Le garçon, pétrifié, ne bougeait pas.

— Tu ne me désires donc plus, camarade?

— Vous me faites horreur!

— Tu me dis «vous»? Ça n'existe pas en U. R. S. S.!

Les yeux glauques étincelaient de fureur, pendant qu'elle hurlait :

— Et tu avais la prétention de faire l'amour avec moi! Un chien peureux comme toi qui manque de s'évanouir parce qu'on lui donne à respirer des gants en peau d'homme! Si tu pouvais te voir en ce moment, camarade, tu te trouverais ridicule et lamentable! Tu mériterais, toi aussi, que je te fouette jusqu'au sang pour t'être permis de me convoiter! Seulement tu ne mérites même pas que je te fasse cet honneur… Rhabille-toi! C'est ce que tu as de mieux à faire.

Elle cracha sur le plancher pour marquer son mépris.

Gilbert s'habilla encore plus vite qu'il ne s'était dévêtu. Alors qu'il nouait sa cravate, un coup discret fut frappé à l'unique porte de la chambre.

— Entre, camarade! cria Olga.

Graig parut, souriant, demandant de sa voix suave :

— Tout s'est bien passé?

— Tout, camarade! répondit Olga sur un ton redevenu indifférent.

— N’est-ce pas, camarade Olga, qu’il est charmant, mon jeune ami?

La femme alluma une cigarette avant de dire :

— Je me demande, camarade Baron, pourquoi tu te promènes dans le monde avec lui? Si j’ai consenti à lui donner sa chance, c’est uniquement parce que je ne peux rien te refuser…

Sans prononcer un mot, Graig entraîna le jeune homme. Ce ne fut que quand ils furent sortis de la maison, qu’il dit :

— Je savais que la camarade Olga vous intéresserait… Que faisons-nous?

— Partons, Graig!

— Déjà? Je veux bien, mais pour où?

— Pour où vous voudrez, à condition que ce soit loin, très loin de cette femme!

— C’est curieux comme vous avez vite changé d’avis, mon petit Gilbert! Parce que, enfin, à un moment, vous aviez même pensé faire de Olga votre alliée contre moi?

— Je crois que c’est bien la première fois, Graig, où je vous préfère à quelqu’un!

— Comme quoi il y a un commencement à tout! Vous verrez qu’avant que ce voyage ne se termine, nous finirons par devenir les meilleurs amis du monde… Je sens très bien ce qu’il vous faut maintenant : un excellent dérivatif. Et il n’en existe pas de meilleur qu’une autre femme…

— Encore?

— Mais oui! Une femme dont la qualité essentielle sera juste à l’opposé de celle de Olga : une charmante créature qui, au lieu d’aimer dominer les hommes, rêve d’être leur esclave…

Deux heures plus tard, ils étaient à nouveau dans l’avion et déjà loin de Moscou. Gilbert restait prostré dans son pullman. Graig lui demanda avec douceur :

— Cette femme vous a donc tellement impressionné?

Et comme le jeune homme ne répondait pas, il insista :

— Pourtant, j’ai eu l’impression très nette que vous

l’admiriez? N’était-elle pas magnifique dans son orgueil mêlé de calme?

Alors Gilbert éclata :

— Assez, Graig! Ne me parlez plus jamais de cette femme… Oui, elle m’a plu... Aucune ne m’a paru jusqu’à ce jour plus désirable, peut-être parce qu’elle était indomptable? Mais son récit était trop hideux! Ce qui m’a le plus surpris est le ton sur lequel elle l’a fait. Toute cette horreur lui paraissait naturelle. Sa voix restait glaciale pendant qu’elle décrivait la mort de Boris… Graig, je ne sais plus si je devrais vous en vouloir pour m’avoir fait connaître un tel monstre ou au contraire vous remercier de m’avoir permis de découvrir un type de femme inconnu dans notre civilisation latine?

— Ne dites pas de sottises, mon petit Gilbert! Ce genre de femme, qui a besoin de commander, existe dans tous les pays et sous toutes les latitudes.

— Pas avec cette cruauté!

— Toutes les femmes sont cruelles quand elles veulent arriver à leurs fins…

— Je voudrais vous poser une dernière question à son sujet… Après, nous ne parlerons plus jamais d’elle! Je ne peux pas croire, malgré toute votre puissance et tout votre prodigieux pouvoir de persuasion, que vous ayez pu la décider à vous céder son goût de la domination? Si elle l’avait fait, elle n'aurait plus eu le courage, ni même le désir de me raconter l’histoire de Boris.

— Vous venez de mettre le doigt sur un point qui m’est particulièrement sensible… J’ai connu Olga pendant la dernière guerre à un moment où la situation de l' U. R. S. S. était très grave. La foudroyante avance allemande avait conduit les blindés de Hitler aux portes de Moscou. Olga appartenait à un groupe de partisans qui avaient la mission de harceler les troupes ennemies pour retarder le plus possible leur avancé. Et elle venait d’être faite prisonnière, l’arme à la main et en civil! Les lois de la guerre l’assimilaient à un franc-tireur et, comme tel, elle ne pouvait être considérée comme prisonnier de guerre. Les Allemands ne badinaient pas avec ce genre de

combattants et les fusillaient sans jugement.

«Sa seule chance fut d’être enfermée, pour la nuit, dans une prison provisoire, son exécution étant prévue pour le lendemain matin à l’aube.

«Quand j’appris par l’un de mes amis, brillant commandant de la Wehrmacht, qu’une femme se trouvait parmi les partisans russes, qui venaient d’être arrêtés, je fus pris de la curiosité de la connaître. Mon ami le commandant me facilita les choses. Un quart d’heure plus tard, j’étais en tête-à-tête avec la prisonnière dans le réduit très sombre où elle avait été enfermée seule.

— Mais que faisiez-vous donc à cette époque au milieu des troupes allemandes d’invasion?

— Sachez, jeune et brillant garçon, que ma place est toujours là où il y a une destruction dans le monde. Les hommes qui s’entretuent, les villes qui brûlent, les ruines qui s’accumulent, constituent pour moi le tremplin idéal pour étendre mon règne... Ce n’est pas quand les hommes sont heureux qu’ils m’intéressent! D’ailleurs ils ne viennent me trouver que lorsqu’ils sont malheureux ou – ce qui revient au même – quand ils ont un besoin impérieux qu’ils ne peuvent satisfaire…

— On savait dans la Wehrmacht qui vous étiez réellement?

— Je m’y trouvais avec la qualité officielle d’interprète. Vous devez bien vous douter qu’aucune langue du monde n’offre pour moi de secrets! Et pendant cette campagne, les Allemands manquaient terriblement de gens parlant correctement le russe! A leurs yeux, j’étais donc indispensable… D’ailleurs, mon ami le commandant ne m’accorda l’autorisation de rendre visite à la prisonnière qu’à la condition expresse que je la fisse parler pour lui soutirer le plus de renseignements possible sur les autres groupes de partisans de la région.

— Mais alors, en tant qu’officier-interprète, vous portiez l’uniforme?

— Naturellement! Un splendide uniforme noir de nazi… Je vous assure que j’avais grande allure! Mais, au moment où j’ai pénétré dans la prison de Olga, celle-ci m’a regardé, pendant les premières secondes, avec une haine à peine dissimulée…

Puis ses yeux ont paru se désintéresser de ma personne pour se perdre dans je ne sais quel rêve? J'avoue que j'éprouvai alors pour cette fière créature un peu le même sentiment que vous avez ressenti avant qu'elle ne vous eût raconté l'histoire cruelle. C'est pourquoi je comprends votre désarroi actuel : on peut s'éprendre d'une telle femme… Malheureusement, je suis persuadé que si ce sentiment dure, on est perdu!

— Même si cela vous arrivait, Graig, vous ne risqueriez pas grand-chose!

— Qui sait? Les femmes sont tellement fortes…

— Celle qui vous aura n'est pas encore née!

— Pas encore, en effet… Mais vous, mon garçon, vous avez bien agi en fuyant Olga. Vous avez fait preuve de courage en la laissant : sincèrement, je vous ai admiré tout à l'heure… C'est d'ailleurs la première fois! Et vous pouvez compter sur moi pour que je vous fasse oublier cette femme dès la prochaine étape…

«Ma petite conversation nocturne avec la condamnée sans rémission me permit de découvrir toute sa personnalité. Comme je savais qu'elle allait mourir, je lui offris de me céder son besoin de dominations. En échange, je me faisais fort d'obtenir pour elle une faveur exceptionnelle de mon ami le commandant pendant les dernières heures qui lui restaient à vivre. Elle me répondit avec une morgue superbe :

«— Camarade, je n'ai aucune confiance en toi et je ne veux rien devoir à la «bonté» des nazis! Si je pouvais leur crever les yeux à tous, avant de mourir, je le ferais avec délectation!

«— Il ne s'agit pas, répondis-je, de courber la tête devant les ennemis de ton pays, mais de faire un accord secret avec moi seul, qui me trouve aujourd'hui dans le camp nazi et qui peux très bien être demain dans le camp russe? Je n'ai pas de conviction très définie, m'étant plutôt assigné pour mission de tenter d'adoucir la misérable existence terrestre des hommes en leur offrant, quand je le puis, des plaisirs qui leur sont interdits... Quel dernier plaisir aimerais-tu connaître, camarade?

«— La liberté pour pouvoir ensuite t'abattre comme un

chien! me répondit l'insolente et indomptable créature.

«— Tu es bien gourmande, camarade! Cependant, si je te faisais fuir avant l'aube, me céderais-tu en échange ce que je t'ai demandé?

«— En U. R. S. S., nous avons mis depuis longtemps le troc en honneur, mais je n'échangerai pas ma liberté contre ma soif de domination. Si je sortais de cette prison, j'en aurais encore plus besoin pour régner sur ceux que je me suis jurée d'asservir! Et je préfère mourir plutôt que de retomber dans la masse aveugle de ceux qui obéissent à des consignes bourgeoises révolues.

«— Pourquoi mêler toujours la politique à tes sentiments, camarade?

«— Je ne ressens rien et la politique est utile. Laisse-moi maintenant, je veux me préparer à mourir.

«Je n'avais plus qu'à me retirer. Pour la première fois, je venais d'essuyer un échec. La volonté de cette femme contrecarrait mon vaste projet. J'avais cependant le plus grand besoin de ce goût dominateur pour l'insuffler à la Femme Idéale que je préparais depuis des années dans le silence. Et aucune femme au monde – je venais d'en avoir la preuve éclatante – ne possédait un désir de domination comparable à celui de la rouge Olga. Il fallait, pour que mon expérience fût une réussite complète, que les sept qualités indispensables fussent prises aux sept créatures qui les possédaient au degré maximum dans le monde. Jamais plus je ne trouverais une autre Olga… Je pris une décision désespérée qui aurait pu être lourde de conséquences si elle avait échoué.

«Muni d'un sauf-conduit, je fis libérer la Russe sous prétexte que ses révélations étaient du plus haut intérêt et devaient être faites devant le grand état-major. Je l'emmenai moi-même dans une voiture.

«Après quelques kilomètres, ayant repéré un lieu désert où l'on n'apercevait aucun Allemand, je stoppai. Puis je lui remis de l'argent et une mitraillette pour qu'elle pût se défendre jusqu'à ce qu'elle eût rejoint un groupe de partisans.

«La nuit était sombre, sans étoiles. Une nuit que j'avais l'air

d'avoir commandée exprès pour que Olga pût s'enfuir sans même être poursuivie par son ombre. Je voyais à peine son visage quand elle me demanda à voix basse, au moment où nous allions nous séparer :

«— Pourquoi as-tu fait cela, camarade? Je t'ai pourtant dit que je ne te donnerais rien en échange de ma liberté.

«— Parce que j'admire ton cran, camarade. Tu es la première femme qui a su résister à mes offres tentantes. Je sais très bien que tu préférerais mourir plutôt que d'aliéner ta plus belle qualité.

«— Ecoute, camarade… Je voudrais à mon tour faire quelque chose pour toi… Je te permets de prendre dans mon esprit de domination la quantité dont tu as besoin pour donner suffisamment de volonté à d'autres… J'en ai tellement moi-même que je me sens capable d'en prêter sans que cela me diminue! Et je ne fais qu'un souhait : c'est que le jour où tu auras fait passer un peu de mon âme dans d'autres, celles-ci te résistent farouchement à leur tour! Alors tu diras : «C'était un chef, la camarade Olga!» Donne-moi maintenant une poignée de main comme tu le ferais avec un homme. Elle prouvera que je n'ai pas peur de m'associer au diable, à condition qu'il m'aide!

— Elle aussi vous avait identifié? demanda Gilbert.

— Elle le crut, mon cher! C'est tellement facile, quand on rencontre un personnage qui sort de l'ordinaire, de dire : «C'est le Diable!» Au fond, le diable a trop bon dos… Peu importait pour elle, cette nuit-là, qui j'étais! L'essentiel n'était-il pas qu'elle continuât à vivre pour pouvoir donner libre cours à son besoin de dominer? Rarement, Gilbert, le «camarade Baron» n'a serré la main d'un être humain avec plus de plaisir! Si ma victoire sur elle a été partielle, je ne m'en plains pas : l'adversaire était d'envergure, comme vous avez pu vous en rendre compte. Et je lui ai pris assez d'esprit de domination pour pouvoir en doter celle qui en avait grand besoin… Mais elle avait raison cette Olga : en elle les réserves de sa qualité dominante sont inépuisables! Ses dernières paroles, avant notre séparation, furent :

«— Si le hasard veut que nous nous retrouvions, camarade, tu sauras que je serai toujours à ta disposition pour te donner de nouvelles quantités de ce que tu m’as demandé.

— Et vous avez eu, à nouveau, recours à elle?

— Cela n’a pas été nécessaire : ma Femme Idéale est suffisamment pourvue… L’unique fois où j’ai demandé un service à Olga, ce fut pour votre agrément, mon petit Gilbert! Malheureusement, vous n’avez pas su en profiter…

— Et maintenant vers quel point du globe volons-nous?

— Un coin adorable! Demain soir, nous serons dans un endroit de rêve, qui a inspiré, depuis des siècles, tous les conteurs du monde… Un lieu très fermé aussi qui a toujours excité la curiosité des foules sans que celles-ci puissent savoir exactement ce qui s’y passe…

«Le décor qui nous attend est imprégné de parfums violents et subtils qui vous feront vite oublier la réalité crue de l'union des Républiques Socialistes Soviétiques et qui me donneront, à moi Graig, l’illusion merveilleuse que la vision la plus surprenante de mon existence éternelle n’a pas été celle d'une jeune femme, aux vêtements en lambeaux, s’enfonçant seule, une mitraillette sous le bras, dans la solitude et le silence de la steppe désertique, une certaine nuit où la Mort n’avait pas voulu d’elle…

## AICHA

Mohamed Ben Setouf était le sultan le plus puissant du Hedjaz et l'un des plus enviés de l'Arabie Heureuse. Le respect dont les foules l'entouraient venait en grande partie de la réputation universelle attachée à son illustre harem. Tel le roi Pausole, Mohamed Ben Setouf possédait trois cent soixante-cinq femmes, soit une par jour de l'année… La justice en amour n'étant pas de ce monde, les épouses soumises n'avaient droit aux caresses de leur Seigneur et Maître qu'une fois par an et devaient rechercher, le reste du temps, leur consolation dans les pratiques émouvantes mises en honneur par les illustres habitantes de l'île de Lesbos.

D'homme il n'y en avait point dans le gynécée, si ce n'était le Grand Eunuque répondant au prénom très court de Ali. La tâche de Ali, avec une telle cohorte de femmes à surveiller, était écrasante : le gros petit homme joufflu, dont le chef se rehaussait d'un «tarbouch» rouge avantageux, passait le plus clair de ses journées et de ses nuits à éviter les discussions et les luttes féminines inévitables que la présence de trois cent soixante-cinq femelles en chaleur, enfermées dans un espace relativement restreint, ne pouvait manquer de susciter. Les dimensions de ce harem rose et vert, qui paraissaient cependant vastes à l'étranger auquel le Sultan accordait l'insigne faveur d'en faire le tour, étaient insuffisantes pour les trois cent soixante-cinq merveilleuses créatures qui étaient condamnées à vivre entre elles dans une perpétuelle promiscuité.

Ce matin-là, Ali était très occupé : son maître l'avait fait mander la veille pour lui expliquer qu'il aurait à faire le lendemain les honneurs du gynécée à deux visiteurs de marque

venus en avion.

— Ces deux amis, expliqua le sultan Mohamed à son fidèle eunuque, habitent la France : c’est un pays où les hommes croient s’y connaître en femmes. Je veux rabattre cet orgueil et montrer que nous autres, Orientaux, n’avons rien à envier dans ce domaine.

— Il sera fait, ô! Mohamed, répondit Ali avec sa petite voix de fausset, selon ta volonté… Fasse que Allah inspire à tes épouses la pudeur indispensable pendant la visite de ces «roumis»!

— Si Allah oubliait de les inspirer, ô! Ali, je compte sur la vigilance de ton fouet dont les effets se sont toujours montrés salutaires.

Fort de ces instructions et de la confiance que plaçait son maître en lui, Ali allait d’une femme à l’autre en gourmandant, en ordonnant, en fustigeant. Le résultat pratique fut que, au moment où Graig et Gilbert pénétrèrent dans la cour intérieure du harem, l’effervescence suscitée par l’annonce de la visite des étrangers y était à son comble : il n’y avait pas une seule des épouses de Mohamed qui ne fût aussi énervée que le Grand Eunuque lui-même.

Elle était adorable cette cour intérieure dont le sol, tapissé de mosaïques, laissait une place importante à d’innombrables bassins ovales ou rectangulaires. Au centre de chacun de ces bassins, bruissait un jet d’eau dont les arabesques transparentes changeaient perpétuellement de couleur sous l’effet du soleil d’Arabie. La cour était entourée d’un patio couvert sur lequel donnaient les portes en bois grillagées des chambres des épouses. Ces dernières, debout derrière leurs grilles, observaient avec une vive curiosité les deux étrangers, auxquels Ali s’efforçait de donner toutes explications désirables, en les faisant accompagner de force courbettes de son gros ventre. Toutes ces femmes portaient le «haïk» : seuls leurs yeux immenses et le bas du front étaient accessibles aux regards des visiteurs. Les épouses de Mohamed, avec la moitié de leur visage caché, paraissaient toutes jolies : par un curieux effet d’optique, leurs yeux s’agrandissaient démesurément et le

mystère dont elles s’enveloppaient ajoutait une note rare à la curiosité insatisfaite de Gilbert.

Graig était plus blasé : il paraissait trouver ce spectacle si naturel que son compagnon en vint à se demander s’il ne possédait pas lui aussi un harem, caché quelque part dans la vieille Europe? Mais le baron semblait bien décidé à ne pas se montrer égoïste pendant ce voyage... Il comprit que Gilbert mourait d’envie de voir ces femmes de plus près et de leur parler au besoin. Aussi donna-t-il en arabe à Ali un ordre bref :

— Lâche-les!

Le grand eunuque frappa aussitôt trois fois dans ses mains potelées : ce signal équivalait à celui du claquoir des collèges qui veut dire que la récréation vient de commencer. Les femmes ne semblaient qu’attendre le moment où cette liberté relative leur serait rendue. Toutes sortirent, telles des furies, de leurs chambres aux portes grillagées pour se ruer vers les visiteurs. Elles couraient en poussant de petits gloussements mêlés de cris gutturaux. Gilbert connut un moment d’inquiétude : ces femmes hystériques constituaient un véritable bataillon prêt à tous les assauts! Heureusement Ali était là, avec son fouet, qui mit rapidement fin à cette démonstration flatteuse en obligeant les épouses du Sultan à rester en cercle, à une distance respectueuse des hôtes de marque. Gilbert était intimidé : il se sentait la proie masculine de trois cent soixante-cinq paires d’yeux qui le dévoraient avec convoitise. Il éprouvait la curieuse sensation d’être mué en une bête curieuse qui évoluerait dans une prison vivante aux parois de chair.

— Laquelle vous plaît le plus? demanda Graig en riant.

— Je n’en sais rien, répondit le jeune homme embarrassé. Si je pouvais puiser dans cette collection très particulière, il faudrait que ces femmes consentissent à laisser tomber leurs voiles pour me permettre de fixer mon choix!

— Ces femmes ne demandent que cela et du moment que Mohamed vous a permis de pénétrer dans le sanctuaire où se cachent ses amours c’est sans doute qu’il vous autorise certaines privautés?

— Permettez-moi d’avoir quelques doutes… Votre vieux satrape ne m’a pas fait l’effet d’être un tendre! Ses sourcils broussailleux, épais et rapprochés, prouvent qu’il doit être plutôt jaloux. Et la jalousie d’un Sultan ne peut se traduire que par le cou coupé pour l’infortuné qui s’est permis de chasser sur ses terres!

— Comme vous connaissez mal, jeune homme, l’hospitalité orientale! Vous n’avez rien à craindre et vous possédez tous les droits tant que vous serez l’hôte du Sultan. Ce sera une autre histoire quand vous vous retrouverez hors de l'enceinte de son palais. A ce moment, vous risquerez d’être assassiné par des mercenaires anonymes. Seulement rassurez-vous : je serai là… Et vous savez bien que rien de fâcheux ne peut vous arriver quand vous êtes en ma compagnie.

— J’en accepté l’augure… Dans ce cas je vais essayer de répondre à votre question. Priez l’eunuque de donner l’ordre à ces femmes de se dévoiler.

Au moment où Graig allait ouvrir la bouche pour dire quelques mots d’arabe au plantureux Ali, Gilbert le saisit par le bras en lui faisant remarquer :

— C’est curieux… Toutes ces femmes sont brunes, sauf une qui est blonde comme les blés et dont les cheveux d’or dépassent du «haïk»! Mohamed aurait-il donc une répulsion pour les blondes?

— Jeune homme vous venez de découvrir un étrange secret de ce harem… Le Sultan préfère en effet les brunes qui sont toutes femmes d’Orient. Les blondes sont rares dans ces contrées! L’unique spécimen que vous apercevez est venu directement ici du Royaume-Uni.

— Anglaise? demanda Gilbert stupéfait.

— Pur sang! C’est une jeune fille d’excellente famille… Puisque vous parlez admirablement sa langue — je m’en suis rendu compte à Beverly Hills – pourquoi ne feriez-vous pas plus ample connaissance avec elle?

Avant même que le garçon n’ait répondu, le baron dit quelques mots en arabe à Ali qui fit un simple signe de la main. L’Anglaise s’avança, tout en conservant son visage voilé ; d’une

légère inclination de la tête et sans prononcer une parole, elle invita les visiteurs à la suivre. Ce qu'ils firent non sans avoir remarqué l'immense désappointement des «épouses» brunes. Gilbert et Graig se retrouvèrent, quelques instants plus tard, assis à même le tapis, selon la mode orientale, dans la cage dorée de la captive blonde. La porte grillagée donnant sur la cour s'était refermée derrière eux : à travers les barreaux en bois ils pouvaient très bien distinguer les petits yeux perçants de Ali qui surveillaient leurs moindres gestes. Le jeune homme en fit la remarque à Graig qui répondit :

— Ne vous plaignez pas trop... Le Sultan nous fait un grand honneur en nous donnant la permission de parler avec l'une de ses femmes à visage découvert. En principe l'accès du harem est interdit à tous les hommes, exception faite pour le brave Ali qui n'est pas dangereux... Seules les femmes étrangères peuvent être reçues de temps en temps dans ces chambres où ces princesses d'Orient passent leur temps à rêver, à dormir, à fumer de longues cigarettes au papier d'Arménie, à se parfumer, à se parer de tous les colliers ou bracelets imaginables, à s'empiffrer à longueur de journée du «rahat-loukoum», à chanter l'amour, les exploits des guerriers ou les beautés du monde en s'accompagnant de la «guzla», à attendre enfin que leur Seigneur et Maître veuille bien les faire mander sur sa couche royale pour assouvir un désir intermittent…

— Curieuse existence! constata Gilbert.

— Franchement, répliqua Graig, trouvez-vous le rahat-loukoum étant remplacé par les boîtes de chocolats et la guzla par un pick-up – qu'elle se différencie tellement de celle de certaines hétaïres parisiennes de votre connaissance? Avec son souci de démocratisation excessive, la France a voulu mettre le harem à la portée de tous… Périodiquement elle autorise l'ouverture ou décrète la fermeture de ces maisons dites «spéciales» dans lesquelles le visiteur se sent en état d'infériorité très nette vis-à-vis d'un Mohamed, puisqu'il ne possède pas comme lui le privilège rare d'exclusivité… La femme soumise à un seul homme l'est réellement… A plusieurs, c'est infiniment plus douteux!

— Cet eunuque m’agace… Ne pourriez-vous pas le faire partir?

— Je m’en garderai bien! Il est pour nous le meilleur garant de notre tranquillité. Il a reçu l'ordre de son Maître de rester là pour éviter tout geste déplacé de votre part. Mohamed me connaît depuis longtemps : il sait que je ne suis qu’un vieux cheval de retour, renseigné sur tous les plaisirs éphémères... Ce n’est pas moi qu’il craint, mais vous! Quand je dis «Vous», je veux parler de votre jeunesse… Elle est redoutable, même pour un Sultan, car elle ne s’embarrasse pas de contingences quand elle a envie de quelque chose ou de quelqu’un! Vous pourrez contempler tant que vous le voudrez la charmante personne qui vient de s’accroupir devant vous, mais défense d’y toucher! Regardez comme ses yeux gris nous observent en ce moment! Il serait grand temps que nous nous montrions, vis-à-vis de cette Européenne, les parfaits gentlemen qu’elle s’attend à trouver, en lui adressant quelques paroles aimables!… Notez bien qu’elle n'a rien compris à ce que nous venons de dire car, en bonne fille d’Albion qui se respecte, elle ne sait qu’une seule langue : la sienne! Comme ses sœurs, elle doit être très loquace, seulement le protocole oriental lui interdit d’ouvrir la bouche la première : elle a tout juste le droit de nous répondre. Il est même étrange de voir à quel point une Anglaise est parvenue à se plier à une telle discipline! Posez-lui quelques questions en anglais : c’est vous qui l’intéressez, ce n’est pas moi. Elle me connaît de trop longue date.

Gilbert restait muet.

— Auriez-vous perdu à votre tour l’usage de la parole? demanda Graig.

Après un moment d’hésitation le jeune homme lui répondit en français!

— Je ne sais vraiment pas quoi lui dire!

— Pour faciliter votre tâche, je vais vous aider. Elle se prénomme Aïcha.

— Ce n’est pas un nom très anglais!

— Ce ne l’est même pas du tout! C’est le prénom que Mohamed lui a fait donner quand il a consenti, après bien des

hésitations, à l'accepter dans sa précieuse cohorte… En réalité, le véritable prénom de cette jeune Britannique est Margaret : il me paraît difficile de faire plus anglais! Ali a eu d'ailleurs beaucoup de mal à lui inculquer quelques très vagues notions d'arabe pour les rares heures d'intimité que Mohamed veut bien lui accorder. Car le Sultan ne sait pas un mot d'anglais… Je sais bien qu'en de pareils moments, les actes comptent plus quelles paroles! Si vous lui demandiez en anglais, en guise d'introduction, de vouloir bien retirer son voile? Cette barrière d'étoffe transparente, légère, voluptueuse et cependant certaine, serait levée entre vous deux… Après, fiez-vous à votre inspiration!

Gilbert fit la demande que lui conseillait Graig. Aïcha, alias Margaret, s'exécuta avec un empressement ravi. Et le jeune homme put enfin la détailler à loisir… Très vite, il regretta de lui avoir demandé ce geste. Ce qu'il y avait de mieux dans le visage froid et régulier de la blonde fille d'Albion était les yeux gris, auxquels le voile donnait une expression qu'ils perdaient dès que tout le visage était découvert. Le jeune homme comprit alors le raffinement de l'Orient qui sait rendre séduisante la femme la plus banale en dissimulant avec art, sous des voiles, les parties de son visage ou de son corps qui méritent d'être cachées.

Aïcha-Margaret était l'incarnation vivante de la beauté anglaise dont la peau laiteuse et le sourire permanent constituent de précieux éléments pour les couvertures de magazines illustrés. Elle était le triomphe même de l'impersonnalité butée dans quelques idées fixes. Parmi celles-ci l'une surtout avait orienté sa curieuse destinée de femme de harem.

Après avoir contemplé longuement cette beauté fade, qui était la négation de la sensualité et l'opposé d'une Serena, le jeune homme lui demanda :

— Comment avez-vous échoué ici?

— Peu importe le moyen, répondit Aïcha. L'essentiel pour moi était d'appartenir à ce harem : mon rêve s'est réalisé.

— Vous êtes heureuse?

— Aucune femme libre de la vieille Angleterre ne peut connaître un bonheur comparable au mien!

— Ce que Margaret n'ose pas avouer, susurra Graig, est que, depuis l'âge de seize ans, elle désirait ardemment devenir l'une des épouses d'un Sultan! Tous les rêves sont possibles dans les brouillards de Manchester, l'exquise cité où Margaret est née… Qu'en dites-vous, Gilbert?

— Je pense que cette situation de femme-esclave d'un Arabe est parfaitement dégradante pour une fille qui a été élevée dans l'un des premiers pays où les femmes ont acquis l'accès à toutes les situations masculines!

Aïcha le regardait de ses yeux gris et inexpressifs sans paraître comprendre. Elle laissa Gilbert développer en anglais, à Graig, avec une flamme et une inexpérience juvéniles, ses petites idées sur les harems et sur la honte qu'ils représentaient pour la condition humaine. Quand il eut terminé sa tirade, l'Anglaise lui répondit avec un calme imperturbable et une candeur désarmante :

— Je ne comprends pas, monsieur, toutes vos critiques... Dites-vous que si je suis ici, c'est parce que je l'ai bien voulu et que je n'aurais pu vivre ailleurs sans éprouver, jusqu'à ma mort, le regret de n'avoir pas connu cette existence qui m'avait été décrite par une sœur de ma mère. Celle-ci, au cours de ses innombrables voyages, avait eu l'occasion de pénétrer dans plusieurs harems : aucun ne l'avait autant impressionnée que celui du grand Mohamed ben Setouf, sultan vénéré de toute l'Arabie. Elle me décrivit ce prince d'Orient comme le plus fastueux qu'elle eût connu : ne poussait-il pas le raffinement jusqu'à posséder une épouse par jour de l'année?

«Ma mère était veuve. Mon éducation avait été soignée : en mourant, mon père avait laissé une grosse fortune. Mes années de jeune fille ont oscillé entre notre maison de Manchester et différents pensionnats. Comme toutes mes amies, je faisais du sport et j'étais romanesque… Pour moi le seul roman d'amour véritable était – après les récits de ma tante et la lecture des Mille et Une Nuits – celui qu'une jeune fille, née comme moi dans la libre Angleterre, vivrait en aliénant volontairement

toute sa personne, le jour de sa majorité, entre les mains d'un homme. Quel homme est plus fort que celui qui possède trois cent soixante-cinq femmes? J'avais besoin d'être entièrement dominée pour trouver mon véritable bonheur. Il me fallait donc devenir plus que la servante : la courtisane esclave. Je lus et relus avec passion les vies des grandes esclaves de l'Antiquité. Elles avaient su trouver dans l'obéissance absolue à l'homme, des jouissances inégalées, sachant que la première fonction de la femme est de satisfaire les appétits charnels de son maître.

«Ma décision fut prise : je rejoindrais coûte que coûte le palais de Mohamed et je lui demanderais d'avoir la bonté de m'accueillir parmi ses épouses, même si je devais être la plus humble de toutes. J'étais vierge : lui seul aurait le droit de faire de moi une femme quand son désir le lui inspirerait. Je resterais dans le harem, perdue au milieu des autres, le temps qu'il faudrait dans l'attente de son bon vouloir… A dix-neuf ans je quittai l'Angleterre en laissant croire à ma mère que je partais pour un tour du mondes. Je ne l'ai jamais vue depuis et je n'ai aucune envie de la revoir, ni personne parmi tous ceux que j'ai connus. Il y a de cela six années… Depuis le jour de ma majorité légale, aucune police au monde ne peut me contraindre à revenir à Manchester!

«Pour approcher de Mohamed, ce fut d'une affolante difficulté! Le Palais est bien gardé. Je n'y serais jamais parvenue si je n'avais rencontré ce cher Baron qui était un ami intime du Sultan. Grâce à lui, je fus enfin reçue et je pus exprimer, par l'intermédiaire de Graig qui me servit d'interprète, mon désir d'être prise comme épouse.

— Je ne me souviens pas, avoua Graig, d'avoir jamais rempli une mission aussi délicate... L'excellent Sultan était persuadé que la blonde Margaret se moquait de lui alors qu'elle était tout à fait sincère. Il la prit même pour une journaliste sans scrupules, désireuse de faire un reportage sensationnel sur son harem et prête à utiliser n'importe quel subterfuge! A force de persuasion et avec beaucoup de patience, je pus le décider à prendre l'offre de «ma protégée» en considération. Mohamed me demanda quelques jours de réflexion en me disant qu'il me

ferait convoquer… Margaret et moi attendîmes deux semaines pendant lesquelles elle ne cessait de se lamenter. Sous une apparence plutôt froide, cette jeune personne cache l'entêtement étonnant de sa race… Enfin, un émissaire du Sultan vint me chercher pour me conduire au Palais en me déclarant que mon ami Mohamed voulait me voir seul, sans Margaret. Je me rendis aussitôt à l'invitation en suppliant cette petite personne de prendre patience. Vous souvenez-vous, Margaret, que vous m'avez dit ce jour-là avec une résolution farouche. «Si Mohamed ne me prend pas pour épouse, je le tuerai». Pauvre Mohamed! Il ne se doute pas du danger qu'il a couru…

«Il me reçut avec sa courtoisie proverbiale, mais en me déclarant tout net que malgré son immense désir de me faire plaisir, il ne pouvait prendre pour épouse cette jeune Anglaise sans risquer de s'attirer des complications diplomatiques avec un pays dont il désirait conserver l'amitié. Je lui répondis qu'il n'avait rien à craindre sur ce point particulier et que le Gouvernement de Sa Gracieuse Majesté se désintéresserait totalement des faits et gestes de la jeune Margaret tant que ceux-ci ne porteraient pas atteinte à la sûreté de l'Empire.

«Mohamed ajouta qu'il ne pouvait comprendre le violent désir de cette jeune Anglaise pour son auguste personne. Je lui fis remarquer que les plus grandes amours appartiennent au mystère et que les cœurs de femmes sont insondables… Il fut entièrement d'accord avec moi sur ce point et m'exprima une troisième objection :

«— Je possède déjà trois cent soixante-cinq épouses, une pour chaque jour de l'année. Chacune d'elles me donne pleine et entière satisfaction pour le travail que je lui demande une fois par an… Je ne puis tout de même pas en faire empoisonner une par mon Grand Eunuque pour laisser la place à votre Anglaise!

«— Mon cher Mohamed, vous oubliez les années bissextiles! Précisément celle-ci en est une… Quelle femme utiliserez-vous le 366è jour?

«Il dut être frappé par cette dernière remarque puisqu'il me

répondit :

«— C'est juste! J'ai déjà eu quelques ennuis à ce sujet... Pendant ces années trop longues, j'aurais pu prendre deux jours de suite l'épouse qui me plaisait le plus, mais Ali m'a fait remarquer que cette attitude amènerait de graves perturbations dans la vie paisible du harem. Cette faveur supplémentaire amènerait des jalousies inutiles : ce que vous appelez en Europe «l'éternel féminin» sévit aussi dans nos contrées, mon cher Baron! J'ai donc été contraint, par mesure de prudence et en tout esprit d'équité, de me passer d'épouse pendant vingt-quatre heures tous les quatre ans… Ce qui est pour moi un supplice intolérable! Ce jour-là je suis très malheureux : je ne dors pas, je ne mange pas! C'est un régime qui ne me convient pas du tout! Le seul remède serait que j'eus une trois cent soixante-sixième épouse qui consentirait à ne partager ma couche que tous les quatre ans… Croyez-vous que votre Anglaise accepterait?

«— Elle acceptera, Mohamed! Si elle possède au plus haut degré le désir de devenir votre esclave, je puis vous certifier que ce désir est purement cérébral… Admettons que ce soit un caprice de jeune fille entêtée qui veut absolument rompre avec les principes austères qui lui ont été inculqués dès sa plus tendre enfance… Mais de tempérament, Margaret n'en a pas! Elle se montrera très satisfaite de votre proposition.

«— Dans ce cas, me dit le Sultan avec le ton solennel qu'il ne prenait que dans les grandes circonstances, dites-lui que je consens à l'accepter pour épouse…

«Quand je rapportai l'heureuse nouvelle à Margaret, mon cher Gilbert, celle-ci ne se tint plus de joie et m'embrassa... N'est-ce pas, Margaret?

— Je suis encore prête à le faire tellement je suis heureuse! répondit la blonde et trois cent soixante-sixième épouse de Mohamed Ben Setouf.

Le jeune homme la regardait, atterré, en se demandant jusqu'où pouvait aller l'aberration féminine?

— Avant d'introduire définitivement Margaret dans le palais, poursuivit Graig, je la prévins qu'elle ne pourrait plus en sortir

et qu'elle serait à jamais l'épouse du Sultan. Je l'informai également que son futur époux avait exigé qu'elle changeât de prénom. Margaret convenait mieux dans la verte Albion que sous le ciel d'Arabie. Ce serait Ali, le Grand Eunuque, qui aurait la mission de lui trouver un nouveau prénom. Ce n'était pas une tâche aisée! Ce nouveau prénom devait se différencier de ceux des trois cent soixante-cinq autres épouses! Ce fut ainsi que quelques heures plus tard, quand la porte basse du harem se referma définitivement sur elle, la blonde Margaret s'évanouit à la face du monde pour céder la place à une nouvelle esclave voilée : Aïcha.

— Et vous vivez dans cet enfer depuis six ans? demanda Gilbert.

— C'est un merveilleux Paradis contre les murs duquel viennent se briser tous les bruits de la terre, répondit sentencieusement Aïcha.

— Vous n'allez pas me faire croire qu'en six ans, ce vieux Sultan ne vous a prise qu'une fois?

— C'est cependant vrai! affirma l'épouse blonde. J'attends avec impatience ma deuxième lune d'amour, dans deux ans… Cette attente est le reflet exact de ce que devrait être l'existence de toutes les femmes… Nous avons été créées pour attendre tour à tour le bon plaisir de nos maîtres, les hommes, ou la venue au monde de l'enfant que nous leur offrons. En Europe vous avez trop tendance à oublier qu'en amour, c'est l'homme qui donne et la femme qui reçoit…

— Vous croyez sincèrement à tout ce que vous me dites? demanda encore le jeune homme.

Aïcha se contenta de laisser entrevoir sur son visage, d'ordinaire immobile, un sourire extatique plus éloquent que n'importe quelles paroles. Ce fut Graig qui répondit à sa place :

— Elle y croit, Gilbert! Sinon il y a longtemps qu'elle aurait trouvé un moyen quelconque de s'enfuir… Mettez-vous bien dans l'esprit, une fois pour toutes, qu'aucune des femmes dont les appartements donnent sur cette vaste cour intérieure, n'a envie de quitter ces lieux, où elle a vécu, où elle vit et où elle continuera à vivre dans l'attente… Le monde arabe tourne-t-il

plus mal que les autres parce que la plupart de ses femmes ne cherchent pas à y être avocates, médecins ou députés, et préfèrent se contenter d'une vie presque animale?

Gilbert n'avait rien à répondre. Graig lui dit gaiement :

— Avez-vous d'autres questions à poser à notre charmante Aïcha?

— Non.

— Dans ce cas, je crois que nous devrions nous retirer…

— J'allais vous le demander, gronda sourdement le jeune homme.

— … Nous retirer, continua Graig, en priant la trois cent soixante-sixième épouse de Mohamed de vouloir bien accepter ce modeste présent que nous nous sommes permis de lui apporter de Paris…

— Un bijou? demanda Aïcha avec vivacité pendant que ses yeux gris s'allumaient de convoitise.

— Décidément, mon cher Gilbert, je crois que seuls les bijoux sont capables d'arracher toutes les femmes du monde à leur torpeur voulue!

— Pas toutes, murmura le garçon… Vous oubliez Olga!

— Je ne l'oublie pas… Elle appréciait aussi les bijoux, mais d'un autre ordre… Vous ne l'avez pas vue, le jour de la grande parade de l'Armée Rouge, la poitrine constellée de décorations… C'est ce genre de bimbeloterie qu'elle affectionne. Aïcha en aime un autre : regardez-la plutôt…

La blonde épouse avait ouvert avec fébrilité le petit écrin, portant la marque d'une maison de la rue de la Paix, pour en extraire un solitaire qu'elle mit immédiatement à son annulaire gauche et qu'elle fit miroiter à distance en allongeant le bras.

— Voilà déjà six ans, continua Graig, que j'aurais dû vous faire cadeau d'une bague de fiançailles… Aujourd'hui mon impardonnable oubli est réparé. Au revoir Margaret! Nous ne pouvons vous souhaiter, en nous retirant, que de continuer à être aussi heureuse…

Il lui baisa la main. Gilbert en fit autant. Cette double marque de déférence, rappelant une coutume de la vieille Europe, parut faire un réel plaisir à la petite Anglaise toujours

accroupie sur son tapis.

Le jeune homme avait retenu la main de Aïcha dans la sienne pour lui dire :

— Serait-ce très indiscret ou même inconvenant de vous poser une dernière question d'ordre assez intime?

— Non, répondit-elle. Vous venez de me prouver par votre geste d'adieu que vous étiez un gentleman. Et un gentleman sait conserver pour lui seul les confidences d'une femme!

— Je vous remercie de me faire confiance, Aïcha. Pouvez-vous me raconter brièvement, vous qui avez eu l'honneur de partager déjà une fois la couche du Sultan, comment se passe la nuit d'amour?

— Je crains Gilbert, déclara Graig, que vous n'outrepassiez sensiblement les limites de la bienveillante hospitalité que nous offre l'excellent Mohamed?

— Au contraire, cher ami, répondit vivement Aïcha. La question posée par votre jeune ami ne me gêne pas du tout! Je suis d'autant plus ravie d'y répondre que j'aimerais voir disparaître, dans l'esprit des étrangers, ces légendes absurdes qui courent, depuis des années, sur la vie simple des harems… Quand l'une de nous voit enfin arriver le jour béni où elle a le droit de s'offrir à Mohamed, elle se pare de ses bijoux préférés et répète mentalement le conte que Ali lui a appris depuis des mois.

— Pourquoi ce conte? demanda Gilbert.

— Mohamed est un grand enfant… Sa bonté n'a d'égale que ses colères… Avant de faire l'amour avec l'épouse du jour, il aime la voir accroupie à ses pieds et l'entendre lui raconter une belle histoire. Il l'écoute béatement en fumant le haschich. N'est-il pas un peu comme tous les hommes qui éprouvent le besoin d'être charmés? Et n'est-ce pas notre rôle à nous les femmes, d'envelopper de charme celui que nous avons choisi pour maître? Si le conte a plu à Mohamed, l'épouse a droit à toutes ses faveurs…

— Et c'est le Grand Eunuque qui choisit les contes? Pourquoi ne les inventez-vous pas vous-même, Aïcha? dit le jeune homme.

— La femme d’Orient n’est pas faite pour se mettre l’imagination à la torture… Ali joint à ses fonctions toutes spéciales, un talent prodigieux de conteur. Il trouve un conte par nuit et ceci depuis des années! Il offre aussi l’avantage de savoir quelles sont les histoires que connaît déjà Mohamed. Ce serait terrible si le Sultan entendait l’une de ses épouses lui faire un récit qu’une autre lui aurait narré auparavant!

— Que se passerait-il? Mohamed la tuerait?

— Non, répondit Aïcha avec une expression horrifiée. La vengeance de Mohamed serait pire : il renverrait cette épouse, incapable de lui raconter une nouvelle histoire, vers le harem où sa punition serait d’attendre une autre année avant d’être prise…

— Vous n’êtes donc pas jalouse des trois cent soixante-cinq épouses qui sont quatre fois plus souvent que vous à Mohamed? demanda encore Gilbert.

— Non. Plus mon attente est longue et plus mon plaisir est grand… Ali me réserve aussi les meilleurs contes, parce qu’il sait que Mohamed me voit beaucoup moins! J’ai tout le temps de les apprendre par cœur en arabe.

— Si Aïcha était très gentille, dit doucement Graig, elle nous raconterait le conte que lui a appris le brave Ali pour la première nuit d’amour qu’elle a eue avec Mohamed…

Le garçon souriait. Aïcha dut prendre ce sourire pour un encouragement puisqu’elle répondit :

— Si cela peut vous faire plaisir… En arabe?

— En anglais! demanda Graig. Notre jeune ami n’a pas encore le bonheur d’appartenir à l’admirable Institut des Langues Orientales.

— Je vais donc essayer de vous le traduire en anglais, comme Ali l’a déjà fait pour moi, répondit Aïcha.

Et sa petite voix, nasillarde, commença :

«Une femme avait été enlevée de force dans un harem et emmenée par les ennemis du Sultan dont elle était l'épouse. Elle réussit à fausser compagnie à ses ravisseurs et reprit la route du harem. En chemin elle rencontra un lion qui la prit sur son dos et qui la ramena au palais du Sultan. Celui-ci se réjouit

de son retour et lui demanda qui l’avait amenée?

«— Un lion, répondit-elle. Il a été bon pour moi, mais il a l'haleine mauvaise.

«Le lion, qui était blotti près de là, entendit ce propos et partit.

«Pour récompenser son épouse de lui être restée fidèle, le Sultan lui permit de sortir du harem quand cela lui ferait plaisir et de se promener dans les jardins du Palais. Quelques soirées se passèrent pendant lesquelles l’heureuse épouse put aller, sous les palmiers de l’oasis, respirer l’air de la nuit rafraîchissante. Elle y rencontra un lion qui lui dit :

«— Prends un morceau de bois et frappe-moi.

«— Je ne te frapperai pas, dit-elle, car un lion m’a rendu service. Et j’ignore si c’est toi ou un autre?

«— C’est moi.

«— Alors je ne puis te frapper.

«— Frappe-moi avec ce morceau de bois ou je te mangerai!

«Elle prit donc un morceau de bois, le frappa et le blessa. Le lion lui dit alors :

«—Maintenant tu peux partir!

«Deux ou trois mois après cela, le lion et la femme se rencontrèrent de nouveau sous les palmiers. Le lion lui dit :

«— Vois l’endroit où tu m’as blessé : est-il guéri ou non?

«— Il est guéri, répondit la femme.

«— Le poil est-il repoussé?

«— Certainement.

«— Une blessure se guérit habituellement, dit alors le lion, mais non le mal que fait une mauvaise parole! Je préfère un coup d’épée aux atteintes de la langue d’une femme.

«Cela dit, il l'emporta et la mangea.»

«Ce conte, inventé par Ali, conclut ingénument Aïcha, remplit d’aise Mohamed qui, après avoir bien ri, fit cette nuit-là comme le lion et se jeta sur moi, pour me ravir ce que j’avais de plus précieux…

Gilbert fit une grimace en guise d’adieu et préféra quitter la chambre de l’esclave blonde sans ajouter un mot.

Quand Ali referma la porte grillagée derrière les visiteurs,

Aïcha-Margaret releva lentement le «haïk» sur son visage pour ne plus troubler l'harmonie pesante du cadre où elle avait voulu vivre et où elle apprenait déjà par cœur le conte de sa deuxième nuit d'amour…

Quelques instants avant de remonter dans l'avion, Gilbert confia à Graig :

— Je suis pris de remords à l'idée d'avoir abandonné cette Européenne dans le harem de Mohamed Ben Setouf… Ne pensez-vous pas que mon devoir serait de retourner au Palais cette nuit pour l'aider à s'évader?

— Elle n'y tient pas et refuserait de vous accompagner.

— S'il le fallait, je l'enlèverais de force! Cette séquestration volontaire tient du scandale et constitue une véritable honte pour nous les Européens et pour le peuple anglais en particulier!

— Avant de porter un pareil jugement, attendez que je vous aie expliqué pourquoi je me suis intéressé tout particulièrement au cas de cette jeune personne…

Gilbert n'insista pas. Ce ne fut que lorsque l'appareil eut décollé qu'il dit :

— Vous n'allez tout de même pas me faire croire que c'est à cette Anglaise calme et réfléchie que vous avez demandé de vous céder son goût d'esclavage et d'obéissance passive à l'homme?

— Pourquoi ne l'aurais-je pas fait? Jamais, je n'avais rencontré jusqu'alors une femme qui possédât ce désir à un tel degré! Contrairement aux autres épouses de Mohamed, destinées dès leur naissance à être enfermées dans un harem, cette jeune fille libre voulait aliéner volontairement sa liberté… La blonde Margaret avait le même besoin d'obéir à l'homme que la farouche Olga possédait celui de le commander. Ces deux créatures, que je viens de vous faire connaître, constituent pour moi deux extrêmes sur le clavier des sept qualités essentielles. Je me suis longtemps demandé quelle folie avait pu germer dans le cerveau romanesque de la petite Anglaise bien élevée? Et j'en suis arrivé à la conclusion que sa

décision n’était pas du tout folle mais empreinte de sagesse : le destin de cette blonde Anglo-saxonne devait être d’appartenir à un prince bronzé du Moyen-Orient.

— Elle lui appartient si peu!

— Ne croyez pas cela, Gilbert! Les femmes de harem appartiennent plus que toutes les autres femmes libres à leur époux… Ce n’est pas l’acte physique qui compte en amour : il est trop court! Seuls le long désir qui le précède et la satisfaction qui le suit procurent de vraies jouissances… Les Orientaux, gens raffinés, l’ont compris depuis longtemps et pourraient vous donner de salutaires leçons à vous autres Français, qui êtes toujours pressés… Mais revenons à Margaret… Quand je compris que le désir d’obéissance au mâle était ancré à ce point dans son cœur de jeune fille, je lui promis de la faire accepter comme épouse par Mohamed. Dès que ce rêve serait réalisé, elle me céderait, en échange, son besoin d’être esclave que je voulais insuffler à la Femme Idéale à qui il manquait également. C’est pourquoi l’épouse Aïcha, dont vous venez de faire la connaissance, n’est plus aussi intéressante que la vierge Margaret au rêve insatisfait…

«Mais comme je ne voulais pas avoir de complications avec le Gouvernement très puissant de Sa Gracieuse Majesté Britannique, je me montrai aussi prudent que Mohamed… Quand j’affirmai à ce dernier qu’il n’avait rien à craindre de l’Angleterre parce qu’il osait introduire, dans son harem une «pensionnaire» britannique, j’étais sûr de mon fait. Je savais que, dans la réalité, ce Mohamed Ben Setouf était un personnage beaucoup plus inquiétant que ne pouvaient le laisser croire ses manières affables. C’est un homme qui ne redoute que relativement l’Angleterre et pratiquement personne! Il se sent et se croit surtout très fort parce que le sous-sol des contrées sur lesquelles il règne en despote absolu renferme d’immenses nappes de pétrole. Et Mohamed ne recule jamais devant les bénéfices supplémentaires que peut lui rapporter la vente clandestine d’appréciables quantités du précieux liquide à des pays ennemis de la Grande-Bretagne : ceci, malgré le contrat qui le lie actuellement avec une société

d’exploitation pétrolière anglaise!

«Vous connaissez suffisamment les Anglais pour savoir qu’ils n’apprécient guère ce genre d’entorse faite à un contrat dûment établi! Mais depuis qu’ils n’ont plus qu’une puissance militaire très réduite en Orient, ils n’ont guère la possibilité d’obliger ce malin de Mohamed à respecter ses engagements, ni de contrôler ses cessions de pétrole clandestines. Pratiquement, il ne leur reste qu’un seul moyen de contrôle indirect… Moyen occulte mais très efficace auquel ils ont toujours recours quand la situation est délicate : utiliser l'Intelligence Service.

«Je ne sais si vous êtes de mon avis, mais voilà, certes, une organisation pour laquelle j’ai la plus grande estime! Je dois même reconnaître que chacun des membres qui en fait partie aurait pu être formé à mon école… Il arrive à l’intelligence Service d’utiliser parfois des méthodes de travail diaboliques qui m’enchantent! Il faut dire aussi que j’ai toujours eu mes grandes et mes petites entrées dans tous les services secrets de la terre! Ne suis-je pas l’incarnation même du meilleur et du plus discret de tous les agents de renseignement? J’arrive toujours, dès que l’on a besoin de moi et je disparais dès que l’on ne veut plus de mon aide…

«L’intelligence Service, qui n’est cependant pas à cours d’idées, ni de personnel qualifié, n’avait pas encore trouvé l’agent idéal qui lui permettrait d’être bien renseigné sur les tractations déloyales d’un Mohamed Ben Setouf. Les gens du Moyen-Orient sont devenus très méfiants : dans chaque nouvel individu qui les approche, ils croient découvrir une réincarnation de Lawrence d’Arabie! Ceci est surtout vrai chez eux pour les visages masculins, mais nettement moins pour les visages féminins. Le doux sexe – pour tout Oriental qui se respecte – n’est bon qu’à lui assurer les distractions dont il est friand. Et, selon lui, il est bien rare que la femme puisse être capable de se mêler intelligemment des affaires qui sont du domaine de l’homme. Pour l’Oriental, la femme – même si elle abandonne son voile et réclame son émancipation à grands cris de you-you – sera toujours un être inférieur… On ne refait pas

une race, mon cher!

«Cette conviction est aussi solidement ancrée chez l'Arabe de basse condition que chez les princes, parmi lesquels Mohamed Ben Setouf se classe au premier rang. Celui-ci n'échappe donc pas à la règle qui veut que tout prince d'Arabie ait quatre désirs : vendre le plus de pétrole possible pour gagner beaucoup de dollars ou de livres sterling ; recevoir, en cadeau, des compagnies pétrolières, des Rolls-Royce ou des Cadillac aux chromes étincelants ; avoir, dans chaque pièce de son palais, un réfrigérateur dernier modèle pour le montrer avec fierté aux visiteurs étrangers de marque et ceci, même si l'eau se fait trop rare pour permettre aux réfrigérateurs de fonctionner ; posséder enfin, grâce à la fortune accumulée, le plus beau et le plus varié des harems. Vous reconnaîtrez que, pour ce suprême et dernier désir, notre ami Mohamed n'a pas trop mal réussi!

«J'expliquai donc aux gens de l'intelligence Service que la seule façon d'introduire un agent dans l'intimité de Mohamed était de lui faire accepter une nouvelle épouse judicieusement choisie. Le Sultan ne se méfierait pas d'elle et je me chargerais de jouer les intermédiaires.

«N'avions-nous pas la chance inespérée d'avoir, en Margaret, un sujet purement britannique, qui était déjà volontaire pour remplir ce rôle?

«Les grands patrons de Londres sont encore plus méfiants qu'un prince du Moyen-Orient. Quand je leur parlai de la jeune fille de Manchester, ils ne me crurent qu'à moitié. Je fus donc contraint de leur présenter la future héroïne qui dut subir, devant les spécialistes du recrutement et de la formation du personnel, un examen très serré, agrémenté de mille tests qui prouvèrent que ses convictions étaient profondes, que sa sincérité était totale et qu'elle voulait vraiment devenir femme de harem. Ses réponses à ses examinateurs furent, à peu de chose près, les mêmes que celles qu'elle vous a faites tout à l'heure.

«Elle fut agréée, mais elle m'en voulait de l'avoir contrainte à avouer son grand rêve à des gens qui, pour elle, n'étaient que

des policiers déguisés. Je dus la raisonner et je crois me souvenir fidèlement de l’argument que j’employai alors :

«— Chère petite Margaret, ne pensez-vous pas que ce serait magnifique pour vous, tout en satisfaisant l’impérieux désir de votre cœur, de ne pas vous montrer ingrate vis-à-vis de votre noble pays, que vous continueriez à servir en digne fille d’Albion?

«Les yeux gris me regardèrent d’abord étonnés, puis le visage rose s’empourpra : c’était chez elle l’expression du sentiment de honte de n’avoir pas compris la mission sublime à laquelle elle pourrait se consacrer secrètement. Margaret avait rougi : j’étais sauvé! Ah, jeune homme! Si les gens des autres pays possédaient le sens national au même degré que les Anglais, il n’y aurait, de par le monde, que de grands peuples!

— Finalement, elle a accepté?

— Evidemment, puisque vous l’avez vue dans le harem... Sinon je ne me serais pas donné la peine de plaider sa cause auprès du Sultan!

— Mais quels renseignements intéressants une femme ainsi cloîtrée peut-elle bien obtenir sur le trafic de pétrole pratiqué par Mohamed?

— Elle peut tout savoir! Et elle sait tout! Vous oubliez qu’elle vit perpétuellement en contact, dans le gynécée, avec trois cent soixante-cinq autres femmes... Quel meilleur passe-temps existe-t-il pour elles toutes que la conversation? Les femmes de harem sont bavardes, c’est connu! Et pensez-vous qu’il puisse exister sur terre un homme, même si c’est un Mohamed Ben Setouf, qui soit capable de ne pas se confier au moins à une ou deux des trois cent soixante-cinq femmes qui partagent sa couche? Cela ne s’est jamais vu!

«Le Grand Mohamed est fait comme les autres : une nuit ou l’autre, sous la tiédeur des caresses, il se laisse aller aux confidences... Sans doute fait-il des promesses de ce genre : «Si je vends un peu de-pétrole à X... qui me le paie plus cher que les Anglais, je t’offrirai une très belle pierre précieuse, oh fatma adorée!» Ou bien peut-être demande-t-il aussi à l’une de ses femmes : «Toi qui viens d’inventer un si beau conte ce soir,

serais-tu capable de prédire l'avenir et de me dire si un tel va bientôt m'acheter du pétrole?» En dehors de l'amour, à quoi Mohamed peut-il bien penser si ce n'est à son cher pétrole?

«Et si une seule des femmes entend un nom, toutes ont des chances de le connaître quelques heures plus tard… Toutes, y compris Margaret-Aïcha!

— Mais vous m'avez dit qu'elle ne savait que l'anglais! Et les autres épouses bavardent entre elles en arabe…

— Ce qui est une chance! Elles disent ainsi n'importe quoi devant Aïcha sans se méfier d'elle… Qui nous dit que cette dernière n'a pas appris en cachette la langue du prophète? Je vous le répète : les Anglais sont capables de tout quand il s'agit de la grandeur de leur pays… En tout cas, ce qui est certain, c'est que – depuis l'entrée de Aïcha dans le harem – Mohamed Ben Setouf ne vend plus un centilitre de pétrole à un tiers sans que le Gouvernement britannique n'en soit informé!

— Et comment transmet-elle les renseignements?

— Par d'excellents intermédiaires… Vous n'avez donc pas remarqué qu'au moment où nous avons pris congé d'elle, la mignonne Anglaisé m'a glissé un petit billet dans la main? Le voici… Si vous me promettez la discrétion absolue, je veux bien vous en révéler le contenu.

Incrédule devant le morceau de papier que Graig venait de déplier sans aucune hâté, le jeune homme répondit :

— Je jure d'être discret!

— Alors lisez…

Et Gilbert lut cette courte phrase sibylline, rédigée en anglais : BLACK GOLD GOBS EAST.

— Ce qui signifie, reprit Graig, que le précieux liquide prend actuellement une toute autre direction que celle de l'Angleterre!… Êtes-vous convaincu maintenant de l'utilité de la présence d'une Margaret-Aïcha, l'esclave volontaire dans le harem de Mohamed?

— Ce message, qu'allez-vous en faire?

— Le transmettre par la radio du bord à mes amis de Londres.

— Parce que vous faites aussi ce métier?

— Par destination, mon petit Gilbert, je dois être apte à tous les métiers...

— Je me demande ce que celui-ci peut bien vous rapporter?

— Rien… pour le moment! Mais je suis patient… Et j'adore rendre service!

Le Bœing avait retrouvé le décor immuable des nuages que le jeune homme contempla avec une certaine lassitude avant de demander :

— Dites-moi, Graig… Cette Femme Idéale, dont vous me ressassez les oreilles, existe-t-elle réellement?

— Si elle existe? Mais, mon cher, oseriez-vous mettre en doute ma parole? Je peux même vous révéler, dès maintenant que cette créature de rêve, inventée par moi se prénomme Léa. C’est moi qui ai choisi ce nom pour elle. Je trouve qu’il fait un heureux contraste avec sa beauté… Mais, avant que je ne vous la présente dans toute sa splendeur radieuse, il est indispensable que vous fassiez connaissance avec celle dont j’ai pris la sixième qualité essentielle : le sens bourgeois. Elle répond au nom de Greta… C’est une Suissesse allemande… Oui, j’ai omis de vous informer que, dans trois petites heures, nous atterrirons à Interlaken… Connaissez-vous cette charmante station estivale qui, comme son nom l’indique se trouve entre deux lacs : celui de Brienz et celui de Thun?

— J’en ai souvent entendu parler, mais je n’y suis jamais allé… A vrai dire, j’ai toujours redouté l’ennui dans cette partie de la Suisse.

— L’ennui? Il contribue au charme du pays… Un pays qui est tellement beau! On ne peut pas tout avoir à la fois : la splendeur du site et la gaieté de cœur! Mais quand vous aurez contemplé la Jungfrau, vous vous sentirez presque un homme heureux… Car je sais que, en ce moment, il y a encore quelque chose qui vous tourmente : vous êtes soucieux! Vous continuez à vous tracasser pour cette jeune Anglaise que nous avons laissée derrière nous, dans le harem de Mohamed… Je vous assure, Gilbert, que vous avez le plus grand tort de vous inquiéter à son sujet! Si cela pouvait vous consoler, je vous rappellerais bien quelques vérités arabes qui ont déjà fait le

tour du monde, mais qui ne sont pas dénuées de bon sens. D’ailleurs le Grand Eunuque aurait pu vous les dire tout aussi bien que moi! Elles affirment notamment que Allah est grand, que Mahomet est son prophète et que la vie n’est qu’un affreux désert dans lequel la caravane passe sans se préoccuper des chiens qui aboient…

## GRETA

Il faisait nuit quand le Bœing reprit contact avec le sol. Dès que l'avion se fut immobilisé, Graig demanda à Gilbert :

— Que diriez-vous d'une petite marche pour nous dégourdir un peu les jambes après ces longues heures d'immobilité?

Le jeune homme acquiesça. A peine venaient ils de faire quelques pas pour s'éloigner de l'appareil, que les réacteurs du Bœing firent entendre à nouveau leur sifflement. Surpris, Gilbert se retourna, l'avion roulait déjà sur la piste pour reprendre son vol.

— Il repart? demanda le garçon.

— Oui… J'estime qu'il faut savoir varier les plaisirs en voyage et que nous avons suffisamment utilisé ce moyen de locomotion rapide, mais n'offrant pas grand attrait. Faire trop d'avion devient fastidieux!

— Et nos bagages?

— Vous n'aurez jamais cessé de me surprendre, mon petit! Vous vous tourmentez pour quelques valises alors que nous progressons, de jour en jour et d'heure en heure, dans notre passionnante découverte du comportement féminin?

— Mais où sommes-nous?

— Je vous ai déjà annoncé notre étape, nous avons atterri dans la charmante vallée d'Interlaken… Ces lumières, qui viennent de s'allumer sur notre gauche sont celles de la petite ville qui est surtout faite d'hôtels de toutes catégories. On peut affirmer que Interlaken est l'un des hauts lieux du tourisme suisse! Ce long bâtiment, plus élevé que les autres et brillamment illuminé, que vous apercevez au loin, est le palace de l'endroit : l'hôtel Victoria… Établissement de tout premier ordre dont le jovial directeur est l'un de mes bons amis…

«Par contre, si vous voyez beaucoup moins de lumières sur notre droite, c'est parce que nous sommes au pied de l'un des plus émouvants sommets des Alpes suisses : l'illustre Jungfrau, chantée par tous les poètes… Evidemment, la nuit vous empêche de la voir, mais ne vous désolez pas trop! Même en plein jour, ce sommet de 4158 mètres reste, la plupart du temps, perdu dans les nuages. J'ai toujours pensé que ce devait être la véritable raison pour laquelle les hommes avaient baptisé cette montagne Jungfrau… Telle une jeune fille pudique, qui désire rester inviolée, la Jungfrau se cache derrière des voiles vaporeux… Et ce n'est qu'aux rares moments où ceux-ci se déchirent que l'éblouissante fiancée des amoureux de la montagne apparaît dans toute sa splendeur virginale. Souhaitons que demain matin, séduite par votre fougue juvénile, la Jungfrau consente à se montrer à vous quand les derniers reflets roses de l'aurore caresseront sa blancheur immaculée… Si cela était, j'ai tout lieu de craindre, mon petit Gilbert, qu'une fois de plus vous ne deveniez amoureux! Malheureusement ce serait un amour sans espoir : la montagne ne paie jamais de retour…

«Mais avant que la Jungfrau ne se présente d'elle-même à vous, il est dans mes intentions de vous faire rencontrer Greta dès ce soir. Cette marche nocturne nous conduit directement au théâtre en plein air de Interlaken. Parlez-vous l'allemand?

— Je n'en sais pas un mot.

— C'est regrettable mais ce n'est pas catastrophique. Ce qui importe, quand on assiste à une représentation théâtrale donnée dans une langue que l'on ne comprend pas, ce n'est pas tellement ce que disent les acteurs, que la façon dont ils l'expriment. C'est pourquoi j'ai toujours conservé un faible pour le théâtre chinois, dont les interprètes n'ont pratiquement pas besoin de texte parce qu'ils sont les plus merveilleux mimes du monde.

«La pièce à la représentation de laquelle vous allez assister, est l'un des classiques de la langue allemande : le Guillaume Tell de Schiller… Une œuvre assez grandiloquente que l'on ne joue que rarement dans le monde, à l'exception de la vaillante

Suisse où la popularité du héros est immense!

«Ce qui est très curieux, dans les représentations de ce spectacle qui sont données chaque année pendant l'été à Interlaken depuis 1912, est que la troupe n'est exclusivement composée que d'amateurs. L'homme qui interprète ce soir le rôle de Wilhelm Tell est un pharmacien de la ville ; le personnage de son farouche adversaire, le Landvogt Gessler, est au contraire tenu par un médecin! C'est une distribution qui ne manque pas de saveur : chacun sait que, dans une petite ville, il est bien rare que le médecin soit l'ami du pharmacien! Le premier ne pardonne pas au second de gagner plus d'argent que lui, et le second regrette de ne pas pouvoir rédiger les ordonnances.

«Ces artistes-amateurs ne s'expriment pas tous dans la belle langue de Schiller et préfèrent utiliser le «suisse alemanique», sorte de patois répandu dans l'Oberland bernois que les Allemands eux-mêmes ont bien du mal à comprendre! Aussi ne vous tourmentez pas si vous êtes comme eux : contentez-vous de regarder. L'histoire de ce brave Guillaume Tell, vous la connaissez : c'est celle de la libération du territoire suisse par un paysan courageux qui ne craignit pas de relever le défi lancé par les ennemis de sa patrie, en transperçant d'une flèche, lancée par son arbalète, une pomme placée en équilibre sur la tête de son propre fils.

«Si ce héros fit preuve, ce jour-là, d'un remarquable sang-froid, nous pouvons admirer aussi son épouse, la douce Armgard, qui dut souffrir – pendant cette rude épreuve d'où dépendait le sort du pays – tout ce qu'une mère peut endurer quand la vie de son enfant est en danger. Ce rôle pathétique et douloureux, voulu par Schiller dans son drame, est tenu par Greta... «Notre» Greta est dans la vie courante, une authentique fermière qui a su ajouter à ses mérites agricoles celui d'être veuve comme l'était Sylvia.

«Veuvage dont la cause n'est pas sans présenter une certaine analogie avec celui de M^me^ Werner : comme elle, la charmante Greta était vraiment trop malheureuse en ménage! Et vous me connaissez assez pour savoir qu'aucun spectacle ne

m’est plus pénible que celui d’une jeune et jolie femme triste… Aussi n’ai-je pas hésité à prendre quelques dispositions destinées à égayer l’existence de cette nouvelle victime de la vie conjugale…

«C’est sur mes conseils qu’elle s’est lancée dans la carrière théâtrale : ainsi, tous les ans pendant les mois de juillet et d’août, n’est-elle plus uniquement la robuste patronne de sa ferme. Trois fois par semaine, quand la nuit tombe, elle devient – sous le feu des projecteurs d’un immense théâtre en plein air – Armgard, la très fidèle et très digne épouse de Guillaume Tell… J’ai pensé que cet aspect assez inattendu d’une femme charmante devrait vous séduire… Nous arrivons sur le lieu de ses prouesses dramatiques… Vous voyez : une foule immense se bouscule à l’entrée du théâtre : ce Wilhelm Tell Freilichtspiele ou «Représentation de Guillaume Tell en plein air» est un grand succès populaire. La pièce a déjà été jouée devant plus d’un demi-million de spectateurs! Heureusement, j’ai pris la précaution de nous faire réserver deux bonnes places, en plein centre de la tribune, et pas trop loin de la scène pour que vous puissiez vous rassasier de la vision très artistique de Greta, alias Mme Guillaume Tell…

Pendant ses cinq actes, le drame de Schiller fut ce qu’il promettait d’être : solennel et patriotique à souhait. A la fin de la représentation, quand les projecteurs s’éteignirent sur la vision des drapeaux des Quatre Cantons plantés en terre pour symboliser l’union définitive du peuple suisse, ce fut le triomphe.

— Quelles réflexions a fait surgir en vous cette noble épopée? demanda Graig à son jeune compagnon.

— Je pense que c’est une chance pour la Suisse d’avoir dans son folklore historique un personnage tel que ce Guillaume Tell!

— Vous êtes injuste, mon garçon! Nos amis suisses ont une autre grande épopée à leur actif : le massacre à Versailles de leurs compatriotes restés fidèles au Roi pendant la Révolution de 1789… Comme représentation à grande mise en scène, ils

ont aussi l'étonnante Fête des Vins à Vevey, qui n'a lieu que tous les quarts de siècle… Comme comédie permanente, ils ont eu les mémorables discussions de la S. D. N à Genève auxquelles ont succédé les palabres actuelles de l'O. N. U… Croyez-moi : les Suisses sont très gâtés! Pour le pittoresque, n'ont-ils pas leurs innombrables téléphériques, les funiculaires ou leurs petits trains à crémaillère du genre de celui qui monte courageusement à l'assaut de la Jungfrau?… Pour le charme enfin, ils ont Greta… Comment la trouvez-vous?

— Sur la scène, elle m'a semblé assez belle.

— Vous pourriez dire : appétissante en diable! Et quand vous la verrez de près!… Mais la galanterie la plus élémentaire nous oblige à lui laisser le temps d'accrocher à un portemanteau des coulisses ses atours de M$^{me}$ Tell pour reprendre sa personnalité de fermière. C'est une femme sérieuse qui sera rentrée chez elle dans une demi-heure. Sa ferme se trouve juste à la sortie de la ville, sur la route de Thun. Pour nous y rendre, nous allons utiliser le moyen de locomotion le plus charmant qui soit : un fiacre… Oui, Interlaken a l'intelligence d'avoir conservé un certain nombre de ces admirables véhicules hippomobiles, les seuls qui permettent de découvrir la véritable physionomie d'une ville.

Installés dans le fiacre, Graig et Gilbert restèrent silencieux pendant la promenade nocturne. Avant le départ, Graig avait dit au cocher :

— Prenez tout votre temps… Nous ne sommes pas pressés… Et faites-nous d'abord faire le tour complet de la ville avant de nous conduire sur la route de Thun.

Quand le véhicule passa devant le Kursaal illuminé, Gilbert ne put s'empêcher de dire en désignant le casino :

— Voilà aussi un endroit où votre amour de la corruption doit pouvoir se donner libre cours?

— Ne croyez pas cela, mon bon ami! La passion effrénée du jeu est un vice qui n'engendre que la ruine… Et j'ai horreur de la pauvreté! J'aime la richesse… L'avare, qui entasse son or, est mon ami… Pas le joueur! Aucune expression ne m'a paru plus injustifiée que celle-ci : «Jouer un jeu d'enfer»… Si je joue,

je gagne toujours : ce qui ne m’intéresse plus! Si les autres jouent, ils finissent toujours par perdre: ils envoient alors leurs cartes à tous les diables! Je n’aime pas cela non plus… Franchement, le jeu ne me dit rien.

— Vous gagnez toujours parce que vous trichez.

— Les jeux réputés honnêtes vous amusent?

Le fiacre venait de sortir de la ville.

— Nous approchons… Vous apercevez là-bas ce chalet, dont on devine dans la nuit les contours typiquement suisses et dont les fenêtres du rez-de-chaussée sont illuminées?

— Oui.

— C’est la demeure de Greta… Elle ignore notre venue mais sera quand même enchantée de nous recevoir. C’est une femme qui n’est jamais prise au dépourvu… Quelle que soit l’heure de la journée à laquelle on vient lui rendre visite, sa maison est toujours bien tenue. Une femme rare et extraordinaire dans son genre… Ce qui m’a le plus étonné en elle est son calme toujours souriant. Je ne l‘ai jamais entendu élever la voix. Greta doit être l’incarnation du vrai bonheur domestique… Cela ne veut pas dire qu’elle n’ait pas quelques défauts ; «Son sens bourgeois» entraîne pour elle des obligations qui n’en seraient pas pour d’autres femmes… Par exemple, elle ne peut tolérer le moindre désordre. Tout, dans sa demeure, a une place bien déterminée ; les repas sont servis sans une minute de retard ; Greta se lève à telle heure et se couche à telle autre sans admettre le moindre écart dans les horaires établis, à l’exception des soirs où elle fait du théâtre ; elle n’ébauchera jamais un geste qui pourrait modifier la belle ordonnance de son intérieur douillet ; en somme c’est une maîtresse de maison parfaite et complètement dépourvue de fantaisie… Dans quelques instants, vous pourrez juger vous-même.

Le fiacre venait de s’arrêter devant le chalet, dont la porte d’entrée s’entrouvrit. Greta était sur le seuil, souriante.

— Elle m’a reconnu! murmura Graig avec satisfaction. Le contraire, d’ailleurs, m’eût étonné… Mais enfin, avec les honnêtes femmes, on ne sait jamais! Elles ont de telles réserves

d’hypocrisie qu’elles ne reconnaissent plus ceux dont elles ont eu besoin quelques heures plus tôt…

— Ce que vous dites ne tient pas pour une paysanne.

— Mais si! La paysannerie s’est tellement embourgeoisée ces derniers temps…

— Chère petite Greta! s’exclama Graig en embrassant paternellement la jeune veuve.

A vrai dire, Greta n’avait rien d’une femme petite. Elle était, au contraire, l’une de ces solides créatures, un peu carrées d’épaules et bien plantées, qui font la réputation de la Suisse et de sa voisine la Bavière. Elle était blonde, mais un blond typiquement allemand : la chevelure, tressée en natte autour de la tête, tranchait avec la peau du visage qui, elle, n’était pas blonde, mais mate, cuivrée même.

Deux enfants – des garçons de six et huit ans – blonds eux aussi et vêtus des charmants costumes paysans de l’Oberland, l’encadraient.

— Et ces adorables bambins? continua Graig de plus en plus paternel. Sont-ils toujours sages et gentils avec leur maman?

Il s’était retourné vers Gilbert :

— Franchement, peut-on voir un tableau familial plus réussi?… Chère Greta, je vous dois deux confidences : nous mourons de faim et mon compagnon de voyage ne comprend pas l’allemand.

— Cela ne fait rien! répondit Greta, toute souriante. Che parle très confenablement le français…

Même si elle ne le parlait qu’ainsi, c’était charmant.

— Fous avez faim? J’ai justement préparé une bonne «fondue» pour le retour du théâtre… Ça fa tous nous réchauffer.

— Parce que vos enfants étaient aussi au Wilhelm Tell Freilichtspiele?

— Ils font partie de la troupe… Vous ne les avez donc pas reconnus? Ils sont les enfants de Guillaume Tell et c’est sur la tête de mon fils aîné que l’on place la pomme… Il en est très fier car c’est un honneur qui n’est réservé, chaque année,

qu’au premier de la classe… à l’école. Che n’ai accepté de jouer que si mes deux fils restaient auprès de moi : je ne me sépare jamais d’eux.

— Une excellente mère de famille! souligna Graig.

Quelques minutes plus tard, tous se retrouvèrent installés autour d’une table au centre de laquelle était placée une marmite odoriférante contenant la fondue. Greta présidait avec Graig à sa droite et Gilbert à sa gauche ; les enfants étaient aux deux bouts de table. Face à Greta, la place du maître de la maison restait vide, sans couvert.

Graig avait eu raison de dire que «la femme de Guillaume Tell» était appétissante en diable! Gilbert commençait à s’en apercevoir : la fermière resplendissait d’éclat et de santé. Avant qu’elle ne se fût assise, le jeune homme avait pu remarquer que si ses jambes étaient solides, elles étaient très bien plantées. Elles étaient longues aussi, mais malheureusement les chevilles manquaient de finesse… C’était la même chose pour les poignets. Les mains cependant n’étaient pas vulgaires, ni dépourvues d’une certaine grâce. Des mains qui devaient pouvoir aussi bien dorloter un enfant que caresser un amant…

D’amant, Greta n’en avait sûrement pas! On sentait cela, dès le premier contact, sans savoir très bien pourquoi on le devinait. Donc, la place était à prendre… L’opulente veuve semblait prête à se donner à celui qui incarnerait «l’époux» au sens très complet où elle entendait ce mot. Car Greta devait être aussi difficile qu’exigeante… Difficile parce qu’elle demandait à celui qui s’assoirait à la place laissée vide, un ensemble de qualités de plus en plus rares à notre époque : le goût du travail, une moralité à toute épreuve et l’amour exclusif de «sa» maison avec tout ce qu’elle abritait : êtres humains, animaux, mobilier… Exigeante? Il n’y avait qu’à l’observer pour s’en convaincre! La robuste femme devait avoir besoin d’être satisfaite à heures fixes pour pouvoir s’épanouir comme ces fleurs naturelles qui ne peuvent se passer de la rosée du matin… Tout dans la vie de la belle Suissesse, devait être réglé et surtout cela! Et tout nouveau visage d’homme qui

se présentait devant elle devenait automatiquement – dans son esprit de femme obsédée par le veuvage – un candidat éventuel à la fonction de «mari». Gilbert le subodorait : les yeux limpides, qui ne cessaient de le dévorer, constituaient un aveu permanent. Et il comprit, au même instant, pourquoi Graig avait voulu lui faire connaître cette femme.

Une maîtresse-femme qui, par certains côtés de son comportement, rappelait aussi bien la Russe que l'Anglaise, mais qui, dans le fond, était très différente d'elles. Comme Greta la Suissesse, Olga aimait régner... Seulement c'était sur les hommes plutôt que sur «un» homme! Et sa cruauté naturelle l'empêchait de savourer les humbles bonheurs domestiques... Aïcha-Margaret se rapprochait de Greta par le besoin d'appartenir à un seul homme, mais la trois cent soixante-sixième épouse de Mohamed admettait le partage : ce que ne pouvait tolérer le cœur fier et pur de Mme Guillaume Tell.

Plus Gilbert l'écoutait converser avec Graig et plus il comprenait que cette sixième créature incarnait l'équilibre de la Femme. Elle était belle sans être éblouissante, intelligente sans dépasser la moyenne, intéressante pour un époux à condition que celui-ci sût limiter ses propres aspirations et ne demandât pas à sa femme de satisfaire tous ses désirs, bons ou mauvais.

De toutes celles qu'il venait de rencontrer, Greta était la seule qui possédait l'étoffe de la compagne stable. Pour ces petites raisons, qu'il aurait été bien incapable d'exprimer sur le moment, Gilbert était une fois de plus amoureux! C'était le triomphe discret, mais solide, du «sens bourgeois». Le jeune homme se voyait très bien dans la peau du maître incontesté d'une ferme heureuse. Il imaginait ce que pourrait être l'existence, choyé par cette épouse modèle qui l'attendrait, au retour de son travail, à midi et le soir, avec plaisir et sans impatience. Un instinct paternel enfin, qui ne s'était réveillé avec aucune autre des femmes précédentes, le prenait aux entrailles : ces deux petits, dont les têtes bouclées dépassaient à peine le niveau de la table, le bouleversaient. Il deviendrait le

protecteur de cette nichée et sentait naître en lui le besoin d'assumer enfin de vraies responsabilités. S'il épousait une Greta, il ne se contenterait pas des enfants d'un autre… Bien sûr, il les adopterait de tout son cœur et trouverait très doux de s'entendre appeler «papa» dès le lendemain du mariage – il savait déjà qu'un amant, pour la belle veuve, ne pouvait être que son mari – mais il lui fallait un autre enfant de cette femme qui était mère autant qu'épouse. Tout cela était bon à imaginer et changeait de la sensualité trouble d'une Serena ou de l'ambition factice d'une Gloria!

Evidemment, dans une pareille union, il y aurait deux inconvénients : le retour à la terre et l'accent de Greta… Le premier était de beaucoup le plus sérieux : un retour à la terre n'est possible que quand on l'a quittée. Ce qui n'était pas le cas de Gilbert, citadin de naissance et de cœur, qui n'avait jamais envisagé de pouvoir vivre ailleurs qu'à Paris ou, tout au moins, dans une autre capitale. Enfin il n'avait aucun goût pour la culture et même pour l'élevage de merveilleuses vaches!… L'accent de Greta pourrait s'améliorer avec le temps et grâce à la pratique continue de la langue française… Mais même s'il ne s'améliorait pas, cela n'aurait pas une telle importance! Ne serait-ce pas délicieux de l'entendre murmurer : «Che t'aime…»? Un «Che t'aime» qui pouvait tout bouleverser!

Greta était une incomparable maîtresse de maison. Ce n'était pas uniquement parce que la fondue était réussie que Gilbert avait fait cette nouvelle constatation. Cela se voyait à la qualité de la nappe placée sur la table et à tous les petits détails de la vie intérieure de la demeure, dont elle mit son point d'orgueil à faire visiter les différentes pièces à ses hôtes après qu'ils se furent restaurés. La batterie de cuisine en cuivre doux étincelait le long des murs de la vaste cuisine ; le linge, soigneusement plié, repassé et parfumé à la lavande, s'entassait dans les grandes armoires en chêne sculpté de la salle commune ; le carrelage, noir et blanc, devait être lavé au moins deux fois par jour ; la poussière était inconnue sur les meubles ; les petits carreaux des fenêtres larges et basses n'étaient obscurcis par aucune tache ; une impression de

propreté immaculée se dégageait de l’ensemble.

Devant chaque meuble, Graig s’extasiait, au plus grand étonnement du jeune homme. Quand la visite domiciliaire fut terminée, il se tourna vers Gilbert en disant, après un long soupir :

— Comme c’est reposant, pour de grands voyageurs tels que nous, de trouver enfin une atmosphère de paix et de sérénité!

Muet de saisissement, le jeune homme ne répondit pas. Il ne reconnaissait plus le cynique personnage de Palermo ou de Beverly Hills dans ce vieux monsieur, bonasse et bienveillant, qui posait aux enfants de Greta des questions que connaissent seuls ceux qui ont acquis l’art d’être grand-père… Quel grand-père!

Pendant ce temps, Greta semblait ne pas pouvoir détacher son regard de la contemplation muette de Gilbert, qui se sentait de plus en plus gêné et qui ne trouva qu’un moyen pour échapper à l’observation aiguë : baisser les yeux. C’était bien la première fois que Gilbert, la coqueluche des femmes, était vaincu par le charme tranquille de l’une d’elles. Il se sentait complètement ridicule et aurait voulu trouver les mots qui convenaient pour dire à Greta tout ce qu’il pensait d’elle, ainsi que tout ce qu’il ressentait en cet instant. Mais Graig était là, le gênant avec sa maîtrise absolue, menant la conversation, dominant les êtres et même le calme de la maison, ayant réponse à tout, parlant cuisine, soins, domestiques, maladies d’enfants, allant même jusqu’à se pencher sur un travail de broderie pour donner son avis en connaisseur! Auprès de ce personnage universel, qui s’adaptait avec une facilité déconcertante aux situations les plus opposées, Gilbert prenait l’allure d’un obscur figurant.

Et Greta devait certainement croire que ce jeune homme était timide alors qu’il était tout, sauf cela! Gilbert, désespéré, aurait fait n’importe quoi pour que le baron fût à mille lieues…

— Vous semblez triste? lui demanda Graig. C’est étrange! Généralement ceux qui approchent de Greta et qui pénètrent dans cet intérieur se sentent envahis par une joie saine.

Gilbert se taisait toujours. A quoi bon répondre à celui qui

aurait toujours le dernier mot?

— Malheureusement, poursuivit Graig, les joies les meilleures sont les plus courtes… Il va nous falloir nous retirer. Nous sommes loin d'être au terme de notre voyage!

Paroles qui résonnèrent dans le cœur de Gilbert comme un glas. Jamais la ronde infernale ne s'arrêterait... Jamais il ne pourrait rester seul avec celle dont il avait envie… Graig serait toujours là pour le ramener sur terre et stopper net ses désirs d'évasion vers le Bonheur. Mais aujourd'hui c'en était trop : le sentiment de révolte, qui grondait dans son âme juvénile depuis des jours et des jours, était prêt à déborder. Par la seule faute de Graig, il avait dû renoncer à Sylvia, à Serena, à Olga… Mais, cette fois, il s'accrocherait désespérément à la Suissesse. Sa colère s'exprima par une courte réponse.

— Partez si vous voulez, moi je reste!

Les yeux perçants de Graig le regardèrent d'abord avec une expression de surprise amusée. Mais, très vite, celle-ci se transforma en une dureté insoutenable que le personnage sans âge ponctua de quelques mots prononcés entre les dents :

— Je viens de vous dire que notre voyage n'était pas terminé… Nous avons encore une visite très importante à faire. Vous pourrez revenir ici plus tard…

Le seul véritable désir du jeune homme était que Graig le laissât enfin tranquille! Greta dut comprendre le sentiment qui animait le cœur du garçon : elle vint à son aide par une question toute simple qu'elle posa au baron avec une gentillesse à laquelle il était difficile de résister :

— Vous foulez déjà me quitter? C'est très mal! Je ne fous le permettrai que lorsque nous aurons fait le tour de la ferme!

Graig dut s'incliner. Et la promenade, autour de la maison d'habitation, commença dans la nuit. Ils allèrent de l'étable à la porcherie, du potager aux écuries… Partout c'était l'ordre, la propreté, la paix, harmonisés par une douce présence de femme. Ils s'étaient arrêtés devant une grange, dont le portail restait fermé. La vue de ce bâtiment fit sourire Graig qui demanda à Greta :

— Serait-ce là où vous gardez précieusement le produit de

votre récolte?

Elle sourit à son tour et ouvrit le portail à deux battants. Et Gilbert fut ahuri.

Abritée sous la grange, semblant l'attendre, se trouvait sa propre automobile, son cher cabriolet vert bouteille qu'il avait abandonné pour la dernière fois rue de Longpont, devant l'entrée de l'hôtel de Graig! Cette seule vue lui rappela les promenades merveilleuses aux environs de Paris, le premier baiser échangé avec Sylvia à l'angle de la rue de Tilsitt et de l'avenue Foch, le parcours vertigineux accompli entre l'hôtel de la rue de l'Université et la rue de Longpont quand il voulait tuer Graig… il se remémora la façon dont il s'était laissé entraîner par Graig, comme un enfant de cinq ans qui est toujours prêt à suivre celui ou celle qui lui raconte de belles histoires. Maintenant c'était trop tard : toutes les femmes entrevues et les renoncements successifs l'enchaînaient au baron jusqu'à la fin. Alors, pour la première fois vraiment de son existence, il se demanda à quoi il pouvait bien servir sur terre?

Mais Graig ne lui laissa même pas le temps de s'arrêter à cette pensée :

— J'étais sûr que vous seriez content de retrouver votre belle voiture! Comme je vous l'avais promis, elle a été entretenue pendant notre absence et elle est prête à vous emporter vers de nouveaux horizons… Nous partons?

Par curiosité peut-être, mais surtout par besoin d'entendre à nouveau le ronronnement de «son» moteur, Gilbert se dirigea vers le cabriolet et prit place au volant. Graig s'installa à côté de lui. Au premier coup de démarreur, le moteur tourna comme si la voiture était satisfaite, elle aussi, d'avoir retrouvé son jeune maître. Ce cabriolet rattachait Gilbert à tout un passé. Assis dans sa voiture, il éprouvait la sensation de se retrouver chez lui… C'était Graig, à son tour, qui devenait son hôte et il pourrait le mener où bon lui semblerait sans être obligé de se laisser emporter, dans les nuages, au gré capricieux d'un quadrimoteur rouge. Il pourrait même conduire Graig à la mort…

Au moment où il allait embrayer, Graig s'adressa, par la portière, à Greta qui restait debout près de la voiture :

— Croyez bien que mon ami et moi vous quittons avec le plus grand regret… Nous aurions tant voulu rester! Hélas! Il doit être écrit quelque part que nous ne pourrons jamais faire, Gilbert et moi, ce que nous voudrions! Le monde est là, partout, qui nous attend… Nous sommes devenus d'éternels globe-trotters… A bientôt, chère Greta! Nous ne vous disons pas «adieu» parce que nous savons tous deux que dans la vie rien n'est définitif! N'est-ce pas, Gilbert?

Gilbert ne répondit pas.

— Son silence, continua Graig à l'intention de la Suissesse, est éloquent! Ce garçon a été mieux placé que quiconque, ces derniers temps, pour vérifier l'exactitude de ce que j'avance… Avant de partir, il voudrait vous faire plaisir, ma petite Greta… N'est-ce pas, Gilbert?

— Oui, murmura le jeune homme.

— Votre bonheur paraît complet, Greta… Il semble qu'il n'y manque rien? Que pourrait y apporter mon jeune ami?

La femme regarda Gilbert qui conservait, obstinément le visage braqué sur son tableau de bord. Après avoir réfléchi pendant quelques secondes, elle dit d'une voix douce :

— Je fous ai fait visiter toute ma maison. Vous n'avez pas remarqué que quelque chose d'important manquait dans la cuisine?

— Ma foi non, répondit Graig. Et vous Gilbert?

Le jeune homme, étonné par la question de Greta se décida à la regarder en avouant :

— Moi non plus.

— Il nous a paru au contraire, reprit le baron, que tout était en place dans cette cuisine modèle.

— Cela m'étonne d'un observateur de votre qualité, monsieur Graig, répondit la Suissesse. Je n'ai pas de machine à laver!

— Comment n'y ai-je pas pensé! s'exclama Graig. Mon cher Gilbert, nous sommes impardonnables, vous et moi… Pas de machine à laver! Comment notre chère Greta a-t-elle pu vivre sans cela? Le malheur sera vite réparé. Avant huit jours, Greta,

vous recevrez le plus perfectionné des modèles américains que mon neveu sera enchanté de vous offrir en souvenir de cette réception, à la fois simple et rustique, que vous nous avez offerte. Et cette fondue! Un vrai régal… Nous sommes bien d’accord, Gilbert?

— Mais oui… répondit d’une voix éteinte le jeune homme.

— Tous vos désirs sont-ils comblés, charmante Greta? demanda Graig.

— Ils le sont, affirma-t-elle avec conviction.

— Dans ce cas, nous n’avons plus qu’à partir.

Quand le cabriolet sortit de la grange, Graig jeta un rapide regard vers la Suissesse : elle avait un visage angélique et satisfait… Il se retourna alors vers Gilbert et remarqua que ses yeux étaient embués de larmes.

Le baron eut un imperceptible sourire, sous lequel filtrait un peu d’amertume… Sourire qui devait vouloir dire : «La différence essentielle, entre un chagrin d’amour chez une femme ou chez un homme, est qu’un cadeau – même une machine à laver! – peut atténuer rapidement la douleur de la dame tandis que l’homme se souvient toujours de sa peine…»

La voiture roula pendant quelques minutes avant que le jeune homme se décidât à demander à son voisin :

— Où allons-nous?

— Cela dépend… Maintenant que nous avons perdu de vue la ferme de Greta, si nous stoppions pour faire tranquillement le point?

Après avoir freiné, Gilbert arrêta son moteur et écouta Graig sans même le regarder.

— En somme, commença celui-ci, vous êtes triste. C’est normal : les moindres départs cachent en eux un petit drame. Aussi me permettrai-je de vous poser une question. Aimeriez-vous que je descende de cette voiture pour vous laisser poursuivre seul votre route? Vous avez retrouvé votre cabriolet qui vous ramènera rapidement à Paris : la boucle sera bouclée… Nous ne nous reverrons plus jamais, je vous le promets! Je vous regretterai, mon petit Gilbert, mais j’estime

vous avoir déjà appris suffisamment de choses utiles pour que vous évitiez à l'avenir de commettre quelques grosses gaffes amoureuses. Avouez que les voyages forment la jeunesse? Votre choix a-t-il été définitivement fait dans le lot de femmes, que j'ai eu le plaisir et l'honneur de vous présenter? Vous êtes-vous décidé à choisir l'une d'elles pour compagne? Peut-être même grillez-vous d'envie de faire demi-tour pour rejoindre Greta qui est toute prête à vous serrer sur sa poitrine sans qu'il soit nécessaire que vous prononciez le moindre mot d'amour?

Gilbert restait immobile, le regard fixé sur le ruban de route, les mains crispées au volant. Graig dit alors de sa voix doucereuse :

— … A moins que vous ne préfériez me conserver comme compagnon de voyage? Dans ce cas, je continuerai à guider vos pas encore assez hésitants.

— Où m'emmèneriez-vous? demanda le jeune homme avec brusquerie.

— Vers la septième et dernière créature que j'ai pris à cœur de vous faire connaître… Léa, la Femme Idéale, celle qui résume toutes les autres et qui constitue mon chef-d'œuvre.

— Je la verrai?

— Cette nuit même vous pouvez être en sa présence… Elle nous attend… Et quand je dis «nous», j'ai quelque prétention… Elle «vous» attend... Depuis le temps que je lui promets de lui amener un jour le compagnon rêvé!

— Je n'ai pourtant rien de l'homme idéal!

— Rien assurément… Seulement vous oubliez que si les hommes se montrent très exigeants pour les qualités de celle qu'ils souhaitent comme compagne, les femmes le sont infiniment moins dans le choix des élus de leur cœur… La femme, mon cher, a le plus grand tort de se laisser guider par ses sentiments ou par ses impulsions du moment au lieu de se fier aux seules décisions de son cerceau.

— Il y a des femmes intelligentes, Graig! Il me semble que vous pourriez même ajouter une huitième qualité essentielle à votre Femme Idéale : l'intelligence?

— Ce n'est pas une qualité aux yeux d'un homme bâti

normalement comme vous. Si la femme est vraiment intelligente, elle cherche à supplanter l'homme et perd l'essence des six qualités que nous venons de découvrir et qui constituent son charme. Dès lors elle n'est plus une compagne, mais une concurrente!

— Pourtant Olga?

— Elle était orgueilleuse avant tout… Et l'orgueil est la plus grande preuve d'inintelligence : c'est pour cela que, en fin de compte, j'ai réussi à obtenir d'elle ce que je voulais… J'avais découvert son point faible! Croyez-moi : nul personnage au monde n'est mieux placé que votre vieil ami Graig pour savourer en silence l'amertume du péché d'orgueil!

— Cette femme est belle?

— Comment osez-vous me poser une question pareille après ce que je vous ai dit!… Au départ, elle n'était même que cela : Belle… Léa n'est pas «la plus belle femme du monde» : cette appellation flatteuse a été appliquée à trop de créatures quelconques ces dernières années pour que je puisse l'employer. Disons simplement que Léa est «LA BEAUTÉ», comme Sylvia fut «LA JEUNESSE», Serena «LA SENSUALITÉ», Gloria «L'AMBITION», Olga «L'ESPRIT DE DOMINATION», Aïcha «LA FEMME SOUMISE» et Greta «LA BOURGEOISE»… Seulement il y avait un léger ennui, que je me dois de vous révéler… Quand j'ai découvert Léa, je me suis rendu compte, au moment même où je la vis, qu'elle était sotte comme seule peut l'être une jolie femme! Elle n'avait que sa Beauté. C'était à la fois beaucoup et très peu… Aussi me suis-je dit : «Mon vieux Graig, tu viens de trouver la créature au corps parfait. Cette fille ne vaudra quelque chose que si tu réussis à insuffler dans ce moule extérieur admirable les qualités qui font qu'une Femme devient Idéale.» Ce fut elle, la Beauté, que je découvris la première. C'était indispensable! Sans Beauté, on n'arrive à rien dans le monde… Ensuite je n'eus plus qu'à me mettre en campagne. Ce fut long! Vous savez maintenant où et comment j'ai trouvé les six qualités qui me manquaient.

— J'admets que Léa ne fût ni sensuelle, ni ambitieuse, ni dominatrice, ni esclave, ni bourgeoise, mais enfin, Graig, quand

vous l’avez découverte, elle avait bien, en plus de sa Beauté, la Jeunesse?

— Même pas, mon cher!… Ceci, Gilbert, est une tout autre histoire dont nous parlerons un peu plus tard au cas où vous désireriez que nous ne nous quittions pas… J’attends donc votre décision.

— Je sais que je vais vous paraître fou à lier, répondit le jeune homme, mais vous m’avez tellement parlé de cette Femme Idéale que je veux la connaître!

— Vous me prouvez définitivement par cette réponse que vous n’êtes pas fou, mais sage… On ne doit jamais sur terre se contenter d’une solution moyenne quand on sait qu’on peut trouver mieux… Votre désir sera exaucé : cette nuit même, je vous présenterai Léa puisque c’est votre désir… D’ailleurs, dans tout ce qui vous arrive, vous reconnaîtrez que je me suis toujours effacé devant votre libre arbitre. Les hommes choisissent seuls leur route! Disons que je n’ai été que celui qui prépare les voies, qui aplanit les obstacles, qui facilite les choses…

— Depuis que je vous connais, vous n’avez été qu’un perpétuel tentateur!

— Jeune homme, parmi les innombrables noms, plus ou moins bons, dont les hommes m’ont affublé depuis que la terre tourne parce qu’ils hésitent à prononcer le véritable, il n’y en a qu’un qui ne m’ait jamais déplu : celui que vous venez de prononcer… Ne trouvez-vous pas que c’est charmant d’être «Le Tentateur»? Quel joli métier!… Je ne vois plus maintenant aucune raison pour que vous ne remettiez pas votre moteur en marche. Votre voiture est rapide, vous conduisez bien, le plein d’essence a été fait pendant notre absence, je suis assis à votre droite, tout est pour le mieux!

Le cabriolet fonça à nouveau.

— Je connais la route, déclara Graig. Nous n’avons pas tellement de kilomètres à parcourir…

— Nous restons en Suisse?

— Voyons Gilbert! Comment pouvez-vous supposer une seconde que la Femme Idéale n’habite pas en France? Dès que

nous aurons franchi la frontière, nous serons dans le Jura français. Connaissez-vous le Jura?

— Assez mal.

— C'est regrettable… J'aime votre Jura qui est l'une des régions les plus verdoyantes de la France… Il y pleut beaucoup, c'est un fait! Mais si le sol n'y était pas humide, nous n'y trouverions pas d'aussi admirables forêts… C'est au fond de l'une de ces forêts que se cache – ou plutôt que j'ai pris la précaution de cacher – Léa…

— Quelle forêt?

— Déjà curieux? La forêt de Chaux, l'une des plus belles de votre pays! Elle domine les monts d'Arbois et s'étend sur une longueur de cinquante kilomètres. Mais nous ne sommes pas là pour suivre un cours de géographie! Roulons!

La première partie du voyage fut silencieuse. Gilbert, le pied sur l'accélérateur, concentrait toute son attention sur le parcours. Graig paraissait s'être assoupi. Gilbert n'en était pas très sûr : ce n'était pas parce que le vieillard avait les yeux fermés qu'il dormait. Pour en avoir une certitude, le garçon rompit le silence en demandant :

— Vous avez omis de m'expliquer dans quelles conditions vous aviez fait la connaissance de Greta et comment vous lui aviez pris son sens bourgeois?

— Je pensais que cela ne vous intéressait pas depuis que nous courons vers la créature idéale, répondit le baron, sans rouvrir pour cela les yeux. Et je craignais surtout de devenir monotone avec toutes mes petites histoires de femmes… Oh! celle de Greta est toute simple, comme sa personne… Elle n'était, quand je la connus, qu'une solide et plantureuse fille de ferme, âgée de vingt ans, placée par ses parents chez l'une des plus vieilles familles du pays. Le jour où je la rencontrai, j'étais, comme vous en ce moment, au volant de ma voiture : c'était l'époque où j'adorais conduire. Depuis, ce goût m'a passé et je préfère me laisser conduire par les autres. Ce jour-là, mon moteur chauffait… C'est un phénomène qui se produit assez fréquemment quand je suis dans une voiture!

«Je fus donc contraint de m'arrêter à l'entrée de Interlaken

pour prendre de l'eau, au moyen d'un bidon, à une fontaine publique. Une plantureuse fille blonde était là, remplissant deux brocs. Elle dut comprendre mes petits ennuis mécaniques puisqu'elle m'offrit spontanément, avec une bonne grâce charmante, de me prêter l'un de ses brocs qui serait infiniment plus pratique que mon bidon pour remplir le radiateur. Pendant que j'accomplissais ce travail insipide, mais nécessaire, je pus observer à loisir la fille : elle était toute l'émanation d'une race saine. Je ne sais trop pourquoi, mais elle me plut comme elle vous a plu… Cette créature est sympathique à tout le monde sans avoir en soi de qualités physiques ou morales bien extraordinaires. Elle incarne l'honnête moyenne sans ces éclats qui entraînent souvent les pires complications!

«En remerciement de sa gentillesse, je lui offris de la déposer chez elle. L'idée d'une courte promenade en auto parut lui faire un très grand plaisir : elle accepta et je compris que cette jeune personne saurait toujours se contenter de ce qui lui serait offert. Ses désirs, comparés à ceux d'autres femmes, étaient relativement modestes : c'était même là le côté le plus attrayant de son caractère… Heureux caractère!

Graig avait enfin rouvert les yeux pour prononcer ces deux derniers mots avant de poursuivre :

— Je n'ai jamais rencontré de femme qui eut une humeur aussi égale que celle de Greta. En échange, je la crois incapable d'éprouver de grands élans, d'aimer aveuglément le pire des individus, de vivre une grande passion… Il lui faut conserver l'équilibre en tout. Ce qui compte pour elle, c'est le bien-être, le confort, la vie paisible et sans histoires…

«Pendant le parcours dans ma voiture, elle m'exprima ses idées sur une foule de choses… De toutes petites idées, remplies de bon sens, qui régiraient automatiquement une vie banale. Je l'écoutais avec ravissement, car j'étais persuadé que ce genre de femme avait déserté la planète… Ce en quoi je me trompais lourdement! J'ai eu depuis, pendant mes interminables pérégrinations, l'occasion de me rendre compte qu'elles sont légion, celles dont l'horizon se limite à une batterie de cuisine bien astiquée, à quelques pots de géraniums

sur un balcon, à une tapisserie que l’on n’achève jamais aux veillées… Je finis même par croire que ces femmes-là sont nécessaires pour une foule d’hommes moyens qui seraient incapables de se créer un foyer si elles n’étaient pas là. Tout le monde ne peut pas être extraordinaire!

«La fille que j’avais à côté de moi était la meilleure incarnation de ces femmes destinées aux hommes moyens parce que la nature les a dotées d’un solide bon sens. Je sais que les hommes trouvent généralement ces femmes ennuyeuses, mais un certain charme peut émaner de leur personnalité tranquille. Vous-même en avez subi les effets cet après-midi… Et vous êtes excusable après avoir côtoyé des créatures de feu comme Serena ou de sang telle que Olga! Tôt ou tard, on finit par revenir aux femmes tempérées…

«Quand j’eus arrêté ma voiture à l’endroit qu’elle m’avait indiqué comme étant la ferme dans laquelle elle habitait, elle me dit en désignant la maison d’habitation et dans ce français guttural qui s’ajoute à son charme :

«—N’est-ce pas, monsieur, qu’elle est belle la ferme où che travaille?

«— Très belle, mademoiselle…

— Et je compris, Gilbert, que le plus beau rêve, le plus grand, le plus épique que pourrait jamais faire cette plantureuse Suissesse serait de posséder cette ferme, avec un mari et de beaux enfants dedans, une vaste cuisine moderne, du linge sentant bon la lavande… Le lui faire réaliser fut pour moi un jeu!

«Dans cette ferme il y avait un fils unique, assez quelconque de sa personne et suffisamment insignifiant pour que la fille pût se sentir la maîtresse de maison absolue quand elle se serait fait épouser. Mais ce garçon – se nommant Friedrich – avait des parents, les patrons de Greta, qui n’avaient pas la mentalité suffisamment démocratique pour admettre que leur fils unique épousât une fille de ferme, si solide et si appétissante fût-elle!

«Il me fallut donc utiliser un moyen radical : supprimer les parents! Un accident d’automobile opportun sur la route de

Thun fit l’affaire. Il fut suivi, bien sûr, d’un grand enterrement au lendemain duquel le fils se retrouva seul dans la belle ferme blanche avec pour toute compagnie quelques paires de bœufs râblés, un imposant troupeau de vaches laitières, des pâturages verdoyants, une cinquantaine d’hectares à ensemencer, une basse-cour pleine à craquer d’un petit monde ailé et picorant, la robuste Greta enfin, qui était débordante de vitalité et d’autant plus disposée à s’occuper de tout qu’elle restait la seule présence féminine dans l’entourage de Friedrich.

«Ce qui devait arriver fatalement, en de pareilles circonstances, se produisit. Un an plus tard, à l’issue d’un brillant concours de «cor des Alpes»… A propos? Mon cher Gilbert, connaissez-vous le cor des Alpes?

— Non.

— Voilà chez vous une sérieuse lacune dans votre éducation artistique! Le cor des Alpes est une longue et interminable corne – qui, je m’empresse de le dire, n’est pas faite en corne mais en bois – et dans laquelle les pâtres ou paysans suisses ont l’habitude de souffler pour rassembler leurs troupeaux ou pour communiquer entre eux, à distance, de vallée en vallée. Si je pouvais me permettre une comparaison, je dirais que ce cor des Alpes est le «tam-tam» suisse. Il sert à propager, mieux que la radio et plus rapidement qu’elle, les bonnes ou les mauvaises nouvelles de canton en canton. Feu Guillaume Tell s’en était beaucoup servi!

«Le principal inconvénient de cet instrument est sa dimension : il peut mesurer, de l’embouchure au pavillon, cinq à six mètres! Impossible de le porter à bout de bras et d’en jouer en défilant! Quand on veut s’en servir, on doit poser le pavillon sur le sol et s’arc-bouter pour souffler, à l’autre extrémité, dans l’embouchure. Et je vous garantis qu’il faut un rude souffle! Les sons émis ne sont pas toujours gracieux et tiennent le milieu entre le beuglement d’une vache qui va vêler et la sirène d’un vieux remorqueur… Néanmoins, c’est un instrument de musique encore très prisé en Suisse allemande. Les sonneurs de cor des Alpes sont des personnages en vue

pour lesquels il n'y a pas une jeune fille qui n'ait un sourire attendri. C'est pourquoi, chaque année dans les fêtes cantonales qui abondent dans ce pays, le clou des réjouissances est presque toujours le concours des sonneurs de cor.

«Friedrich sut se montrer éblouissant dans cette spécialité, à la fête de Interlaken. Son souffle fit merveille! Et les longues plaintes exhalées par son instrument allèrent droit au cœur de Greta… Tout le monde ne peut pas être un archer de l'amour!

«La soirée se termina par un bal champêtre, au son de l'un de ces orphéons dont seuls les Suisses possèdent le secret. Je ne sais, Gilbert, si vous avez déjà écouté un concert de musique typiquement suisse? Vous en serez ravi si vous aimez les foires… Toute la nuit, Greta valsa dans les bras du héros de la journée et, comme je l'avais inspirée secrètement, elle sut être enceinte un mois plus tard.

«On peut sonner du cor et être galant homme : Friedrich le prouva en épousant un autre mois plus tard celle qui avait voulu à toute force lui donner un héritier. La mariée était en blanc : ce fut une charmante cérémonie… Evidemment, je reconnais que l'équilibre naturel de Greta avait fait une sérieuse entorse aux principes de morale bourgeoise! Mais vous savez aussi bien que moi, Gilbert, que ces procédés sont de plus en plus en honneur dans les familles les plus convenables. L'essentiel n'est-il pas, pour bien des parents, que leur fille soit casée d'une manière ou d'une autre? La jeune fille enceinte n'est un sujet de réprobation passagère que jusqu'au jour de son mariage qui arrange tout, tandis que la vieille fille reste un objet de pitié jusqu'à la fin de ses jours. Jeune homme, il vaut mieux faire envie que pitié! Avec son extrême bon sens, Greta l'avait compris.

«Ce fut un beau garçon joufflu qui naquit, suivi onze mois plus tard d'un deuxième petit garçon qui, vous avez pu le constater vous-même, a les yeux couleur noisette de sa mère. La descendance de la lignée et l'avenir de la ferme étaient assurés : ce qui contribua sérieusement à asseoir l'autorité de Greta.

«Une nouvelle année s’écoula, au bout de laquelle on était en droit d’espérer qu’il y aurait une troisième naissance, tellement la solide fermière avait pris la bonne habitude de mettre au monde à intervalles réguliers et périodiques, entre deux récolte… Mais il n’en fut rien! Les voisins, qui ne sont jamais très bien intentionnés, chuchotèrent l’explication de cette carence : ils prétendirent que le mari délaissait son épouse pour courir après les filles qu’il faisait valser sur un air d’orphéon après les avoir éblouies, elles aussi, par ses prouesses au cor des Alpes…

«Personnellement, je serais assez porté à croire que ce fut – chez ce médiocre personnage – une forme de basse vengeance d’un faible plutôt que la preuve d’un tempérament véritable. Le tempérament, c’était Greta qui l’avait! Elle l’a d’ailleurs toujours… Friedrich lui en voulait de ce qu’elle savait mener la barque familiale avec une incontestable autorité.

«Greta, qui n’avait sans doute pas une folle passion pour Friedrich mais qui voulait lui rester fidèle par principe, fut très chagrinée du comportement de son mari. A qui aurait-elle pu se confier, sinon à moi qui jouais «les vieux amis de la famille»? Moi qui après l’avoir débarrassée de beaux-parents obtus et stupidement prétentieux – avais consenti à être son témoin le jour du mariage... Moi enfin qui revenais à l’improviste, alors que l’on me croyait à l’autre bout du monde, pour m’enquérir avec une sollicitude inquiète du bonheur de ma protégée… N’étais-je pas le papa-gâteau pour les enfants, l’oncle d’Amérique pour tout le monde, l’ange gardien du foyer?

— Vous n’avez pas l’impression, Graig, d’exagérer un peu en ce moment? Que vous puissiez être tout, je l'admets, mais quand même! L’ange gardien, c’est un peu fort!

— Ne suis-je pas le vôtre mon petit Gilbert?

— Vous êtes mon mauvais ange!

— Qui sait?... Mais revenons à la gentille Greta qui me supplia d’agir pour que son époux se conduisît autrement qu’en voisin, qui vient partager sa couche parce qu’il lui faut une certaine chaleur du lit pour s’endormir. Je lui répondis que je n’avais rien du faiseur de miracles! En réalité, sans doute

aurais-je pu réveiller l'ardeur du mari volage pour sa compagne délaissée, mais je trouvais que le jeu n'en valait pas la peine, tellement le bonhomme était inintéressant! Je savais aussi que Greta appartenait désespérément à une espèce de femmes en voie de disparition : la femme fidèle! Certes, il lui fallait à tout prix un homme dans son lit, mais elle voulait que ce fût toujours le même : ce qui compliquait les choses… Qu'auriez-vous fait à ma place?

— Puisque le mari ne voulait plus d'elle, répondit Gilbert sans hésitation, et qu'elle s'obstinait à ne pas le tromper, il n'y avait qu'un moyen pour la rendre à nouveau heureuse : supprimer le mari!

— Comme j'aime vous entendre parler ainsi! Cela prouve que vous commencez à vous rallier à ma théorie des solutions radicales… J'ai donc supprimé le gêneur, mais en prenant soin d'éviter un nouvel accident d'automobile qui aurait pu intriguer les gens. J'ai pensé qu'il fallait que Friedrich eût une fin glorieuse… Et j'ai attendu qu'il y eût un nouveau concours de sonneurs de cor des Alpes… Quelques secondes avant que le champion du souffle ait mis l'embouchure de son instrument préféré dans sa bouche, je pris soin d'introduire moi-même à l'intérieur de cette embouchure un poison de mon invention qui offre l'avantage de se volatiliser au bout de cinq minutes sans laisser aucune trace. Il n'est donc efficace que pendant un laps de temps très court.

«Selon son habitude, Friedrich souffla vigoureusement… Mais le son qu'exhala alors l'instrument fut une longue plainte qui se termina en râle… Et, devant des centaines d'auditeurs consternés, le virtuose s'écroula… Tout le monde, médecins compris, crut à une embolie due au trop grand effort accompli pour tirer de l'instrument barbare des sons harmonieux. Qui aurait pu supposer que l'embouchure était empoisonnée? Les funérailles du héros, frappé en pleine activité artistique, prirent un caractère national : une immense foule, faite surtout des délégations des sonneurs de cors envoyés par tous les cantons, accompagna Friedrich jusqu'à sa dernière demeure. Et une loi fut même promulguée, qui exigea qu'à l'avenir tous

les concurrents d'un concours de ce genre soient astreints à subir une visite médicale minutieuse avant de s'époumoner dans le redoutable instrument!

«Greta était effondrée. Malgré la conduite qu'avait eue son mari pendant les derniers mois, elle resta longtemps inconsolable. Seulement, le deuil le plus cruel ne peut pas être éternel quand la veuve n'a pas atteint la trentaine. Peu à peu, le solide «équilibre bourgeois» reprit le dessus chez la femme éplorée. Elle finit – selon l'expression consacrée qui arrange si bien les choses – «par se rendre à la raison»… N'avait-elle pas deux enfants à élever? Une ferme à diriger? Devant ces impératifs, on n'a pas le droit de se laisser aller!

«Il n'y a pas si longtemps, une amie de Greta – peut-être inspirée également par moi? – a réussi à l'entraîner à un autre concours de sonneurs de cor, parmi lesquels se révéla un nouveau champion… Le soir même, Greta valsait avec lui aux accents cuivrés de l'orphéon… Toutes les blessures se cicatrisent, Gilbert! Au son du cor! Greta est à prendre…

— Je m'en suis aperçu!

— Mais vous auriez commis là une erreur. Songez donc! Une femme qui vous avoue avec calme, quand elle est veuve depuis près de quatre années, que son seul désir serait d'avoir une machine à laver! C'est le comble de l'esprit bourgeois!

— Êtes-vous bien certain, Graig, qu'elle ait été très franche tout à l'heure, en vous disant cela?

— A vrai dire, non! Vous tombiez à pic dans son existence… Cette femme a le cœur trop solide pour n'aspirer à recevoir qu'un appareil qui fabrique de la mousse! Le changement qui s'opère en elle depuis quelque temps est d'ailleurs normal. Vous devez bien vous douter que je lui ai demandé de me céder son sens bourgeois en échange des menus services que je lui avais rendus… Comme elle est une honnête femme, elle ne s'est pas doutée une seconde que son vieil ami Graig avait donné les quelques petits coups de pouce destinés à activer ces événements courants que l'on nomme «décès»… Et comme elle est foncièrement bonne, elle n'a demandé qu'à me faire plaisir le jour où elle a estimé que son rêve bourgeois était réalisé.

Seulement il y a toujours un revers de la médaille : depuis que je lui ai pris la totalité de son sens bourgeois pour l’apporter à Léa, qui en était absolument dépourvue, Greta vit sur un palier qui n’est plus le sien… A partir du moment où son désir sincère d’être une bonne bourgeoise n’est plus en elle puisqu’il a été satisfait, elle risque de devenir du soir au lendemain la pire des catins! Il suffirait pour cela d’un simple appel de cor des Alpes!

Graig s’était tu ; ses paupières s’étaient refermées. Enfoncé dans son siège, il paraissait s’être rendormi. Sa voix reprit cependant avec une extrême lenteur :

— La conclusion de l’histoire de la Suissesse est que tout y fut admirablement orchestré! Greta ne fut sans doute pas celle qui me donna le plus de mal, mais j’ai la satisfaction de me dire que j’ai agi à son égard avec l’apparente correction d’un ami parfait. C’est très agréable, mon cher, d’endosser de temps en temps la peau d’un honnête homme… D’ailleurs avec elle, je ne vois pas très bien comment j’aurais pu m’y prendre autrement? Oui, ce fut du travail élégant.

À nouveau, seul le ronronnement du moteur troubla le silence du cabriolet qui continuait à dévorer les kilomètres dans la nuit. De longues minutes s’écoulèrent avant que Graig, qui avait toujours les paupières closes, ne dise au jeune homme avec cette même voix douce qu’il avait su employer pour jouer au grand-père devant les enfants de Greta :

— Ne pensez plus à cette femme, mon petit Gilbert, ni à aucune des autres… Attendez d’avoir fait connaissance avec Léa! Et si, par hasard, le souvenir de l'une de ces créatures vous hantait malgré vous, conduisez encore plus vite! Je n’ai pas peur. Vous avez pu constater que mon avion était rapide. Dans le rythme trépidant de votre vie moderne, seule la vitesse arrange tout : elle grise et elle fait oublier…

## LEA

A peine la frontière franco-suisse fut-elle franchie que Graig sortit à nouveau de sa torpeur :

— Nous approchons… Dans quelques minutes, vous pourrez stopper devant une auberge que je vous indiquerai et qui se trouve à la lisière de la forêt de Chaux. Nous y dînerons confortablement : l’aubergiste est l’un de mes bons amis. Je ne connais rien qui creuse plus l’estomac qu’une promenade en auto… Après l’avion, la représentation de Guillaume Tell, la promenade en fiacre, la fondue de Greta et cette course en voiture, vous devez trouver que la nuit a été bien remplie?

— J’avoue que je ne serai pas fâché d’arriver… Cette auberge est éloignée de la demeure de Léa?

— Non. La dernière étape sera courte.

— Pourquoi, dans ce cas, ne pas atteindre directement le but du voyage?

— Il est indispensable que nous fassions quelques préparatifs avant de nous présenter devant la Femme Idéale… Vous n’auriez jamais osé rendre visite à l’une de vos fiancées successives, Yolande ou Sylvia, avec des vêtements défraîchis par une longue route?

— Léa n’est pas ma fiancée!

— Jeune homme, ne dites pas : «Fontaine…» Et contentez-vous de suivre mes sages conseils! Voici l’auberge… Vous pouvez entrer dans la cour intérieure : votre voiture y sera plus en sûreté.

Quand Gilbert donna un coup de volant à gauche pour pénétrer dans la cour, la lumière des phares se plaqua sur une enseigne métallique, qui se balançait en grinçant, sous une potence et sur laquelle il eut le temps de lire ces mots peints en

rouge : Auberge des gens perdus.

Le lieu était sinistre ; aucune lumière ne venait des fenêtres, des volets claquaient au vent, une herbe haute avait envahi la cour, l'auberge paraissait abandonnée depuis longtemps et justifiait son enseigne. Voyant qu'aucune lumière ne s'allumait, le jeune homme klaxonna en maugréant :

— Ils sont déjà tous couchés dans cette baraque!

— Non, répondit tranquillement Graig, le patron et le personnel de cette auberge ne se reposent jamais... Ils dormiront dans un autre monde! Les gens perdus viennent se réfugier ici à n'importe quelle heure. Après les avoir réconfortés, on les oriente vers la bonne voie : celle que j'ai choisie pour eux...

— Pourquoi vous?

— Je suis propriétaire de l'auberge! C'est un placement que j'ai fait, voici quelques années, et dont j'ai tout lieu d'être satisfait. Le rendement est excellent : c'est fou ce que cette auberge m'a amené d'adeptes! Voici le sieur Pamphile...

Une ombre falote, brandissant une lanterne archaïque, s'était approchée de la voiture. Gilbert distingua mal les traits du bonhomme, mais il remarqua qu'il était bossu. Quand celui-ci reconnut Graig, il se courba en deux – sans que cette position obséquieuse fût très différente de celle que lui imposait normalement son infirmité – et il s'exclama d'une voix rude :

— Monsieur le Baron! Si j'avais su que monsieur le Baron viendrait nous rendre visite ce soir...

— Cela suffit, Pamphile! trancha Graig. Fais-nous préparer l'un de ces bons et solides repas que sait si bien faire ta digne épouse... Les chambres d'honneur sont prêtes?

— Elles attendent toujours monsieur le Baron et ses invités...

— Montons, dit Graig.

Gilbert le suivit, en gravissant l'escalier moussu du perron. Il se retrouva dans une longue salle basse et sombre dont le seul éclairage provenait du feu qui flamboyait dans la haute cheminée en pierre.

— Un véritable feu d'enfer! ne put s'empêcher de constater

le garçon.

Graig, qui s’était approché de la cheminée, jeta vers son compagnon un regard étrange avant de dire :

— J’aime le feu, Gilbert! Lui seul purifie tout et fait place nette… De même que l’on prétend qu’il n’y a pas de fumée sans feu, je crois qu’il n’existe pas de feu sans âme pour l’alimenter et pour lui donner la vie intense qu’il dégage. Ces habitations modernes, dans lesquelles des radiateurs hideux ont remplacé les nobles cheminées d’autrefois, ne possèdent que des chambres vides… Ce qu’il faut, avant tout, c’est la chaleur! Quand votre cœur est brûlant, vous êtes heureux… Quand il se refroidit, vous vous rapprochez de la tristesse de la mort… Mais trêve de réflexions! Je vais vous conduire dans votre chambre.

— Vous voulez donc que nous couchions ici?

— Non. Je vous ai promis que cette nuit même, vous seriez auprès de Léa… Pourquoi vous répéter que je tiens toujours mes promesses? Vous ne ferez que passer dans cette chambre : vous y trouverez des vêtements neufs qui vous permettront de vous présenter, avec toutes les chances de succès, devant la Femme Idéale. Vous ne devez rien négliger pour une pareille entrevue qui risque d’être délicate… Quand vous serez prêt, vous redescendrez dans cette salle où le repas de dame Pamphile sera servi. Moi aussi, je vais changer de costume.

Gilbert le suivit sans répondre dans l’escalier intérieur, aux marches en bois vermoulu, qui aboutissait à une galerie faisant le tour de la grande salle à hauteur d’un premier étage. Différentes portes donnaient sur cette galerie. Graig en ouvrit une.

— Voici votre chambre.

Le jeune homme s’avança dans la pièce. Graig avait déjà refermé la porte derrière lui : pour la première fois, depuis le commencement de son étrange randonnée, Gilbert se sentit enfin seul.

Comme la salle du rez-de-chaussée, la chambre tendue de damas rouge n’était éclairée que par un feu de cheminée. Après un regard circulaire, le jeune homme constata qu’elle ne

possédait pas le moindre commutateur électrique et qu’il ne s’y trouvait aucune lampe. La pièce, aux vastes dimensions, ne devait puiser sa lumière nocturne que du feu : quand celui-ci mourrait, ce serait l’obscurité complète jusqu’à ce que les premières lueurs de l’aube libératrice viennent caresser le damas rouge. Instinctivement, Gilbert chercha la fenêtre : il n'y en avait point. La seule ouverture se résumait à la porte donnant sur la galerie. La lumière solaire n’avait pas le droit de pénétrer dans cette pièce. Les volets, qu’il avait entrevus de la cour intérieure, ne devaient servir qu’à masquer des fenêtres murées. Le jeune homme éprouva aussi la sensation désagréable que le feu ne s’arrêtait jamais de brûler dans les cheminées de l’auberge… Le feu y était chez lui et y régnait en despote absolu.

Ses constatations furent interrompues par l’entrée discrète d’une servante qui venait d’ouvrir la porte. Gilbert s’était retourné pour lui faire remarquer qu’elle aurait pu frapper avant d’entrer, mais il resta figé sur place. La fille, qui portait deux longues nattes tressées rousses, le regardait avec des yeux bleu-clair d’une grande limpidité ; l’expression en était insoutenable, comme si la fille plantée en face de lui le fixait sans le voir. Après avoir déposé sur le lit, avec d’infinies précautions, une chemise en soie blanche et un pantalon noir, la fille se dirigea vers la porte avec une démarche saccadée. Gilbert eut l’impression qu’elle était en état d’hypnose et il voulut s’en assurer. Au moment où elle mettait la main sur le loquet en fer forgé, il lui dit :

— Pourquoi ces vêtements ridicules? Vous vous figurez peut-être que je suis en deuil?

La fille se retourna et répondit, en le regardant toujours avec la même intensité :

— J’exécute les ordres de mon maître… Il m’a dit que je devais vous apporter le costume nuptial… C’est la première fois qu’il sert : il attendait depuis si longtemps dans un placard! Il doit être beau ce costume… Vous aussi devez être beau?

Gilbert s’approcha de la fille qui était laide : des taches de rousseur couvraient son visage et ses bras nus. Sa chair était

grassement laiteuse. Elle était petite. Le jeune homme lui prit doucement le menton et l'entraîna devant la cheminée pour l'examiner de plus près. Au bout d'un instant, tout en maintenant le visage de la servante levé vers le sien, il lui demanda :

— Tu n'as donc pas vu ces vêtements?

— Non, monseigneur.

— Ne m'appelle pas ainsi! Mon nom est Gilbert...

— Mon maître m'a enseigné, répondit la fille, que je devrais appeler monseigneur celui qui occuperait enfin cette chambre dans laquelle les flammes crépitent depuis des années.

— Cette pièce n'a donc jamais été habitée?

— Nul étranger n'y a pénétré avant vous... C'est moi qui l'ai nettoyée tous les soirs dans l'attente de votre venue. Mon maître l'appelle «La Chambre du Fiancé»... C'était donc vous!

— Comment me trouves-tu?

— Je ne sais, monseigneur... Vous ne pouvez qu'être beau.

La servante était aveugle. Gilbert pencha encore davantage son visage sur celui de la fille pour lui demander à voix basse, comme s'il craignait que les murs tapissés n'eussent des oreilles :

— Tu as toujours été ainsi?

— Oui, monseigneur.

— Et tu es heureuse?

— Oui, monseigneur.

Il resta songeur. Peut-être valait-il mieux pour la petite servante qu'elle n'ait jamais vu les visages de ceux qui hantaient l'auberge?

— Comment t'appelles-tu?

— On m'appelle «la servante».

— Il passe beaucoup de monde ici?

— Cela dépend des nuits...

— Et le jour?

— Je ne connais pas le jour, monseigneur, mais j'ai souvent entendu mon maître dire qu'il n'y passait personne.

— Laisse-moi, servante...

Elle se retira sans bruit.

Longtemps il resta perplexe. Son regard allait alternativement de la cheminée au dessus de lit en satin rouge sur lequel l'attendaient la chemise blanche et le pantalon noir. Pris d'une frénésie subite, il saisit les vêtements qu'il précipita dans le foyer et il regarda avec une joie fébrile la flamme lécher les tissus, mais ceux-ci restèrent intacts. Il prit alors le tisonnier avec rage pour activer le feu : les vêtements ne brûlèrent toujours pas. Il était penché sur l'âtre lorsqu'une voix calme dit dans son dos :

— Pourquoi vous acharner et perdre un temps précieux quand vous approchez de la récompense suprême?

Le miroir qui dominait la cheminée lui refléta un Graig inconnu pour lui. Le baron était resplendissant, en habit noir, arborant son jabot de dentelle. Sa chevelure argentée dépassait d'un haut de forme qu'il portait avec une aisance souveraine. Sur ses épaules enfin retombait une cape noire, doublée intérieurement de soie rouge.

Gilbert se retourna, hagard, en demandant :

— Pourquoi ces vêtements de soirée?

— Jeune homme, je me fais toujours beau quand je vais rendre visite à Léa… Cette nuit j'ai tenu à soigner particulièrement ma tenue. Oh! Elle est tout ce qu'il y a de classique… N'évoque-t-elle rien pour vous?

— Tout au plus un bal…

— Mais oui! Un bal auquel un père noble conduirait, avec fierté et émotion, son grand fils pour le présenter à celle qu'il a choisie pour bru.

— Vous n'êtes pas mon père! hurla Gilbert.

— Je suis plus que cela pour vous maintenant…

— Je vous hais, Graig!

— Je n'en ai que plus de mérite à m'entêter à vouloir assurer votre bonheur…

Le baron s'était approché du foyer dont il retira, du bout de ses longs doigts transparents, les vêtements. Puis il se retourna, souriant, vers le jeune homme qui le regardait, stupéfait, en disant :

— Je suis le seul personnage qui sache vraiment jouer avec le

feu…

Sa voix doucereuse devint cassante :

— Habillez-vous!

C’était un ordre.

— Jamais je ne mettrai ces oripeaux! répondit le garçon.

— Vous osez appeler ainsi ce vêtement nuptial! Malheureux! Vous vous figurez peut-être que Léa aimerait vous voir en habit comme moi, engoncé sous le costume de cérémonie du commun des mortels? Non, Gilbert! Cette simple chemise de soie, au col largement échancré, et ce pantalon sobre siéront mieux que tout à votre personne… Vous y serez à l’aise et naturel. La cravate ne convient pas à votre jeunesse! Il faut libérer votre cou et le montrer, ainsi que votre nuque qui doit être dégagée, libre de toute entrave vestimentaire pour que vous puissiez avancer la tête haute vers la Belle des Belles! Supprimez ces carcans d’une mode ridicule et ne vous occupez pas de ce que pourrait penser votre tailleur pour snobs ou pour vos petits camarades de bar… Si je l’avais pu, je vous aurais présenté nu à Léa! Mais je veux lui laisser le plaisir de découvrir elle-même votre musculature… Vous n’avez pas non plus besoin de chapeau. D’abord, comme tous ceux de votre génération, vous ne savez pas saluer et vous serez plus beau quand vous avancerez les cheveux dans le vent! Dépêchez-vous : je ne quitterai cette chambre que lorsque vous serez vêtu comme il convient ce soir.

Gilbert sentit que toute velléité de résistance serait inutile. Il n’avait même plus la force de se rebeller et il endossa les vêtements qui lui étaient imposés.

A peine fut-il habillé qu’il sentit son corps envahi par une chaleur intolérable.

— Ces vêtements brûlent, Graig!

— Vous vous y habituerez et vous ne pourrez plus en porter d’autres à l’avenir…

Il l’entraîna devant le miroir en lui soufflant de sa voix redevenue douce :

— Regardez-vous!

Gilbert recula. Une fois de plus, il se demandait s’il n’était

pas l’objet d’une vision fantastique? Sous ce vêtement simple, encadré par le col largement ouvert, son propre visage était comme transfiguré. Depuis le premier jour où il avait appris, vers l’âge de quatorze ans, à se contempler dans une glace parce qu’une fille qu’il avait croisée l’avait regardé avec une certaine admiration, il se savait plutôt mieux fait que les autres… Depuis, les années avaient passé… Les yeux de femmes lui ayant fait comprendre qu’il était beau, il avait fini par en prendre l’habitude. Mais ce soir, en voyant le garçon qui lui faisait vis-à-vis dans le miroir, il comprit qu’il avait acquis, en une seconde, la beauté du Diable.

— Vous êtes satisfait? Descendons. Le souper nous attend. Nous partirons ensuite.

La longue table basse de la salle étincelait de cristaux. Le repas était servi à la française : les mets attendaient sur la table. Des pièces de gibier montées alternaient avec les pâtisseries les plus fines. La petite servante rousse était là, silencieuse, attendant le bon vouloir des deux convives.

— Avant de nous asseoir, je dois faire prévenir Léa de notre arrivée, déclara Graig. Approchez Gilbert…

Pendant qu’il prenait, dans le tiroir d’un vieux coffre, un rouleau de papier et une plume d’oie, le baron cria avec une force vocale que le jeune homme ne lui soupçonnait pas :

— Pamphile!

Le bossu accourut de la cuisine.

— Mets-toi devant le feu pour que je puisse y voir clair. J’ai besoin de ta bosse.

L’infirme obéit, docile. Graig défoula le parchemin et le posa sur la bosse de Pamphile qui lui tint lieu de pupitre. Puis il se tourna vers Gilbert :

— Relevez votre manche gauche. Approchez votre bras. Je ne vous ferai pas mal. Je ne me sers jamais d’encre…

Avant que le jeune homme n’ait eu le temps de prévenir son geste, Graig lui avait enfoncé dans les chairs du bras un stylet : le sang perla. Le baron en imbiba aussitôt le bec de sa plume d’oie et écrivit, sur le parchemin appliqué contre la bosse de

Pamphile, ces quelques mots d'une écriture large que Gilbert put lire :

«Léa, celui dont je t'annonce la venue depuis des années s'approche… Dans quelques instants, il sera près de toi, mon Chef-d'œuvre… Mets ta robe nuptiale et attends-le dans ta chambre. Il est jeune, il est fort, il est beau, il se prénomme Gilbert. La venue de cet homme est le plus bel hommage que puisse te rendre celui qui t'a faite.»

— Vous ne signez pas? demanda Gilbert avec impertinence.

— C'est inutile. Léa connaît mon écriture que nul ne peut imiter!

Après avoir soufflé sur l'encre de sang pour la sécher de son souffle brûlant, Graig roula le parchemin en disant :

— Mon cachet suffira…

Pamphile venait de lui présenter un bâton de cire rouge qu'il amollit dans la haute flamme jaune du foyer avant de la laisser couler sur le rouleau de papier. Quand la tache écarlate lui parut suffisamment large, il y imprégna le sceau de la chevalière qui ne quittait jamais son annulaire gauche. Gilbert put voir les armes gravées dans la cire molle : elles étaient simples et se réduisaient à un trident surmonté du tortil conféré par la baronnie.

— C'est cette nuit, Pamphile, poursuivit Graig en s'adressant au bossu, que je te donne la permission de réaliser le rêve de ta vie… Tu vas seller mon pur-sang qui hennit d'impatience dans l'écurie, et que tu n'as jamais eu le droit de monter. Je te le prête, bossu, pour que tu puisses porter ce message à Léa. Va! Le galop de mon coursier n'a pas besoin d'ailes!

Pamphile s'inclina jusqu'au sol. Son visage hideux exprima une infinie reconnaissance à l'égard de son maître et il s'enfuit.

— Maintenant, jeune homme, dit Graig, festoyons! Vous appréciez la bonne chère? Moi aussi! J'aime tout ce qui est bon…

Le repas était commencé. La petite servante rousse présenta successivement au jeune homme les différents mets qu'il refusa

les uns après les autres.

— Vous n’avez pas faim? demanda Graig.

— Tout ce que je viens de voir m’a écœuré.

— Vous avez tort, Gilbert. Je vous ai déjà dit qu’il vous fallait prendre des forces. Tout à l’heure vous en aurez besoin… Un peu de faisan? Ce perdreau sur canapé? Ces écrevisses au champagne? Ces truites saumonées au vin jaune?

A chaque énumération, le garçon répondait par un hochement de tête négatif.

— Peut-être avez-vous soif? insista Graig. Il fait si chaud ici! Que diriez-vous de ce rosé d’Arbois? Il est fruité comme la peau d’une belle fille… Je sais ce qu’il vous faut : un peu de musique! Servante! Prends ta guitare, assois-toi sur ce tabouret qui t’attend devant la cheminée et chante-nous l’une de ces romances que j’aime tant!… Tu sais : celle où il est question de ce garçon qui se fait attendre…

La petite servante rousse exécuta les ordres de Graig, apeurée, et sa voix menue commença, pendant que ses doigts laiteux pinçaient les cordes de la guitare :

Je rêve d’un Seigneur
A l'humeur câline
Qui prendrait tôt mon cœur
Aux langueurs félines…

— Une autre chanson, servante! hurla Graig. Pas celle-là! Je la déteste! Elle est stupide!

La voix de la fille au regard fixe reprit :

Pourquoi je t’attends
Je n’en sais rien
Tu es mon amant
Je le sens bien.

— C’est moins mal! déclara Graig. Eh bien, jeune homme, ce souper en musique ne vous ravit pas? Savez-vous que votre visage est sinistre? D’ordinaire l’enterrement d’une vie de

garçon est plus gai!… Assez, servante! Ta guitare est trop bruyante et ne plaît pas à Monseigneur… Regardez-la, cette pauvre idiote, qui chante un Prince Charmant qu'elle ne verra jamais! Rappelle-toi, servante, que les filles aveugles ne sont pas faites pour les beaux garçons qui voient clair! Si seulement tu pouvais te contempler, tu saurais comme tu es laide! Va-t'en! Tu nous ennuies!

La fille gravit en courant l'escalier de bois. Elle trébuchait à chaque marche, avec son pauvre instrument serré sur sa poitrine. Gilbert préféra détourner ses regards de toute cette horreur. Un sentiment de lâcheté lui faisait craindre d'entrevoir des larmes dans les yeux bleus et fixes.

Graig s'était levé, un verre en main :

— Je bois, jeune homme, à vos amours… Elles seront belles! Vous ne voulez vraiment pas trinquer avec votre vieux compagnon de route? Vous me regardez comme si vous aviez envie de me gifler? Ne vous gênez pas, si ce geste vous procure un réel plaisir. Ce ne sera pas le premier soufflet que je recevrai! Je les encaisse très bien… Non? Décidément, Gilbert, vous me décevez… Vous n'êtes plus un homme, mon ami, mais une loque! J'hésite même à vous conduire chez Léa… Enfin! puisque je vous l'ai promis…

Après avoir vidé son verre, il le jeta par terre et hurla dans le fracas du cristal brisé :

— Mon carrosse! Que l'on fasse avancer mon carrosse! Venez, jeune homme : ce sera la dernière étape…

Avant même que Gilbert ait pu se ressaisir, il l'avait entraîné hors de la salle sur le perron délabré. L'air de la nuit fouetta le visage du garçon qui trouva la force de demander :

— Où est ma voiture?

— Votre petit cabriolet pour gigolo? s'esclaffa Graig. Vous ne voudriez tout de même pas que nous allions chez la créature la plus extraordinaire du monde dans cette automobile standard tout juste bonne à contenter de fausses jeunes filles dans le genre de Sylvia! Votre arrivée chez Léa est un événement qui nécessite un certain apparat… Nous utiliserons le carrosse de cérémonie que j'ai fait construire spécialement pour cet unique

voyage. Il n’en fera jamais d’autres et sera brûlé à l’arrivée… Admirez ce carrosse, Gilbert!

Le carrosse était là, devant le vieil escalier de pierre, dans la cour de l’auberge. Il étincelait sous le reflet de torches portées par des valets à perruque poudrée et en bas blancs qui semblaient avoir surgi de terre. Les armes de Graig, le trident surmonté du tortil, étaient peintes en lettres d’or sur le panneau de la portière. Quatre frizelandais noirs, aux longues crinières, piaffaient dans l’attente de la seconde où ils pourraient entraîner, à une allure vertigineuse, le carrosse écarlate du baron. Le cocher était sur le siège, le fouet en main et coiffé du tricorne. Deux piqueurs enfin, dans le classique habit rouge et le chef couvert de la toque de velours, attendaient, sur des chevaux gris-pommelé, les trompes de chasse enroulées autour de leurs corps, que le lourd véhicule s’ébranlât pour sonner à tous les échos de la forêt endormie la prodigieuse nouvelle : «Monsieur le Baron conduit vers Léa celui qu’il lui destine…»

Gilbert eut un éblouissement. Ce fut Graig qui le soutint en disant de sa voix douce :

— Vous ne rêvez pas… Ce carrosse existe, je suis à vos côtés, et vous êtes bien vivant! Vous allez entreprendre le plus noble des pèlerinages pour rejoindre la plus authentique des Princesses Lointaines qui vous espère au fond de sa forêt… Piqueurs! Sonnez le signal du départ!

Il poussa le jeune homme à l’intérieur du carrosse et s’assit à sa droite sur les coussins de velours rouge. La portière claqua pendant que le marchepied se relevait. Les trompes de chasse lancèrent leur plainte et l’équipage s’ébranla dans un fracas assourdissant où les piétinements des étalons se mêlaient au heurt des roues ferrées sur les pavés inégaux de la cour intérieure. D’autres laquais, montés sur des anglo-arabes blancs, escortaient le carrosse de chaque côté en portant des torches. Quand la lourde voiture passa devant la potence de l’entrée, sur laquelle se balançait l’enseigne, un éclair zébra la nuit. Les chevaux noirs se cabrèrent un instant avant de reprendre leur course sous le fouet impitoyable du cocher.

Graig désigna, par la portière, le firmament à Gilbert en disant :

— Regardez… Le ciel est bouché. Il s'est voilé la face pour ne pas voir ce spectacle. Il n'y a pas de lune, pas d'étoiles! J'ai l'impression que le ciel a peur de moi ce soir…

Un deuxième éclair, suivi d'une détonation aux roulades infinies, illumina la nuit :

— J'aime ces éclairs, Gilbert, et le bruit du tonnerre qui se rapproche… Ils annoncent le plus bel orage que vous ayez jamais vu! Le fracas de la nature n'est pas fait pour intimider un garçon qui court vers la dame de ses pensées… Taisez-vous! Vous ne seriez pas ici en ce moment si l'ombre inconnue d'une Femme Idéale n'avait pas occupé votre esprit et meublé vos rêves depuis le jour où je vous ai parlé d'Elle. C'est vous seul qui avez voulu la voir!

— Graig, haleta le jeune homme. Pourquoi m'avez-vous caché jusqu'à cette minute que vous me conduisiez en enfer?

— Au bout de cette route, mon garçon, il n'y a pas d'enfer mais un paradis tel que je l'ai conçu pour quelqu'un de votre âge!

Le carrosse et son escorte s'étaient enfoncés sous les sapins. Le galop des chevaux et l'écho des trompes s'éloignèrent. L'Auberge des Gens Perdus retrouva son calme. Une déchirure se produisit dans le plafond noir, découvrant la première étoile. Les gros nuages bas s'enfuirent, avec une vitesse déconcertante, vers la forêt comme s'ils voulaient escorter le carrosse rouge. Aucune lumière ne pouvait filtrer par les fenêtres murées. L'enseigne rouillée se balançait toujours en grinçant. Dans une mansarde, au-dessus de la chambre tapissée de damas rouge, de petits doigts laiteux pinçaient les cordes d'une guitare sans qu'aucun son ne sortît de la bouche d'une servante rousse aux yeux fixes…

Le chevauchée vers la Belle se poursuivait sous les hautes futaies. Bien que les glaces des portières fussent baissées, l'atmosphère était irrespirable à l'intérieur du carrosse dont les deux occupants étaient cahotés malgré les longs ressorts en

arc de cercle. Le chemin de la forêt, emprunté par le véhicule, était défoncé par les «diables» aux roues démesurées qui l'utilisaient pour transporter des troncs d'arbres. Le carrosse du baron Graig était certainement la première voiture de maître qui s'égarait en de telles ornières.

Malgré son col ouvert et sa simple chemise, le jeune homme étouffait. La sueur perlait sur son visage tendu vers l'étrange phénomène qu'il remarquait depuis quelques instants par la portière… La pluie d'orage s'était enfin mise à tomber, crevant tout, martelant les branches des sapins et entourant l'équipage formé par la voiture et son escorte. Ni les cavaliers portant les torchères, ni les piqueurs sonnant de la trompe, ni les croupes fumantes des frizelandais, ni le toit du carrosse ne recevaient une seule goutte de cette eau bienfaisante sous laquelle Gilbert aurait rêvé d'aller tête nue. La pluie formait un rideau qui se déplaçait au rythme du galop sans effleurer l'escorte de Graig. La voiture elle-même était enveloppée d'un halo de vapeur inexplicable. Gilbert en fit la remarque à son compagnon qui répondit, aimable cette fois :

— A chaque fois que je me rends chez Léa, il en est ainsi… L'orage m'aide au lieu de me gêner parce qu'il oblige les gens trop curieux à se terrer pour ne pas recevoir des cataractes d'eau. Les hommes n'aiment pas la pluie et encore moins les orages en forêt qu'ils redoutent plus que tout! Les véhicules où je me trouve dégagent une telle chaleur que l'eau du ciel, à leur approche, se condense immédiatement en vapeur bienfaisante qui me cache aux regards indiscrets. Car nul, en dehors de moi ou de mes gens, ne doit connaître l'emplacement exact où vit la Femme Idéale!

Le garçon n'écouta même pas l'explication et continua à observer avec attention le phénomène. Les étalons noirs ne semblaient connaître qu'une allure : le galop. Ils étaient infatigables comme les sonneurs de trompe. A un détour du chemin, Gilbert aperçut deux biches qui s'enfuyaient, apeurées par le vacarme.

— Ces bêtes détestent le son du cor, déclara Graig. Elles pensent toujours qu'un génie malfaisant leur prépare quelque

hallali… Pauvres petites biches aux yeux trop humides!

Gilbert regarda avec stupeur son voisin qui s'attendrissait à l'évocation des yeux d'animaux et qui s'était montré incapable d'avoir pitié d'un regard de servante.

A un moment du parcours, les chevaux se cabrèrent à nouveau.

— Ils ont peur des loups! expliqua Graig. Regardez sur votre droite ces paires d'yeux phosphorescents qui nous poursuivent… C'est une meute affamée. Il n'y a plus beaucoup de loups dans ces contrées, mais je m'arrange pour qu'il en reste suffisamment autour de la demeure de Léa : ne constituent-ils pas une garde idéale pour ceux dont le cœur serait trop aventureux?… Voyez : les yeux lumineux ont disparu. La couronne de loups est franchie : nous sommes tout près de Léa… Êtes-vous heureux?… Vous ne dites rien? Sans doute éprouvez-vous quelque difficulté à analyser ce qui se passe en vous? Alors n'analysez rien, jeune homme, et laissez-vous conduire…

Brusquement le carrosse s'arrêta. Les sonneries de trompes se turent. Graig avait déjà penché son visage glabre par la portière pour demander :

— Que se passe-t-il?

— C'est un homme, monsieur le Baron, répondit l'un des valets portant une torche, qui est étendu en travers du chemin.

— Ici? s'exclama Graig. Comment cet impertinent a-t-il osé ou même pu parvenir jusqu'en ces lieux? Qu'on l'amène!

— Il est endormi, monsieur le Baron. Les piqueurs viennent de mettre pied à terre pour l'examiner.

— Mes trompes ne l'ont donc pas réveillé? cria Graig.

— C'est un moine quêteur, monsieur le Baron… Il semble épuisé.

— Je vois ce que c'est, grommela Graig. Encore un qui fait la charité! Et c'est pour ce loqueteux que vous avez fait stopper mon carrosse? A cheval les piqueurs! Votre rôle n'est pas de vous pencher sur les misérables en robe de bure, mais de sonner pour que tout s'écarte sur mon passage! Sonnez! Et en route, au galop!

Le carrosse s'ébranla. Gilbert sentit que les roues passaient sur quelque chose de mou. Une chouette fit retentir son cri.

— Elle fait son oraison funèbre! ricana Graig. Vous êtes pâle, jeune homme?

— Je savais depuis longtemps que vous n'étiez qu'un assassin! répondit sourdement le garçon.

— Moi? Je suis le meilleur des êtres, mais je n'aime pas que l'on se mette en travers de mon chemin… D'ailleurs vous l'avez écrasé vous aussi, puisque vous êtes dans la voiture! Cet incident de route, mon petit Gilbert, est toute l'image de la vie actuelle : votre jeunesse n'a pas hésité à passer sur un vieillard incarnant un monde révolu et de vieux principes humanitaires, pour rejoindre une belle fille. Seul celui qui piétine tout, arrive!

— C'est faux, Graig! Je suis sûr que c'est faux! Je n'ai pas voulu tuer ce saint homme!

— Je sais très bien qu'il n'y en a qu'un que vous rêvez de supprimer : moi! Seulement comme ça ne vous est pas possible, je vous conseille de vous contenter à l'avenir de ceux qui se présenteront sur votre chemin… Plus vite, cocher!

Une deuxième fois, le carrosse s'était immobilisé. Graig ne se pencha pas par la portière et se contenta de dire au jeune homme :

— Pourquoi n'ouvrez-vous pas les yeux? Nous sommes devant la demeure de Léa…

Gilbert avait fermé volontairement les yeux au second arrêt de la voiture, par crainte irraisonnée d'apercevoir une nouvelle horreur. Il serrait intensément les paupières avec le désir qu'elles ne se rouvrissent plus jamais devant les monstruosités imaginées par le cerveau de Graig. Il en arrivait presque à souhaiter d'être comme la petite servante rousse et ne pouvait croire que les derniers mots prononcés par son voisin fussent vrais. Et cependant Graig ne mentait jamais! Tout ce qu'il prédisait ou promettait se réalisait avec une précision déconcertante. Les yeux toujours fermés, comme il n'entendait plus tomber le rideau de grosse pluie autour du carrosse, il demanda timidement :

— L’orage a-t-il cessé?

— Il fait toujours beau autour de la demeure de Léa, répondit Graig. Voyez vous-même…

Gilbert se décida alors à regarder.

Le carrosse était arrêté devant un pont-levis dont le tablier restait relevé. Ce fragile passage était tout ce qui reliait la demeure de Léa au reste du monde. Celle-ci apparut, au jeune homme émerveillé, sous l’aspect d’un château médiéval aux pierres rouges. Un château de rêve, comme on n’en rencontre plus que dans les contes de fée, flanqué de ses tours crénelées, entouré par les eaux transparentes de ses fossés… L’ensemble était situé au centre d’une clairière : la forêt de sapins s’était élargie. Les pierres rouges du château baignaient dans une lumière bleutée, irréelle… À cette heure, ce n’était pas la lumière solaire, ce n’était pas non plus un reflet de lune… C’était une lueur de l’au-delà dont l’œil humain ne pouvait se rassasier. Gilbert se sentit envahi par cette lumière dont tout, autour de lui, était imbibé : les frizelandais, le carrosse, les piqueurs, Graig lui-même! La flamme des torches paraissait pâle en comparaison et Gilbert comprit qu’elle ne serait pas longue à mourir, asphyxiée par l’éclat de sa rivale.

Aucun chant d’oiseau, nul bruit nocturne de la forêt environnante ne parvenaient dans ces lieux : c’était le silence, enfin, après le vacarme assourdissant du parcours. Dans les fossés du château, les grenouilles elles-mêmes ne coassaient pas.

Graig attendit longtemps pour que Gilbert pût s’imprégner de la vision. Le jeune homme avait l’impression que jamais ses yeux, ahuris cependant par tout ce qu’ils venaient d’entrevoir sous les futaies, ne seraient assez grands pour enregistrer l’image qui s’offrait à lui. Le baron lui dit alors d’une voix très douce, presque câline :

— Les exigences, chaque jour plus impérieuses, de la vie positive ne vous permettaient plus de sortir des limites de la réalité. Parce que c’est plus commode pour beaucoup de gens, le merveilleux est passé dans le camp de la Science. Seulement vous n’êtes pas un savant, mon petit Gilbert. Vous n’êtes qu’un

poète… Et si vous ne l’étiez plus, vous ne mériteriez pas d’être encore jeune et amoureux! Oseriez-vous dire aujourd’hui à vos amis ou connaissances : «Si Peau d’âne m’était conté, j’y prendrais un plaisir extrême?»

Le garçon moderne ne savait que répondre à son compagnon qui poursuivit :

— Pourtant toute image ayant sa raison d’être, celle-ci ne peut rester pour vous une énigme! Il me faut, pour vous l’expliquer, appeler à mon secours l’allégorie qui vous donnera la véritable raison de la course à travers bois que nous venons de faire avant d’aboutir ici. Ne trouvez-vous pas que cette course ressemble beaucoup à celle d’un enfant effrayé qui donne la main à une femme en haillons?

«Si nous étions en compagnie d’Aïcha-Margaret, qui réserve de si jolis contes à son seigneur et maître le Sultan, je pense qu’elle vous dirait :

«Il est une femme au visage amaigri, au regard plein d’épouvante, qui s’en va, le soir, battant les buissons où les écoliers vagabonds se blottissent. Ses vêtements se sont déchirés aux épines à force de fouiller dans les taillis. Il faut, quelque obstacle que le lieu lui oppose, qu’elle se fasse jour jusqu’à celui qu’elle veut aider et, si bien qu’il se cache, toujours elle finit par le trouver.

«Ce n’est pas avec une voix douce qu’elle l’appelle ; ce n’est pas par des caresses qu’elle l’attire! Elle se montre, et aussitôt un froid de glace saisit l’enfant. Elle parle et il ressent dans son petit cœur une souffrance.

«— Il faut rentrer chez toi, lui dit la femme au teint pâle et aux yeux hagards. Ta mère t’attend, il faut rentrer!

«Si l’enfant, tourmenté à bon droit par la réception qu’il mérite, répond à cette femme, voulant la tromper en se trompant lui-même :

«— Va-t’en! Je connais mon chemin et je rentrerai bien sans toi.

«— Je ne quitte plus ceux que je suis venue trouver, réplique-t-elle.

«Et, quoi qu’il fasse pour l’éloigner, elle reste là, répétant :

«— Enfant, il faut rentrer!

«Elle n’est pas fée, cette femme, et cependant elle communique aux coupables qu’elle visite le don de la magie. C’est par elle que ceux-ci donnent aux vapeurs lumineuses courant sur les eaux stagnantes, pendant les chaudes nuits d’été, le sinistre éclat de rire qui terrifie… C’est par elle que l’enfant, immobile d’effroi, prête aux frôlements des feuilles sèches, chassées par le vent, le bruit inquiétant du pas de l’homme… C’est par elle, enfin, que les attardés, dans la clairière, transforment en géants armés les grands arbres aux branches étendues et peuplent tout à coup de guetteurs menaçants les chemins traversés çà et là de lumière et d’ombre… L’enfant chante à tue-tête et se parle à lui-même pour chasser ce qui l’épouvante. Mais, même s’il parvenait à remporter cette victoire éphémère, le succès de la lutte ne le délivrerait pas encore de celle qui l’obsède. Sa compagne obstinée possède un moyen plus puissant pour obliger le vagabond à quitter son gîte.

«Elle souffle sur les lèvres de l’enfant, et ses lèvres se dessèchent. Elle pose un doigt au creux de sa poitrine ; alors la torture intérieure qu’il éprouve est telle que, se levant aussitôt et se résignant au châtiment que le retour lui promet, il laisse enfin cette femme en haillons le prendre par la main. Puis il court avec elle et il ne s’arrête plus qu’à la porte de la maison.

«Elle a deux noms, celle qui ramène ainsi les enfants attardés : on l’appelle la Peur, on l’appelle aussi la Faim.»

«Vous êtes maintenant comme l’enfant, Gilbert! Vous avez eu peur et vous avez faim d’une Femme… La seule expression de votre visage émerveillé en ce moment par la vue de «sa» demeure me prouve que vous n’êtes encore, comme la plupart des hommes, qu’un très petit garçon!

Graig s’était penché par la portière pour dire à l’un des piqueurs qui se tenait, droit et immobile sur son cheval, attendant ses ordres :

— Sonne le signal d’arrivée…

Trois fois la trompe de chasse fit résonner un appel déchirant, qui pouvait être celui du chevalier — épuisé par une

longue course – destiné à celle qui l'attendait avec anxiété du haut de sa tour… Trois fois le même appel fut renvoyé du château rouge. Lentement, sans bruit de chaînes, le tablier du pont-levis commença à descendre. Quand il fut au niveau du sol, Graig donna le signal du départ par un simple geste de la main, sans prononcer une parole comme s'il craignait lui-même de troubler le silence. Le carrosse rouge s'engagea sur le pont-levis, précédé de ses piqueurs dont les trompes restèrent muettes : les étalons à longue crinière allaient au pas. Gilbert n'entendait même plus le bruit des sabots sur le tablier en bois du pont : c'était à croire que les pieds des chevaux noirs avaient été enveloppés d'ouate pour ne pas troubler le sommeil d'une nouvelle Belle au Bois dormant.

Quand le cortège de Graig passa sous la voûte de pierre du donjon qui gardait l'entrée de la cour intérieure, le jeune homme remarqua une immense horloge dont les aiguilles lumineuses et rouges, faites d'un assemblage de rubis, marquaient minuit. Le premier coup sonna au moment où le carrosse pénétrait dans la cour. Le tintement de cette horloge était étrange, irréel comme tout ce qui entourait Gilbert depuis quelques instants… C'était un son grave aux résonances lointaines rappelant un peu celles d'un gong dont la plaque, heurtée par un marteau magique, aurait vibré à l'infini…

Quand le deuxième coup de minuit retentit, l'équipage s'arrêta au pied d'un escalier de marbre à double révolution en haut duquel attendaient sept nains, vêtus de pourpoints rouges brodés sur la poitrine aux armes du baron, présentant chacun sur un plateau d'argent sept clefs aux teintes différentes.

Le troisième coup de minuit venait de sonner : Graig, escorté de Gilbert, avait déjà gravi le perron. Il prit la clef que lui présentait le premier nain : elle était noire. Le baron l'introduisit dans la lourde porte de fer de l'entrée. Celle-ci s'ouvrit à deux battants, sans grincer sur ses gonds.

Au quatrième coup, Graig et Gilbert, suivis des six autres nains portant toujours leurs clefs sur les plateaux d'argent, pénétraient dans la salle des Gardes. Celle-ci était immense, déserte, entièrement tapissée de draperies noires sur

lesquelles se détachait, en blanc, le trident. Gilbert eut un moment d'hésitation devant cette pièce à l'allure sépulcrale. Mais Graig l'entraîna, sans rien dire, vers la porte du fond dans laquelle il introduisit la deuxième clef, de couleur azur.

Au cinquième coup de l'horloge, le baron et son «protégé» entraient dans le salon bleu. Celui-ci, tendu de velours, était aussi silencieux et désert que la salle des Gardes. Un lustre, dont les cristaux avaient été remplacés par des saphirs, miroitait en répandant mille feux sur les visiteurs.

Graig traversa encore la pièce pour s'arrêter devant une porte dans laquelle il introduisit la clef offerte par le troisième nain. Au sixième coup, celle-ci s'ouvrit comme les précédentes pour découvrir le salon vert dont les parois et le mobilier d'or étaient incrustés d'émeraudes. La lumière était glauque. Gilbert se croyait transporté dans l'illustre caverne de Ali-Baba. En un instant, il oublia la minute présente pour se laisser entraîner dans le passé vers toutes les féeries qui avaient bercé son enfance… il n'était plus le compagnon apeuré de Graig, mais l'enfant auquel on racontait une merveilleuse histoire! Cette Léa, vers laquelle il marchait de pièce en pièce dans ce palais de rêvé, ne pouvait être qu'une réincarnation de Cendrillon ou de Schéhérazade. Il vivait les Mille et Une Nuits…

Graig ne lui laissa pas le temps de se perdre dans ses songes et l'entraîna à nouveau vers une quatrième porte qu'il ouvrit grâce à la clef grise.

Le salon gris n'étincelait d'aucun bijou. Ses drapés de soie légère frissonnèrent à l'entrée des visiteurs comme s'ils étaient surpris que l'on vînt troubler leur discrète intimité. Ce n'était qu'un boudoir, parfumé et douillet, dont le meuble essentiel était une coiffeuse placée près de la fenêtre. Devant cette coiffeuse était disposé un tabouret, recouvert lui aussi de soie grise, sur lequel Léa devait sans doute s'asseoir pour peigner sa chevelure dont les boucles étaient peut-être d'or, peut-être de feu, peut-être d'ébène? Gilbert était déjà impatient de connaître leur couleur… Quelle qu'elle fût, elle s'harmoniserait avec ce gris dont la tonalité n'aurait pu être obtenue par la plus

délicate des palettes.

Le septième coup de l'horloge avait tinté. Graig introduisit dans une cinquième serrure la clef violette. Le salon aux teintes épiscopales répandait une lumière d'améthyste. Cette pierre, à laquelle les Anciens attribuaient cependant la propriété de préserver de l'ivresse, grisait Gilbert. Il était enivré par les odeurs pénétrantes et subtiles qui émanaient des immenses corbeilles de violettes disposées le long des murs. Au centre, des bouquets de pensées débordaient d'une jardinière semblant dire au jeune Inconnu : «Vous ne pourrez plus m'oublier quand vous m'aurez vue…»

Le huitième coup avait sonné. Il ne restait plus que deux nains. Graig prit l'avant-dernière clef, colorée du même rose pâle que le salon dont elle ouvrit la porte. Celui-ci, dont les dimensions étaient réduites, n'était que l'antichambre de la douceur et de la grâce… Il devait faire bon y vivre dans l'attente de la femme adorée! Deux taches émergeaient de tout ce rose : une gerbe de roses rouges, posée sur un guéridon, et un nègre. C'était un géant, nu jusqu'à la ceinture, debout, immobile comme une statue, les mains croisées sur le pommeau d'or d'une épée droite, et dont la carrure se détachait sur la blancheur immaculée d'une porte. Le neuvième coup sonna… Gilbert aurait voulu arrêter la ronde implacable de l'heure. Ses jambes refusaient de le porter. Pensant à celle qui l'attendait peut-être de l'autre côté de la frêle cloison blanche, il n'avait plus la force de faire un pas et il saisit le bras de Graig :

— Je vous en supplie… N'allons pas plus loin!

— Trop tard! répondit simplement le baron en prenant la dernière clef, recouverte d'or.

— Si j'allais ne pas lui plaire? demanda encore le garçon avec des yeux fous.

— Taisez-vous, petit imbécile! Elle vous attend depuis qu'elle peut aimer…

Le géant noir s'était effacé devant Graig pour démasquer la serrure. Graig y introduisit la dernière clef en murmurant à Gilbert pendant que tintait le dixième coup :

— Voici votre chambre nuptiale…

La porte s’ouvrit lentement sur la chambre blanche et Gilbert «La» vit…

Après avoir empoigné le garçon par les épaules, Graig le poussa devant lui. Pendant que le onzième coup sonnait, Gilbert vit qu’il n’y avait qu’un seul meuble au centre de la pièce : un lit à baldaquin, dont la couverture entrouverte semblait attendre les amants et dont les voiles de tulle, enroulés autour des torsades, paraissaient prêts à se refermer… Léa se tenait assise sur le rebord de la fenêtre, vêtue d’une robe de mousseline blanche. Son profil était rêveur, ses mains fines caressaient avec amour un oiseau noir.

Une dernière fois, le garçon s’agrippa à Graig en suppliant :

— Ne me laissez pas seul avec Elle!

Mais la porte blanche s’était refermée sur Graig. Maintenant Gilbert était seul avec la Femme Idéale. Et quand le douzième coup de minuit sonna, le jeune homme tomba à genoux : éperdu, il adorait la Beauté du Monde…

La femme qu’il avait devant lui les résumait toutes… Sa beauté était indéfinissable : Léa n’était ni vraiment brune, ni blonde, ni même rousse. La chevelure sombre s’éclairait de coulées de bronze qui lui donnaient la vie et la chaleur. Le visage, tout en ayant la régularité grecque, n’était ni froid ni fade.

La peau, légèrement cuivrée, dégageait une intense sensualité. L’attitude était naturelle, sans apprêt. La vulgarité ne se retrouvait ni sur la bouche, ni près des mains aux gestes harmonieux, ni dans les chevilles d’une finesse inégalée. Les yeux enfin n’étaient jamais les mêmes, changeant sans cesse de coloris comme s’ils étaient enclins à épouser la teinte du moment où ils vivaient et du lieu où ils se trouvaient… Des yeux qui pouvaient être tour à tour noirs pour exprimer la dureté, verts pour symboliser la cruauté, marron pour incarner la douceur, bleu-clair pour rappeler la pureté, pailletés pour

évoquer la jalousie, de velours aussi pour répondre à l’amour. Graig ne s’était pas trompé lorsqu’il avait trouvé celle qui incarnait la septième qualité essentielle. Jamais beauté ne serait aussi parfaite!

Le jeune homme restait confondu à l’idée qu’une semblable créature n’aurait été que stupide si Graig ne lui avait insufflé les autres qualités! Mais cette pensée ne fit que l’effleurer, tellement il était pris par l’aspect physique de Léa : le reste lui paraissait superflu. Quand on avait le bonheur de pouvoir contempler tout le temps une pareille femme, on devait se soucier assez peu qu’elle fût intelligente ou pas! Gilbert, extasié, oubliait qu’on se lasse de tout, même de la beauté quand il n’y a qu’elle… Ce ne fut que peu à peu qu’il comprit le travail prodigieux qu’avait accompli Graig pour faire de Léa la créature complète et idéale. Et il se prit insensiblement à moins détester le vieillard au fur et à mesure que son amour fou grandissait pour celle que ce dernier avait eu raison d’appeler «son Chef-d’œuvre».

Il serait resté ainsi, prostré, pendant des heures si Léa ne lui avait demandé en souriant :

— Il faut vous relever, Gilbert. Votre position est très inconfortable!

Sa voix était d’une douceur infinie. Le garçon obéit, assez confus. Elle continua :

— Je ne vous reproche pas d’avoir mis le genou en terre. C’est un peu ainsi que j’espérais que se présenterait devant moi celui que j’attends depuis si longtemps!

— Vous êtes cependant bien jeune, Léa?

— Qu’importe l’âge! On n’a que celui que l’on paraît… Je vous aime aussi debout : vous êtes très grand. Approchez-vous…

Il avança avec timidité.

— Prenez mes mains…

Il obéit encore : la peau était délicieusement fraîche.

— Serrez-moi dans vos bras… J’éprouve un tel besoin d’être à vous!

Il lui prit la taille et l’enlaça lentement comme s’il craignait

de briser un corps aussi rare. Elle se blottit contre sa poitrine et il comprit qu'elle avait envie qu'il lui fît mal. Alors il serra plus fort, jusqu'à l'étouffer presque. La gorge de Léa se souleva, la respiration devint plus courte et la bouche merveilleuse s'entrouvrit pour lui permettre de goûter longuement à sa douceur tiède. L'oiseau noir s'était envolé. L'horloge sonna un quart ou une demie…

Ils étaient encore enlacés, dans l'étreinte qui augmentait leur vertige, lorsqu'une voix dit derrière eux :

— Je ne voudrais pas vous déranger, mais j'ai à vous parler, mon gendre…

C'était Graig.

Le jeune homme le dévisagea, sans avoir le courage de protester pour cette dernière appellation, ni de lâcher celle qu'il étreignait. Il craignait déjà, s'il la laissait s'échapper, de la perdre… Léa, elle, regardait Graig avec une expression de frayeur.

— Sincèrement, continua ce dernier, il n'existe pas de couple plus harmonieux sur Terre! Ne bougez surtout pas! Non pas que j'aie l'intention, comme l'aurait fait un reporter de Hollywood, de vous photographier! J'aurais voulu simplement avoir, en cet instant, à mes côtés les plus grands peintres de tous les temps afin qu'ils pussent graver pour les futures générations d'amants l'expression qui anime votre couple.

Il s'était reculé, tel un artiste qui veut contempler une dernière fois l'œuvre qu'il s'apprête à livrer en pâture à l'admiration des foules.

— J'ai beau chercher : il n'y a pas une retouche à faire… Ne clamez pas que vous êtes heureux : ça se voit! Léa, mon enfant, je vais vous demander un lourd sacrifice : laissez-moi pendant quelques instants seul avec votre fiancé. Je vous le rendrai très vite et il ne vous quittera plus… Je dois m'absenter moi-même pour un long voyage et je voudrais lui confier quelques secrets sur cette demeure où vous et lui vivrez désormais…

Léa se dégagea lentement, avec regret, de Gilbert pour se diriger à reculons vers le salon rose comme si elle ne voulait pas perdre la vision de l'homme aimé. Quand elle fut sur le

seuil de la porte, elle envoya un long baiser au jeune homme.

— Voilà qui est parfait! s'exclama Graig dès qu'il se retrouva seul avec Gilbert. Vraiment elle ne pouvait se retirer avec plus de grâce!… Et maintenant, mon garçon, à nous deux! Vous allez bien m'écouter car mes minutes sont comptées… Vous souvenez-vous que cet après-midi même, alors que nous venions de quitter Greta, vous m'avez dit : «Quand vous avez découvert Léa, elle avait bien, en plus de sa beauté, la jeunesse?» Je vous ai répondu alors : «Même pas! Nous parlerons de cela un peu plus tard.» Le moment est venu…

Gilbert regarda Graig avec inquiétude en se demandant quelle nouvelle monstruosité il allait lui apprendre?

— Il y a très longtemps que j'ai découvert cette petite Léa, Gilbert… Je compris, dès que je la vis, que jamais la Terre n'enfanterait un corps plus parfait. Seulement elle était stupide et il me fallait parer à cette lacune regrettable en trouvant les qualités qui la rendraient idéale. Ces recherches, dans les différentes parties du monde, risquaient d'être très longues. Elles le furent en effet… Tellement que, si je n'avais trouvé un habile stratagème, la petite Léa aurait vieilli! La beauté n'est éternelle que si la jeunesse l'accompagne: malheureusement ces deux qualités physiques, qui se complètent, sont sans doute les plus périssables de toutes! Si je parvenais à trouver suffisamment d'années de jeunesse pour maintenir la beauté de Léa sans rides, j'aurais l'esprit tranquille pour choisir ensuite avec discernement les femmes auxquelles je prendrais les cinq autres qualités «morales», celles-là : la luxure, l'ambition, le goût de domination, celui de l'esclavage et le sens bourgeois. Il importait donc, dès que j'eus trouvé Léa, qui avait à cette époque vingt-six ans, que je me misse tout de suite à la recherche d'une autre vingt-sixième année qui viendrait remplacer celle, qu'elle possédait naturellement, quand elle serait épuisée. Et ainsi de suite jusqu'à ce que j'aie terminé mon chef-d'œuvre, c'est-à-dire la Femme Idéale. A partir de ce moment, je n'aurais plus qu'à trouver tous les douze mois une vingt-sixième année et ceci indéfiniment… Ayant eu le temps d'apprendre à me connaître, vous devez bien vous douter que

ce travail n’est guère compliqué pour moi!

— Pourquoi avoir choisi Léa quand elle avait vingt-six ans plutôt qu’à vingt et un qu'à vingt-sept?

— Parce que je savais qu’en cette vingt-sixième année, Léa était à l’apogée de sa beauté, que jamais elle n’avait été aussi belle avant et qu’elle le serait moins si elle vieillissait seulement d’une année. Vous retrouvez là ma vieille théorie, que j’estime pertinente, et qui veut que les sept qualités indispensables à la Femme Idéale soient prises chez chacune des sept femmes initiales au moment où celle-ci la possède dans sa plénitude.

— Combien avez-vous trouvé ainsi de vingt-sixièmes années?

— Quelques-unes…

— Ce qui veut dire qu’en réalité Léa devrait être plus âgée qu’elle ne le paraît grâce à vos «bons» soins?

— Vous avez compris.

— Puis-je savoir l’âge qu’elle aurait si elle n’avait pas eu – disons : le «bonheur» – de vous rencontrer?

— Mais certainement…

Le Baron parut faire un effort de mémoire. Ses lèvres balbutièrent rapidement un nombre impressionnant de noms de femmes : «Catherine, Claude, Gabrielle, Brigitte…»

— Ne vous frappez pas, dit-il en souriant. Je récapitule simplement les noms de toutes celles qui m’ont cédé leur vingt-sixième année…

Sa voix continua à marmonner : «Marguerite, Claire, Régine, Monique…» avant qu’il ne reconnût, en poussant un soupir :

— Eh oui! Elles furent même plus nombreuses que je ne le pensais… C’est fou comme le temps passe! En somme, Léa devrait avoir exactement quatre-vingts ans…

Gilbert le regarda avec ahurissement.

— Vous êtes sérieux, Graig?

— Je ne croyais pas vous avoir donné jusqu’ici l’impression d’être un plaisantin!

— Il vous a fallu, puisque vous avez découvert Léa à vingt-six ans, cinquante-quatre années pour réaliser ce que vous appelez votre Chef-d’œuvre?

— Pas tout à fait. Il est terminé depuis quatre ans. La dernière qualité que j'ai insufflée à Léa est celle que m'a cédée Greta : le sens bourgeois. Avant elle j'avais obtenu satisfaction, dans l'ordre, de Gloria la Star – il y a de cela vingt-cinq ans! Je vous l'ai déjà laissé entendre – de Serena l'Argentine, de Olga la Russe et de Aïcha l'Anglaise… Cinquante années, ce n'est pas trop pour parfaire un chef-d'œuvre! Il y a bien des hommes qui ont passé ce temps à essayer d'en produire un sans y parvenir!

— Et que faisait Léa ici depuis quatre ans?

— Elle vous attendait… Vous reconnaîtrez qu'après avoir réalisé une telle Œuvre, j'avais bien le droit de me montrer difficile dans le choix de celui que je lui destinais pour compagnon?

— Pourquoi moi plutôt qu'un autre?

— Pourquoi vous? Nous y arrivons… Seulement, je m'étonne que vous ne m'ayez pas encore parlé de la première de toutes ces femmes que vous avez connues : Sylvia…

— C'est vrai, avoua le jeune homme. Je l'avais presque oubliée…

— Pas moi! Vous voyez comme vous êtes infidèle à vos amours!… Sylvia vous a expliqué, je crois, dans sa lettre d'adieu comment je lui avais échangé sa vingt-sixième année?

— Oui, reconnut Gilbert… Je comprends maintenant : elle n'était que l'une des cinquante-quatre femmes qui vous ont cédé leur vingt-sixième année?

— Exactement : l'une des cinquante-quatre! Et j'en arrive, si paradoxal que cela puisse vous paraître, à regretter de l'avoir connue… Quand je lui ai pris sa vingt-sixième année, Sylvia possédait la plus éclatante de toutes les jeunesses féminines d'alors!

— Seulement vous lui avez rendu son année?

— Pas complètement : onze mois au lieu de douze. Nous voici, Gilbert, au point névralgique de cette conversation d'homme à homme… Vous souvenez-vous que le soir où vous êtes venu pour la première fois chez moi, avec l'intention très louable de me tuer, vous m'avez presque menacé parce que je

vous laissais entendre que moi aussi, avant vous, j’avais été amoureux de cette Sylvia? Je vous ai répondu alors, selon mon habitude, que nous parlerions de cela plus tard… Comme tout arrive dans ce bas monde, ce «plus tard» a lui aussi sonné. Je puis maintenant vous l’avouer avec une complète franchise : j’ai aimé Sylvia à la folie et je l’aime toujours, même morte! Ce fut elle ma favorite… Et, parce qu’elle l’a été, vous et moi sommes cette nuit à la veille d’un autre drame gigantesque…

Il y avait, dans la voix brisée de Graig, une intonation d’angoisse indescriptible… Gilbert en fut surpris et avoua :

— Je ne comprends plus.

— Je vous en supplie, mon petit Gilbert, pour une fois ne m’interrompez pas! Sinon je n’aurai ni le courage de tout vous avouer ni le temps de rien entreprendre! Et la catastrophe se produira… Je vous l’ai dit au début de cet entretien : les minutes sont comptées… Nul être humain n’a jamais entendu et ne pourra entendre à l’avenir ce que je vais vous confier… Approchez : je crains même les murs de cette demeure!… Quand je rencontrai Sylvia au bal de l’Ambassade des États-Unis, je n’étais que le baron Graig à la recherche de la femme quelconque qui me céderait la vingt-sixième année dont j’avais besoin pour Léa. D’ordinaire cette femme ne m’intéressait pas plus que les autres et je ne m’en préoccupais plus quand le marché avait été conclu… J’avais même plutôt un certain mépris pour les filles qui me cédaient ainsi leur vingt-sixième année : presque toujours ce n’étaient que des inconscientes, incapables de réfléchir. Et je ne leur faisais aucun mal en leur prenant une année à cet âge-là.

«Mais, à la seconde où j’aperçus Sylvia Werner, je tombai amoureux d’elle. C’était bien la première fois – et je vous jure que ce sera la dernière! – où Graig s’éprenait d’une créature humaine!… Je n’ai pas besoin de vous la décrire. Nous l’avons aimée tous deux d’une façon différente : je fus sincère et vous avez cru l’être… Vous étiez encore trop jeune pour une telle femme! Vingt ans avant vous, Gilbert, je l’invitai à danser… Elle ne comprit rien! Je fis tout pour l’attirer chez moi : je lui échangeai sa vingt-sixième année au lieu de la lui acheter

comme aux autres… Elle ne comprit pas davantage!… Je lui offris le bonheur et pour cela je n'hésitai pas à faire écraser son mari, Horace Werner. J'avais sans doute été trop loin : elle me soupçonna toujours d'être le Criminel et ne voulut pas me revoir pendant vingt années! J'ai enduré ma peine en silence… Un soir, elle revint, vieillie, changée, pour me supplier de lui rendre son année de jeunesse perdue. Comme je l'aimais toujours, je ne pus me résoudre à la voir souffrir, ni surtout à ne plus la retrouver telle que je l'avais connue vingt ans plus tôt. Ce fut alors que je commençai, pour la première fois, à tricher avec moi-même sur la comptabilité des années de jeunesse que j'achetais pour Léa… Les onze mois que je lui ai rendus ont été prélevés sur l'année que je venais d'acheter à une autre pour prolonger la jeunesse de ma Femme Idéale. Graig amoureux comme un collégien a trahi Graig le créateur! Si encore cette trahison m'avait apporté l'amour de Sylvia! Mais je savais, quand elle vint me revoir après ces vingt années de silence, qu'elle ne me réclamait sa jeunesse que pour vous séduire, Gilbert!

«Elle était amoureuse de vous et se montrait prête à tous les sacrifices pour faire votre conquête. Je lui accordai néanmoins ce qu'elle me demandait, espérant toujours qu'elle finirait par se lasser de vous et du jeu infernal que je l'avais contrainte à jouer sous prétexte de sauver les apparences. Ce ne fut que quand je me rendis compte que son cœur vous était définitivement acquis et qu'elle allait se donner complètement à vous, comme elle ne l'avait jamais fait pour aucun de ses amants antérieurs, que je lui proposai le marché abominable : elle ne recevrait le dernier mois que si elle m'accordait au moins une nuit d'amour! Elle refusa. Vous savez le reste. Ma seule consolation a été qu'elle ne vous ait pas appartenu non plus…

Graig s'était tu. Gilbert le regardait : le cynique vieillard lui parut presque pitoyable. Le jeune homme était étonné lui-même d'avoir pu écouter cette confession jusqu'au bout sans s'être rué sur son auteur pour l'étrangler. Tout ce que venait de lui dire Graig sur Sylvia lui semblait si lointain! Même

l'image de Sylvia, à l'évocation du nom, n'avait pas défilé dans ses souvenirs avec plus de force que celle des femmes présentées par Graig depuis… Celui-ci vint, une fois de plus, au secours de ses pensées incertaines :

— Que peut représenter Sylvia pour vous maintenant que vous connaissez Léa! Mais pour moi Léa n'est que mon enfant, ma fille adoptive, celle sur laquelle je me suis penché avec tendresse et avec orgueil pendant un demi-siècle pour en faire une perfection. Un sculpteur est trop satisfait de son chef-d'œuvre pour pouvoir l'aimer d'amour : il lui réserve ses soins attentifs et il garde pour une autre moins parfaite, les débordements de son cœur… Mon petit Gilbert, vous avez été, sans vous en douter, le grand responsable de tout ce qui est arrivé : si vous n'aviez pas eu l'idée saugrenue de vous fendre avec votre première fiancée, Yolande, dans une salle de baccara, sans doute Sylvia ne vous aurait-elle jamais vu. Elle ne serait pas revenue alors me trouver pour tenter à nouveau le diable et je n'aurais pas volé à Léa les onze mois dont sa jeunesse éternelle a besoin! Malgré tout, je me suis vengé de vous parce que, en fin de compte, je gagne toujours… Insensiblement je vous ai détaché du souvenir de Sylvia pour vous amener aux pieds de ma Femme Idéale. Ne trouvez-vous pas assez piquant que, dans un triangle tel que le nôtre : Sylvia, Gilbert, Graig, celui qui a été bafoué parvienne à rendre son rival éperdument amoureux de sa propre fille? Voilà pourquoi j'aime assez vous appeler «mon gendre» bien que je sache que ce vocable ne vous fait aucun plaisir.

Après un long moment de réflexion, le jeune homme demanda :

— Que va-t-il se passer puisque vous avez retiré onze mois de jeunesse à Léa? D'abord le sait-elle?

— Elle ignorera toujours ma trahison. Il ne faut pas qu'elle la connaisse, sinon elle deviendrait folle… Vous me demandez ce qui pourrait se passer? Quelque chose de très simple et d'effrayant à la fois… Actuellement Léa conserve son aspect jeune parce qu'elle vit le douzième mois que je n'ai pas rendu à Sylvia. Notre voyage aura duré exactement un mois. Mais si

demain soir, à minuit, je n’ai pas trouvé une nouvelle année de jeunesse quelque part dans le monde, Léa vieillira instantanément et paraîtra son âge réel : quatre-vingts ans!

Gilbert blêmit :

— Ce n’est pas possible, Graig! Hurla-t-il. Vous ne pouvez pas laisser s’accomplir une chose pareille! Vous n’avez pas le droit, après avoir passé tant d’années à l’élaborer, de laisser s’écrouler ainsi votre chef-d’œuvre!

—Je vais utiliser toute ma puissance pour tenter d’éviter un tel effondrement... Je vais partir dans quelques instants pour trouver une autre femme, âgée de vingt-six ans, à laquelle je prendrai, d’une manière ou d’une autre, l’année dont «nous» avons besoin. Faites-moi confiance : je réussirai! Attendez-moi ici avec Léa, je vous la donne... Faites-en votre compagne. Jamais vous ne pourrez en rencontrer une qui soit plus complète... Au revoir Gilbert! Je serai là demain avant minuit avec ce qui me manque.

Il avait ouvert la porte du salon rose. Léa revint se blottir à nouveau contre le jeune homme et Graig les contempla une dernière fois avant de s’enfuir.

L’ombre du couple idéal se profilait dans l’encadrement de la fenêtre entrouverte sur la forêt bleutée. Au moment où les bouches se rapprochèrent, le déchirement strident des réacteurs d’un avion, que Gilbert ne connaissait que trop, traversa le ciel.

La nuit des Amants était commencée... Gilbert avait porté dans ses bras Léa sur la couche qui s’offrait, tentatrice, à leur soif d’amour. Quand elle fut allongée, elle murmura :

— Enlève mes sandales...

Il le fit avec une délicatesse infinie et il embrassa passionnément les pieds admirables.

Elle le laissa faire, disant dans un souffle :

— J’aime que tu m’adores ainsi... J’ai l’impression de te dominer de tout mon corps allongé pour lequel tu meurs de

désir. Bientôt tu ramperas sur le sol à mes pieds.

Il retrouva à cette minute ce que Graig avait insufflé du caractère de Olga dans la Belle Idéale.

Quand ses pieds furent nus, elle lui dit, presque humble :

— Viens sur ce lit à côté de moi… Allonge-toi : moi aussi je vais dénouer tes chaussures.

Elle le fit avec tant de légèreté qu'il ne sentit même pas les doigts. Quand ses pieds furent nus, elle les caressa amoureusement avec sa longue chevelure dénouée, en répétant :

— Tu es mon seul Maître!

Il comprit alors qu'il y avait aussi en elle l'esclave : celle que Graig avait trouvée chez la petite Anglaise.

Le corps de Léa était maintenant complètement nu, s'offrant aux caresses de l'homme. La bouche, légèrement entrouverte, semblait dire «Encore!» et les yeux exprimaient un désir qui ne serait jamais satisfait… Elle devint sienne… Dans cette étreinte, il épousa toute la sensualité de Serena.

Il n'y eut pas d'aube parce qu'il n'y avait pas eu de crépuscule. L'oiseau noir était revenu sur le bord de la fenêtre quand elle dit, dans un demi-sommeil :

— Mon amour, depuis que tu es mien, je me sens la force de conquérir le monde! J'aimerais le voir à nos pieds… Je voudrais que mon nom, Léa, brillât partout sur la terre pour que les humains pussent le prononcer avec admiration en répétant à tous les échos : «Léa est la seule femme qui ait réussi sa vie!»

Gilbert l'écouta en songeant que l'ambition de Gloria avait passé aussi en Elle.

— Pourquoi ne dis-tu rien? demanda-t-elle. Peut-être as-tu faim? Laisse-moi préparer notre premier repas.

Et il devina que seule l'âme bourgeoise de la Suissesse avait pu inspirer de semblables paroles.

Elles étaient toutes en Léa et Léa était à lui seul.

La question terrible, qu'il n'aurait pas osé formuler avant qu'elle ne fût sienne et qu'il croyait avoir le droit de poser maintenant qu'elle lui appartenait, vint enfin :

— Léa, mon amour, comment as-tu connu Graig?

Elle parut étonnée d’une semblable demande :

— Mon père ne t’a donc rien dit?

Il eut un sursaut de révolte :

— Ce personnage n’est pas ton père, Léa! Il ne peut l’être!

— Où pourrais-je en trouver un meilleur, Gilbert? Il m’a logée, dorlotée comme personne ne l’aurait fait! Je ne te permets pas de dire qu’il n’est pas mon père depuis qu’il a reconnu son erreur.

— Quelle erreur?

— Puisqu’il ne t’a rien confié, c’est donc qu’il voulait me laisser ce soin. Mon père n’agit jamais à la légère! Il vaut mieux que tu saches tout, maintenant que nos existences sont liées… Pendant mes premières années de jeunesse je n’ai pas connu mes parents… Ma mère est morte deux mois après m’avoir mise au monde et ceux qui m’avaient recueillie me répétaient sans cesse que mon père l’avait abandonnée avant ma naissance. Je ne pouvais croire qu’une chose pareille fût possible! Un père n’abandonne pas la mère de son enfant, ni son enfant… Et je répondais à tous ceux qui s’obstinaient à me dire ces paroles cruelles : «Vous mentez! Si j’ai un père, il viendra me chercher un jour pour vous couvrir de honte! S’il ne vient pas, c’est qu’il est mort lui aussi…» Et j’attendais, confiante, l’espérant de jour en jour… Un matin de vacances où j’étais sur une plage de l’Atlantique en train de jouer dans les vagues, je remarquai un homme d’un certain âge qui s’était assis sur le sable et qui paraissait attendre ma sortie de l’eau. Quand je revins, exténuée et heureuse, pour m’étendre sur le sable, l’inconnu se leva et vint vers moi. Je n’oublierai jamais ses premières paroles :

«Que vous êtes belle! Je suis fier de vous avoir pour enfant…

«Je le regardai, étonnée et je compris… C’était Lui! Lui que j’avais attendu depuis des années et qui venait me rechercher sur cette plage déserte à un moment où je finissais par croire que je ne le reverrais que dans un monde meilleur.

— Quel âge avais-tu alors, mon amour? demanda le jeune homme

— Vingt-six ans.

Ce chiffre résonna douloureusement dans le cerveau enfiévré de Gilbert.

— Et quel âge as-tu aujourd’hui?

— Le même! répondit-elle joyeuse. Mon père connaît l’élixir qui empêche de vieillir. Depuis la minute où je l’ai retrouvé, je sais que je n’ai pas changé et que je ne changerai jamais! Lui non plus d’ailleurs… Il est toujours resté aussi beau avec ses tempes argentées qui auréolent son visage. N’est-ce pas, mon amour, que mon père est beau?

— Trop beau! murmura le garçon.

— Je n’étais plus seule au monde, Gilbert! Le premier soin de mon père fut de m’adopter. Il ne pouvait me reconnaître, puisque ma pauvre mère l’avait fait quelques jours avant de mourir : elle voulait que j’eusse au moins un nom. Par l’adoption, mon père pouvait enfin me donner le sien, mais il me donna un nouveau prénom : Léa.

— Comment t’appelais-tu avant?

— Maria… Mon père a toujours détesté ce prénom qu’il ne pouvait entendre prononcer sans blêmir. Je ne demandais qu’à lui faire plaisir. Et, peu à peu, je me suis tellement identifiée avec mon nouveau prénom que je ne pense pas qu’un autre pourrait me convenir désormais.

Le jeune homme ne fit aucune remarque. Et cependant! Ne lui avait-on pas enseigné, depuis son enfance, que le démon craint par-dessus tout le prénom de la Vierge de Bethléem? Et lui aussi préférait Léa…

Mais il savait que le baron ne pouvait avoir un enfant conçu par une créature humaine. Les rapports entre un personnage d’essence surnaturelle et une femme de chair n’auraient pu produire qu’un monstre. Et il se refusait à considérer la Femme Idéale comme étant un monstre. Tout, dans l’adoption tardive de la fille de vingt-six ans, était empreint de l’esprit satanique de Graig. Là encore il avait fait preuve d’une habileté prodigieuse en jetant son dévolu sur la plus belle fille du monde, dont la mère était morte depuis longtemps, et le père inconnu. Léa était la fille de n’importe qui, mais pour être aussi

belle, elle avait sûrement été l’enfant de l’amour! Graig avait merveilleusement utilisé le produit capiteux de la passion éphémère de deux créatures humaines. La petite Maria avait dû être enfantée dans ce que certains appellent «le péché» pour devenir plus tard l’admirable Léa.

Les caresses qu’elle venait de prodiguer prouvaient qu’elle était bien une Vénus des temps modernes. Graig avait même poussé le raffinement jusqu’à l’attendre sur une plage, à la sortie de son bain. Telle la déesse Aphrodite, Léa, Beauté du Monde, pouvait être le fruit des amours d’un dieu avec l’écume argentée d’une vague, Graig avait pris ses précautions pour que la légende enveloppât toujours la naissance de sa fille adoptive.

Ce fut le tintement de l’horloge qui arracha Gilbert à l’extase. Il écouta, retenant son souffle et comptant onze coups.

— Mon amour, dit Léa, voilà près de vingt-quatre heures que nous sommes sur cette couche. Jamais je ne me suis rendu compte, avant de te connaître, que le temps pouvait être si rapide… Il me paraissait interminable quand je t’espérais sans savoir si tu viendrais jamais me rejoindre!

Le jeune homme avait sursauté. Les paroles qu’elle venait de prononcer innocemment le bouleversaient… Il était donc 11 heures du soir! Dans une heure, ce serait minuit et Léa retrouverait les rides de ses quatre-vingts années si Graig n’était pas de retour! Cette pensée le torturait. Léa vit la souffrance intolérable qui marquait brusquement son visage :

— Qu’as-tu, mon amour? T’aurais-je rendu malheureux?

— Trop heureux au contraire! balbutia le garçon qui ne pouvait rien lui dire.

Il n’avait personne à qui confier son angoisse. L’heure, qui commençait, s’annonçait atroce! Il essayait de se persuader que tout ce que lui avait dit Graig était faux et que celui-ci serait là à temps comme il l’avait promis… Il s’approcha de la fenêtre et écouta de toutes ses forces tendues dans l’espoir d’entendre à nouveau l’avion? Mais le silence écrasait la clairière de l’oubli.

Il revint auprès du lit sur lequel Léa s'était assise pour l'observer avec une inquiétude amoureuse. Après l'avoir longuement regardé de ses yeux aux coloris infinis, elle dit tendrement :

— Pourquoi me caches-tu tes pensées? On dirait que tu crains un danger? S'il y en a un, je veux le vivre avec toi. Nous sommes indissolubles. Nulle force ou puissance ne pourra plus nous séparer!

Il lui baisa les mains avec ferveur avant de la regarder à son tour, en demandant :

— Léa, serais-tu prête à me suivre, si je t'emportais loin d'ici?

Les yeux de l'amante étaient à eux seuls une réponse. Il continua d'une voix plus sourde :

— … Même si je t'entraînais dans la mort?

— Il n'y a pas de mort, mon amour, pour des amants éternels…

— Je sais, Léa… Alors tu es prête à approuver ce que je ferai?

— Oui, Gilbert.

— Je t'aime!… Je veux te le dire encore avec toute mon âme! Ce sera peut-être la dernière… Je voudrais que tu comprennes ce que tu incarnes pour moi et pour tous les garçons du monde qui te cherchent inlassablement dans leurs aventures sans jamais te trouver… Je reconnais que j'ai eu beaucoup de chance!

Pendant qu'il parlait avec fièvre, comme s'il avait peur de n'avoir pas le temps de tout lui dire, l'horloge fit tinter successivement un quart, puis une demie, suivie d'un autre quart… Il aurait voulu se suspendre aux aiguilles de rubis pour arrêter leur ronde impitoyable ou tout au moins la retarder pour que Graig pût arriver. Mais il sentait qu'il n'y avait rien à faire! Quelques minutes seulement restaient avant que la Femme Idéale ne redevînt celle qui n'avait plus que ses cinq qualités morales enfermées dans un corps usé. Jamais il ne pourrait se faire à cette idée! Il aimait Léa telle qu'il se l'était imaginée quand Graig lui parlait d'elle et telle qu'il l'avait vue, caressant l'oiseau noir… Celui-ci était toujours sur le rebord de

la fenêtre semblant attendre le moment où il pourrait reprendre son vol. Gilbert, qui était revenu devant cette fenêtre avec l'espoir fou d'entendre enfin l'avion sauveur, regarda l'oiseau noir dont la destinée lui parut moins cruelle que celle de l'oiseau blanc, incarné par Léa.

Nul vrombissement de moteur ne se faisait entendre. Le jeune homme, de son poste d'observation, ne pouvait arracher son regard terrifié des aiguilles lumineuses du donjon : la grande se rapprochait de la petite qui l'attendait sur le chiffre douze. Insensiblement Gilbert retourna auprès du lit sur lequel Léa le regardait avec une entière confiance. Quand il ne fut plus qu'à quelques centimètres de son visage, il leva lentement les bras, comme s'ils étaient mus par une force qui le dépassait, et ses mains enlacèrent le cou de l'amante. Il attendit encore, silencieux, pendant une minute qui fut plus longue qu'un siècle. Léa dit gentiment :

— J'aime tes caresses sur mon cou... Tes mains sont si douces!

Alors, seulement, les mains se durcirent et les doigts s'enfoncèrent dans la chair cuivrée qui devint blanche, puis violette. Il y eut un râle, très faible. Les yeux de Léa restèrent ouverts, démesurés, fixant l'amour qui s'enfuyait…

Sa tête était retombée, inerte, sur l'oreiller encore imprégné de leurs caresses. Quand il avait serré, le garçon avait murmuré : «Je t'aime!» Lentement l'étreinte de mort se relâcha. Les marques des doigts restaient dans la chair…

Après s'être écroulé, sanglotant, à genoux devant la jeune morte au moment où le premier coup de minuit avait retenti au donjon, il s'était relevé, les yeux fous, pour courir vers la fenêtre et entendre les douze coups marteler son cœur. Il aperçut l'oiseau noir qui s'envolait vers des espaces inconnus ; c'était l'âme de Léa. L'âme de la Fille du Diable ne pouvait être blanche…

Quand le onzième coup de l'horloge tinta, la porte du salon rose s'ouvrit brusquement pour livrer passage à un Graig triomphant… Celui-ci s'arrêta sur le seuil… L'expression de son

visage se modifia en un instant et il s’écria :

— Malheureux! Qu’avez-vous fait? Vous venez d’anéantir mon chef-d’œuvre au moment même où j’apporte l’année manquante!

Le regard de Gilbert s’agrandit et il hurla, en se tordant les bras, quand retentit le douzième coup :

— J’ai eu peur de voir vieillir la Beauté du Monde…

Graig ne répondit pas et lui désigna d’un geste la porte. Le garçon sortit en courbant la tête. Il traversa à nouveau le salon rose, puis le salon d’Améthyste, le salon gris, le salon d’Émeraude, le salon bleu-saphir, la salle noire des Gardes pour se retrouver sur l’escalier de marbre. Les portes s’étaient ouvertes devant lui sans qu’aucune clef ne fût nécessaire. Plus il allait et plus il était talonné par la malédiction de Graig. Lorsqu’il fut dehors, il commença à courir et passa devant le donjon sans oser regarder l’horloge. Le pont-levis s’était abaissé devant lui. Il le franchit en entendant résonner ses propres pas sur le tablier de bois. Le silence lui-même s’était enfui. Quand il se retrouva de l’autre côté du fossé, il comprit, sans se retourner, que le pont-levis se relevait avec un bruit de machine de guerre.

Il courait de toutes ses pauvres forces humaines dans les ornières du chemin de forêt. L’orage avait repris. Les éclairs l’aveuglaient. Cette fois, les grosses gouttes chaudes n’épargnaient pas sa tête nue. Il ruisselait. Sa chemise de soie était détrempée, ses pantalons collaient à ses jambes déjà exténuées. Il courut le plus qu’il put jusqu’à ce qu’il trébuchât sur le corps d’un moine étendu en travers du chemin.

## CELLE QUI ETAIT DE TROP

Il pouvait être 4 heures de l'après-midi. Le baron Graig quitta son siège, derrière son bureau, pour s'avancer, avec son amabilité coutumière, vers la jeune femme brune qui venait d'être introduite par le serviteur chinois dans le cabinet de travail de la rue de Longpont.

La visiteuse accepta la cigarette que lui offrait son hôte et s'assit avec une grande aisance dans le fauteuil qu'il lui présenta. Graig lui avait baisé la main sans prononcer un mot. Ce fut elle qui parla la première :

— Vous voyez que je suis exacte.

— Très exacte, en effet! reconnut le baron.

— Le mieux serait d'en finir tout de suite avec le petit règlement que vous me devez, continua-t-elle, souriante.

— Vous appelez cela un «petit règlement»? Personnellement je trouve que la somme exigée par vous est plutôt importante!

— Auriez-vous changé d'avis au sujet du prix? demanda-t-elle avec inquiétude.

— C'est-à-dire, ma chère Yolande, qu'un événement imprévu s'est produit depuis la conversation que nous avons eue ici même hier, sensiblement vers la même heure…

Celle qui avait été la première fiancée de Gilbert fixa son interlocuteur sans paraître le comprendre.

— Vous avez sur vous l'exemplaire du contrat que je vous ai remis hier? demanda Graig.

— Oui

— Pourriez-vous être assez aimable de me le confier pendant quelques instants? Je voudrais vérifier qu'il concorde exactement avec celui-ci que j'ai conservée… Oui, ces parchemins écrits à la main présentent l'inconvénient de ne

pouvoir être établis en double comme cela se pratique quand le travail est tapé à la machine. Et il peut toujours se glisser quelque erreur dans une copie manuscrite…

Yolande déposa son parchemin sur le bureau. Graig examina attentivement les deux exemplaires. Quand ce fut fait, il releva la tête en disant :

— Tout me paraît en règle… Cependant l’événement grave, survenu quelques heures après notre échange de signatures, me met dans l’obligation non seulement de modifier les termes de ce contrat, mais même de l’annuler purement et simplement.

Yolande écrasa sa cigarette dans un cendrier en s’écriant :

— Mais pourquoi?

— Il m’est difficile de vous l’expliquer, répondit Graig de sa voix douce. Sachez cependant que hier j’avais besoin de votre vingt-sixième année et que, aujourd’hui elle m’est complètement inutile!

— Je regrette, mon cher ami, mais vous avez signé un contrat que vous devez exécuter! Hier je vous ai fait confiance, me fiant à votre réputation universelle de parfait gentleman. J’aurais pu exiger que vous me versiez la somme – fixée d’un commun accord entre nous pour le prix de vente de ma vingt-sixième année – au moment de la signature. Je ne l’ai pas fait uniquement parce que vous m’avez dit être très pressé et avoir besoin de vingt-quatre heures pour réunir les fonds nécessaires. C’est vous qui m'avez priée de revenir chez vous aujourd’hui, à cette heure. Vous avez même ajouté : «Les fonds seront là : ce ne sera qu’une pure formalité demandant tout au plus quelques minutes. Mais le contrat est valable dès maintenant puisque nous avons chacun en poche un exemplaire signé»

— Ce contrat aurait été valable, bien chère amie, si j’avais utilisé cette année que vous m’aviez cédée… Malheureusement de douloureuses circonstances, indépendantes de ma volonté, m'ont contraint à ne pas me servir de cette vingt-sixième année qui reste toujours à votre disposition puisque je vous la rends.

— Autrement dit, vous refusez de me la payer?

— Je ne vous l'aurais payée que si je vous l'avais prise, répondit Graig toujours avec une extrême douceur

— C'est votre point de vue, mais moi j'ai besoin de cet argent!

— Qu'en feriez-vous?

— Comment «ce que j'en ferais»! Vous savez très bien que mon mari et moi n'avons pas de fortune et que l'on ne vit pas de l'air du temps!

— J'ai souvent entendu dire que l'on pouvait très bien vivre d'amour et d'eau fraîche?

— Non seulement vous ne respectez pas votre signature, dit la jeune femme avec véhémence, mais vous éprouvez encore le besoin de faire de l'esprit à bon marché! Je n'admets pas cela de M. le baron Graig qui se targue d'être l'homme le plus civilisé de son époque!

— Chère madame, répondit Graig d'une voix cinglante, il vous faudra admettre beaucoup d'autres choses dans la petite vie médiocre qui sera la vôtre! Quand je vous ai reçue hier après-midi, je savais depuis longtemps que vous aviez besoin d'argent, exactement depuis que vous avez fait ce mariage ridicule avec un garçon sans fortune, que vous n'aimez pas, pour vous venger de l'affront que vous aviez subi aux yeux du monde le jour où Gilbert a rompu ses fiançailles! Permettez-moi de vous faire remarquer que vous avez été la grande responsable de tous les ennuis pécuniaires qui vous accablent aujourd'hui. Gilbert Pernet avait une grosse fortune et vous lui plaisiez tout autant qu'une autre… Quand vous l'avez connu, c'était le roi des indécis. Depuis, il a beaucoup changé… Vous vous l'êtes laissé voler – le mot n'est pas trop fort – par une autre femme qu'il n'a cependant pas épousée.

— Sylvia Werner! Qu'est-elle devenue? Elle a complètement disparu le jour de la mort de sa tante…

— Je l'ignore… J'ai dû m'absenter de Paris à cette époque.

— On dit que la police a la conviction que la nièce a empoisonné sa tante et que ce serait la raison de sa fuite?

— Pour une fois, dit Graig en souriant, la police me paraît faire preuve d'une certaine subtilité… Mais revenons à vous : si

vous n'aviez pas fait ce mariage stupide et hâtif, Gilbert, transformé après quelques semaines d'absence, vous aurait sans doute retrouvée sur son chemin… Et comme l'on revient toujours à ses premières amours…

— Mon cher, vous vous mêlez de choses qui ne regardent que moi. Même si mon mariage est une erreur, je suis prête à en supporter les conséquences jusqu'au bout! Ce qu'il me faut, c'est de l'argent et j'en aurai!

— Vous pouvez évidemment voler, ou tuer, ou vous vendre à quelque riche commanditaire! Vous êtes suffisamment charmante pour cela…

— Mufle! Rendez-moi le contrat que vous avez signé : il me suffit pour vous obliger à payer!

— Le voici… répondit Graig en lui tendant le parchemin.

Au moment où elle s'apprêtait à rouler la longue feuille de papier, elle poussa un cri :

— Mais il brûle!

— Uniquement ma signature et la mention «Lu et approuvé» qui la précède…

— Vous y avez mis le feu, misérable!

— Moi? répondit innocemment Graig. Comment pouvez-vous me soupçonner d'être capable de commettre un acte aussi vil? Si je n'avais pas voulu vous rendre ce parchemin, je n'avais qu'à le déchirer… Le tour aurait été joué! Non, il se passe en ce moment un phénomène assez curieux que j'ai déjà remarqué et sur lequel j'avais l'intention, depuis longtemps, de faire une communication détaillée à l'Académie des Sciences… Cette encre rouge, que j'emploie souvent, offre l'inconvénient de s'enflammer pour un rien : un simple rayon solaire suffit… C'est le cas aujourd'hui : ce cabinet de travail est inondé de lumière et il y fait une chaleur étouffante…

Il s'était penché avec intérêt sur l'exemplaire que Yolande tenait encore en mains : une légère fumée s'en dégageait ainsi que l'odeur caractéristique du parchemin brûlé. Celui-ci n'était carbonisé qu'aux endroits indiqués par Graig. La partie de la feuille recouverte par le texte noir des articles du contrât était intacte.

— Regardez! s’écria Graig. Il n’y a pas qu’à vous que semblable mésaventure arrive… Voyez mon exemplaire resté sur le bureau… Votre signature, précédée de votre «Lu et approuvé» a également brûlé : vous aviez employé la même encre! Moi aussi je devrais me plaindre et je ne le fais pas! Nous sommes tous deux, ma chère Yolande, victimes d’une fatalité qui nous dépasse… Que pouvons-nous faire, vous et moi, pauvres habitants de cette planète maudite, contre les forces occultés de la nature?

Yolande le regardait avec stupeur, se demandant s’il lui jouait la comédie ou s’il était sincère, tellement sa désolation paraissait grande? Elle se reprit cependant, comprenant que le comédien était prodigieux.

— Gredin! cria-t-elle en lui jetant au visage son exemplaire de parchemin à demi calciné et en s’enfuyant.

Mais le vieillard, faisant preuve d’une extraordinaire agilité, avait réussi à faire le tour de son bureau et à lui barrer le passage devant la porte. Il se dressait devant elle, calme, plus menaçant que s’il eût été en colère :

— Vous m’avez demandé tout à l’heure pourquoi j’avais décidé d’annuler ce contrat? Je vais vous le dire…

Il lui présenta sous les yeux un journal du soir en ajoutant :

— Lisez à la quatrième colonne de la troisième page cet entrefilet que j’ai encadré au crayon rouge. Vous ne partirez d’ici qu’après l’avoir lu!

Subjuguée par le regard magnétique, elle commença à lire. Quand elle eut terminé, elle dit eu rendant le journal :

— Je ne comprends pas? Pourquoi voulez-vous que ce banal fait divers m’intéresse?

— Comme vous le dites : ce n’est qu’un fait divers! siffla la voix de Graig. Que vous ne compreniez pas cela ne m’étonne qu’à moitié… Mais je tiens quand même à ce que nous nous quittions bons amis. Le baron Graig ne compte que des amis… Dites-vous bien que, quel que soit le prix que j’aurais mis pour vous payer cette année de jeunesse, vous auriez encore été lésée! Là jeunesse Yolande, est sans prix!

«Au sud de cette forêt du Jura, dont il est question dans le

fait divers que vous venez de lire, se trouve une rivière aux eaux glacées : la Loue. Je n'ai jamais aimé beaucoup l'eau, qui a toujours essayé de détruire les œuvres de feu, mais je dois cependant reconnaître que les Sources de la Loue offrent un spectacle rare! Imaginez un gigantesque cirque de pierre dont la base inférieure s'ouvrirait sur une cascade aux eaux vives et bouillonnantes. Celles-ci proviennent d'un lac souterrain dont on ne peut apercevoir qu'une faible partie, où la surface des eaux atteint la transparence du cristal. Cette eau, tour à tour calme et turbulente, mais toujours limpide, a maintes fois symbolisé pour moi la Jeunesse dans laquelle on baigne volontiers pour retrouver une fraîcheur disparue et que l'on redoute pour ses emportements irraisonnés. Ces deux qualités extrêmes constituent la force prodigieuse de la Jeunesse contre laquelle viennent se briser successivement la jalousie des aînés, les machinations des vieillards et même les entreprises du démon! La Jeunesse est l'une des rares choses qui m'aient toujours laissé perplexe… J'ai cru jusqu'ici pouvoir compter sur elle et je me demande, depuis hier, si je ne me suis pas trompé? Tant que vous l'aurez, Yolande, vous serez forte! Conservez-la le plus longtemps possible, car elle ne revient jamais… Aussi profitez largement de cette vingt-sixième année que vous vouliez me vendre! Plus tard, s'il nous arrive de nous rencontrer, vous serez la première à me remercier de vous l'avoir laissée : ce jour-là seulement vous aurez compris… Et permettez-moi de déposer sur votre main le modeste baiser qui sera précisément l'hommage d'un galant homme à cette Jeunesse?

Elle ne lui tendit pas la main et ouvrit la porte en murmurant :

— Peut-être, au fond, avez-vous raison?

Pendant que la porte se refermait sur elle, Graig grommela :

— Oui, ma belle, j'ai toujours raison!

Après avoir sonné il était revenu prendre place à son bureau. Le serviteur chinois était entré en poussant la table à thé, surmontée du samovar. Après avoir déposé sur le bureau une

tasse pour son maître, le serviteur silencieux attendit, immobile. Pendant qu'il tournait la cuillère d'argent – gravée de ses armes étranges – pour faire fondre le sucre, le baron Graig dit doucement, comme s'il se parlait à lui-même et sans se préoccuper de la présence du domestique.

— Peut-être ai-je été un peu sévère pour cette femme? Je ne regrette rien… N'appartient-elle pas à cette catégorie de créatures que je méprise le plus au monde : la femme intéressée? On la rencontre partout! Elle pullule, telle la vermine! Pour elle, l'argent est un but alors que pour moi, il n'est qu'un moyen…

— Oui, maître, approuva le serviteur.

— Tu te décides à parler, Sen, quand tous te croient muet! C'est drôle! Ils ne peuvent pas comprendre, ces imbéciles qui viennent quémander dans ce cabinet, que tu es muet d'admiration devant le génie de ton maître…

— Oui, maître…

— Puisque tu te montres sous ton jour bavard, tu vas me lire à haute voix cet article de journal que j'ai encadré. Je le savourerai tout autant que ton thé de Chine.

Sen lut alors d'une voix monocorde :

«UN HOMME DEVIENT FOU FURIEUX.

«Dôle. Ce matin des bûcherons ont rencontré dans la forêt de Chaux un homme, âgé d'une trentaine d'années environ, qui errait, les vêtements en lambeaux. Il ne portait aucune pièce d'identité et hurlait, à chaque fois qu'on lui demandait son nom : «J'ai fait l'amour avec la Beauté du Monde!» Devant l'impossibilité de lui arracher d'autres paroles, les bûcherons le conduisirent immédiatement à la gendarmerie de Fraisans. Un médecin, appelé d'urgence, ne put que constater un cas de folie caractérisé. Le mystérieux inconnu a été aussitôt dirigé sur l'infirmerie spéciale de Dijon. Les recherches continuent.»

— Les idiots! ricana Graig en se versant une seconde tasse de thé. Leurs petites recherches humaines pourront continuer

longtemps : ils ne trouveront rien de plus! Tout a brûlé! Quant au garçon, il répétera la même phrase jusqu'à la fin de ses jours… «Ma» Léa l'a bien marqué!

— Oui, maître…

— Tu m'agaces à dire tout le temps ces mots! Je finirai par croire que toi aussi tu es fou! Ce qui m'ennuie le plus dans cette histoire est que le petit Gilbert mourra de sa belle mort à l'asile. J'ai pourtant fait tout ce qui était en mon pouvoir pour le conduire peu à peu au suicide. Dommage! Vois-tu, Sen, moi aussi je paie parce que j'ai été amoureux d'une créature humaine, de cette Sylvia qui m'a refusé son corps, mais dont j'ai fini par avoir l'âme le jour où elle s'est suicidée. Seulement, des âmes, j'en ai trop! Je ne sais plus qu'en faire! C'est un corps de chair et de sang, bien vivant, qu'il me faudrait! Et ça… Je crois que je ne l'aurai jamais! Il n'y a qu'une âme que je regrette : celle de Gilbert… J'aurais aimé l'avoir dans ma collection particulière, et il aurait été assez plaisant de la voir rejoindre celle de Sylvia. Elle m'a échappé au dernier moment… Puisque même les âmes de Sylvia et de Gilbert ne se retrouveront pas dans l'au-delà, c'est donc que ces deux-là n'étaient pas faits pour s'entendre!

— Oui, maître.

— Assez!… C'est curieux, Sen, comme les journaux abondent ainsi quotidiennement de menus faits divers que des millions de gens lisent dans le monde et auxquels personne n'attache d'importance…

— Oui, maître.

— Va-t'en!

Sen se retira en silence. Resté seul, Graig débarrassa d'un geste large son bureau de tous les papiers qui l'encombraient. Puis il prit sa tête dans ses mains. Le sens de ses pensées était peut-être : «Puisque je suis condamné à faire le mal sur cette terre jusqu'à la fin du monde, de quoi vais-je bien pouvoir m'occuper aujourd'hui?»